

Doubles de la photo  
insérés ds. dossiers  
m.v. #1.

F Taylor

# VICTOR HUGO

CORRESPONDANCE FAMILIALE  
(22 mars 1863 - 15 janvier 1865)

## SOMMAIRE

PREFACE	1
CORPUS	25
CORRESPONDANCE 1863	30
CORRESPONDANCE 1864	234
CORRESPONDANCE 1865	376
EPILOGUE	383
APPENDICE	386
NOTICES	434
BIBLIOGRAPHIE	445

#### NOTE AU LECTEUR

Pour une meilleure lecture du dossier, nous tenons à préciser les informations suivantes:

- Les datations ne présentant pas d'appel de note, sont celles qui nous ont paru relativement claires, soit dans leur libellé, soit dans le contenu des textes mêmes.

- Pour la situation des nombreux endroits évoqués par le poète, lors de ses voyages en Belgique, Luxembourg, Allemagne, le lecteur pourra se référer utilement aux cartes présentées en appendice (15).

- Les notices, en fin de dossier, sont en général complètes, sauf dans deux cas:

\* lorsque certains renseignements ont fait défaut. (Date ou lieu de mort).

\* lorsqu'il s'agissait de personnages-clefs de la correspondance: les Hugo et leurs proches, Vacquerie, Meurice... nous avons alors arrêté la notice à la date de fin du corpus.

- En ce qui concerne la transcription des lettres, les fautes des correspondants ont été volontairement laissées. Pour une meilleure compréhension, nous avons ajouté les mots manquants évidents, entre crochets [ ], signalé les lectures douteuses entre < >, les déchirures ou les passages illisibles par des crochets vides.

- La plupart des documents proviennent, soit de la Maison de Victor Hugo (MVH), soit de la Bibliothèque Nationale, nouvelles acquisitions françaises (BN. naf).

## PREFACE

Tout chercheur en lettres est un peu détective. Il ne furete pas toujours au coin des rues (bien qu'il soit utile parfois de se rendre sur le terrain), mais souvent au coin d'une page, pour y trouver un indice important. Il émet de multiples hypothèses qu'il n'a de cesse de vérifier: Si elles sont confirmées, quelle joie! Si elles sont infirmées, il se trouve heureux d'avoir pu éviter une erreur. Pour lui, le temps ne compte pas: il bondit la nuit hors de son lit et court à sa bibliothèque car une idée a jailli de son cerveau ou se heurte à des portes closes, réalisant, mais un peu tard, que l'on est un dimanche.

Mais, comme le lecteur pourra le voir, parfois le mystère lui tient tête et son enquête se solde par un échec: il ne peut élucider une expression ("Veuve à soldat" n°125), un personnage ("M<sup>e</sup> Boisnet" n°308), ou même une situation entière (n°740/750/760/790). Quelle frustration! Il se sent alors aussi démuni devant les mots qu'un détective devant un obscur témoignage.

Rien n'est plus difficile à expliciter qu'une lettre. Elle suppose un ou plusieurs destinataires ayant un vécu avec le correspondant, que nous n'avons pas; un potentiel de compréhension qui est loin du nôtre. Il s'agit alors de démêler le fil complexe des questions/réponses, de saisir sans fausses notes les multiples allusions, de reconstituer

patiemment la trame des événements. Les pistes que suit le chercheur peuvent alors le mener très loin, pourquoi pas, dans le cas présent, jusqu'en Nouvelle-Ecosse!

Un des problèmes majeurs de l'étude d'une correspondance est bien sûr, la datation des documents. Sans elle, point de logique et de monumentales erreurs en perspective.

Notre détective-savant reprend alors son travail de fourmi. Il lit, relit les différentes pièces à conviction; il établit des relations à priori, selon le contenu: événements familiaux, historiques, phrase-réponse évidente à une lettre antérieure etc...

Parfois un correspondant magnanime et consciencieux lui apporte sur le document une date précise, une borne solide sur laquelle il peut s'appuyer. Victor Hugo date en général assez bien son courrier. Mais que dire de sa fille, par exemple qui n'y pense jamais ou bien de sa femme qui très souvent se trompe dans les jours de la semaine, ou leur numérotation. Rien ne doit être laissé au hasard et chaque élément doit subir de nombreux contrôles avant d'être jugé fiable. Combien de fois, retravaillant sur des lettres déjà publiées, nous nous sommes vus contraints de modifier la date donnée: l'erreur portant parfois sur plus d'un an! Il suffit d'un nouvel élément surgissant dans l'enquête pour tout remettre en cause et certaines de nos hypothèses que le lecteur pourra lire en note, s'effondreront peut-être un jour.

Oui, ce travail qui ne consiste pas à publier une oeuvre personnelle, mais à réfléchir sur des matériaux existants et d'interprétations difficiles, nous donne une grande leçon d'humilité... La joie n'est pas finale, comme l'enfantement d'une création; elle est multiple et survient chaque fois que le chercheur a compris, a levé un coin du voile, a perçu à travers la brume la lumière de la vérité.

Se pencher sur la correspondance familiale de Victor Hugo, c'est entrer dans l'intimité du génie. Entrer dans l'intimité du génie, c'est effacer pour un instant le surhumain et s'attacher (à tous les sens du terme) à l'humain. Mais d'un autre côté, se rapprocher de l'humain, c'est prendre davantage conscience de ce qu'est un génie, ce génie. Il est bon parfois de démystifier le poète pour mieux en saisir sa valeur. Au fil des lettres, il se réchauffe alors, mais le lecteur sent, malgré tout, la grande âme battre au rythme du quotidien. Ce n'est plus tout à fait le poète qui nous parle, c'est l'époux et le père.

A l'époque où nous entamons cette étude, l'exil dure depuis 12 ans. Ce temps qui s'allonge interminablement, la famille a choisi, à l'exemple du Maître, de le passer dans le labeur. Elle était encouragée, comme le souligne M<sup>r</sup> Delalande: "par l'ennui des longues journées et le lancinant désir, pour chacun, de se procurer quelques ressources personnelles."

Madame Victor Hugo s'était donc lancée dans un recueil biographique sur son mari; François-Victor, dans la traduction des oeuvres complètes de William Shakespeare; Charles avait publié plusieurs petits romans: Le Cochon de St Antoine, La Bohême dorée, La Chaise de Paille... Quant à la fille, Adèle, elle avait choisi de devenir mémorialiste de l'exil et de réunir dans un journal, les discussions qui eurent lieu pendant ces années, entre Victor Hugo, sa famille ou ses amis. Parallèlement, elle composait des mélodies qu'elle comptait publier.

Mais le temps et l'exigüité du lieu avait fini par éroder les volontés les plus tenaces, et nous assistons alors au démentèlement de la petite tribu. C'est au milieu des tourmentes que le coeur se révèle davantage. Or, les deux années que nous avons choisi de mettre en lumière, symbolisent l'éclatement de la famille: épreuve dont Victor Hugo a toujours voulu se préserver. Il semble aimer par-dessus tout les joies partagées avec les siens et y puise souvent son équilibre grâce auquel il peut alors enfanter ses oeuvres.

L'exil a exacerbé ce besoin. Il écrit à sa fille Adèle à la fin du mois de décembre 1851: "soyons tous forts et soyons unis; c'est là le vrai bonheur que tant de catastrophes extérieures n'ôtent pas aux coeurs vrais et profonds"; et un peu plus tard, sa femme reçoit cette stimulante missive: "tu verras comme nous serons heureux quand nous serons ensemble!..." Il pense trouver à Jersey: "ce qui vaut mieux

que tout, le foyer, le cercle intime, la famille, toutes les joies des coeurs qui s'aiment."

Cette unité concrète des membres familiaux est bénéfique et utile lorsque les enfants sont en bas âge mais une fois grands, il est inconcevable et utopique de vouloir la préserver. Cela occasionne alors des troubles domestiques difficiles, sinon impossibles, à juguler.

L'exil à Guernesey devenant de jour en jour plus pesant pour tous (ses) proches n'ayant pas le génie pour compenser l'isolement, quelques fêlures apparaissent déjà dans les années qui précèdent 1863.

Après une lutte longue et feutrée, nous assistons, le 18 janvier 1858, au premier voyage des deux Adèles, mère et fille, pour Paris. Prévu au départ pour six semaines, il est prolongé jusqu'au 6 mai. Chaque année par la suite, Victor Hugo va être provisoirement abandonné par les siens: en mai 1859, les deux femmes, accompagnées de Charles, partent pour Londres. Charles revient au bout de quinze jours mais c'est ensuite François-victor qui va les rejoindre pour trois semaines. Elles, ne reviennent que le 6 septembre.

En février/mars 1860, Madame Victor Hugo se rend à Paris pendant six semaines. Enfin survient, en 1861, la première véritable cassure qui laisse présager les futures défections: tous partent en vacances vers des horizons différents; ils retrouvent l'exil à la fin de l'année; Charles, lui, ne revient pas.



Le 22 mars 1863, Madame Victor Hugo quitte à nouveau Guernesey. Le 18 juin, coup de théâtre! sa fille Adèle s'enfuit de l'île. Beaucoup d'erreurs ont été dites sur les circonstances de cet acte. Mais l'étude de la correspondance est formelle et nous a permis, nous le verrons plus loin, de rétablir un certain nombre de vérités. L'aventure d'Adèle a pour conséquence de retenir Madame Victor Hugo loin de Guernesey; il ne reste donc plus, avec le poète, que son second fils, François-Victor.

Malheureusement, amoureux depuis quelques années d'une jeune guernesiaise: Emily de Putron, il va perdre sa fiancée atteinte de phtisie, le 15 janvier 1865. Trois jours plus tard, François-victor qui ne peut plus vivre sur cette île qui lui rappelle tant son amour, quitte Guernesey pour n'y plus revenir. Ainsi, la fin de nos lettres trouve le poète seul sur son rocher. Les désertions amorcées quelque temps plus tôt s'achèvent; qu'est donc devenu "le goum": ce groupe familial dont le poète était si fier?

Si nous nous sommes attardés sur l'importance de la famille dans la sensibilité d'Hugo, c'est tout d'abord pour que le lecteur soit conscient du tournant, de la détresse morale, que ces années-là ont dû représenter pour le poète ; pour qu'il puisse déceler, au détour d'une phrase parfois anodine, le désarroi d'un père ou d'un époux qui se sent seul. Sans doute, désirons-nous aussi réhabiliter l'homme qui souffre au détriment du poète qui transcende la douleur par l'écriture.

Ces deux facettes cohabitent chez Hugo et les déchirures internes ont eu, bien entendu, des répercussions, sur le travail de l'écrivain. Pour le lecteur non-averti, peu de chose semble-t-il. A peine sorti de ce monument colossal qu'étaient les Misérables, il songe tout aussitôt à un autre géant; il écrit à Albert Lacroix, son éditeur en Belgique, le 10 janvier 1863: "je suis au seuil d'un très grand ouvrage à faire. J'hésite devant l'immensité qui en même temps m'attire: c'est 93." Il demande à Paul Meurice, son ami fidèle et son agent à Paris, de lui envoyer des livres et documents sur la révolution française. Le 14 mai 1863, toujours à Meurice, il écrit: "je suis un peu vieux pour mettre en mouvement les montagnes, et quelle montagne! la Montagne même! 93! enfin! Diex el volt." Mais après la fuite de sa fille, ce vaste projet reste en suspend. Point besoin d'aller chercher ailleurs une autre raison à cet ajournement: l'inquiétude muselle l'inspiration. De nombreux passages témoignent de cet accablement: "Si Adèle me continue cette vie de <surprises> et de secousses, il m'est impossible de songer même à écrire la première ligne de 93..."(n°190), ou encore, "Si cela continue, je devrai renoncer à ce grand livre" (n°260).

Néanmoins, il continue d'écrire William Shakespeare, ouvrage dont le premier mobile était de présenter la traduction de son fils. Le sujet a fait éclater le cadre, et la préface prévue initialement est devenue un livre géant de critique et de philosophie. Méditation pénétrante, polie

par les ans et la maturité de l'exil, fertile d'une vie riche d'événements et de sensations, c'est une oeuvre-clef pour qui veut connaître l'Homme.

1864 est une période de pause littéraire relative: il a terminé William Shakespeare, il s'occupe essentiellement de sa publication, et songe aux Travailleurs de la mer.

### L'AVENTURE D'ADELE

Un mystère épais plane sur toute cette aventure dont l'issue fut par trop navrante; zone d'ombres laissant malheureusement la porte ouverte à de multiples interprétations parfois erronées. Il est bon de rappeler ici quelques données bien antérieures à la fuite du 18 juin 1863.

Après le coup d'Etat du 2/12/1851, Adèle suit, bien sûr, sa famille à Jersey. En 1854, semble-t-il, arrive, dans l'île, Albert Andrew Pinson, militaire anglais; ils font connaissance, et pour la jeune fille, c'est un véritable coup de foudre. Les procès-verbaux des séances de tables tournantes effectuées à l'époque par la famille révèlent qu'il y a assisté au moins six fois.

Une correspondance s'établit entre les jeunes gens, mais l'attachement de Pinson semble bien tiède; dès les premiers temps, Adèle écrit dans son journal: "Puisqu'Albert ne m'aime plus...". Il invoque de multiples raisons pour ajourner les projets de mariage qui semblent lui déplaire: des dettes, sa piètre situation ... Selon toute vraisemblance, il

a, malgré tout, été son amant puisqu'Adèle, à une certaine époque, prétend avoir eu un enfant de lui.

Ses parents la surveillent, essaient de sauvegarder sa réputation. Ils n'apprécient pas l'idée d'avoir Albert Pinson comme gendre mais ne semblent opposer, à aucun moment, de veto formel.

Néanmoins, des projets de fugue naissent dans l'esprit d'Adèle. En mai 1861, elle part à l'île de Wight au lieu de rejoindre sa mère à Bruxelles et y retrouve probablement son amour cantonné à moins de 100 kms, à Aldershot. On trouve également dans ses notes un passage fort révélateur de son état d'esprit: "Cette chose incroyable de faire, qu'une jeune fille... marche sur la mer, aille sur la mer, passe de l'ancien monde au nouveau monde pour aller rejoindre son amant; cette chose-là, je la ferai."

Une lettre adressée à Pinson, datée semble-t-il du 17 octobre 1861, nous révèle clairement dans quel filet, la pauvre jeune fille s'était laissé prendre et comment l'idée fixe du mariage l'obsède déjà toute entière. Le 20 décembre, c'est à son père qu'elle envoie un formidable plaidoyer pour mettre fin à cette passivité, cette inaction qui pèse depuis si longtemps sur ses projets. [Les textes de ces 2 documents, établis par Henri Guillemin, peuvent être consultés en appendice (19 et 4)]. Hugo donne son consentement et A. Pinson vient passer le jour de Noël à Hauteville-House. Il repart le lendemain. Nous n'en savons pas davantage sur son bref séjour. Le reste appartient à l'interprétation.

Au printemps 1863, pour des raisons que nous ignorons également, la situation semble se tendre à nouveau. Des signes précurseurs de crise apparaissent dans les agendas que Victor Hugo tenaient minutieusement. Un poète italien demande Adèle en mariage; celle-ci refuse. Son père note alors la liste des partis évincés par la jeune fille. Ce refus a-t-il agacé le poète et provoqué une discussion? Le 3 juin, nous lisons: "Nouveaux symptômes des projets possibles - étrange paquet cousu, contenant des vêtements et des papiers, trouvé par Victor, [le fils cadet], dans une malle."

Et puis le 18, c'est enfin la fuite. D'après les renseignements contenus dans les agendas, nous nous permettons la reconstitution suivante: Le matin de bonne heure, Adèle sort de Hauteville House pour prendre le bateau de Weymouth qui quitte le port à 9h, elle fait porter ses bagages par un porteur. Mais en chemin, elle rencontre une connaissance, M<sup>me</sup> Simon-Lelièvre. Elle se voit obligée de lui donner une explication et annonce qu'elle part avec M<sup>me</sup> Evans pour rejoindre sa mère à Paris. M<sup>me</sup> Simon-Lelièvre, trouvant peut-être étrange le comportement d'Adèle, va avertir Victor Hugo.

Voilà le drame noué. Quant aux tribulations de la jeune fille par la suite, nous préférons que le lecteur les découvre au fil des lettres, comme la famille, et qu'il vive ainsi avec elle, les doutes, les angoisses, les espérances ...

Nous tenons cependant à insister sur les facteurs qui alimentent le climat mystérieux de cette affaire.

Tout d'abord, nous connaissons très mal la liaison qui s'est établie entre Adèle et Albert Pinson et s'est poursuivie, malgré tout, par intermittence, pendant presque 10 ans! La fille de Victor Hugo donne quelques vagues indications dans son journal, le poète fait parfois allusion dans ses agendas à "M.P", mais plus comme à une simple connaissance que comme un prétendant sérieux à la main de sa fille. Tout cela fait qu'il est très délicat de juger l'importance et la réalité de l'engagement de Pinson vis à vis d'Adèle, concernant le mariage. Est-ce une réelle trahison qui a poussé la jeune fille dans ce désarroi mental dont elle ne sortira plus, ou bien les chimères avaient-elles pris possession de son esprit auparavant? Tout ce que nous pouvons dire, c'est que son journal, publié en partie par M<sup>lle</sup> Guille, esquisse, dès 1853/1854 à Jersey, le portrait d'une personne très attentive à son impact sur les hommes, très motivée sur le problème du mariage des femmes et capable d'interprétations conjecturales sur un sourire, un regard ou un serrement de main.

Si nous cherchons maintenant quelques indices du côté du fiancé, notre quête s'avère encore plus maigre: rien sur ses origines, sur sa famille, et sur sa mort; quelques renseignements sur sa carrière militaire qu'il aurait embrassée, selon certains, pour éviter la prison pour dettes. Le personnage n'apparaît pas comme très sympathique: joueur, égoïste, trousseur de jupons... Il prend sa retraite en 1869

avec le grade de capitaine et épouse en 1870 Miss Catherine Edith Rotburgh, fille d'un lieutenant-colonel anglais.

Ajoutons à cela l'illogisme apparent de la jeune fille: après bien des palabres, elle parvient à obtenir le consentement de son père et 18 mois plus tard, elle s'enfuit. Victor Hugo lui-même ne comprend pas; il ne s'est donc rien passé de son côté qui ait justifié ce brusque départ; mais entre Albert et Adèle...toutes les hypothèses peuvent être retenues.

Un dernier facteur, et pas le moindre, obscurcit encore l'affaire: aucune lettre du lieutenant n'a pu être retrouvée, ni à Adèle, ni à sa famille. De la correspondance qui s'est établie après la fuite, entre la jeune fille et les siens, quelques fragments, seulement, sont parvenus jusqu'à nous. Nous ne connaissons l'existence du reste que par les allusions fréquentes des membres de la famille à "ce qu'écrit Adèle". Cela nous a d'ailleurs contraints d'inclure dans le corpus, de nombreuses lettres de tiers à tiers, pour une meilleure compréhension de la situation. Nous sommes visiblement face à un cas d'épuration volontaire.

Voilà un puzzle où il manque bien des pièces pour saisir la véritable image et où il est difficile de faire la part entre les faits et l'interprétation, la "couleur" que la famille donne aux événements et aux personnages.

Pourtant, si les éléments concernant Adèle sont parfois décousus, le lecteur s'apercevra vite que les lettres lui réservent bien d'autres richesses.

DE L'INTERET D'UNE CORRESPONDANCE

5/

Tout d'abord, restons simplement au niveau des faits. Ce sont les hommes et non les historiens qui font l'Histoire. Rien n'est plus vrai. Au fil des mots, c'est tout le 19ème siècle qui secoue sa poussière, qui jaillit de la page et nous entoure. Nous entrons alors dans la Contemporanéité du siècle précédent. Les événements ne sont pas perçus avec les yeux de l'Après. Nous quittons la froide exposition des faits et de leurs conséquences pour pénétrer dans le bouillonnement de l'inobjectif, des passions artistiques, des querelles religieuses ou politiques... Et nous nous étonnons d'y trouver comme un écho de notre quotidien.

C'est le plus souvent à Madame Victor Hugo que revient la tâche de nous présenter la chronique parisienne. Elle s'exécute avec plaisir car elle goûte assez les "potins". Ces récits sont rarement inexpressifs, pleins d'humour ou de colère selon qu'elle parle d'une de ses sorties ou de son ennemi "le Bonaparte".

Ainsi se déroulent devant nos yeux: élections, représentations théâtrales, salons artistiques, réunions politiques ou littéraires avec un défilé impressionnant de personnages célèbres (hommes d'état, grands écrivains, peintres et sculpteurs..) ou plus discrets (journalistes, graveurs, photographes...). C'est à travers chacun de ces



détails, que le Second Empire, sa vie, sa couleur, son odeur, s'élabore peu à peu dans nos esprits.

La correspondance familiale nous apporte également des renseignements précieux sur la genèse des oeuvres du poète, les finitions (corrections, transactions d'éditeurs...), les projets littéraires futurs... Autant de jalons nécessaires au chercheur qui désire publier l'historique d'un ouvrage, ou au lecteur curieux qui veut en saisir la totalité.

Enfin, à une époque où les moyens médiatiques n'étaient pas aussi puissants qu'aujourd'hui, la correspondance était le meilleur vestige d'un caractère, d'une personnalité.

Tel un tableau de Monet, ils apparaissent tous, à petites touches, au fil des lettres, à la lumière. Mais ils savent ménager au chercheur quelques zones sombres qui leur donnent de la densité.

Ces personnages qui, peu à peu, deviennent enfin des personnes, famille extraordinaire et parfois aussi très simple, oscillent d'une lettre à l'autre entre le sublime et le quotidien. Quelle distance entre l'envolée apologuue de Charles sur le William Shakespeare et ses éternelles demandes d'argent! Complexité, richesse de l'être humain qui n'est ni entièrement fruit du ciel, ni totalement sel de la terre.

Charles le débonnaire, le "gros Charles", ou "Charlot", rieur, un peu instable, un soupçon frondeur,

souvent irresponsable, incorrigible faiseur de dettes et peu porté sur le travail gardera l'empreinte de cette image. Elle est pour une bonne part véritable, mais le tableau manque de nuances.

En effet, sous des traits insouciant, se cache un être d'une sensibilité à fleur de peau, en quête d'amour et d'admiration. Chaque mot écrit, chaque parole prononcée doivent être pesés de peur de le blesser. Ses lettres peuvent parfois refléter la colère, l'agacement ou même un certain manque de respect: "Si tu avais envoyé à ma mère les mois arriérés, cela ne serait pas arrivé..." (n°308), mais tout aussi bien, quelques jours plus tard, le lecteur y trouvera l'expression d'une affection sincère et d'une véritable tendresse: "Ton fils qui t'aime et qui te respecte de toute son âme", (n°580).

Avec le père vénéré, se sont établies des relations de séduction accompagnées de leur cortège d'attitudes complexes et ambiguës.

Souvent, sa manière d'assumer l'image paternelle de génie, -et de s'en faire aimer-, c'est l'opposition. Il crée sa personnalité dans la divergence: nous le voyons, par exemple, conseiller sa mère en allant à l'encontre des désirs paternels (n°308). Puis, d'autres fois, il offre à son père le cadeau de ses efforts, lui, le "paresseux": "Je suis au travail... J'aime mieux te faire la surprise -d'un chose finie- et te dire: voilà! Juge-moi." (n°357).

Se faire reconnaître est vital, et si son âme sensible n'est pas tombée dans des troubles plus graves, c'est, à notre avis, grâce à Victor Hugo, qui a su, malgré des travers qui l'irritaient, croire en lui: "Pour toi pouvoir est synonyme de vouloir. Tu as le grand esprit, et dans le grand esprit est incluse la grande oeuvre" (n°360), et l'encourager à chaque instant. Il n'a jamais eu la néfaste pudeur de lui cacher ses sentiments d'affection profonde: "C'est mon sang qui coule dans tes veines, ton âme fait partie de la mienne, tu me tiens aux entrailles, (n°790).

Sans sombrer dans une étude psychanalytique médiocre, nous signalerons simplement que lorsque l'objet d'amour semble se dérober, il reporte alors ses sentiments sur un objet transitionnel -fut-il un chien- d'où la présence de comportements affectifs qui ont pu paraître outrés. L'image maternelle est aussi fondamentale chez lui. Lorsque Madame Victor Hugo va à Paris, elle habite chez son fils et celui-ci fait tout pour la retenir le plus longtemps possible. Elle-même avoue à son mari: "il prétend n'avoir ici besoin que de moi, (n°15).

Les parents connaissent bien l'excessive sensibilité de leur fils aîné. Ils prennent des précautions. nous voyons alors la mère préciser à la fin d'une lettre adressée à son mari: "Ne fais aucune allusion dans tes lettres à ce que je t'écris de lui" (n°505) et le père lui-même est contraint de se justifier face aux accusations de son fils:

"c'est à toi que j'avais écrit ce mot il y a deux ans...je n'ai fait que le lui rappeler", (n°360).

Nous pourrions presque dire que les deux frères sont aux antipodes l'un de l'autre. A l'expensivité répond la réserve, à la spontanéité, la réflexion.

Si nous esquissions rapidement le portrait du fils cadet de Victor Hugo, nous découvririons comme l'image du poète réfléchi dans un miroir dépoli: double un peu pâle, mais tellement rassurant. Il est l'allié, le soutien du poète en exil. C'est souvent lui qui transmet les volontés du patriarche. Les divergences de point de vue sont rares et son père lui fait toute confiance: "L'avis que Victor vous a écrit de ma part..."(n°320).

François-Victor ne semble pas avoir été toujours aussi docile. En 1852 par exemple, amoureux d'une actrice, il refusait de quitter Paris, après le coup d'état. Mais 10 ans plus tard, la communauté d'idées, l'harmonie, règnent entre le père et le fils; ils se soutiennent, nous lisons par exemple, des formules comme: "il [Victor Hugo] est décidé et selon moi avec raison...".

François-Victor est l'équilibre, il est le travail, vertu ô combien appréciée du poète: il ne fallait pas en avoir peur pour entamer la traduction de l'oeuvre complète de William Shakespeare. Enfin, en 1863/1864, il est celui qui reste, le seul à ne pas avoir abandonné le poète sur son rocher d'exil. Nous pouvons penser, sans interprétation excessive, que sa présence aida son père à surmonter certaines

épreuves difficiles comme la fuite d'Adèle. Pourtant, la proscription lui pesait comme à tous. Il laissait parfois percer sa nostalgie: "J'ai voulu rester un peu à Bruxelles pour y respirer l'air français qui me manque depuis tant d'années", (n°735). Mais il est l'homme du devoir et des responsabilités. Il prend en charge la délicate correspondance qui s'établit avec sa soeur (dont il était le confident avant son départ), les logeurs de celle-ci et même avec le lieutenant Pinson.

Cette figure qui pourrait nous paraître un peu rigide, n'est pas pour autant insensible. Sa pudeur ne l'empêche pas de connaître des sentiments profonds. Lorsqu'il craint pour la vie d'Emily, sa fiancée, il ressent "d'atroces angoisses", et plus tard, après la mort de celle-ci, il quittera brutalement Guernesey, la vie dans cette île lui étant devenue "intolérable".

La fille du poète, Adèle, semble bien difficile à peindre. Les contours de son personnage restent incertains. Ses lettres sont comme elle: déroutantes, imprévisibles, le ton peut être sec ou bien passionné. Le contenu fait tout aussi bien preuve d'un déséquilibre mental que d'une logique et d'une raison irréfutables. Elle garde pour nous ses secrets, mais ne restait-elle pas une énigme pour les siens?

Sa mère, bien qu'elle s'épanche souvent dans de longues missives, sur ses angoisses, ses sentiments, ses désirs, ses opinions, semble également un personnage complexe.

Certains ont fait d'elle une égoïste coquette abandonnant époux et enfants dans un exil maudit pour retrouver les plaisirs de la vie parisienne. D'autres, au contraire, ont sanctifié son personnage en prêtant à ses moindres actions des motivations nobles: le devoir maternel, la générosité....

Ne tombons pas dans ces extrêmes, d'autant plus que nous pénétrerions dans le domaine de l'interprétation. De plus, il sera difficile au lecteur de se faire une idée précise, sur deux années. Nous nous bornerons à poser ces quelques jalons: Madame Victor Hugo n'aimait pas l'exil de Guernesey: sa correspondance antérieure l'atteste, elle s'y ennuyait et eût préféré pour elle et ses enfants, un lieu plus vivant et plus proche de ses connaissances, comme Bruxelles ou Londres. De là à conclure qu'elle ne pouvait se passer de Paris, qu'Adèle et Charles ne furent que des prétextes pour quitter l'île, la distance nous semble importante.

Peut-être a-t-elle souffert de se sentir tiraillée entre son mari, voulant conserver les siens auprès de lui, et deux de ses enfants désirant s'éloigner?

Si les motifs invoqués pour son retour n'ont pas toujours l'accent de la sincérité, ou si parfois, ils semblent même mesquins: "pour cette autre raison que je n'ai plus d'argent...", ils n'en recèlent pas moins un sentiment d'insatisfaction, de mal-être. la femme du poète souffre de ne pouvoir parvenir à concilier deux choses: la présence de ses

amis, les distractions dont elle a toujours eu l'habitude et l'image d'une famille unie et sans trouble.

Lorsqu'à la fin de 1864, elle exprime son désir de rentrer, elle est sincère, même si dans ses motivations entrent peut-être la fatigue, la maladie, le problème irrésolu d'Adèle... Son époux a ses oeuvres; elle, a ses amis. Deux manières différentes de lutter contre la solitude, le découragement, les rigueurs du temps.

Et qu'apprenons-nous ici sur cet illustre époux?, Quels sont les traits qui vont sortir de l'ombre? Soyons honnêtes: un génie de cet ordre, un être aussi riche humainement que professionnellement, ne peut se résumer en quelques lignes. L'échantillon de documents exposés dans ce corpus, ne représente qu'une partie infinitésimale de sa correspondance. Nous aurons donc une vue parcellaire du personnage.

Pourtant, de ces lettres surgissent quelques touches essentielles: en premier lieu, l'amour profond que le poète porte à tous ses enfants. C'est un amour viscéral, de l'ordre de l'instinct. Que ce soit pour laisser éclater sa colère: "nous l'avons comblée et c'est ainsi qu'elle nous remercie, sa mère et moi (n°190), ou sa tendresse: "...je te criais du fond de mes entrailles: Reviens!" (n°740), c'est toujours avec passion. Sa fille ou son fils le fait souffrir, et il connaît alors des heures d'angoisse, d'amertume et de déception: "Il est vrai qu'elle ne l'a pas annoncé à son père [son mariage]" (n°190).

Mais c'est aussi un homme capable d'analyser une situation délicate avec finesse; il parvient à juguler ses sentiments pour fonctionner au niveau de la réalité. Il reste la référence familiale essentielle et tient à cette prérogative.

Qui parle de Victor Hugo ne peut s'empêcher d'évoquer, peu ou prou, Juliette Drouët. Juliette, compagne légendaire, inséparable appui des mauvais moments, muse et amie, amoureuse éternelle. Que devient-elle alors? Quel impact a-t-elle dans le coeur et l'âme de ceux près de qui elle vit, sans toutefois partager leur existence?

Après 30 ans de dévouement exceptionnel et d'amour intarissable, elle semble presque s'être intégrée à la famille Hugo. Intégration toujours discrète il est vrai, mais sa présence est indéniable dans la plupart des lettres présentées ici, un peu comme un parfum planant dans une pièce rappelle à chaque instant celui qui le porte.

En juin 1859, un voyage à l'île de Serk avait réuni pour la première fois Victor Hugo, Juliette et Charles. Ces derniers s'étaient fort bien entendus, et, le 9 juillet, le fils aîné lui faisait sa première visite. Quelques jours plus tard, François-Victor agissait de même.

En 1863, son "Toto" adoré n'est donc plus le seul à venir honorer sa table. Ses fils l'accompagnent régulièrement. Ils apprécient à sa juste valeur la maîtresse de maison qui leur donne en retour une grande tendresse. Lorsque, en voyage avec elle, le poète correspond avec l'un de ses enfants, il



n'est pas une lettre où Juliette ne leur transmette sa sympathie, par la plume de son compagnon. De même, Charles et François-Victor n'oublent jamais d'insérer, à la fin de leur message, une affectueuse pensée pour l'amie de leur père. Elle a particulièrement la confiance de Charles; lorsque celui-ci prend son père comme confident dans la lettre du 22 juillet 1864, nous trouvons en haut de page une addition révélatrice: "Pour toi, Victor et M<sup>me</sup> Drouet. Pas pour d'autres."

Dans son courrier, Julie Chenay, belle-soeur de Victor Hugo, la prend également en considération. Elle la "reconnaît": le 28 août 1863, elle écrit au bas de sa lettre: "J'envoie mon meilleur souvenir à Madame Drouet."

Enfin, l'année 1864 marque un tournant décisif dans les relations de Madame Victor Hugo avec sa vieille rivale: non seulement celle-ci apparaît dans la correspondance à son mari: "un serrement de main à Mme Drouet" écrit-elle le 31 mars, mais, apothéose, elle se voit invitée à Hauteville House par la maîtresse des lieux pour la fête de Noël. Nous laissons au lecteur le plaisir de découvrir la noble réponse de Juliette. Il n'en reste pas moins que cette invitation est une victoire, consécration et récompense d'une vie passée dans l'ombre et dans l'humilité. Peut-être la propre femme du poète a-t-elle fini par être touchée par la grandeur d'âme de Juliette, son don sans réserve, corps et âme, à Victor Hugo. En lui écrivant ainsi, l'épouse confère à Juliette le droit d'être ce qu'elle est. Elle la "légitime" enfin.

Maintenant, ami lecteur, nous te laissons plonger au sein de cette histoire vécue et envahir par ces visages qui te seront bientôt familiers. Si en atteignant la dernière page, il te vient comme un goût d'inachevé aux lèvres; si alors, tu ressens le désir de compléter le puzzle, de poser une touche lumineuse sur un pan embrumé de la toile, ne t'inquiète pas. Il se peut que le virus du chercheur soit passé par là.

CORPUS

AVRIL 1863

10/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE	30
15/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	34

MAI 1863

16/ADELE HUGO A SA MERE	48
18/MADAME VICTOR HUGO A SA FAMILLE	51
20/MADAME VICTOR HUGO A SA FAMILLE	52
24/CHARLES HUGO A SON PERE	62
25/ADELE HUGO A SA MERE	64
27/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES	66

JUIN 1863

29/CHARLES HUGO A SON PERE	67
30/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	70
33/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE ou VICTOR HUGO A SA FEMME	72
35/ADELE HUGO A HAUTEVILLE-HOUSE	73
40/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE	75
45/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	78
50/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	80
51/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI Officielle	82
55/CHARLES HUGO A SON PERE	83
60/( VICTOR HUGO A SA FEMME)	86
61/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES	89
64/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	90
65/ADELE HUGO A SA MERE	93

AOUT 1863

70/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	96
75/CHARLES HUGO A SON PERE	98
80/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	101
90/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	103
100/(VICTOR HUGO A SA BELLE SOEUR, JULIE CHENAY)	104
104/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE	105
105/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	107
106/VICTOR-HUGO A SA BELLE-SOEUR, JULIE CHENAY	109
107/FRANCOIS VICTOR HUGO A SON PERE	110
108/(JULIE CHENAY A SON BEAU-FRERE, VICTOR HUGO)	113

SEPTEMBRE 1863

110/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	116
120/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	118
125/CHARLES HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	119
130/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE)	121
140/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	122
145/ADELE HUGO A SA MERE	124
148/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE)	130
149/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	132
150/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	133

OCTOBRE 1863

170/(VICTOR HUGO A SON FILS FRANCOIS-VICTOR)	136
180/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	139
185/FRANCOIS-VICTOR A SON FRERE, CHARLES	146
187/MADAME VICTOR HUGO A SON FILS FRANCOIS-VICTOR	147
188/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE	152
189/VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR	155
190/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)	156
200/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	161
210/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	163
220/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)	164
225/(FRANCOIS VICTOR HUGO A SON PERE)	166
230/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	168
250/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI ET CHARLES HUGO A SON PERE	171
260/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	174
270/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	176
280/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	179

NOVEMBRE 1863

300/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	182
303/CHARLES HUGO A SON PERE	185
304/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)	188
306/MADAME VICTOR-HUGO OU CHARLES HUGO A HAUTEVILLE-HOUSE	192
307/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)	193
308/CHARLES HUGO A SON PERE ET A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	195
310/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	201
320/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)	203
330/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI ET CHARLES HUGO A SON PERE	206
340/(FRANCOIS-VICTOR A SON FRERE, CHARLES)	210
350/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	214

DECEMBRE 1863

353/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	217
355.0/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)	220
355.1/VICTOR HUGO A SA FEMME	223
355.2/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	224
356/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)	227
357/CHARLES HUGO A SON PERE	230

JANVIER 1864

358/CHARLES HUGO A SON PERE	234
359/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	235
360/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES	237
370/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE	239
380/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	242
390/MADAME VICTOR HUGO A MR PINSON	246

FEVRIER 1864

395/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	248
400/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	249
405/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	253
410/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	254
420/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	256
424/CHARLES HUGO A SON PERE	258
425/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	259
430/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	260
440/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	262
445/CHARLES HUGO A SON PERE	265

MARS 1864

450/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	267
460/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	270
470/ (VICTOR HUGO A SA FEMME)	271
480/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	273

AVRIL 1864

490/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	278
500/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI, CHARLES HUGO A SON PERE	280
505/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	287
510/MADAME VICTOR HUGO A SA FAMILLE	289
520/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES ET A SA FEMME)	294
525/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE	297

MAI 1864

527/CHARLES HUGO A SON PERE	301
530/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	302
540/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	304

JUIN 1864

545/CHARLES HUGO A SON PERE MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	306
550/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES ET A SA FEMME)	307
555/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	308

JUILLET 1864

560/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	310
561/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR	311
570/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	312
580/(CHARLES HUGO A SON PERE), (LE DTC MILON A VICTOR HUGO)	313
585/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	321

AOUT 1864

590/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	322
595/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	324
598/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	326
600/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE	327
610/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	329
620/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	331
630/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	333
640/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	334
642/CHARLES HUGO A SON PERE	335
645/CHARLES HUGO A SON PERE, A SON FRERE VICTOR ET A JULIETTE DROUET	336
650/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	339
660/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	342

SEPTEMBRE 1864

670/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	343
675/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI OU A FRANCOIS-VICTOR	345
680/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE	346

OCTOBRE 1864

685/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI	349
690/(VICTOR HUGO A SA FEMME)	350
699/JULIE CHENAY A SON BEAU-FRERE, VICTOR HUGO	351
700/(VICTOR HUGO A SA BELLE-SOEUR, JULIE CHENAY)	352
710/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)	353

NOVEMBRE 1864

713/MADAME VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES	355
735/ FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE	359

DECEMBRE 1864

AVIS AU LECTEUR	361
737/CHARLES HUGO A SON PERE	363
740/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	364
750/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	366
755/CHARLES HUGO A SON PERE	367
760/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	368
770/(MADAME VICTOR HUGO A JULIETTE DROUET)	369
780/(JULIETTE DROUET A MADAME VICTOR HUGO)	370
785/CHARLES HUGO A SON PERE	371
790/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	372
795/CHARLES HUGO A SON PERE	374

JANVIER 1865

796/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	376
798/CHARLES HUGO A SA MERE ET A SON PERE	378
800/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE	380
820/(MADAME VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)	381



1863

10/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

[ Printemps 1863 ]<sup>1</sup>

Chère mère,

je t'aurais écrit dès la semaine dernière, en dépit de mon horreur pour l'encrier, si je n'avais été empêché par un gros rhume de cerveau, compliqué de fièvre, qui m'obstrue complètement le nez et l'entendement. Force m'a été de suspendre momentanément toute copie<sup>2</sup>, et j'ai profité de cette vacance involontaire pour lire en entier le livre d'Auguste<sup>3</sup>. Je lui écris sous ce pli pour le remercier et le féliciter. Sois assez bonne pour lui remettre ce petit mot.

Ton livre<sup>4</sup>, à toi, est attendu avec impatience, même de ce côté de la Manche. Son apparition fera événement jusque dans Guernesey. Elle a été annoncée comme prochaine par la plupart des journaux anglais et

---

1. Cette lettre est postérieure au départ de madame Victor Hugo pour Paris (22 mars) et antérieure à la parution de son livre (16 juin).

2. François-Victor, second fils de Victor Hugo, publiait, depuis 1859, une traduction complète de l'oeuvre de William Shakespeare.

3. Auguste Vacquerie avait publié, début mars, les Miettes de l'Histoire, où étaient évoqués ses souvenirs de Jersey.

4. Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie: Recueil de souvenirs retraçant le destin du grand homme. Madame Victor Hugo y travaillait depuis 1852/1853.


Tu es sûre du moins, durant notre absence, de la compagnie du fidèle Kesler<sup>9</sup> qui prendra <des> vacances à la Saint Jean et n'ira que pour quinze jours à Jersey. A propos de Jersey, tu sais déjà sans doute que M. de C.<sup>10</sup> est mort et que Madame Asseline<sup>11</sup> est partie pour la France afin de recueillir la succession qui échoit à sa fille<sup>12</sup>. Voilà donc une situation qui va pouvoir se légaliser. Mais se légalisera-t-elle ? Voilà la question.

T'es-tu occupée du placement des billets que tu as emportés<sup>13</sup> ? Tu réponds, songes-y, de 15 billets, soit 30 balles. N'oublie pas, à mesure que tu les places, de consigner le numéro du billet et le nom du preneur. Car je t'avertis d'avance que, sur ces 15 billets, il en est un qui gagne le gros lot.

Je vois par les journaux anglais que la traduction de la pièce de Meurice Fanfan la Tulipe a obtenu le plus grand succès au théâtre

9. Hennet de Kesler, journaliste républicain proscrit, rencontré pendant les journées de résistance qui suivirent le coup d'Etat du 2 décembre 1851, avait retrouvé Victor Hugo à Jersey, et l'avait ensuite suivi à Guernesey.

10. L'identification de ce personnage n'est pas certaine. Notre hypothèse est la suivante: Jean-Baptiste Asseline, oncle de Madame Victor Hugo, épouse Amélie Fessart. Ils ont deux enfants, Eugène et Alfred. Alfred (1824/1890) épouse Cécile Rabany de Kerbry du Trévoux (ou Trévoix) (1820/1913), veuve d'un certain Mr de Cumont. Nous avons donc de fortes présomptions pour que celui-ci soit le mystérieux M. de C.

Mais il semble qu'avant la mort de celui-ci, ils aient vécu plusieurs années ensemble, de manière illégitime. Une lettre de Madame Victor Hugo, insérée en appendice (1), laisse présager  une situation familiale complexe.

11. Cécile Rabany s'appellerait alors officieusement Madame Asseline.

12. Enfant qu'elle aurait eu de son premier mariage avec Mr de Cumont.

13. Il s'agit de billets de loto. Madame Victor Hugo y fera allusion dans sa lettre du 28 avril (n°15).

pour quinze jours à Jersey. A propos de Jersey, tu sais déjà sans doute que M. de C.<sup>10</sup> est mort et que Madame Asseline<sup>11</sup> est partie pour la France afin de recueillir la succession qui échoit à sa fille<sup>12</sup>. Voilà donc une situation qui va pouvoir se légaliser. Mais se légalisera-t-elle ? Voilà la question.

T'es-tu occupée du placement des billets que tu as emportés<sup>13</sup> ? Tu réponds, songes-y, de 15 billets, soit 30 balles. N'oublie pas, à mesure que tu les places, de consigner le numéro du billet et le nom du preneur. Car je t'avertis d'avance que, sur ces 15 billets, il en est un qui gagne le gros lot.

Je vois par les journaux anglais que la traduction de la pièce de Meurice Fanfan la Tulipe a obtenu le plus grand succès au théâtre de la Princesse<sup>14</sup>. Il paraît que Guillemette<sup>15</sup>

10. L'identification de ce personnage n'est pas certaine. Notre hypothèse est la suivante: Jean-Baptiste Asseline, oncle de Madame Victor Hugo, épouse Amélie Fessart. Ils ont deux enfants, Eugène et Alfred. Alfred (1824/1890) épouse Cécile Rabany de Kerbry du Trévoux (ou Trévoix) (1820/1913), veuve d'un certain Mr de Cumont. Nous avons donc de fortes présomptions pour que celui-ci soit le mystérieux M. de C.

Mais il semble qu'avant la mort de celui-ci, ils aient vécu plusieurs années ensemble, de manière illégitime. Une lettre de Madame Victor Hugo, insérée en appendice (1), laisse présager d'une situation familiale complexe.

11. Cécile Rabany s'appellerait alors officiellement Madame Asseline.

12. Enfant qu'elle aurait eu de son premier mariage avec Mr de Cumont.

13. Il s'agit de billets de loto. Madame Victor Hugo y fera allusion dans sa lettre du 28 avril (n°15).

14. Fanfan la Tulipe: pièce en cinq actes et sept tableaux qui fut représentée pour la première fois en 1858 à l'Ambigu avec comme acteurs principaux, Mélingue et Melle Page. Dans sa plaquette biographique sur Paul Meurice, publiée en 1863, Louis Ulbach en fait une critique élogieuse. Il ajoute: "le mélange comédie et tragédie était non seulement dans la pièce mais dans le principal personnage lui-même." Cette oeuvre fut reprise en cette année 1863, au "Princess Theatre", à Londres.

Construit à l'endroit du bâtiment appelé "Queen's Bazaar" (bazar de la reine), sur le côté nord de la rue d'Oxford, près du cirque. Ce bazar fut détruit par le feu en 1829 et reconstruit en maison des expositions. Un orfèvre nommé Hamlet, transforma les locaux en théâtre, et l'ouvrit le 5 octobre 1840. Il jouit

est supérieurement jouée par une fort jolie femme, Miss Lydia Thompson<sup>16</sup>. Je serai enchanté de la durée de ce triomphe, s'il se résout en bonnes <guinées> dans la poche de notre cher ami.

Je t'embrasse, bien <A>imée mère, en t'attendant. J'embrasse aussi mon Charles. Que fait-il?

Ton fils tendrement respectueux.

---

Aut. MVH, [α 325]

---

immédiatement d'une grande réputation car son style était d'une splendeur jamais atteinte dans ce pays. Tenu en 1862 par Mr Harris, celui-ci se retira et Mr Lindus prit ce théâtre en charge à partir du mois d'octobre de cette même année.

15. Amoureuse de Fanfan dont elle est l'amie depuis l'enfance, Guillemette est un personnage secondaire, mais très positif de la pièce: frais, dynamique, riant. Bonne, elle n'hésite pas à s'entremettre pour le bonheur de ses proches.

16. Actrice anglaise (1836-1908). A cette époque, elle fait carrière simultanément à Londres et dans les provinces où s'épanouit sa renommée.

## 15/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[28 et 30 avril, 4, 5 et 7 mai  
1863]

[Le début de la lettre a peut-être disparu]

Mardi [28 avril 1863]<sup>1</sup>

Léon Masson<sup>2</sup> me sachant ici est accourru, c'est lui qui m'avait dit que le B...<sup>3</sup> se présentait jeudi à l'académie. Les commères orléanistes que fréquente Léon Masson l'ont mal renseigné. La réalité c'est que le B...se présentera après qu'il aura terminé son histoire de César<sup>4</sup>. J'ébruite que mon mari lui donne sa voix<sup>5</sup> pour l'académie et pour le bague, ce qui a grand succès. Nous sommes surveillés. Des voisins nous ont avertis, par lettre, ~~et~~ des mouchards ne quittaient pas le *Hugue* cabaret qui est ~~en face~~ notre maison *un peu*

1. Jean Massin situe cette lettre avant le 23 probablement à cause de la mort de Jules Hugo, second fils de Julie et Abel, survenue à Rome le 23. Celle-ci serait donc écrite le mardi 21. Mais Madame Victor Hugo fait ici mention de l'échec de Jules Janin à l'Académie Française. Or le vote a eu lieu le 23. En voyage à Paris, Madame Victor Hugo ne connaît sans doute pas encore la nouvelle du décès de Jules.

2. Léon Masson, préfet du Nord depuis le 31 janvier 1852, fréquentait la famille Hugo depuis longtemps et avait noué avec elle des liens forts cordiaux. Ceux-ci s'étaient relâchés légèrement après le coup d'état, car leurs opinions politiques divergeaient. Les deux hommes gardèrent malgré tout une estime mutuelle comme l'atteste ce fragment de lettre adressée à Madame Victor Hugo, daté du 13 juillet 1864: "La lettre qu'il (Victor Hugo) a répondu m'a prouvé que son coeur m'est resté fidèle comme le mien lui était resté invariablement dévoué. Si je me suis tu, c'est que je savais que, bien que réunis par notre amour pour la liberté, nous étions séparés par nos opinions..." Il est donc normal que la femme du poète, de passage à Paris, lui ouvre sa porte sans hésitation.

3. ~~Comprenez B. pour Bonaparte. Il s'agit ici de Napoléon III, celui-ci avait ~~un effet~~ eu l'intention de se présenter à l'Académie Française. Ce projet ne se concrétisa pas.~~ (B.)

4. Le premier volume paraîtra en 1865, le second en 1866. Napoléon III, dans cet ouvrage, y légitime le renversement de la République romaine et, comme le souligne Pierre Larousse dans le Dictionnaire Universel, "fait connaître en même temps, ses vues sur les conditions générales de la moralité et de la légitimité politique."

5. Victor Hugo était membre de l'académie depuis le 07 janvier 1841. Il n'était pas en mesure de voter depuis son départ de France.

questionnant notre portier sur qui venait et  
~~guettant~~ <sup>guêtant</sup> nos sorties. Je voudrais les  
 rencontrer, je leur dirais qu'ils perdent leur  
 temps et le gouvernement son argent à <sup>l'</sup>épier, <sup>12</sup>  
 et que c'est de moeurs douteuses, dignes de  
 l'empire, de suivre une vieille femme. Emile  
 Deschamps<sup>6</sup> est tombé de Versailles chez moi, il  
 sortait d'un mariage, où il était témoin. Je le  
 rêvais malade et l'ai trouvé rose et poupin.  
 C'est toujours le même esprit, prêt au  
 madrigal<sup>7</sup> et cette bienveillance qui n'a pas  
 besoin de chercher ce qui est agréable à  
 entendre. Il y a eu effusions et serrements de  
 mains. Le curieux et l'humain c'est que ces  
 grâces sincères laissent le coeur indifférent.  
 J'ai fait dimanche une partie de grisette<sup>8</sup>.  
 Nous avons été Charles Emile Lux<sup>9</sup> et moi après  
 le déjeuner, cueillir la violette dans les bois  
 de Meudon<sup>10</sup>. Nous sommes allés par un bateau à  
 vapeur<sup>11</sup> qui descend la Seine et revenus en

6. Poète, très vieil ami de la famille Hugo.

7. Emile Deschamps a de tous temps fait une cour discrète, honnête, presque amicale, à Madame Victor Hugo.

8. Au départ, la grisette est une étoffe légère, mélange de plusieurs fils: soie, laine, coton...et employée exclusivement pour les vêtements de femme. Sa couleur grise justifiait alors son nom. On en fabrique ensuite de toutes couleurs. Par extension, on a désigné du nom de 'grisettes', les coquettes de basse condition et plus particulièrement les jeunes ouvrières gaillardes.

9. Levrette que Charles a près de lui depuis 1853.

10. Situés dans l'arrondissement de Versailles, dans l'actuel département de Seine-et-Oise, près du village de Meudon.

11. Après de multiples tentatives avortées, c'est le bateau de l'américain Robert Fulton qui le premier, le 09 août 1803, parvient à remonter la Seine en bateau à vapeur. La France ayant refusé les fonds nécessaires à l'entreprise, il retourne en Amérique où il peut mettre en place son système de navigation. L'Angleterre suivit bientôt. Introduit en France dans le courant de 1816, le bateau à vapeur ne commença à

Poupin  
Lux ?  
Emile ?

chemin de fer américain. Ce qu'on appelle ainsi est un colossal omnibus, assujéti sur des rails, ce qui donne au véhicule, conduit par deux chevaux une vive impulsion. Nous sommes montés sur l'impériale, qu'un escalier rend accessible aux femmes<sup>12</sup>. C'était charmant que ce retour en plein air, après l'extrême chaleur de la matinée, car depuis que je suis ici nous avons un temps de juillet. - Jeudi - J'étais embarrassé de la commission<sup>13</sup> dont m'avait chargé mon mari pour St Victor<sup>14</sup>. La lettre égarée pouvant inquiéter, comme Michelet<sup>15</sup> St Victor ne se soucie pas qu'on le sache en relations avec Guernesey. Je lui ai écrit de venir me parler, il est arrivé en tenue irréprochable: bottes vernies, gants jaunes chapeau en main. Je lui ai dit que mon mari m'avait confié une lettre pour lui et qu'oublieuse, je l'avais laissée dans mon pupitre à Guernesey. De cette façon mon mari

---

s'y développer vraiment qu'après 1825. Les premières utilisations furent commerciales, puis un service touristique fut installé pour relier la capitale aux banlieues environnantes.

12. Contrairement à Madame Victor Hugo, distinguons les véritables omnibus qui connurent une recrudescence sous la restauration et dont le monopole de l'exploitation fut donné, en 1855, à la Compagnie générale des Omnibus, des Tramways qui se déplaçaient sur des rails. C'est bien ce dernier moyen de transport, appelé également Chemin de fer américain, qu'a utilisé Adèle. Elle a emprunté la première ligne construite à Paris: celle du Louvre à Versailles (1856). Il faudra attendre 1873, pour que Paris soit doté d'un réseau de tramways desservant la ville et la banlieue.

13. Nous n'avons trouvé aucune trace de cette étrange commission dans la correspondance antérieure.

14. Paul Bins, conte de Saint Victor, est alors rédacteur à la Presse où il rédige les comptes-rendus des pièces de théâtre, la critique des salons de peinture et des études artistiques et littéraires. Avec Gautier et Arsène Houssaye, il publie en 1863 les Dieux et les demi-Dieux de la peinture.

15. Historien et écrivain français, il travaillait alors à ses derniers volumes de son Histoire de France.



est couvert et S<sup>t</sup> Victor sans crainte, la griffe bonapartiste s'arrêtant aux frontières. Il m'a demandé la permission de rendre compte de mémoires et m'a parlé avec haute estime de la traduction de Victor. Ambroise Thomas<sup>16</sup> qui m'a rapporté la musique d'Adèle<sup>17</sup> m'en a fait l'éloge. Que décide Adèle pour la 6<sup>ème</sup> mélodie jusqu'ici sans paroles. Qu'elle m'écrive pour <sup>en</sup> que je puisse terminer l'affaire<sup>18</sup>. Arnaud de l'Arriège<sup>19</sup>, en passage ici, sort de chez moi. Il croit à un relèvement d'opinion à cause des élections<sup>20</sup>. A ce propos les républicains voulant faire une manifestation organisent un comité électoral choisi parmi les noms les plus éminents de la démocratie. Ce comité protesterait contre l'empire conseillant l'abstention<sup>21</sup>. - Jeudi - Nous avons projeté M<sup>me</sup>

16. Ambroise Thomas, compositeur français acquit sa célébrité grâce au théâtre. Ses succès résidèrent essentiellement dans les compositions musicales du Songé d'une nuit d'été (1850) et Mignon, tirée de Wilhelm Meister de Goethe, qui fut l'une des réussites les plus vives et les plus durables de l'Opéra-Comique.

17. Adèle jouait du piano et composait des mélodies qu'elle comptait vendre pour acquérir un peu d'indépendance financière. Cette année-là, elle avait chargé sa mère, en voyage à Paris, de faire parvenir à Ambroise Thomas quelques unes de ses compositions qu'elle désirait publier. Gustave Simon dans La Vie d'une femme, cite les réflexions que le musicien a faites à Madame Victor Hugo à ce sujet: "...je trouve dans tout cela de charmantes choses, de la grâce, de l'originalité et un remarquable sentiment poétique."

18. Adèle Hugo dans sa lettre du 3 mai (n°16) expliquera à sa mère les raisons de ce retard.

19. Ancien député, il était retourné à la littérature depuis le coup d'Etat du 2 décembre 1851.

20. Les élections législatives qui eurent lieu le 31 mai 1863, marquèrent en effet un tournant dans la vie politique de l'Empire. L'opposition croissante voulut regrouper sous le nom d'Union Libérale des républicains, des légitimistes, des orléanistes, et même des impériaux déçus. Même si cette union n'est restée que théorique, les divisions internes étant trop importantes, elle n'en reste pas moins le symbole d'un nouvel état d'esprit et la marque d'un paysage politique en évolution.

21. Au sein même du parti républicain s'opposent deux courants: ceux qui tiennent à conserver leurs distances, et ceux qui, le cas échéant, ne refuseraient pas de soutenir positivement certains aspects de la politique gouvernementale. Les plus irréductibles glisseraient en faveur de l'abstention car depuis 1858, candidats et élus doivent prêter serment à l'Empire.

(réf. 12776)

Bertin ~~Martin~~<sup>22</sup> et moi d'aller vendredi dormir chez Janin<sup>23</sup>. Comme il avait échoué à l'académie<sup>24</sup> notre petit voyage a été arrêté. M<sup>me</sup> ~~Martin~~, H Be qui a sa voiture est venue me prendre par un temps superbe. L'habitation de Janin qui est à Passy<sup>25</sup> est fort coquette, c'est un genre de chalet paré de lierre et qui est au milieu d'un jardinet très soigné. Janin nous a reçu dans son cabinet, d'un ameublement riche et plein de soleil. Nous avons trouvé Mazères<sup>26</sup> et M<sup>me</sup> Janin grasse, nette comme une agathe, d'un langage interminable et exaspérée contre l'académie. Janin prend sa déconvenue avec goût, la défection de S<sup>t</sup> Marc Girardin<sup>27</sup> lui

~~22. Serait-ce la femme de Martin, partisan de Ledru-rollin, proscrit à Londres? de Martin-Fulbert, avocat, exilé à Jersey et qui aurait pu regagner la France suite à une amnistie? ou d'un tout autre personnage? L'identification n'a pas encore été faite.~~

23. Littérateur, critique, Jules Janin est un ami de longue date de la famille Hugo.

24- Jules Janin s'était présenté de nombreuses fois à l'Académie française, sans succès. L'échec le plus cuisant fut lors de la vacance du fauteuil d'Alfred de Vigny quelques mois plus tard. En effet, il ne s'attendait pas à un nouveau refus.

Pour le siège de Pasquier dont il est question ici, il avait écrit à Guernesey pour solliciter une aide du poète. Celui-ci lui avait alors répondu: "D'influence, hélas, je ne m'en crois plus... Pourtant, j'avais un voisin que j'entraînais parfois jusqu'à voter pour Duass, Balzac et Musset, c'est Pongerville. Envoyez-lui ce mot." Cette bonne volonté n'empêche pas Janin d'être battu par Dufaure le 23 avril.

25. Après avoir habité longtemps un grand appartement rue de Vaugirard, il avait déménagé à Passy, village appartenant aux communes annexées, où il occupait un joli chalet voisin de ceux de Rossini et Ponsard. Cette habitation était située au n°11 de la rue de la Pompe (une des vieilles rues du village). Il l'avait fait construire en 1854, et y passera la fin de sa vie avant d'y mourir en 1874, à l'âge de 70 ans. Il avait fait graver sur une façade ces vers de Clément Marot:

"Que le ciel nous préserve en ce bas monde, icy,

De faim, d'un importun, de froid et de soucy."

Ce chalet sera démolli en 1908, lors du percement de la rue Gustave-Madaud.

26. Edouard-Joseph Ennemond Mazères est auteur de comédies et de vaudevilles.

27. Les votes de l'académie n'étaient pas secrets. Il était d'ailleurs d'usage pour un postulant d'aller rendre visite aux académiciens avant l'élection pour les convaincre de lui donner leur voix. Rappelons-nous ici les nombreuses visites de Victor Hugo lors de ses tentatives pour entrer à l'académie. Marc Girardin, dit Saint Marc Girardin, littérateur et critique, était devenu membre de l'Académie française dès 1844. Il collaborait essentiellement au Journal des débats.

d-puis

est pourtant amère, il s'est dit consolé par une lettre de mon mari, qu'il nous a lu<sup>28</sup>. La goutte dont il souffre beaucoup le rend impotent. Il veut venir me voir quoique effrayé de mes cinq étages<sup>29</sup> et nous nous sommes donnés rendez-vous chez ma portière<sup>30</sup>. Nous sommes revenus par le bois de Boulogne encombré de voitures et de cavalcades. Ce Longchamps<sup>31</sup> m'a peu intéressé. M<sup>me</sup> Martin m'ayant désigné une voiture où était Eugénie<sup>32</sup> je n'ai pas détourné la tête. Il y a du vrai dans ce que m'a conté Léon Masson. Le général Goyon<sup>33</sup> aurait fait une tournée d'académiciens<sup>34</sup> et leur aurait dit que l'empereur ayant l'intention de se présenter à l'académie désirait remplacer M<sup>r</sup> Pasquier qui avait été son juge<sup>35</sup>. Ce serait de plus une occasion de

28. Lettre citée plus haut, datée du 16 avril 1863. Victor Hugo y fait également grand éloge du talent littéraire de Janin: "...le style, la poésie, la critique, le goût, l'esprit, le charme, la force, la renommée, l'autorité, la puissance, trente-cinq ans d'éloquence et de succès, que de choses vous avez contre vous!".

29. Lors de ses séjours à Paris, Madame Victor Hugo habitait chez son fils, Charles, 4, rue neuve de l'Université, au coin de la rue Grenelle.

30. Concierge d'une maison particulière.

31. Pour rivaliser avec les parcs londoniens, Napoléon III désirait aménager le bois de Boulogne. Haussmann, nommé préfet de la Seine en 1853, nomma comme ingénieur M<sup>r</sup> Alphand. Celui-ci choisit de créer deux lacs avec îles, un système de cascades, de plus il traça 95 kms de route à travers le bois. À côté de ce dernier, s'étendait la plaine maraîchère de Longchamps. Haussmann l'annexa au bois, et y établit un hippodrome. Celui-ci fut inauguré en 1857. Il est probable que Madame Victor Hugo le vit alors pour la première fois.

32. Il s'agit d' Eugénie de Montijo, épouse de Napoléon III, impératrice des français.

33. Le comte de Goyon, sénateur depuis 1862, soutenait la politique impériale.

34. L'empereur ne pouvait sans nuire à son autorité et à son prestige, demander un régime de faveur de façon officielle. Il aurait donc chargé de ce rôle le général. Précisons que jusqu'à présent, nous n'avons pas retrouvé de traces de ces démarches.

35. Etienne Pasquier, baron puis duc, était entré à l'Académie française en 1842. Président de la chambre des pairs, il avait dirigé le procès de Louis-Napoléon Bonaparte, après la tentative de Boulogne.

parler des gouvernements précédents. Que l'histoire de César devant être finie dans six mois il serait agréable à sa majesté que l'élection eût lieu à cette époque. Une dizaine d'académiciens ont voté en blanc. Les autres membres contraires à l'ajournement ont précipité l'élection et abandonnés Janin pour Dufaure<sup>36</sup> qui avait le plus grand nombre de voix- M<sup>lle</sup> Guimont<sup>37</sup> a raconté à Auguste que Girardin<sup>38</sup> dînant au palais royal, Plonplon<sup>39</sup> l'aurait gourmandée sur l'attitude de la Presse / P dans l'insurrection polonaise<sup>40</sup>. Girardin a répliqué qu'il n'était pas propriétaire de la / P Presse<sup>41</sup> que fût-elle à lui il y resterait maître de ses idées. Dans la discussion

36. Armand Dufaure, avocat et homme politique, se tenait à l'écart depuis le coup d'Etat.

37. Nous n'avons pu identifier cette personne.

38. Emile de Girardin, célèbre publiciste, est alors directeur du journal la Presse.

39. Plonplon était le sobriquet donné à Napoléon-Joseph-Charles-Paul Bonaparte, cousin de l'Empereur. Il est également connu sous les noms du Prince Napoléon et de Jérôme (après la mort de son frère Jérôme en 1847).

40. La Pologne pliait l'échine depuis longtemps sous la domination étrangère. Deux courants d'opposition s'étaient néanmoins formés: les 'Blancs', nobles modestes comptant sur l'aide de l'occident, et les 'rouges', ou radicaux. Ces derniers déclenchèrent début 63 une insurrection dite Soulèvement de janvier. Blancs et paysans s'y rallièrent.

Le 08 février 1863 fut signée la Convention d'Alvensleben, où la Russie et la Prusse s'engageaient à réprimer en commun l'insurrection. A l'appel de Monsieur Herzen, rédacteur du Kolokol (journal polonais), Victor Hugo saisit sa plume, et écrivit le 11 février une lettre splendide intitulée: 'à l'armée russe'. Malheureusement, celle-ci ne suivra pas ses sages conseils et son appel à la Liberté; l'insurrection sera jugulée en avril 1864 dans un bain de sang.

Emile de Girardin, bien qu'ayant accepté l'Empire, n'hésitait pas à s'insurger lorsque les libertés lui semblaient ~~pas trop~~ bafouées. Victor Hugo ne l'ignorait pas; il lui avait écrit peu de temps auparavant: 'Je n'ai donc pas vos espérances, ...mais nous communions, vous et moi, dans le dévouement au progrès et à cette liberté irréductible...'

41. Le journal ayant reçu plusieurs avertissements pendant les premières années de l'Empire, Emile de Girardin l'avait vendu au banquier Millaud en 1857. Il était rentré ensuite dans la vie privée, mais avait été rappelé à la direction de la Presse en 1862. Il en sortira d'ailleurs en 1866 pour dissensions avec les propriétaires.

Est-ce!

?

envenimée Girardin aurait dit à Plonplon que si par impossible il succédait à son cousin la liberté serait plus asservie encore sous son règne que sous celui-ci, qu'alors il se retirerait dans la maison qu'il a au bord du Rhin, sur de n'y être dérangé. La ~~piqué~~ qui a duré quelques jours s'est terminée par une visite de Plonplon à Girardin. Edmond Leclerc<sup>42</sup> est venu me voir, il est blanc et chauve et il m'a fallu quelque temps pour le reconnaître. Il reste admirateur de mon mari et est encore sous l'émotion de la lecture des Misérables<sup>43</sup>, Il m'a causé de la duchesse d'Elchingen<sup>44</sup> qu'il rencontre souvent. Elle a marié sa fille à un Valaque<sup>45</sup> qui a je ne sais quel emploi sous je ne sais quel ministre de Bonaparte<sup>46</sup>. Le fils est officier dans l'armée impériale. Avec cela M<sup>me</sup> d'Elchingen continue de parler contre l'empire- L'opposition est peu méritoire. Lundi- Charles qui revit depuis la guérison de

42. Nous n'avons pas pu identifier ce personnage.

43. La première partie des Misérables était parue à Bruxelles le 30 mars 1862, et à Paris le 03 avril. La publication des autres parties s'était étalée au cours de la même année.

44. Le Maréchal Ney vainquit les Autrichiens le 14 octobre 1805 à Elchingen, sur le Danube. Cette victoire entraîna la capitulation d'Ulm et lui valut le titre de duc d'Elchingen. Ce titre fut repris ensuite par les membres de sa famille, principalement par son second fils: Michel-Louis-Félix. Il s'agit probablement de l'épouse de celui-ci.

45. la Valachie est une ancienne principauté danubienne qui a formé, avec la Moldavie, le royaume de Roumanie. Cette union entre les deux pays s'est réalisée en 1858, à la conférence de Paris. Les habitants de cette principauté s'appelaient des Valaques. Ici Madame Victor Hugo n'a pas employé le terme récent de roumain.

46. Ces renseignements n'ont pu être trouvés.

→ frague

4

Je vais me en 1862  
M<sup>me</sup>

Victor

1862

Lefèvre
/v
Hen
H Collet
/H
/H
 Lux<sup>47</sup> a dîné avec moi hier chez Madame Lefèvre<sup>48</sup>. Il se trouvait en amabilité et à fait avec Peyrat<sup>49</sup> les frais de la conversation. J'étais une toilette de mousseline blanche, ce qui me faisait toute jeune, car il faut se défendre même quand on ne vous attaque plus. J'ai porté mes beautés le soir chez M<sup>me</sup> Colet<sup>50</sup> qui m'avait écrit le matin pour m'inviter à dîner. Elle avait M<sup>me</sup> Milner-Gibson<sup>51</sup> qui désirait me voir. C'est vraiment une femme rare que M<sup>me</sup> Milner-Gibson, d'une affabilité simple, occupée du vrai bien ouverte à tout progrès. Le surnaturel est pour elle naturel elle est en communication avec les vivants d'en haut elle les sent les voit et cause avec eux elle est avertie de leur présence par les mouvements que fait une table, qui leur est consacré<sup>52</sup>. Cela n'empêche pas

47. Charles avait noué avec sa chienne des relations presque passionnelles. Le lecteur peut se reporter utilement à la lettre n°580 où Charles nous éclaire lui-même sur cet aspect de sa personnalité. (r. 12815)

48. Il s'agit probablement de Marie Arsène Vacquerie, soeur d'Auguste Vacquerie, née à Nantes le 18 novembre 1811, morte à Paris en octobre 1882. Elle s'était mariée à Monsieur Nicolas Lefèvre.

49. Alphonse Peyrat, publiciste et homme politique, était l'ancien rédacteur en chef de la Presse. Il avait cessé ses activités de journaliste depuis le 01/12/62 et ne les reprendra que trois ans plus tard.

50. Cette personne n'a pu être identifiée. Louise Colet.

51. Le lecteur va s'apercevoir que dans l'aventure d'Adèle, ce nom apparaît à diverses reprises. C'est son époux qui lui confère cette importance un peu particulière. Thomas Milner-Gibson, est né à la Trinité en 1807. Fils d'un officier d'infanterie, il entre très vite dans la politique et va jouer un rôle essentiel dans la lutte engagée en faveur des réformes. Après une carrière politique mouvementée, nous le retrouvons en 1859 président du conseil du commerce et parmi les auteurs du traité de commerce entre l'Angleterre et la France. En 1863, il est donc membre du parlement anglais, un des chefs du parti radical. Sa femme dont le salon politique et littéraire fut toujours ouvert à de nombreux exilés distingués, devint une relation particulièrement appréciée de Madame Victor Hugo.

52. Madame Milner-Gibson s'était faite, en effet, l'avocat du 'mesmerism' et du spiritualisme lorsque ses sciences étaient encore à leurs débuts. Cela doit rappeler à Madame Victor Hugo ses propres expériences de spiritisme à Jersey mises en place en septembre 1853, sous l'impulsion de Delphine de Girardin. N'avait-

l'aimable visionnaire de donner beaucoup à cette vie et de rester mère femme et amie. Ouvrir son âme aux aîlés c'est en doubler la puissance. M<sup>me</sup> Milner/Gibson qui part aujourd'hui m'a fort pressée d'aller à Londres admirer ses miracles<sup>53</sup>. ~~Elle~~ passer les nuits à imprimer mes mémoires, Auguste passe ses journées à corriger les épreuves<sup>54</sup>. J'en revois les doubles ce qui est utile et je débats avec Auguste les petits changements que je trouve bon à faire. M<sup>me</sup> Meurice<sup>55</sup> est à Veules<sup>56</sup> essayant de vendre la maison qui est une charge Meurice ne quittant guère Paris. Mardi il nous attendait hier nous ayant le lundi à dîner. Sachant sa femme absente nous n'avons pas été chez lui. Le pauvre Meurice comptant sur la maisonnée avait commandé un menu de mon goût, Charles ayant été le voir dans la soirée l'a trouvé en train de digérer le dîner qu'il avait mangé seul. Charles a eu quelque peine à le consoler du désappointement dont ils ont fini

elle pas déclaré à l'époque, à l'issue d'une séance de table: "depuis longtemps, moi, je parle à mes morts. Les tables sont venues me dire que je ne me faisais pas d'illusions."

53. Il s'agit des esprits avec lesquels elles communiquent grâce aux tables.

54. Madame Victor Hugo a trouvé en Auguste Vacquerie une aide précieuse. Il l'a dirigée, conseillée, et, après la correction des épreuves, a surveillé le lancement de son livre. Il est, par ailleurs, mentionné dans le contrat qu'il a touché 6000 frs lors de la publication, Adèle ayant reçu la somme de 9000 frs.

55. François-Paul Meurice a épousé Palmyre Grandé, ancienne élève d'Ingres, appelée Myrette par les intimes. Elle était une des grandes amies de Madame Hugo.

56. S'agit-il de Veules-les-Roses, commune de Seine-Maritime, dans l'arrondissement de Dieppe, sur la Manche?

1er  
 001  
 M. & P. H. G.  
 1888

par rire. M<sup>me</sup> Lucas<sup>57</sup> va mieux de son mal, mais sa santé générale donne quelque inquiétude; *[jours]* cela arriverait aux plus forts après trois ~~de~~ lit d'insomnie et de souffrance<sup>58</sup>. J'achèterai le velours<sup>59</sup>. Avec quel or le payer? Avez-vous une occasion pour que je vous l'envoie ou préférez-vous que je vous le porte. Je n'ai pas encore placer les billets de ~~foto~~, mais je les placerai avant mon départ<sup>60</sup>. Il peut donc en faire l'avance. Julie<sup>61</sup> est toute gentille de m'écrire si long et si bien, aussi mon petit journal s'adresse-t-il particulièrement à elle. Qu'elle m'en retourne un de Guernesey. Si mon *aimés* corps est ici ma pensée est avec les ~~amis~~ de là-bas. Remercie de ma part M<sup>me</sup> Engelson<sup>62</sup> de la compagnie qu'elle fait à mes deux solitaires<sup>63</sup>. Dites à Kesler que je garde un souvenir touché de nos bonnes soirées d'hiver, qu'il ne se croye pas quitte avec moi pour

57. Il s'agit probablement de la femme d'Hyppolite Lucas, rédacteur au Siècle, journal républicain.

58. Voilà une phrase pour le moins bizarre. Probablement manque-t-il des mots.

59. Ce velours, acheté à Paris, devait servir à recouvrir une partie du mobilier d'Hauteville-House.

60. Si nous considérons ce passage comme la réponse au problème posé par François-Victor, dans la lettre non-datée n°10, il est alors possible de réduire l'intervalle temporel énoncé dans la note 1 de cette même lettre, et placer celle-ci obligatoirement avant le 28 avril.

61. Julie Chenay est la jeune soeur de Madame Victor Hugo, recueillie à Guernesey depuis l'abandon de son mari.

62. Nous avons peu d'indices sur cette personne. Dans le 3e agenda de Victor Hugo publié par Massin, nous lisons à la date du 10 octobre 1860: 'Rendu sa visite à Mme Engelson, la veuve russe escroquée par Pierre Leroux. Elle vient se fixer à Guernesey'. Une lettre, publiée dans les volumes de correspondance par l'Imprimerie Nationale semble insinuer qu'elle était actrice. Nous ne savons rien de plus.

63. A cette époque-là, restent à Guernesey: sa fille Adèle, sa soeur Julie Chenay, son fils François-Victor, et son mari. Quatre personnes donc; cette expression s'adresse-t-elle plus particulièrement aux deux hommes, les seuls n'étant pas retournés sur Paris; ou bien aux deux femmes qui souffrent davantage de l'ennui?



cela. Je suis une exigeante et lui demande de se réserver pour mon retour. Il est assez riche d'amabilité pour m'en laisser. A vous tous mes chéris y compris mes oiseaux et mes fleurs<sup>64</sup>. Charles prie son père de lui envoyer un bon pour l'édition complète de ses œuvres (format des Misérables)<sup>65</sup>, Jeudi- Encore la même étourderie. Il était trop tardé pour vous envoyer ma lettre. J'y gagne de bavarder un peu plus avec vous, cela sous les cris de Charles qui m'appelle pour déjeuner et malgré ma blanchisseuse qui demande mon linge. J'ai été de nouveau mardi dîner chez M<sup>me</sup> Bouclier<sup>66</sup>, d'ordinaire quand j'y dîne elle donne une soirée, ses invités m'étant à peu près étrangers me sont d'un maigre agrément. Aussi je lui ai dit que je n'irais cette fois chez elle que si nous étions et restions entre nous. Il n'y avait à table, en dehors de notre petit groupe qu'un ancien notaire de 82 ans, sec, vert, ayant le mot gaillard et fumant avec les

64. Madame Victor Hugo avait un jardin et une volière à Hauteville-House. Sa soeur Julie prit, dès son arrivée dans l'île, beaucoup de plaisir à s'en occuper.

65. Charles a l'intention de relire l'œuvre de son père. Il fera encore allusion à ce projet plus tard, dans sa lettre du 21/04/1864 où il exposera à son père son point de vue sur William Shakespeare qui vient de paraître: "Une jouissance dans ton livre c'est le style. Moi qui en ce moment relis toute ton œuvre...".

66. Epouse de Monsieur Bouclier, notaire. Après le coup d'Etat, il avait permis à Hugo de transférer son avoir en Belgique et en juin 1852, nous lisons les lignes suivantes sur le traité établi entre le poète, P.J. Hetzel et MM. Marescq et Cie, concernant l'exploitation des œuvres complètes de Victor Hugo: "...Pour l'exécution des présentes, les soussignés élisent domicile à Paris, savoir: Monsieur Victor Hugo, rue des Capucines n°13 chez M<sup>r</sup> Bouclier notaire...".

jeunes. On n'est jamais vieux de cette façon. Il y a eu au dessert la chanson à boire, avec refrain en ~~coeur~~ puis chacun a ~~pu~~ raconter son histoire. C'est particulier que ce côté bourgeois dans ce milieu élégant et artiste. M<sup>me</sup> Bouclier est d'une surdité attristante; d'autant plus douloureuse qu'elle a la curiosité de l'esprit et n'est indifférente [sic] x

C'était à mon tour de recevoir hier. J'ai eu Claye<sup>67</sup> fort zélé pour ma littérature<sup>68</sup>. J'attendais Meurice qui n'est pas venu. Il va où le conduit son coeur qui n'est pas ici<sup>69</sup>. On a radot  de mes mémoires qui occupent ces messieurs comme quelque chose d'importance, on a discuté fort longuement la couleur du papier de la couverture. Le choix m'étant indifférent je laisse faire. Vous voyez par ce détail que je suis près de paraître, ce qui ne m'est pas indifférent puisque je ferai aussitôt mes malles du reste Charles me fait une vie charmante, malgré ses gronderies. Il est dans une veine de rangement et je ne suis pas assez rangeuse pour lui. Quand il s'est bien fâché il

67. Jules Claye est imprimeur, resté célèbre grâce à l'impression de la Gazette des Beaux-arts, des Contes de Perrault...Il est établi 7, rue S<sup>t</sup> Benoît-S<sup>t</sup> Germain,   Paris. L'annuaire du commerce Didot-Bottin ajoute que cette maison "se recommande par la belle exécution de ses travaux, et spécialement par l'impression des ouvrages d'art et des gravures sur bois."

68- Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie .

69. Nous apprendrons par Charles un peu plus tard que Meurice ne peut se libérer pour accompagner le poète en vacances car il est amoureux d'une actrice, Jeanne Eslier. Est-ce déjà une allusion à cette histoire galante?

m'embrasse et nous causons sans fin. Je suis pour lui un camarade et il prétend n'avoir ici besoin que de moi.- Julie j'ai mangé hier un quillet<sup>70</sup> au café merveilleux<sup>71</sup> et j'ai songé à toi<sup>72</sup>. Mais je pense à vous tous.

[ Dans une ligne barrée à la fin, nous pouvons déchiffrer: "vous êtes mes silencieux"<sup>73</sup>. ]

---

Aut.MVH, [α124]

70. Probablement un gâteau d'époque.

71. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce café dans l'annuaire des commerçants.

72. Julie était réputée fort gourmande. Ce trait de caractère, qu'elle tenait de son éducation à Saint-Denis, avait toujours été un sujet de plaisanterie entre elle et sa soeur aînée.

73. Madame Victor Hugo se plaint assez souvent du manque de nouvelles de Guernesey et reproche fréquemment à sa famille sa paresse épistolaire.

16/ADELE HUGO A SA MERE

[Dimanche] 3 mai [1863]

Chère miche<sup>1</sup>,

tu as oublié de m'envoyer l'adresse du libraire pour le dictionnaire de rimes et la versification<sup>2</sup>, et l'adresse du docteur D<sup>r</sup> Alain<sup>3</sup>. Tu mérites d'être fameusement grondée, mon bijou et par ton trésor!

Mais sans plaisanterie, fais mes commissions et garde le double des deux adresses demandées (tout en les expédiant ici par le prochain courrier) si on les perd à Hauteville, tu les apporteras et nous serons ainsi en sûreté, dans cette importante question!

Ma musique est maintenant chez M<sup>r</sup> Samuel<sup>4</sup>, tu l'auras chez jours-ci, (ma mélodie bien entendue) mais j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mettre d'accord la poésie et la musique, elles ne voulaient pas s'entendre, c'était bien mal, pour deux soeurs!, enfin, maintenant, je les ai raccomodés. Suis-je une bonne diplomate?

1. Surnom affectueux; Charles, quant à lui, l'appelait 'michette'.

2. Rappelons qu'Adèle écrivait également les paroles des mélodies qu'elle composait.

3. Qui est le docteur Alain, et pourquoi Adèle en a-t-elle besoin? Nous n'avons pu éclaircir ce mystère.

4. Professeur de musique au conservatoire de Bruxelles, il avait donné des leçons à la jeune fille, en 1861.

Il y a encore des passages qui résistent. Aies la bonté de communiquer ce papier à Mr Thomas. C'est une note volante que tu pourras lui envoyer en lui joignant la mélodie que Mr Samuel te fera remettre.

Notre vie est toujours la même, pas une heure qui ne soit le portrait de l'autre. Les conversations sont toujours posées sur les sommets de l'esprit, c'est tout simple, quand on est chez un aigle<sup>5</sup>, il faut s'attendre à planer. Il est beaucoup parlé du superbe livre de Mr.<sup>6</sup> - on est dans une juste admiration, mais il n'y a qu'une voix contre un chapitre, celui des Jersiaises<sup>7</sup> et j'entends le groupe (mon père, Victor, <K.D.<sup>8</sup>>, etc) je l'entends s'écrier: (pourquoi a-t-il fourré cette diatribe sur des femmes, dans une si belle oeuvre? etc.) tu feras bien de prévenir Mr -, dans son intérêt même. L'attaque ou plutôt cette sorte d'attaque ne réussira jamais qu'à faire du tort qu'à celui qui s'en servira. Il

5. L'aigle en question n'est autre que son père.

6. Les miettes de l'Histoire d'Auguste Vacquerie. Le lecteur remarquera tout au long des lettres présentées ici, qu'Adèle semble éprouver une difficulté à écrire son nom ou son prénom. Les relations amoureuses que la jeune fille a entretenues avec lui semblent expliquer cette attitude.

7. Il est certain que l'auteur traite toute personne de sexe féminin originaire de l'île avec une grande désinvolture. Il consacre à cette caricature deux chapitres: le premier est intitulé 'les jeunes filles terribles' ; il accuse celles-ci d'impudeur, de poursuivre les hommes pour trouver un mari...L'autre partie consiste en un long poème satirique appelé 'Portrait de femmes'. (A consulter en appendice, (2).) Il est normal qu'Adèle, aux idées féministes pour l'époque, et cherchant, à travers elle-même, à valoriser l'image de la femme, n'ait pas apprécié cette partie de l'ouvrage.

8. Nous n'avons pu identifier ce personnage d'autant que le déchiffrement des initiales, sur le manuscrit, présente un caractère douteux.

ne faut pas que les grands esprits écrivent des petites pages.

Il y a dans ce moment-ci, un terrible piano<sup>9</sup> qui coupe ma lettre en deux et me fait perdre le fil volage de la pensée. Je ne sais plus ce que je voulais. Ah si! Je t'envoie la copie d'un de mes monstres. J'ai une musique en arrière, elle chante toute seule, ce qui l'ennuie, il paraît, trouve-moi un poète non réactionnaire<sup>10</sup> qui fasse un duo avec elle en vers propre et tienne une compagnie honorable à cette mélodie d'exilée.

Communique-lui ce chef-d'oeuvre (je parle du monstre).- Julie et moi nous veillons à la propreté de la maison. On lave aujourd'hui les carreaux de la chambre.- Je t'aime.

--

Tu liras "les observations" à M<sup>r</sup>. Thomas, en le remerciant de ma part, pour son obligeance

Aut.MVH, [a29]

α 784

9. Adèle entend-elle par là que l'inspiration musicale lui a coupé l'inspiration épistolaire?

10. L'idéologie politique de la fille et du père est semblable.

MADAME VICTOR HUGO À SON MARI, SON FILS FRANÇOIS-VICTOR, SA FILLE  
ADÈLE ET SA SŒUR, MADAME PAUL CHENAY, AVEC POST-SCRIPTUM DE  
CHARLES HUGO À SON PÈRE

[Entre le 28 avril et le 27 mai 1863]

Attestée par la lettre n° 20 du corpus

(ref. 1627)

20/MADAME VICTOR HUGO A SA ~~FAMILLE~~ SON MARI, SON FILS  
FRANÇOIS-VICTOR, SA FILLE ADELE ET SA SOEUR, JULIE  
CHENAY

[27, 28 et 30 mai 1863]

Mercredi 27- [mai 1863]

Vous avez du recevoir  
une lettre de moi où  
Charles ajoutait quelques  
lignes pour son père<sup>1</sup>

-Rien de Guernesey! Pourtant vous avez  
huit bons yeux<sup>2</sup> pour m'écrire, je n'en ai que  
deux mauvais<sup>3</sup> et c'est moi qui écris. J'ai  
oublié de vous dire que Versigny rentré en  
France et dans le bareau est ici, attendant des  
causes<sup>4</sup>. Il m'a amené sa femme qui est très  
jolie. C'est une blonde à cheveux d'or, aux  
yeux tombés du ciel. Pour joues deux roses.  
Elle rappelle M<sup>me</sup> Bérardi<sup>5</sup>, avec moins de  
caractère et plus de jeunesse encore. Elle est  
de plus parfaitement aimable et a grande envie  
de voir mon mari. Si cela vous va je ferai  
exception à mes habitudes et lui rendrai sa

1. Lettre non retrouvée à ce jour (n°18).

2. A cette époque-là, sont présents à Hauteville-House: Victor Hugo, son fils François-Victor, sa fille Adèle, et sa belle-soeur Julie Chenay.

3. Madame Hugo souffrait depuis quelques temps d'une maladie oculaire. Sa vue ira en s'affaiblissant jusqu'à sa mort.

4. De nombreux ouvrages datent son retour d'exil de 1864. Cette lettre semble bien contredire ce renseignement.

5. Epouse de Léon Bérardi qui, à cette époque, était propriétaire et rédacteur en chef de l'Indépendance Belge. Le couple, ami des Hugo, habitait Bruxelles.

((réf. 12777))



visite en l'invitant à venir à Guernesey. J'ai vu Bacot<sup>6</sup> à Paris pour l'exposition<sup>7</sup>, puis Mezaize<sup>8</sup> qui arrive de Nice se rendant à Caën pour son père qui est très malade. Mezaize est resté ce que [nous] le connaissons fin sous sa jovialité avec cet air de bien-être que donne la sécurité matérielle. On le dit héritier de vingt mille livres de rente. Nous avons été en troupe diner samedi chez M<sup>me</sup> Bouclier. J'ai eu peine à y traîner Charles brouillé avec Sara<sup>9</sup>. J'ai dit à Charles qui s'est laissé convaincre, qu'il ne fallait pas punir la mère de sa pique avec la fille. La maison de campagne de M<sup>me</sup> Bouclier a grand air le jardin soigné fort ombragé. On s'est promené et je suis restée sur une terrasse (dite italienne) à rêver regardant couler la Seine à mes pieds... Un officier de la bouche<sup>10</sup> à servi le diner, venu de Paris. La chère était opulente et la gaiété chétive. On a parlé des élections discuté les votes et qui l'on nommerait de Guérout ou de Prévot-

6. Edmond Bacot, photographe français.

7. Il avait réalisé, en 1862, plusieurs clichés d'Hauteville-House et de son illustre occupant. De son reportage, Edmond Bacot tira neuf vues stéréoscopiques, 'petites épreuves commerciales', légendées au verso, qu'il exposa en 1863 à la Société française de Photographie.

8. Mezaize est un ancien proscrit de Jersey, ancien prétendant d'Adèle Hugo. Celle-ci repoussa sa demande.

9. Nous avons peu d'indices sur cette personne. Son nom apparaît dans une lettre de Madame Victor Hugo à son mari de 1852. Elle était présente à la vente du mobilier de la place royale. Selon toute probabilité, elle est la fille de Madame Bouclier.

10. L'officier de la bouche était un terme ancien désignant la personne chargée de la nourriture du roi. Il est donc ici employé à mauvais escient ou bien affiche une certaine prétention de la part des traiteurs.

copie ?

2-10-1877

Paradol<sup>11</sup>. Il y a en ce moment une secousse incontestable. Les murs de Paris sont remplis d'affiches où chaque candidat, de quelque parti qu'il soit, dit son mot et l'anarchie est dans les rues. La protestation de Persigny contre l'élection de Thiers n'a pas paru heureuse pour le gouvernement<sup>12</sup>. Cette peur du Burgrave<sup>13</sup> montre sa faiblesse et le pays devient brave ne craignant plus. Busquet<sup>14</sup> nous a festoyé dimanche. On s'était donné rendez-vous à la grosse Tête, passage de l'opéra. Le gargotier patronné par la jeune littérature a fait honneur à sa renommée naissante. Mais nos festins étaient en guignon. M<sup>me</sup> <Massé><sup>15</sup> et ses deux filles invitées ne sont pas venues et nous sommes restées en compagnie de trois places vides. Il était neuf heures, on prenait

---

11. Ces deux personnages, bien qu'appartenant à l'opposition, soutenaient des tendances différentes. En vue de la préparation des élections législatives du 31 mai, des comités s'étaient créés: Guéroult, directeur du journal l'Opinion Nationale, faisait partie du comité républicain; Prévost-Paradol était soutenu par le comité orléaniste de Dufaure aidé du journal Le Temps, dirigé par Nefftzer. Il se rallia plus tard à l'Empire libéral.

12. Thiers accepta d'entrer à nouveau dans la vie politique. Persigny, ministre de l'intérieur, l'attaqua dans une lettre publiée par "le Moniteur", pour les relations qu'il entretenait avec des adversaires de l'Empire. Mais Napoléon III trouva la réaction de son ministre déplacée et plutôt espiègle car ainsi Thiers obtint l'appui des républicains, devint chef de l'opposition, se présenta dans la Seine - où il sera d'ailleurs élu -. Trois semaines après les élections, Persigny sera écarté du pouvoir.

13. Au Moyen-âge, en Allemagne, les Burgraves étaient des commandants de châteaux qui, plus tard, exercèrent des droits de plus en plus étendus au sein des villes. Dans le grand dictionnaire universel, nous trouvons les deux extensions suivantes: "nom donné à quelques politiques rétrogrades, traitant et considérant leur pays comme leur propriété...En 1850, on donna ce nom aux membres de la commission de l'Assemblée législative chargée de préparer la loi du suffrage restreint, dite loi du 31 mai. La plupart étaient des chefs des anciens partis monarchiques". Thiers faisait partie de cette commission.

14. Alfred Busquet, poète et ami de la famille Hugo.

15. Peut-être s'agit-il de l'épouse de Jean-Baptiste Alfred Massé, notaire et républicain modéré. Son nom apparaît quelquefois dans la correspondance de Madame Victor Hugo, lié à des plaisirs mondains: théâtre...

le café quand Mme <Massé> est apparue. Elle représente le lansquenet<sup>16</sup>. On a demandé des cartes et joué. J'ai fait ma partie un peu pour moderer l'entrain et j'ai quitté le jeu après avoir allégé ma bourse de quatre francs. M<sup>r</sup> et M<sup>m</sup>e Ernest du <Baignet><sup>17</sup> m'ont ramené. J'ai diné le lendemain chez Meurice avec Gautier et ses filles<sup>18</sup> qui continuent d'être belles de cette nature riche et brune et mélangeant le type italien au type grec. Elles sont élevées en sauvage, lisent tout ce qui leur tombent en main et sont à la fois incultes et lettrées, ignorant l'aiguille et la mode qui s'accommoderaient modérément d'elles, la grâce leur manquant un peu. <Avec> cela vous sautant au cou et ponctuant d'un baiser chaque phrase qu'elle vous adresse. La conversation a roulé sur le salon<sup>19</sup> et sur les vénus qui y sont exposées. Trois se disputent le succès: celle de Baudry, celle de Cabanel et celle d'Amaury Duval dont Gautier est épris<sup>20</sup>. C'est, si je

16. Le Lansquenet est un jeu de cartes et de hasard inventé à la fin du XVe ou au début du XVIe siècle. Ce jeu a été remis à la mode sous Louis-Philippe et est devenu rapidement très populaire.

17. Nous n'avons pas identifié ce couple dont le nom est malheureusement douteux.

18. Théophile Gautier, après être tombé amoureux de l'actrice Carlotta Grisi, s'était épris en 1844 de sa soeur, Ernesta. Il vécut désormais avec elle et elle lui donna deux filles: Judith et Estelle.

19. L'année 1863 vit s'ouvrir pour la première fois deux salons d'art. En effet, le jury de l'exposition habituelle ayant censuré de nombreuses oeuvres, Napoléon III désira apporter à son image une touche de libéralisme et accorda l'ouverture d'un "Salon des Refusés", le 15 mai au Palais de l'Industrie où se trouvèrent réunis tous les artistes éconduits.

Mais Madame Victor Hugo parle ici du salon officiel.

20. Les trois peintres évoqués sont reconnus par l'Empire: Amaury Duval, disciple d'Ingres, suit fidèlement les préceptes académiques de celui-ci; Alexandre Cabanel est comblé d'honneurs et de commandes officielles,

↳ svelte

m'en souviens bien, une ~~slvete~~ nudité aux attaches délicates mais saignée à blanc et sans vie, un étrusque plus qu'une femme. Auguste qui n'a pas vu l'exposition a dit à ce propos que l'empire ne produisait dans tous les arts que des nullités parce qu'il fallait aux talents l'air libre pour se dégager. Gautier que j'ai mal écouté a défendu l'époque mais sans ardeur autant qu'il m'a semblé. Champfleury<sup>21</sup> entraît comme nous sortions de table et comme il préfère, dit-il, la causerie à la pipe, il a fait société aux femmes abandonnées par les fumeurs<sup>22</sup>. M<sup>me</sup> Meurice m'a présenté la fille de Cordelier-Delanoue<sup>23</sup> gracieuse et intéressante et qui orpheline et pauvre se destine à l'instruction. M<sup>me</sup> Meurice avait appris dans la journée, par Robelin<sup>24</sup>, le mariage d'Alice Monnier<sup>25</sup> avec un nommé Silvy<sup>26</sup> établi

---

ses nus sont très appréciés et sa "naissance de Vénus" dont il est question ici, sera d'ailleurs achetée par l'Empereur pour une somme fabuleuse; Paul-Jacques-Aimé Baudry, élève du peintre classique Drolling, présente comme principal tableau, cette année-là, la Perle et la Vague: une femme nue couchée au bord de la mer. Cette Vénus a déclenché dans la critique de nombreux éloges et aussi quelques blâmes.

Gautier n'a pas publié de Salon en 1863, mais il a écrit de nombreux articles critiques dans Le Moniteur de juin à septembre. Celui concernant les peintres ici évoqués, se trouve en Appendice (3).

21. Écrivain français, ardent défenseur de la tendance réaliste.

22. Après le souper, les hommes désirant fumer se rendaient dans la pièce réservée à cet usage appelé fumoir.

23. Dramaturge français; bien qu'écrivain de talent, il fut très souvent contraint de travailler sous le nom d'auteurs dramatiques et romanciers en vogue. Il était mort à Paris le 14 novembre 1854.

24. Charles Devieur, dit Robelin, est architecte et vieil ami de Victor Hugo et de sa famille. Pendant l'exil, Madame Victor Hugo descendra parfois chez lui, lors de ses voyages. De même, en 1874, il offrira à Julie Chenay, désargentée, de la loger, pour qu'elle puisse se rendre à Paris.

25. L'identification de cette jeune fille pose encore problème. Peut-être s'agit-il de l'enfant de Joseph Monier (un seul 'n'), avocat républicain.

26. Nous n'avons rien trouvé sur ce photographe.

photographe à Londres. Le futur est beau, le nom joli, le mariage est-il bon, c'est plus vague. Voilà Berthe en Corse<sup>27</sup>, Alice en Angleterre et les deux pères seuls. Hélas pour peu que la vie se prolonge la solitude se fait autour de nous. On se donne à ses enfants qui se donnent à d'autres. Mon époux j'ai bien envie de m'accrocher à vous qui me restera tant que je resterai. M<sup>me</sup> Lucas est tiré d'affaire. Le bandage où elle était emprisonnée depuis deux mois a été enlevé hier par Emile<sup>28</sup> avec une grande habileté. Tout est rentré dans l'ordre, sans aucun des accidents qu'on craignait. J'ai rencontré un de ces dimanches soir, chez Auguste M<sup>r</sup> Viguiet un des anciens professeurs de mes fils<sup>29</sup>, en disponibilité maintenant à cause de ses opinions républicaines, toujours épais et rougeot. Sa grosse main a pris la mienne. Il m'a dit ma bonne aventure et mon caractère, Debarolles<sup>30</sup>, son ami, l'ayant initié à la nécromancie<sup>31</sup>: ma

27. La syntaxe de ce passage tendrait à faire de Berthe, la fille de Cordelier-Delanoue.

28. La famille Hugo semble avoir lié connaissance avec Emile Allix à Jersey où, après le coup d'état de Louis-Napoléon, ils étaient tous proscrits. Depuis ce temps-là, ils avaient conservé des relations d'amitié. Devenu médecin, il soignera Madame Hugo, malade des yeux, jusqu'à la mort de celle-ci.

29. Joseph-Etienne-Adrien Viguiet, homme de lettres français, né en 1805, avait exercé pendant très longtemps au lycée Charlemagne (où les jeunes fils Hugo avaient étudié). Il avait été mis à la retraite en 1853.

30. Adolphe Debarolles (et non Debarolles), peintre, écrivain français, mais connu davantage comme chiromancien.

31. Après une étude minutieuse du texte manuscrit, il ne fait aucun doute qu'Adèle a bien écrit le mot "nécromancie" à mauvais escient, à la place de chiromancie.

ligne de chance serait fort belle , si elle n'était assombri par des signes inquietants. J'ai l'esprit agité, plus d'intelligence que de volonté et plus faite pour le mariage des âmes et<sup>32</sup> pour celui des corps. Cependant je ne hais pas le monde Bréda<sup>33</sup>, mais ma raison contient cette tendance légère. Vous ne me désirez donc pas que vous ne me demandez pas. Pourtant j'ai peine à me dégager de Charles et de mes amis qui trouvent mille motifs pour me garder et pas un pour que je vous retourne. Guérin<sup>34</sup> sera probablement mon compagnon de route, il compte rester cinq ou six mois à Guernesey. C'est une bonne recrue pour nous. Je ne l'ai vraiment apprécié qu'à ce voyage je ne l'aimais avant qu'à moitié et l'aime maintenant tout à fait. J'ai écrit à Lamartine à l'occasion de la mort de sa femme<sup>35</sup>. C'est un grand talent et un vieux souvenir que Lamartine, voyons le à travers ce passé et laissons a de plus sévères le dernier mot de cette déchéance<sup>36</sup>.

32. Il nous faut lire: 'que'.

33. Comprenons le monde de la sensualité. En effet, le quartier Bréda était, dans Paris, comme nous l'indique Pierre Larousse, 'le séjour voué à la Vénus aux camélias'; autrement dit un 'centre d'opérations amoureuses' où fleurissaient les prostituées appelées lorettes ou biches.

34. Théophile Guérin, ancien proscrit de Jersey, devint un des fidèles de Victor Hugo, et le suivit à Guernesey. Après plusieurs années d'exil, il finit par rentrer à Paris.

35. L'anglaise Elisa-Marianne Birch, épouse de Lamartine depuis 1823, s'était éteinte le 21 mai 1863

36. Dans ce jugement de Madame Victor Hugo se mêlent plusieurs paramètres d'ordre politique, moral, personnel, dont une interprétation précise serait source d'erreurs.

-Jeudi- Un jeune homme, cousin par sa mère de Léopold de Tulles<sup>37</sup>, sort d'ici il est étudiant en médecine et a su mon adresse je ne sais comment. Il s'est pris de confiance pour moi et m'a conté qu'il aimait depuis cinq ans une femme qui s'était séparée de son mari pour lui. L'amoureux bientôt docteur, rappelé par son père à Tulles ne veut pas quitter Paris. Il a de l'argent pour attendre la révolution qui donnera le divorce et c'est un révolutionnaire ardent, le seul de notre famille. Il fait râfle sur Les Châtiments<sup>38</sup> partout où il les trouve et les distribue. Il va dans sa prodigalité enrichir la bibliothèque de Charles d'un exemplaire relié des Châtiments -

Samedi. Je suis allée hier soir, avec Charles, en pèlerinage place Royale<sup>39</sup>. Je l'ai revue souvent depuis que je l'ai quittée dans mon sommeil, avec ses arcades trapues et les hautes fenêtres de notre logement, j'ai retrouvé mon rêve assombri par la réalité. Nous avons suivi les arcades, j'ai reconnu au coin

37. Léopold de Tulles est lui-même cousin de Victor Hugo.

38. Ce recueil de vers attaquant Napoléon III et tous ses complices, fut publié clandestinement à Bruxelles par P.J. Hetzel, le 21 novembre 1853.

39. Victor Hugo et sa famille avaient habité pendant 16 ans, de 1832 à 1848, un appartement au n°6 de la place Royale (actuelle place des Vosges). Cet hôtel est d'ailleurs devenu depuis 1902, le musée Victor Hugo.

de la rue des Minimes<sup>40</sup> le pâtissier où mes enfants achetaient des gâteaux à côté le loueur de livre et à l'angle de la rue de l'Echarpe<sup>41</sup> le café d'autrefois<sup>42</sup>. L'ancienne boutique de <Richy><sup>43</sup> est occupée par une lingère. Nous avons passé devant l'institution Jauffret<sup>44</sup> dont rien n'est changé à l'extérieur, nous nous sommes arrêtés à cette petite porte ouverte si souvent pour moi et j'ai songé à M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Jauffret disparus et à tout ce renouvellement étranger pour nous maintenant. Un cimetière m'eut semblé moins triste. Victor Pavie<sup>45</sup> qui a interrompu quelques instants ma causerie me quitte il était accompagné de son fils et de son gendre. Un aspirant notaire. Notre vieil ami qui n'est point changé, quoique blanchi, a conservé cet enthousiasme inquiet et de l'affection pour nous malgré la différence d'idées que nous avons évitée mutuellement d'aborder<sup>46</sup>. Donnes moi donc des nouvelles de M<sup>r</sup>

x

x

40. Située dans le III<sup>e</sup> Arrondissement, elle s'étendait du n°35 de l'actuelle rue des Tournelles au n°34 de l'actuelle rue de Turennes. Ouverte en 1607, elle devait son nom au fait qu'elle longeait l'ancien couvent des Minimes, converti en caserne.

41. Une partie de l'actuelle rue des Franca-Bourgeois.

42. Il y a bien encore un café au coin de cette rue avec la place Royale, mais celui de Madame Victor Hugo était-il situé là?

43. Nous n'avons pu identifier ce nom, de plus pratiquement indéchiffrable sur le manuscrit.

44. Cette institution située rue Culture sainte catherine (l'actuelle rue de Sévigné), abrita les deux fils Hugo. De cet internat, ils suivaient les cours du "collège royal de Charlemagne".

45. Poète et imprimeur, vieil ami des Hugo. Sa rencontre avec le poète date du 07/07/1827. Ils échangent une correspondance très amicale dont on trouve encore la trace en 1868.

46. L'idéologie politique entre les deux familles est différente. Fidèle à ses anciennes opinions, Victor Pavie n'est pas devenu républicain.



Marquand<sup>47</sup> et de Rosalie<sup>48</sup>. Mes souvenirs au  
muet Kesler. Il faudra que bientôt il me  
bavarde ce qu'il ne m'écrit pas. J'ai attendu  
pour envoyer cette lettre d'en avoir une de  
vous mais les jours passent sans nouvelles de  
là-bas. Est-ce qu'en réalité on ne m'aimerait  
qu'ici?

---

Aut. MVH, [α 325] 125 PH 50

---

47. Contrairement à ce qui est écrit, il semble qu'il s'agirait plutôt ici de Madame Marquand qui était tombée malade à cette époque-là.

48. Rosalie, une des servantes de la famille Hugo, atteinte d'une infection du col de l'utérus, était rentrée en France (à Cherbourg), pour se soigner, et continuait d'envoyer des nouvelles à Guernesey. Elle mourra le 12 octobre.

## 24/CHARLES HUGO A SON PERE

[Entre le 28 avril et le 31 mai 1863]<sup>1</sup>

Je te remercie bien, mon bon petit père, du cadeau que tu me fais de tes oeuvres. Je vais les faire relier avec les Misérables je t'aurai ainsi tout à fait près de moi.

Tu n'as pas besoin de me recommander de ne pas voir Chenay<sup>2</sup>. Il n'est pas de ma société. Je le rencontre de temps à autre mais fort rarement. J'ai vu Asseline<sup>3</sup> à son passage à Paris. Il est parti aussitôt pour l'Italie, en effet. C'est m'a-t-il dit, un voyage de plaisir et rien de plus.

On me demande de retoucher le cochon de s<sup>t</sup> Antoine pour l'impression Lévy<sup>4</sup>. Est-ce ton avis?

Si tu le penses, je me mettrai à ce travail. Sinon si tu es d'avis qu'il vaut mieux laisser la chose comme elle est avec ses défauts et ses qualités, je n'y toucherai pas.

1. Le 28 avril, Madame Victor Hugo demande à son mari un exemplaire de ses oeuvres, pour Charles. Le 31 mai, le poète répond à l'interrogation de son fils sur Le Cochon de S<sup>t</sup> Antoine.

2. Le 25 janvier 1863, Victor Hugo, dans une lettre adressée à Auguste Vacquerie, précisait en post-scriptum: "si vous voyez Charles, engagez-le de ma part à être fort réservé dans ses relations avec M. Chenay."

3. Alfred Asseline, cousin germain de Madame Victor Hugo.

4. Roman-féerie, conte philosophique, publié par Charles Hugo chez l'éditeur Cadot le 25/09/1858.

Quel gâchis de boue et de honte que ces élections <                    > <serment> - On ne sait de quel côté se tourner. Les démocrates ou ceux qui se disent tels sont encore plus révoltants que les bonapartistes<sup>5</sup>.

Quand Victor nous donnera-t-il son 11<sup>e</sup> volume? - On se fâche dans le public.

Je vous embrasse tous.

Toi, mon bon père, je t'aime de tout mon coeur et je [te] respecte comme je t'admire.

Ch.

Veuille me rappeler au meilleur souvenir de M<sup>me</sup> Drouet.

[en marge]: particulière<sup>6</sup>

---

Aut.MVH, [α641]

5. Certains démocrates étaient prêts, sous certaines conditions, à prêter serment et se rallier à la politique gouvernementale, pour peu que celle-ci continue dans la voie du libéralisme.

6. Il est possible que Charles ait mis cette mention pour éviter que son père ne lise la lettre devant Julie Chenay, le début pouvant la blesser.

25/ADELE HUGO A SA MERE

21

-31 Mai [1863]

[fragment]

Ma chérie, je n'ai rien à te dire: notre vie est toujours parallèle à elle-même. Et Mardi et Samedi, ces messieurs dînent en ville<sup>1</sup>. Le dimanche reçoit la joyeuse addition de M<sup>r</sup>. Kesler, qui du reste est venu nous voir, tous les jours<.> Notre petit groupe essaie de se multiplier pour nous distraire, Julie et moi. M<sup>r</sup> Hennett prospère, il est rempli d'habits neufs, gorgé de leçons, saturé de succès<sup>2</sup>. Il finira par épouser une jeune fille de 14 ans trois quart, trop verte pour un homme de 30 ans, mais trop vieille pour un séducteur de 60. M<sup>r</sup> K. a de l'esprit, et s'il se marie avec une de ses petites élèves, il en sera gracieusement -tout à la fois- le mari, le papa et le grand-papa, (mais non l'ailleul). Les événements extérieurs défraient toujours les conversations<sup>3</sup>, tes oiseaux parlent aussi, mais trop, ces jolis bavards jasant comme des pies

1. Victor Hugo et son fils sont invités régulièrement à la table de Juliette Drouet.

2. Hennet de Kesler, sans travail, vivait en général dans une grande gêne financière. Il donnait donc des coucs particuliers de français pour améliorer sa situation et pouvoir éventuellement se marier Bossu et sans attrait physique particulier, Adèle ironise sur ses succès galants.

3. Plusieurs possibilités peuvent être retenues quant à l'interprétation "d'événements extérieurs": les résultats des élections législatives en France, la guerre au Mexique, la guerre de sécession aux U.S.A...

et ne sont que des serins! Ils accompagnent tout ce qu'on dit de leur fatigant orchestre. Minette est invariablement portée au bas de leur volière et invariablement chassée, elle ne comprendra jamais que ces obstinés musiciens ne sont pas fait pour son museau. Le temps qui nous a apporté un ouragan, a réparé ses torts en nous envoyant les plus superbes sourires de ses plus beaux jours. J'ai inauguré mes toilettes d'été. Voilà toutes les nouvelles.

Quant à toi, ma chérie, amuse-toi, distrait-toi, sois heureuse. Ta gâfeté, voilà ce que je demande à tes voyages.

P.S. Tu remercieras chaleureusement M<sup>r</sup> Meurice de sa

---

Aut.MVH, [g?] 2 783

27/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

31 mai - [1863]

Mon Charles, j'espère bien voyager un peu cette année. Ce qui me déterminerait, ce serait si tu venais. Veux-tu en causer avec Meurice?<sup>1</sup> As-tu trois semaines ou un mois de liberté? Je te paierais le voyage comme l'an dernier. Le meilleur moment ce serait, ce me semble, comme l'année passée<sup>2</sup>.

Retoucher le cochon de S<sup>t</sup> Antoine ? Il m'est difficile de répondre. Je ne sais pas quelles offres on te fait. Tu sais ce que je pense de ce livre-là, ton début, est un des plus beau début de ce siècle<sup>3</sup>. Tu peux y faire et y couper tout ce que tu voudras, sans danger. L'édition première restera la bonne et sera un jour la seule. C'est une très grande oeuvre, et très profonde, et qui t'engage.- Une fois cette mine ouverte, il faut continuer.- Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé, partage avec ta bonne mère mon plus tendre embrassement.

V.

nr211 Aut.MVH, [a191]

1. Paul Meurice avait été leur compagnon de voyage l'année précédente.

2. En 1862, Victor Hugo avait quitté Guernesey le 28 juillet. Il y était revenu le 26 septembre.

3. Dans la préface intitulée "à Voltaire", Charles ne garde de ce personnage que son oeuvre qui le place dans le camp des révolutionnaires. Il en profite pour traiter des thèmes comme la cruauté, la torture, la peine de mort, l'égalité de tous les êtres pensants. Il conclue en précisant que son livre a "pour point de départ la fantaisie et pour but la philosophie."

29/CHARLES HUGO A SON PERE

[ 6 juin 1863 ]

Paris, 6 mai 1863<sup>1</sup>.

Mon bon père,

Où tu voudras, quand tu voudras, et tant que tu voudras.- Je mets pour seule condition que nous n'irons ni au Portugal, ni en Amérique, ni en Angleterre. Veux-tu que je sois à Bruxelles le 1<sup>er</sup> août<sup>2</sup>? Nous pourrons décider là notre itinéraire. Ce sera toujours, n'est-ce pas, comme l'année dernière, en voiture<sup>3</sup>. Pourquoi n'irions-nous pas vers la forêt noire<sup>4</sup>. J'aimerais assez voir aussi Heidelberg<sup>5</sup>. Enfin, je suis à toi. Commande. Je te donnerai un mois, deux mois, trois mois- je te donnerais toute l'année si tu voulais et si tu pouvais. Rien ne me charme plus que cette manière d'être ensemble. Et puis tu es plus avec moi quand tu voyages, et moi je suis plus avec toi<sup>6</sup>.-

1. La date pose problème. En effet, cette lettre est sans aucun doute possible la réponse à la lettre de Victor Hugo à son fils du 31 mai 1863. Elle doit donc se situer ici dans le corpus. Charles a dû se tromper et écrire 6 mai au lieu de 6 juin. Précisons que sur le manuscrit, les deux dates sont clairement lisibles et ne laissent aucun doute quant à leur interprétation.

2. Bruxelles était le point de rencontre entre les exilés de Guernesey et les personnes habitant provisoirement ou définitivement Paris. En 1865, lorsque François-Victor quittera l'île, c'est à Bruxelles qu'il s'établira avec sa mère et son frère.

3. En 1862, Victor Hugo avait organisé un voyage itinérant à travers la Belgique, le Luxembourg, le Limbourg hollandais et la Rhénanie en louant une voiture particulière.

4. Cette forêt est située en Allemagne occidentale - à l'époque, Rhénanie- au nord de Freiburg et au sud de Baden-Baden.

5. Heidelberg est une ville rhénane, construite au bord du Neckar - affluent du Rhin-, proche de Mannheim. Charles et son père y seront en effet le 4 septembre de cette année-là.

6. Pendant ces quelques semaines de vacances, le poète ~~stoppe~~ toute création littéraire. Il peut donc être davantage à l'écoute de son fils qui semble en avoir besoin. Ils partagent alors les mêmes images, les mêmes sensations, car celles-ci ne sont pas les fruits d'une imagination mais d'une réalité vécue ensemble.

Quant à Meurice, je crains qu'il ne puisse<sup>7</sup>. Mais je raccollerai un autre compagnon de route. Lecanu<sup>8</sup> est un papillon. Il promet et ne tient pas. Je compterais plus volontiers sur Busquet<sup>9</sup> lequel est tout-à-fait hors ligne comme gentillesse en voyage. J'en ai fait l'expérience. Il a de l'esprit, il cause, il est bon camarade. Qu'en dis-tu? (Meurice est, je crois, absorbé à Paris par ses amours avec Jeanne Essler! Chut!!!)<sup>10</sup>. Nouvelles:- Eugénie a pleuré comme une vache aux élections. Elle a peur que son enfant ne règne pas<sup>11</sup>.- Forey<sup>12</sup> va être remplacé comme idiot.- Puebla se défend si formidablement qu'un médecin qui est là-bas écrit à Hetzel qu'il faut encore envoyer cent mille hommes et que tout ceux qui sont là-bas se considèrent comme morts et font dès à présent leurs adieux à leurs femmes<sup>13</sup>. M. Bonaparte va

7. Charles nous donne la raison de l'empêchement de Meurice quelques lignes plus loin.

8. Albert Lecanu est avocat à la cour impériale, installé 44 rue d'Enghien, à Paris.

9. Le poète sera, en effet, leur compagnon pour le voyage qu'ils effectueront en août de la même année.

10. Jane ou Jeanne Essler/Eslier est une actrice. Née en 1836 et morte en 1892, elle connut d'importants succès de scène. Son adresse supposée en mars 1871: 77, Chaussée d'Antin, Paris. Nous n'avons pas trouvé d'autres indices.

11. Les élections législatives du 31 mai 1863 - nous l'avons dit plus haut - s'étaient faites l'espace d'un mécontentement, concrétisé par l'essor des partis d'opposition à l'Empire. L'épouse de Napoléon III avait donné naissance, le 16 mars 1856, à Napoléon-Louis-Eugène-Jean-Joseph Bonaparte, qui reçut le titre "d'Enfant de France et eut pour parrain nominal le pape Pie IX. Eugénie prévoyait donc pour son fils des difficultés pour son futur règne. L'Histoire montrera que ses craintes étaient loin d'être injustifiées.

12. Forey, général commandant l'armée envoyée au Mexique, rentrera en France en octobre 1863.

13. Malheureusement pour les mexicains, le jour même où Charles écrit cette lettre, les troupes françaises du général Bazaine entrent dans Puebla.

Le Mexique, constamment au bord de la guerre civile, et de plus, lourdement endetté envers l'étranger, était un terrain superbe, selon Napoléon III, pour l'implantation du libéralisme impérialiste. L'expédition mexicaine avait donc été entreprise en 1862. Elle se soldera quelques années plus tard par un échec.



entrer carrément dans la voie libérale en nommant Billault<sup>14</sup> ministre de l'intérieur à la place de Persigny- Les troupes sont consignées depuis les élections...

Je vous embrasse tous.

Ton fils respectueux et tendre

Ch.

[Dans la marge en post-scriptum:] Voudras-tu prier M<sup>me</sup> Drouet de mettre dans sa malle, pour moi, un exemplaire des Châtiments et un exemplaire de Napoléon le petit<sup>15</sup> ? Y-penseras-tu et y-pensera-t-elle ?- Je l'en remercie d'avance en lui envoyant mes plus respectueux et mes plus affectueux souvenirs. Merci de ce que tu me dis du Cochon de S<sup>t</sup> Antoine. Nous en recauserons.- Je ne touche pas un liard pour ce travail.- J'ai vendu, il y a sept ans, pour cinq ans à Lévy<sup>16</sup> qui m'a donné 400 francs jadis et qui ne me donnera plus rien.-

Aut.MVH, [α] *NvH2263*

14. Homme d'état à la carrière politique fluctuante.

15. En Juin 1852, quelques mois après le coup d'état, Victor Hugo avait déversé sa colère envers Louis-Napoléon dans un pamphlet: Napoléon-le-Petit. Il était paru à Londres le 25 juillet. Son succès fut immense et lui valut d'être traduit ensuite dans de nombreuses langues.

16. Michel Lévy, éditeur parisien.

16 juin [1863], mardi 5 h.

Chère amie, j'ai ton livre<sup>1</sup>. J'ai passé ma journée à le lire, j'ai lu presque tout, je suis ravi, c'est exquis et bon, c'est simple et délicat et vrai et charmant, je te saute au cou, je t'embrasse et j'embrasse Charles et Vacquerie,<sup>2</sup> je crois que cela enchantera. Il y aura, je suppose, quelques petites réclamations pour de petites inexactitudes de peu d'importance que j'eusse rectifiées d'un trait de plume si j'eusse lu les épreuves, mais cela n'est rien, l'ensemble est excellent, et le détail fin, juste et vivant. Je te gribouille ceci en hâte, au galop, pour que tu aies mon impression toute chaude. Victor<sup>3</sup> qui a lu des pages çà et là est dans le ravissement, il ne pouvait ce matin s'arracher du livre, et nous nous sommes fort disputés à qui l'aurait, ma majesté l'a emporté, mais c'est un coup d'état et un acte de tyrannie.

Bravo encore et je te rembrasse.

1. Le livre de Madame Victor Hugo paraît le même jour, 16 juin 1863, chez Monsieur Lacroix, éditeur à Bruxelles. Selon J.L. Mercié dans son ouvrage sur Victor Hugo et Julie CHENAY, sa publication à Paris a lieu le 17.

2. Ils ont participé tous deux au lancement.

3. François-Victor est appelé simplement Victor par les membres de sa famille.

Prie Auguste, l'homme exact et infallible,  
d'avoir la bonté de se charger de faire passer  
cette lettre à M.Carjat<sup>4</sup>.

---

Aut.corr.I.N. II, p. 442-443

---

4. Etienne Carjat, littérateur, caricaturiste et surtout photographe réputé, avait établi son atelier de photographie 56, rue Lafitte à Paris.

33/François-Victor Hugo à sa mère ou Victor Hugo à sa femme

[18 juin 1863]

Attestée par la lettre n°40<sup>1</sup>: les habitants d'Hauteville-  
House ont dû envoyer un premier message à Madame Victor  
Hugo, pour la mettre au courant de la fugue de sa fille.

(réf.  
2500)

35/ADELE HUGO A ~~HAUTEVILLE-HOUSE~~<sup>SON FRÈRE, FRANÇOIS-VICTOR</sup>

[18 juin 1863]

J'ai reçu de Miss Lester<sup>2</sup>, une invitation pour aller passer quelques jours chez elle, aux environs d'Hampton Court<sup>3</sup>. Ayant beaucoup travaillé<sup>4</sup>, j'éprouve le besoin de changer d'air, ce qui est indispensable dans notre vie; j'ai accepté l'offre faite, j'en aurais parlé plus tôt, mais j'ai voulu éviter les petites altercations qui surviennent à propos du moindre déplacement<sup>5</sup>. Julie sera bien gracieuse de garder les livraisons de musique qui arriveront pour moi samedi prochain. Je la remercie et l'embrasse. Je t'embrasse aussi. J'écrirai demain si je suis trop fatiguée en arrivant. P.S. Je recommande encore à Julie de vouloir bien mettre de côté, ce que la poste apportera pour moi, (comme brochures) afin que je trouve cela à mon retour.

P.S. J'ai emporté par mégarde les lettres de M<sup>r</sup> Tomasso Cannizzarro<sup>6</sup>. Si vous receviez des

1. Billet remis à Hauteville par un commissionnaire le lendemain de la fuite soit le 19 juin.
2. Amie anglaise d'Adèle.
3. Résidence royale, située à 19 km au sud-ouest de Londres. Son village, grâce à l'attrait culturel du palais, est devenu par la suite une petite ville.
4. Adèle fait allusion aux compositions musicales qu'elle comptait publier prochainement.
5. Adèle reproche à son père son désir despotique de conserver les siens auprès de lui en exil, au mépris de leur bonheur.
6. Le 04 mai 1863, Thomasso Cannizzaro, poète italien en visite à Guernesey, avait demandé en mariage la fille de Victor Hugo. Celle-ci lui avait opposé un refus.

x nouvelles de lui, et qu'il fallût lui répondre immédiatement, voici son adresse: Strada Rovere, Messine. Comme Monsieur Cannizzarro très-connu dans cette ville, il n'a pas envoyé d'autres détails sur sa résidence.

---

Aut.MVH, [α786]

## 40/François Victor Hugo à sa mère

[19 juin 1863]<sup>1</sup>

Chère mère, après vingt-six heures d'anxiété mortelle nous avons enfin reçu un mot d'explication d'Adèle. Ce mot est sommaire. Elle nous dit qu'elle s'est rendue à une invitation de Madem. Lester demeurant près d'Hampton Court et qu'elle est partie sans prévenir afin d'éviter les explications que provoque ici la chose la plus simple. C'est ainsi que froidement elle commet cette escapade inouïe qui nous a bouleversée et qui sera peut-être un scandale local impossible à étouffer. Il est évident que l'explication n'est qu'un leurre et ni mon père ni moi n'en sommes dupes. Elle va évidemment le<sup>2</sup> voir. Où cela ? Est-ce au Canada ? Est-ce en Angleterre ? Je ne le sais<sup>3</sup>. Elle a emporté la lettre de Canizaro la demandant en mariage évidemment pour le mettre

1. Si François-Victor Hugo comptabilise les vingt-six heures dont il parle à la première ligne à partir du départ du bateau de Weymouth (le 18 juin à 9 heures), l'arrivée du premier message de sa sœur Adèle se trouve être le 19 à 11 heures du matin. Il y a alors de fortes chances pour que François-Victor écrive dans la même journée à sa mère pour la mettre au courant des premières nouvelles reçues.

2. Adèle Hugo va rejoindre Albert Pinson, lieutenant d'infanterie au 16<sup>ème</sup> de ligne dans l'armée anglaise, rencontré pour la première fois, dix ans auparavant, à Jersey, et dont elle est depuis, éperdument amoureuse.

3. Le lieutenant Pinson, officier britannique, peut être cantonné dans son pays, mais tout aussi bien dans les possessions anglaises du Canada.

en demeure. Une explication va avoir lieu. La crise approche. Donc il ne faut plus différer ce que nous avons trop longtemps ajourné, la demande de renseignements.<sup>4</sup> Mon père est décidé à un refus net, si les renseignements manquent. Il faut donc se les procurer. Puisque tu reviens à Guernesey, notre avis est que tu passes par Londres et que tu t'informes auprès de l'excellente Madame Gibson. La négociation de vive voix ne laissera pas trace et est de beaucoup supérieure aux pourparlers par correspondance.

Mon père est accablé de l'indifférence d'Adèle. Elle me hait, s'écrie-t-il. Adèle n'est pas seulement extravagante, elle est profondément maladroite. Si jamais l'affection de mon père lui a été nécessaire, c'est maintenant.

<Je/Il> pense qu'Adèle a dû t'écrire d'avance son escapade, de sorte qu'elle t'a épargné le coup terrible que nous a porté sa brusque disparition<sup>5</sup>. Dis-nous ce qu'elle t'écrit.

4. Adèle avait, depuis longtemps, laissé entendre à ses parents son désir d'épouser le lieutenant Pinson. Elle avait gagné sa mère à sa cause et le 20 décembre 1861, avait envoyé à son père, une longue lettre-plaidoyer que le lecteur trouvera en appendice (4). Elle y notait déjà: "...tu m'as dit avec raison qu'un mariage prochain ne serait possible que si les renseignements étaient pris."

5. François-Victor se trompe; dans la lettre qu'il recevra de sa soeur le 24 juin, il trouvera un second mot d'Adèle (n°65 du corpus), avec comme en-tête: "vous remettrez cette lettre à ma mère, quand vous le jugerez bon." C'est donc par l'intermédiaire de Guernesey qu'Adèle explique son acte à Madame Victor Hugo.



J'ai la tête tellement brisée que j'oublie de [te] féliciter de ton magnifique succès littéraire. Voilà un triomphe bien mérité, chère mère.

A tantôt et à toujours.

Ton fils respectueux.

P.S. N'oublie pas de passer par Londres et de voir M<sup>me</sup> Gibson. C'est essentiel.

Brûle ceci<sup>6</sup>.

---

Aut. MVH, [α 326]

---

6. Les habitants d'Hauteville tenaient à garder le secret le plus absolu sur la fâcheuse aventure d'Adèle.

45/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR

[18 juin 1863]

+ Cher Victor, un commissionnaire a dû t'apporter un mot de moi ce matin<sup>1</sup>. Je répète mon mot: miss Lester m'a invitée à aller passer quelques jours chez elle, aux environs d'Hampton Court. J'ai accepté l'offre. J'embrasse Julie et je t'embrasse.

P.S. Tu recevras une seconde lettre de moi, tu trouveras des commissions sur la poste d'après demain<sup>2</sup>, Julie sera bien gracieuse de garder chez elle, les livraisons d'Harmonie de M<sup>r</sup> Samuel. Ce sont là, toutes les choses que j'ai à vous demander, Madame Chenay. J'ai cru entendre que M<sup>r</sup> Kesler avait immédiatement besoin de son beau livre<sup>3</sup>, pour son travail. On trouvera le ravissant cadeau de l'illustre professeur sur le piano de ma chambre. Je vous

1. Il s'agit de la lettre n°35 du corpus, rédigée le 18 avant son départ pour l'Angleterre et remise à Hauteville-House le 19 au matin. (ref. 12782)

2. Dans le premier message, le jour indiqué pour les livraisons était le samedi. Or, d'après le calendrier perpétuel, le samedi est le 20 du mois. L'expression 'après-demain ne se comprend donc plus.

Notre hypothèse est la suivante: Le second billet arrive le 19 en fin de journée. Il a probablement été écrit et posté le 18 d'Angleterre. Adèle, sachant que cette lettre arriverait seulement le lendemain et après la première, se serait projetée dans le temps (date de réception) et aurait ainsi écrit: 'ce matin' au début du message; mais ensuite, elle se serait replacée temporellement sur le 18 (date de rédaction) pour continuer son discours.

3. Nous n'avons trouvé aucun indice nous permettant d'identifier ce livre.

écrivrai encore en arrivant. Toutes mes amitiés  
au groupe<sup>4</sup>.

---

Aut.MVH, [α795]

---

4. Adèle nommait ainsi la maisonnée à laquelle s'ajoutaient quelques habitués: Hennet de Kesler, Henri Marquand et sa femme, la famille Duverdier avant son déménagement...

50/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI.

[21 juin 1863]

Dimanche.

Quel évènement!<sup>1</sup> cher ami. Je suis désespérée et abassourdie. Je n'y comprends rien, j'ai reçu jeudi en même temps que ta lettre<sup>2</sup> cette lettre<sup>3</sup> que je te renvoie. Adèle ne semblait préoccupée que de sa musique elle me dit de lui répondre. Le départ est donc improvisé. Mais ces conjectures n'avencent à rien le fait existe. Il est impossible que ne vous écrive pas à ce moment vous avez sans doute de ses nouvelles.. Je pars mercredi. Je serai donc à Guernesey vendredi. Si j'avais avec moi quelqu'un qui sut l'anglais j'irais par Londres je serais plus vite près de vous et votre explication<sup>4</sup> paraîtrait plus vraisemblable. Mais avec mon ignorance absolue de la langue je n'ai pas le choix. J'aurais pourtant voulu éviter Jersey à cause des

1. Madame Victor Hugo fait allusion à la fugue de sa fille Adèle.

2. Lettre n°30/du mardi 16 juin 1863.

3. Lettre d'Adèle non retrouvée à ce jour.

4. Explication probablement contenue dans la lettre fantôme n°33 précédant de très peu la n°40.

(ref. 7202)

questions que me feront les Duverdier<sup>5</sup> qui sauront mon arrivée. Si le bateau de Scott<sup>6</sup> faisait la traversée cette semaine cela m'irait mieux. Je vais écrire à Cherbourg pour avoir des renseignements<.> je pourrais avoir la réponse mardi : j'ai hâte d'être près de vous et ne songe qu'à accourir. Je suis très embarrassée pour Guérin qui va venir à Guernesey<sup>7</sup>, que je vois souvent et à qui l'on ne peut dire qu'Adèle est venue me trouver<sup>8</sup>. J'oublie ma douleur pour la tienne mon ami et le malheur de ma pauvre enfant m'accable. Je t'écris une lettre officielle<sup>9</sup> que tu montreras au besoin.

A vous mes aimés<sup>10</sup>. Adèle.

---

Aut. MVH, [α 325] *126*

5. La famille Duverdier avait quitté Guernesey en mars pour se réinstaller à Jersey. Dans son cinquième agenda, Victor Hugo a noté à la date du 18 mars: "M. Duverdier fait sa vente aujourd'hui pour quitter l'île."

6. Capitaine du bateau 'la Reine des Iles' qui reliait directement Cherbourg à Guernesey.

7. Si nous consultons les agendas du poète à la date du 02 juillet 1863, nous trouvons tout d'abord: "arrivée de M.Th. Guérin à Guernesey..."; puis, quelques lignes plus loin: "à 6h. en rentrant pour dîner j'ai trouvé ma femme et Charles arrivés." Victor Hugo distingue étrangement les deux arrivées. Or, nous avions lu auparavant qu'ils devaient voyager ensemble. Sa femme et son fils sont venus par Cherbourg; peut-être Guérin a-t-il choisi de passer par Jersey.

8. Serait-ce là 'l'explication' proposée par Guernesey dont nous n'avons pas retrouvé la trace?

9. Lettre non retrouvée à ce jour.

10. Julie n'est peut-être pas concernée par cette appellation car nous pensons que -tout du moins au début- elle a été tenue à l'écart de la fâcheuse aventure d'Adèle.

51/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI Officielle

[21 juin 1863]

Attestée par la lettre n°50/

(ref. 1673)

## 55/CHARLES HUGO A SON PERE

[Le 21 ou le 22 juin 1863]

Mon bon père bien-aimé, la réflexion a succédé, depuis hier<sup>1</sup>, pour moi, à la stupéfaction du premier moment. Ne nous effarons pas trop. Adèle a fais là une chose qui serait énorme en France et qui est assez ordinaire en Angleterre<sup>2</sup>. Rien n'est plus commun qu'une jeune fille qui quitte seule sa famille, qui voyage seule et qui va seule rejoindre son fiancé, fût-ce à des milliers de lieues. La seule circonstance inusitée de cette aventure, c'est qu'elle n'a pas l'aveu de ses parents pour une telle escapade et qu'elle est partie en cachette; mais nous seuls sommes dans le secret de ce dernier détail et il ne tient qu'à nous qu'il ne s'ébruite pas. En somme, Adèle aime un anglais, elle accepte et adopte les idées anglaises, elle rompt avec nos

1. Henri Gullemin dans son livre consacré à Adèle Hugo, l'Engloutie, date cette lettre du 21 juin en précisant qu'à la lettre de la mère (cf n°50), "Charles a ajouté un mot de sa main...". Rien dans l'étude du manuscrit ne permet de confirmer ni d'infirmer cette hypothèse.

Cependant, si nous considérons que Charles et sa mère reçurent le premier mot de Guernesey le 21, l'expression "depuis hier", utilisée ici, pourrait nous faire penser raisonnablement qu'il écrit ces lignes le lundi 22. Cela n'empêcherait pas Madame Victor Hugo d'avoir écrit le dimanche, jour sans levée, et d'avoir envoyé sa lettre avec celle de son fils, le lendemain.

2. L'Angleterre avait déjà, à l'époque, des moeurs plus libérales que la France, en particulier pour ce qui concernait la condition de la femme.

Hector Malot, dans son livre La Vie moderne en Angleterre, paru en 1862, précisait que dans ce pays: "...le mariage se fait par les enfants et pour les enfants...dès lors il doit y avoir toute la liberté dans la recherche comme dans la conclusion."

mœurs, elle agit en conséquence. Ce n'est plus une parisienne, c'est une miss<sup>3</sup>. Elle ne se déshonore pas, elle se dénationalise. Voyons donc les choses à ce point de vue et acceptons les.

les conséquences d'une action qu'il ne dépend pas de nous d'empêcher dans le passé et qu'il ne dépendrait pas de nous d'empêcher dans l'avenir, quand même nous voudrions mettre à profit l'expérience actuelle. Adèle a 32 ans, elle est archi-majeure, elle fait un choix librement, elle préfère à sa famille l'homme qu'elle aime et elle fait acte de femme, maîtresse de sa destinée, en ne consultant qu'elle-même dans sa conduite. Qu'y pouvons-nous? Rien. Il n'y a pas de loi en Angleterre qui permette de faire opposition au départ de qui que ce soit d'un lieu quelconque. Par conséquent, Adèle reviendrait demain, volontairement ou contrainte, à Guernesey que rien ne l'empêcherait de recommencer après-demain l'aventure d'aujourd'hui. Ce qui est ton devoir et le notre c'est de mettre Adèle à même de conserver, si bon lui semble, des relations avec une famille trop tendre pour jamais l'abandonner.

3. Nom donné en Angleterre, aux femmes non mariées.



Du jour où j'ai su qu'Adèle aimait un anglais, et un officier anglais, je l'ai considérée comme n'appartenant plus à notre groupe. C'était douloureux, mais c'était évident. Et d'ailleurs la condition de la femme n'est-elle pas de rompre tôt ou tard avec les siens et de se faire une autre famille? Encore une fois il n'y a rien là, les circonstances étant données, de quoi perdre la tête. Espérons que tout finira par un mariage: mais, si telle n'était pas la solution, le pis qu'il pourra arriver, c'est qu'Adèle se range dans cette catégorie de femmes, déjà sorties de la première jeunesse<sup>4</sup>, qui, avec du talent et des ressources de fortune, se font une situation indépendante et quelquefois honorable, en dehors des conditions sociales de la famille. Ici, l'Angleterre et les moeurs anglaises couvriront amplement, jusqu'à nouvel ordre, les premières conséquences de son départ. Je t'écris tout ceci à la hâte et pour te rassurer, et pour te dire de ne pas prendre trop au tragique une action qu'encore une fois, il n'était au pouvoir de personne ni de prévenir, ni d'empêcher.

Ton fils respectueux et tendre

4. Elle était alors âgée de 33 ans.

60/ ( VICTOR HUGO A SA FEMME )

[Fragment]

H.H. mardi 23 [juin 1863]

Nous recevons aujourd'hui mardi ta lettre de dimanche. Quoique tu annonces ton départ pour demain mercredi, chère amie, je t'écris en tout cas. Tu as dû recevoir la lettre de Victor<sup>1</sup> et probablement une lettre d'Adèle. Il nous semble impossible qu'elle ne t'écrive pas. Nous pensons même qu'elle t'en dira plus qu'à nous, et qu'elle te donnera sans doute son adresse. En ce cas-là, il est probable que tu irais la joindre pour la ramener avec toi. Dans l'incertitude, nous ne pouvons que te dire: fais pour le mieux. Ce qui serait inadmissible, et tu le sentiras dans ta fierté pour ta fille et dans ton amour pour elle, ce serait qu'elle fît effort pour épouser cet homme malgré lui. Je crains qu'il n'y ait quelque impossibilité latente qui se révélera. Autrement comment expliquer la conduite inouïe d'Adèle, puisque tout était

---

1. Lettre n°40/

consenti et accepté de notre côté?<sup>2</sup> La résistance ne serait-elle pas de l'autre? Alors comment Adèle peut-elle s'abaisser et insister jusqu'à courir après? Tu devras user de toute ton influence pour la faire rentrer dans le vrai et dans le raisonnable. Il est absolument nécessaire et urgent maintenant, Victor te l'a écrit, d'avoir les renseignements définitifs et complets sur M.P<sup>o</sup>. - passer par Londres et voir M<sup>me</sup> Milner-Gibson, et obtenir par elle les informations certaines qu'a le ministère de la guerre, c'est là ce qui est à faire pour toi immédiatement. Si les renseignements sont de nature à détourner Adèle, il importe de les lui mettre tout de suite sous les yeux. S'ils sont bons, et si l'homme est, comme je l'espère, honorable, la dot est prête, et je ne demande qu'une chose, que le mariage se fasse. Nous pensons donc que pour tous ces motifs tu vas passer par Londres. Il est difficile que tu reviennes ici sans Adèle<sup>4</sup>. Si cela était, tu dirais que tu l'as laissée, soit chez M<sup>lle</sup> Lester, soit chez M<sup>me</sup> Milner-Gibson...

2. Le vendredi 20 décembre 1861, après avoir lu la longue lettre de sa fille concernant son projet de mariage avec Albert Pinson, Victor Hugo note dans son agenda: "...Je consens au mariage. Puisse ce vendredi être heureux!...Je donne à ma fille pour dot 50.000 fr. avance d'hoirie. la part qui lui reviendrait si ma femme et moi venions à mourir.

3. Monsieur Pinson.

4. Victor Hugo avait dû dire autour de lui, à Guernesey, qu'Adèle était partie rejoindre sa mère à Paris.

[ ]  
 [ En marge, p.l.: M.P. n'a-t-il pas un ménage? une maîtresse? qui sait? des enfants? Ecris-nous. Donne-nous le plus de renseignements possible. Fais-nous savoir ce qu'Adèle t'auras écrits.

[ Cette lettre est suivie dans le volume, par un petit billet de la main d'Adèle(?) déchiré: ]  
 A.Pinson. lieutenant d'infanterie au 16<sup>e</sup> de ligne. L'agent pour ce régiment à Londres est Sir J.Kirkland<sup>5</sup>.

[ Au dos: renseignements pris par Victor. Cette lettre contient également un mot pour Charles:n°61 du corpus. ]

(réf.  
12786)

Aut. MVH, [II, n°131.] Publiée par Guillemin dans la Table ronde, avril 1952. S.G.

5. Nous n'avons pas trouvé d'autres renseignements sur ce personnage.

## 61/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

[23 juin 1863]<sup>1</sup>

Mon Charles, toutes tes réflexions sont justes. Seulement il est étrange et triste de quitter avec violence et mystère une famille qui vous ouvre à deux battants la porte par laquelle vous voulez passer. C'est là de l'effraction inexplicable, et, hélas, bien inutile. On en cherche vainement la raison. La pauvre enfant, je la bénis d'autant plus profondément qu'elle me semble injuste.

Mon Charles, je te bénis et je t'aime. Je suis vieux, ma sortie n'est pas loin. Ma tendresse est sur vous tous, mes bien-aimés.

1. Nous n'avons pas retrouvé la lettre manuscrite correspondant à ce document publié par Henri Guillemin dans l'Engloutie. Il en fait la suite de la lettre n°60.

[entre le 19 et le 24 juin 1863]<sup>1</sup>

Mon cher Victor,

Il est utile que nous remontions ensemble aux causes de la situation actuelle, pour qu'elle soit comprise. Il est absolument impossible à Mr. P. de quitter avant longtemps le bataillon dont il est la cheville ouvrière et l'Instructeur<sup>2</sup>. Mr. P. nuirait considérablement à son avenir, s'il quittait maintenant le poste qui lui est confié, malgré cela, il m'a offert d'aller m'épouser là où je le désirerai.

C'est donc moi qui par délicatesse n'ait pas voulu prendre la responsabilité de son retour en Angleterre. Il me restait une seule ressource: celle d'attendre, mais je ne pouvais attendre des années dans la situation où j'étais. Je n'avais pas de liberté hors de Guernsey<sup>3</sup>, les voyages avec ma mère devenaient de plus en plus difficile. Elle n'a pas son milieu ambiant là où j'aime aller et je ne desire pas être à Paris, ajoutez à cela l'inquiétude d'une séparation indéfinie (sans

1. Il n'y a aucune date sur la lettre mais les agendas de Victor Hugo attestent sa date de réception par ces quelques mots: '24. [juin]- lettre d'A. annonçant son départ de Southampton pour Malte demain 25 juin.'

2. Il n'est brusquement plus question de l'invitation chez Miss Lester qui aurait motivé le départ. Adèle dévoile un jeu que sa famille -nous l'avons vu plus haut- avait déjà saisi.

3. Orthographe anglaise.

le mariage) et vous<sup>4</sup> comprendrez que ma<sup>91</sup> position ne pouvait être longtemps tolérée; c'est cet ensemble de choses qui m'a décidé à ne rien retarder. C'est à Southampton que je m'embarque le Jeudi 25 Juin pour Malte où Mr P. est resté avec un détachement de son bataillon et où il m'attend. Quant à la question extérieure voici comment on pourrait l'arranger: mon père et Victor<sup>5</sup> voyagent en août, il y aura alors une absence générale, et on pourra dire que je suis restée 5 semaines chez Miss L.<sup>6</sup> ensuite que je me suis mariée en Angleterre, puisque nous serons tous hors de Guernsey, au même moment.

Il vaut mieux que ma mère ignore mon départ, jusqu'à mon arrivée là-bas. Elle se tourmenterait dans le vide, vous savez comme elle est, elle s'inquiéterait quoiqu'il n'y ait aucun danger. Les bateaux transatlantiques<sup>7</sup> sont des maisons flottantes et la saison est magnifique.

Il faut 10 jours pour aller à Malte, 10 jours pour que les packets<sup>8</sup> apportent les

4. Elle s'adresse également à son père.

5. Présence un peu étrange de cette troisième personne ('Victor') attribuée à l'interlocuteur présumé.

6. Miss Lester.

7. Plusieurs hypothèses peuvent être retenues:

- Adèle sait déjà qu'elle ne va pas à Malte mais se rend à Halifax et cette expression lui a échappé.

- Le bateau pour Malte naviguant obligatoirement en Atlantique avant d'arriver au détroit de Gibraltar, Adèle aurait employé une expression pas tout à fait juste mais sincère et elle n'a su qu'après l'envoi de cette lettre que le lieutenant Pinaon était cantonné à Halifax.

- Certains bateaux transatlantiques étaient aussi employés pour faire d'autres types de trajets.

8. Paquebots, en langue anglaise.

lettres et il faut encore compter 10 jours<sup>92</sup>  
comme en-cas; les bateaux ne partant de l'île  
que deux ou trois fois par mois, il suffit de  
manquer la poste d'une heure pour que les  
nouvelles ne puissent arriver que la semaine  
suivante, et il est possible que vous ne  
receviez une lettre de moi, qu'à la fin de  
Juillet.

Je ne me marierai pas, avant d'avoir reçu  
une réponse de mon père et de ma mère et leur  
consentement. Je vous embrasse tous tendrement.

P.S. Mon père me doit trois mois  
d'entretien; mai, juin, et juillet<sup>9</sup>. Il aura la  
complaisance de payer, avec l'argent en  
question, les diverses notes que j'ai laissées  
à Guernsey [passage manquant à collationner].  
Je vous embrasse et vous aime. Je souhaite que  
ma chambre reste inhabitée pendant mon absence.  
Je serai près de vous à la fin de l'automne  
prochain, et j'y serai avec ma liberté et le  
bonheur.

---

Aut.MVH, [α794]

---

9. Victor Hugo attribuait chaque mois à sa fille pour son entretien, la somme de 60 francs.



65/ADELE HUGO A SA MERE

[Entre le 19 et le 24 juin 1863]

Vous remettrez cette lettre à ma mère, quand vous le jugerez bon.

Ma petite mère chérie, dis-toi que mon avenir eût été assombri et mon mariage compromis par une attente insensée et inutile. Vois un peu la situation que nous aurions eu en voyant ce mariage manqué par suite d'une perte de temps, tu sais toi-même que ce qu'on retarde est toujours incertain; car tout en étant parfaitement décidé à se marier, un homme ne peut pas répondre de ce que peuvent apporter la vie et les années. Il eût été probable qu'avec tous ces atermoiements je ne me sois jamais mariée, et vois alors dans quelle situation nous nous serions trouvés! Les mêmes tiraillements intérieurs, les mêmes discussions sur la question de savoir si on peut faire ceci ou cela, de plus au lieu de me savoir heureuse, tu m'aurais vue triste. Vois comme tu aurais souffert! Tout ce mal est évité aujourd'hui.

Quand j'aurai reçu ton consentement et celui de mon père, rien n'empêchera plus mon mariage, nous n'aurons pas à nous dire: dans

six mois, dans un an, etc, au lieu de cette inquiétude, nous avons la tranquillité;- dans quelque temps, je serai mariée, calme et satisfaite. Je suis déjà contente car je vais au bonheur. Ma chérie, écoute la fille que tu as si souvent appelée "ta mère" écoute ta mère, ma chérie, ne t'attriste pas, réjouis-toi comme je me réjouis moi-même. Si ton bonheur est fait du mien, (comme tu l'as dit souvent), sois heureuse. P.S. M<sup>r</sup> Samuel a ma cinquième mélodie qui a été faite sur la poésie de Janin<sup>1</sup>. M<sup>r</sup> Samuel demeure 56<sup>b</sup>, rue des Palais, Bruxelles, Belgique. Tu peux encore adresser la lettre à: M<sup>r</sup> Samuel, Professeur au Conservatoire de Musique, toujours Bruxelles etc. En arrivant là-bas<sup>2</sup>, je retrouverai ma musique dans ma mémoire et je te l'enverrai, pour obvier à tout, car je n'ai pas gardé le manuscrit de cette romance. Je désire que ma chambre reste inhabitée jusqu'à mon retour. Je serai à Guernsey, vers la fin de l'automne, dans quelques mois. Mon absence ne sera pas longue, je serai bientôt près de toi, mariée libre<sup>3</sup> et heureuse.

1. Nous n'avons pas trouvé trace de cette mélodie et de cette poésie.

2. Adèle semble compter sur des explications supplémentaires données par Guernesey.

3. Nous pouvons nous demander comment Adèle concevait sa vie future: près de ses parents et loin de son mari? sous la tutelle de personne? Madame Victor Hugo semble avoir raison lorsqu'elle constatera tristement dans la lettre n°300 que sa fille "est allée chercher dans ce mariage une réparation autant qu'une satisfaction du coeur."

Si M<sup>r</sup> Samuel t'envoie ma mélodie, surveille la poste et tâche que les deux jeunes bonnes<sup>4</sup> ne perdent pas mon ouvrage. Si M<sup>r</sup> Samuel n'avait pas suffisamment affranchi mon morceau de musique, tu aurais la bonté de ne pas laisser ma romance aux bureaux du facteur, et tu paierais le surplus. J'ai emporté avec moi, mon Journal de l'exil, je vais tâcher de le remettre au net, j'ai pris aussi un petit livre d'harmonie, afin que le travail m'accompagne partout et toujours. Il est utile de ne pas le quitter, c'est le plus sûr moyen de ne pas avoir la difficulté de le reprendre<sup>5</sup>. Je t'embrasse encore. Je veux que tu te distraies et que tu t'amuses.

---

Aut.MVH, [α 787]

lettre jointe à celle d'Adèle à François-Victor,  
[entre le 19 et le 24 juin 1863].

4. Nous ne connaissons pas le nom des deux bonnes au service de Madame Victor Hugo à Paris en 1863.

5. Adèle a bien retenu, semble-t-il, les leçons de son père, exhortant tous ses proches au travail.

70/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. 5 août- [1863]

Tu avais promis de m'écrire en arrivant, mon Charles<sup>1</sup>. Je n'ai rien reçu de toi, je pense pourtant que tu as arrangé l'affaire des co-voyageurs. Ce sera donc probablement Frédéric<sup>2</sup> et Busquet, charmants et excellents tous les deux. Claye m'écrit qu'il viendra peut-être nous rejoindre à Heidelberg. Fais-lui tenir bien vite ce petit mot. P. Maurice aussi parle de nous arriver pendant quelques jours. Avec toi mon Charles bien aimé, ce sera doux. L'attente d'une lettre d'Amérique<sup>3</sup> m'a retardé et me retarde encore. Pourtant nous en avons reçu deux; mais laconiques et ne donnant pas la moindre lueur de ce qui peut être<sup>4</sup>. Enfin, je me décide à partir dans quelques jours, ceci est pour t'avertir d'être prêt. Dans quatre ou cinq jours, tu recevras une nouvelle lettre de moi te donnant rendez-vous à lieu fixe et à jour fixe. Sois exact.

---

1. Charles avait accompagné sa mère à Guernesey le 02 juillet. Il était reparti seul pour Paris le 12.

2. Gustave Frédéric, ami de Victor Hugo depuis 1862, était critique littéraire à l'Indépendance Belge.

3. Victor Hugo attend des nouvelles de sa fille qu'il sait maintenant à Halifax.

4. Lettres non retrouvées à ce jour, mais attestées par la correspondance et les agendas du poète:

"28. [juillet] lettre d'A. datée de New-York. 14 juillet."

"04. [août] lettre d'Adèle datée de Halifax."

Mon Charles, je t'embrasse. Quel bonheur  
de te voir bientôt.

V.

---

Aut. MVH, [vol III, n°215] ✓ 135

75/CHARLES HUGO A SON PERE

[8 août 1863]

[Timbre postal du 08/08 au départ de  
Paris]

Mon bon père chéri, pendant que tu attendais une lettre de moi, j'en attendais une de toi. Nos intentions se sont croisées. J'ai, dès mon arrivée, fait tout ce dont nous étions convenus<sup>1</sup>. Frédéric, à qui j'avais écrit à Bruxelles, se trouvait, par hasard, à Paris. Je l'ai vu. Il ne faut pas compter sur lui. Il m'a même dit: impossible avec un peu trop de décision selon moi<sup>2</sup>. Tu ne l'avais donc pas préparé à ce sujet?- Busquet sera des nôtres. Il sèche même d'impatience et me demande, chaque fois que je le vois, si nous partons enfin. Il a renoncé, pour voyager avec toi, à sa promenade annuelle à Vichy<sup>3</sup>.- Claye, sur qui je comptais pour remplacer Frédéric, ne peut que venir nous rejoindre- Lecanu, qui aurait pu remplacer Claye, ne sera libre qu'à la fin de ce mois- Tu sais ce que réponde Meurice et

1. Deux hypothèses sont possibles: soit Charles Hugo fait allusion à une lettre de son père, non retrouvée, soit le poète a profité du court séjour que son fils a fait à Guernesey avec sa mère du 02 au 12 juillet pour lui demander d'organiser leur voyage.

2. Cette allusion nous fait supposer que Frédéric -pour des raisons probablement professionnelles-, ne tenait pas, à ce moment là, à s'afficher avec l'irréductible opposant de l'Empire.

3. Nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur cette habitude d'Alfred Busquet. Peut-être allait-il en cure.

Hetzel<sup>4</sup> - Nous voici donc réduit à quatre<sup>5</sup> - Peut-être trouverai-je à Paris ou trouverons-nous à Bruxelles notre cinquième voyageur. - En tout cas, il nous sera facile de prendre, sur nos invités de Heidelberg<sup>6</sup>, un compagnon de plus pour compléter la charrettée. Le pis auquel on soit réduit, c'est d'être quatre jusqu'à Heidelberg - En ce cas, il faudrait être à Heidelberg le plus tôt possible<sup>7</sup> et donner là nos rendez-vous le plus tôt possible - Nous serons, de cette façon, au complet presque au début du voyage.

Je vais tenter un dernier effort sur Lecanu.

Je suis absolument prêt à partir. Maman, qui va venir sans doute ici<sup>8</sup>, devrait partir tout de suite pour m'arriver avant mon départ et pour que je puisse tout préparer ici - Son voyage à Villequier<sup>9</sup> est annoncé, depuis trois semaines, aux Lefèvre<sup>10</sup> et parfaitement motivé!

4. A l'invitation de Victor Hugo, Paul Meurice avait répondu le mardi 23 juin: 'J'ai bien peur de ne pouvoir, cette année, me donner trois semaines ou un mois de vacances.' Quant aux Hetzel, ils voyageront avec le poète, seulement du 12 au 15 septembre, dans la région de Bade (Lichtenthal, Eberstein, La Favorite, Carlsruhe). Ce dernier renseignement provient de la chronologie établie par S. Gaudon dans la revue Europe (nov-déc 1980), selon le manuscrit du carnet de voyage, Hetzel aurait auparavant passé la journée du 6 avec Victor Hugo.

5. Victor Hugo, son fils Charles, Juliette Drouet et Alfred Busquet.

6. Le carnet de voyage de 1863 nous apprend que c'est Alphonse Lecanu qui accompagnera les voyageurs. Arrivé le 11 septembre à l'hôtel de l'Ours, il quittera le poète le 2 octobre à Bruxelles.

7. Ils y seront le 4 septembre.

8. Madame Victor Hugo était encore à Guernesey. Elle n'en partira qu'après le départ de son mari.

9. Lorsqu'elle le pouvait, Madame Victor Hugo allait en pèlerinage sur la tombe de sa fille aînée à Villequier.

10. Monsieur et Madame Nicolas Lefèvre et leur fils Ernest, neveu d'Auguste Vacquerie.

Non!

J'ai reçu de M. Samuel de Bruxelles la musique d'Adèle.

Bon voyage à mon cher petit Victor<sup>11</sup>.

Je prie Madame Drouet de ne pas oublier mon Nap. le pet<sup>12</sup>, et mes Châtiments. Plus l'exemplaire de Busquet.

Je me rappelle au souvenir de Kesler et de Guérin.

Je ne te dis pas adieu, mon bon père bien-aimé, je te reverrai dans quelques jours. Je vous embrasse tous.

Miche est bien portante, je suppose.

Je vous embrasse tous.

Ton fils respectueux et tendre.

Charles

Samedi 8 août 1863

Adresse:  
Iles de la Manche  
 Monsieur  
 Victor Hugo  
 Hauteville House  
Guernesey

Timbres postaux:  
 Paris 08/08/63  
 Guernsey Au 10/63

Aut. MVH, [α ]

✓ 633

11. François-Victor a projeté d'effectuer un voyage en Angleterre avec Julie Chenay et Mesdames de Putron, mère et fille.

12. Napoléon-le-Petit.



80/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Jeudi 13 août 1863]

Je t'écris mon Charles aujourd'hui jeudi. Demain matin vendredi cette lettre partira. Tu la recevras après-demain samedi 16<sup>1</sup> au soir ou au plus tard dimanche 17, matin. Je suppose tous tes préparatifs faits. Préviens notre excellent et cher ami M. A. Busquet, immédiatement.- Après-demain matin samedi 16, je quitterai Guernesey. Je serai à Londres le soir. Dimanche soir je partirai pour Douvres et de là pour Ostende. Nous serons à Ostende lundi matin. Je partirai sur-le champ, je brûlerai Bruxelles (où je ne veux même pas qu'on sache mon passage), et je serai à Namur vers 2 ou 3 heures après midi le même jour lundi 18. C'est donc lundi 18 que je t'attends à Namur, hôtel d'Harscamp<sup>2</sup>. Tâche d'y être quand j'arriverai. Nous partirions immédiatement pour Dinant, et dès le lendemain mardi 19, nous serions en voiture et en route. J'ai fait écrire à Dinant à l'Hôtel des Postes<sup>3</sup> pour retenir une voiture.

1. Victor Hugo se trompe dans les dates, le samedi est le 15. Il fait les rectifications nécessaires dans la lettre suivante.

2. L'hôtel d'Harscamp était situé 4, rue du Marché aux Arbres, à Namur, en face de la station. Il comportait un café-restaurant.

3. Le guide Baedeker nous apprend seulement que l'hôtel des Postes de Dinant était bien situé.

Ta mère ne sait pas trop encore quand elle quittera Guernesey. Elle veut aller à Paris par Cherbourg, et tu sais combien les départs par la Reine des îles sont incertains, capricieux et ajournés.

Donc, mon Charles bien-aimé, à lundi 18. Rendez-vous Namur, hôtel d'Harscamp. Pars bien vite. Je serai bien heureux de serrer la main de mon charmant et cher poète Busquet. Je t'embrasse, mon Charles bien-aimé. Soyez exacts. Quel bonheur d'être avec toi! Et je t'embrasse encore.

V.

M<sup>me</sup> Drouet te portera tes bouquins. Elle est bien heureuse de te voir. Elle me recommande de te le dire.

---

Aut. [2] Non AVI

IN p. 330

90/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. vendredi 14. 6 h du matin [août 1863]

Mon Charles, dans ma lettre d'hier jeudi qui t'arrivera en même temps que celle-ci, j'ai bien indiqué les jours, mais mal précisé les dates. C'est demain samedi 15 que nous partons, c'est dimanche 16 que nous quittons Londres et lundi matin 17 que nous arrivons à Ostende. Le même jour lundi 17, vers trois heures après midi (plus tôt peut-être) nous serons à Namur, hotel d'Harscamp. C'est donc lundi 17 que nous comptons être rejoints par toi à Namur.

Je cours bien vite jeter ceci à la poste. Et je t'embrasse tendrement.

V.

J'ai attendu jusqu'à la dernière limite possible une lettre d'Amérique. Il n'en vient pas.

---

Aut. MVH, Volume III. n°216. *205*

B.G. Février 1974.

100/(VICTOR HUGO A SA BELLE SOEUR, JULIE CHENAY)

15 août 1863.

Je prie ma bonne petite Julie

1° de mettre en ordre ce qui se trouvera dehors de mon linge et de mes habits.

2° de trier dans mon cabinet journaux et papiers.

Mettre à part les lettres non répondues - et les lettres marquées r<sup>1</sup>.

3° de laisser dans mon cabinet, en les époussetant, tous les livres qui y sont. Ce sont mes instruments de travail.

4° d'y joindre tous les livres neufs sur la révolution qui sont dans la galerie de chêne<sup>2</sup>.

5° de veiller à ce que ma chambre soit toujours fermée, en l'ouvrant seulement pour la nettoyer et l'aérer.

---

Aut. MVH, [α 461]

AMS août 1967. A.M. Sadler...

---

1. Victor Hugo inscrivait ce symbole en haut des lettres auxquelles il avait répondues.

2. Le poète préparait 93 et se constituait donc une minutieuse documentation sur la période. Paul Meurice avait chargé Madame Victor Hugo, lorsqu'elle était revenue à Guernesey en juillet, de transmettre à son mari un certain nombre d'ouvrages qu'il avait collationnés.

## 104/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE

[En haut de la lettre:] relative à une  
lettre du 6 août<sup>1</sup>

[Vers le 20 août 1863]<sup>2</sup>

Particulière.<sup>3</sup>

---

Cher père, j'ai reçu d'Adèle une lettre de douze pages, datée du 6 août. La pauvre enfant est à Halifax, Nouvelle-Ecosse, et installée Victoria hôtel<sup>4</sup>, 22, Bedford row sous le nom de miss Lewly. Elle n'avait reçu alors ni le double consentement (envoyé par Mad<sup>me</sup> Gibson)<sup>5</sup> ni la lettre de maman<sup>6</sup>. Elle se plaint de la cherté de l'existence là-bas et d'être sans argent. Elle déclare qu'on ne peut vivre respectablement à Halifax à moins de 400 f. par mois, et te conjure de lui envoyer 390 f. par le prochain courrier. "Un retard, dit-elle, pourrait avoir les conséquences les plus

1. Il s'agit d'une lettre d'Adèle datée du 6 août, non retrouvée à ce jour.

2. Il faut environ 15 jours au courrier pour parvenir en Europe. La suite prouve, en outre, que la lettre d'Adèle est arrivée à Hauteville-Meuse avant le départ de Madame Victor Hugo.

3. Cette mention "particulière" en haut de la lettre signifie probablement que celle-ci contient des renseignements à garder secrets. Elle ne doit donc pas être lue devant tous les voyageurs.

4. D'après les recherches effectuées par M<sup>lle</sup> Guille à Halifax, cet hôtel était situé à l'emplacement actuel de la Raiston Federal Bank.

5. Nous savons donc que Madame Gibson a servi d'intermédiaire dans cette délicate affaire. Mais que savait-elle au juste? La famille Hugo, soucieuse des convenances, restait réservée quant aux confidences à lui accorder. Les lettres suivantes le montreront au lecteur.

6. Rappelons qu'aucune lettre envoyée à Halifax n'a pu être retrouvée. Nous sommes donc contraints de postuler le contenu de ces dernières d'après la correspondance des autres membres de la famille.

*nil'*

fâcheuses. Les gens chez qui je suis<sup>7</sup> réclament déjà un peu trop la somme que je leur dois et n'hésiteraient nullement à m'envoyer en prison, s'ils n'étaient pas payés." J'ai communiqué la supplique à maman qui a immédiatement envoyé à sa fille tout ce qu'elle avait, <200> francs: la traite<sup>8</sup> - de Guernesey est faite au nom de miss Lewly Victoria hôtel, 22 Bedford row, Halifax, signée Collings<sup>9</sup> et payable à la banque d'Halifax (Bank of British North America.)<sup>10</sup> Si tu juges à propos d'envoyer le complément de la somme demandée par elle, 190 f, tu peux faire traite sur cette banque, au nom de miss Lewly. Peut-être ferais-tu bien de lui écrire par la même occasion, dans le même sens que ma mère et moi: "ou mari-toi immédiatement, ou reviens immédiatement." Ton fils respectueux.

Aut.MVH, [α ] d 628

7. Le propriétaire de l'hôtel se nommait M. Hesslein.

8. La lettre de change s'appelle traite lorsqu'elle est tirée par un créancier sur son débiteur et donnée en paiement à un tiers.

9. Banquier de Guernesey.

10. C'est par cette banque, située rue Hollis, que seront faites toutes les transactions financières entre Adèle et sa famille.

105/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

Florenville, 21 août [1863].

Mon Victor, quatre mots in haste<sup>1</sup>. Tu m'écriras à Mayence comme ceci: M. Alfred Busquet, poste restante. A Mayence. Prusse rhénane.

J'y serai dans dix jours. Je ne donne pas mon nom pour adresse. Tu comprends pourquoi. J'ai dû quitter Dinant précipitamment, le bourgmestre allait venir me haranguer. Si la poste savait que je vais arriver à Mayence, j'y serais une curiosité avant même d'être descendu de voiture<sup>2</sup>.

Notre petit voyage va à merveille. Charles et Busquet sont gais et charmants. Ta mère nous a quittés à Bruxelles pour Paris<sup>3</sup>, admirablement gaie et charmante, elle aussi. J'espère que tout va bien à Guernesey. Ecris-moi ce qu'il pourrait y avoir de nouveau<sup>4</sup>.

Mon Victor chéri, notre joie serait complète si tu étais là. Tu nous manques et nous parlons sans cesse de toi. Travaille, mon

1. Expression anglaise signifiant: en hâte.

2. Victor Hugo était devenu à cette époque ce que nous nommons aujourd'hui un 'homme public'.

3. Madame Victor Hugo n'étant pas partie par Londres, les deux époux s'étaient retrouvés plus tard à Bruxelles.

4. Victor Hugo n'a donc pas encore reçu la lettre de son fils concernant Adèle: (n°104 du corpus).

cher et courageux enfant, et achève ta belle et grande oeuvre. A bientôt.

V.

---

Aut.IN II, p 448.



106/VICTOR-HUGO A SA BELLE-SOEUR, JULIE CHENAY

[Entre le 15 et le 28 août]

Attestée par la lettre n°108.

107/FRANCOIS VICTOR HUGO A SON PERE

[Dimanche] 28 août [1863].

Cher père, tout va bien ici. La plus parfaite harmonie règne dans la colonie. La maison est belle comme une belle veuve. Elle est triste depuis le départ du maître, mais elle n'a jamais été plus nette, plus soignée, plus éclatante. Julie a fait merveille dans ses rangements. Elle a poussé le soin jusqu'à étiqueter les vieux papiers! Ton cabinet était un Capharnaüm; elle en a fait un boudoir.- Je n'ai pas encore reçu de réponse de Pagnerre<sup>1</sup>; aussitôt que je l'aurai, je te la transmettrai. Il ne serait même pas impossible que je te la portasse en personne, si toutefois tu n'y avais pas d'objection. Un mal de jambe très sérieux qui retient Madame de Putron au lit depuis huit jours et qui tend à se prolonger pourrait bien faire manquer le projet que ces dames avait formé de passer quelques semaines en Angleterre. En ce cas, ma parole serait dégagée. J'attendrai jusqu'au 10 septembre. Si alors la guérison n'a pas eu lieu, je partirai,

1. Charles Antoine Pagnerre, libraire-éditeur parisien, publiait la traduction de Shakespeare de François-Victor. Il entre en pourparlers avec Victor Hugo, dès l'été 1863, pour lui acheter les droits de William Shakespeare. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il s'agisse déjà de cette affaire.

et si tu me le permets, j'irai me joindre à votre charmant groupe. Nous pourrions en revenant faire ensemble cette petite excursion anglaise pour laquelle je serais si heureux d'être ton cicerone. Cela t'irait-il? Parle, ô mon oracle.

Aucune nouvelle locale, si ce n'est le four complet de la vente Marquand<sup>2</sup>. Il ne s'est pas présenté un acheteur. Le pauvre homme en est pour ses deux cents francs d'annonces. Les guernsiais attendent avec impatience l'inauguration de <Prince> Albert<sup>3</sup>. Un d'entr'eux, <sixty><sup>4</sup> renforcé, m'a abordé récemment pour me demander si tu ne reviendrais pas pour la fête: on serait si heureux d'avoir de toi une jolie petite adresse.

J'ai répondu que je ne pouvais pas prendre d'engagement en ton nom.

J'ai reçu ton petit mot et j'ai fait la distribution de billets doux.

J'embrasse Charles, j'étrangle Busquet, j'offre mes hommages à Madame Drouet.

A toi, cher père, je m'offre.

2. Le 4 juillet, on avait retiré la rédaction de la Gazette à M<sup>r</sup> Marquand. Nous savons par ailleurs qu'à cette époque, sa femme était très malade, elle avait quitté Guernesey le 12 juillet mais semble être revenue au moment de cette lettre. Il peut avoir organisé une vente de ses objets personnels pour pallier à sa gêne financière et peut-être aussi dans le but d'un déménagement.

3. Il s'agit de l'inauguration d'une statue du Prince consort du Royaume-Uni, décédé en 1861. Elle eut lieu le 08 octobre. Le lecteur trouvera en Appendice (5), des documents relatifs à cette manifestation.

4. Les Sixty sont les 'soixante familles' des notables de l'île. Ils forment la bonne société guernesiaise.

Ton fils qui t'admire et t'aime

V

P.S. Indique-moi un lieu respirable où je  
pourrais te retrouver du 14 au 17 septembre,  
pour le cas dont je parle.

---

Aut. [ ? ] 104 α 1102

108/(JULIE CHENAY A SON BEAU-FRERE, VICTOR HUGO)

Hauteville House

[Dimanche] 28 août-[1863]

Mon bon et cher beau-frère,

Victor veut bien me laisser ces deux pages; j'en profite pour te remercier infiniment du petit mot d'affection que tu m'as envoyé<sup>1</sup>. Avant que je ne le reçusse, ce que tu me demandais était fait: j'avais mis de côté, dans un coin spécial, les journaux qui parlaient du livre de ma soeur; tu les trouveras à ton retour ainsi que tous ceux arrivés en ton absence. Je me suis occupée toute la semaine dernière, du travail que tu avais bien voulu me confier. J'ai fait de mon mieux et mon mieux est peu de chose, mais je compte sur ton indulgence, qui est très grande surtout pour moi. Tous les papiers et lettres que tu as laissés sont classés dans différents portefeuilles avec les titres dessus. Quant à ton linge, je l'ai fait mettre en état par les deux cocottes, mais on a pu raccommo-der, que ce qui était dehors; tu avais emporté la clé des tiroirs contenant le reste.

1. Lettre non-retrouvée, n°106 du corpus. du 15 août (rif. 12789).

Nous vivons comme le dit Victor dans la sagesse et le travail. Une fois par semaine, MM. Kesler et Guérin apportent leur plat pour dîner avec nous, et nous une fois également. Ces combinaisons ne nous empêchent pas de te regretter un million de fois de même que ma bonne soeur. Le vide est immense, rien ne peut le combler.

Je dois toujours partir avec Victor quand il voudra, nous irons ensemble jusqu'à Southampton, ce dont je me fait une fête, ne connaissant rien ou presque rien, comme une petite buse que je suis; nous choisirons un temps pas trop rude.

Quel beau voyage que le tien et quels agréables compagnons! Le temps ici laisse beaucoup à désirer, j'espère que vous êtes mieux favorisés que nous.-

Victor a oublié de te dire pour compléter les infortunes du pauvre M. Marquand, qu'il vient encore de perdre sa principale pension: 40 livres par an. Sa femme <se,le> soutient et est toujours bien courageuse.

Kesler nous intéresse avec le récit de ses amours<sup>2</sup>; sa constance mériterait un meilleur sort, le père est de plus en plus résistant et

---

2. Hennet de Kesler était tombé amoureux d'une jeune guerneslaise, Miss Marie Vaucour.

a écrit à notre amoureux de la façon la plus absolue. Je n'ai pas besoin de te dire qu'il ne se décourage pas pour si peu.

Il me reste bien peu de papier, mon si cher si aimé et si admiré frère, pour t'assurer de nouveau de toute ma tendresse et de toute ma reconnaissance

ta soeur qui t'aime et t'embrasse.

Julie <Foucher><sup>3</sup>

J'envoie mon meilleur souvenir à Madame Drouet-

---

Aut.MVH, [α1102]

---

3. Julie que son mari abandonne, semble avoir choisi de signer par <sup>de</sup> son nom de jeune fille.

110/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

Heidelberg, dimanche 6 7<sup>bre</sup>. [1863]

Mon Victor bien-aimé, la caravane t'accepte avec enthousiasme. Busquet nous a quittés, Hetzel nous rejoint pour un jour, mais quand tu nous joindras, il n'y aura plus que nous trois (et peut-être Lecanu). Voici:

Cette lettre part aujourd'hui 6 7<sup>bre</sup>, elle t'arrivera le 9. Fais ma commission indiquée ci-contre<sup>1</sup>, et pars le 10. Le 10 au soir tu seras à Londres, le 11 au matin tu pars de Douvres pour Ostende, et tu es le soir à Bruxelles; le 12 tu pars de Bruxelles pour Trèves par le chemin de fer, et tu es le soir à Trèves. Tu descendras hôtel de la maison rouge<sup>2</sup>. C'est là le rendez-vous. Je te rembourserai les frais de ton voyage. Si nous ne sommes pas le 12 à Trèves, ce sera un retard imprévu, mais très petit, d'un jour tout au plus. Tu nous attendrais dans ce cas-là en visitant la ville qui est admirablement intéressante. Si par suite d'un mieux de M<sup>me</sup> de P.<sup>3</sup>, tu allais avec ces dames et non avec nous,

1. Nous n'avons pas trouvé de trace de commission sur le texte manuscrit.

2. Cet hôtel, "Roths Haus", était auparavant l'hôtel de ville.

3. Madame de Putron.



informe-nous en tout de suite par une lettre adressée à Charles Hugo, à Trèves, poste restante, afin que nous ne t'attendions pas. Mais tâche de venir, mon Victor chéri. Nous ferons à quatre et dans une voiture à nous un bon petit voyage d'une dizaine de jours en Belgique qui, je crois, te plaira. Quant à l'Angleterre, il faut y renoncer pour cette année, moi du moins. Mon travail me réclame, et d'ailleurs l'affaire que tu sais exige que quelqu'un soit à Hauteville-House en cas d'incident<sup>4</sup>.

Je t'offre ce petit voyage belge, comme une récompense de ton admirable et vaillant travail. Pars tout de suite, viens avec nous, sois heureux et rends-nous heureux. Ainsi rendez-vous le 12 7<sup>bre</sup>, à Trèves.

---

Aut. IN IV, page 331 (voir aussi IN II, page 477)

---

4. Victor Hugo fait allusion à la fuite de sa fille, Adèle.

120/ (VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

Dürkheim, 7 7<sup>bre</sup>. [1863]

Mon Victor, je t'écris en hâte pour modifier ma lettre d'hier 6. J'espère que celle-ci te parviendra à temps. Il y a un petit changement dans notre itinéraire. C'est à Bade (Baden-Baden) et non à Trèves, qu'il faut que tu viennes nous retrouver, sans t'arrêter à aucune étape intermédiaire, et de toute la vitesse des chemins de fer. Bade est à 1 jour 1/2 de Bruxelles par Aix-la-Chapelle, Cologne, Mayence et Manheim. Tu te feras conduire en arrivant à Bade, à une petite demi-lieue de là, à Lichtenthal, Hôtel de l'Ours. C'est là que tu nous trouveras. Mais pars tout de suite. Nous n'y serons que quelques jours, du 10 au 15. Je t'embrasse tendrement. Quel bonheur de te voir, mon cher enfant.

V.H.

Si tes plans de voyage étaient changés, et si tu ne venais pas nous rejoindre, il faudrait nous l'écrire sous le couvert de Charles, à l'adresse ci-dessus indiquée.

125/CHARLES HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR, AVEC POST-SCRIPTUM  
DE JULIETTE DROUËT ET DE JULES HETZEL .

7 sept. 1863.

Lundi.

Mon bon Victor,

Notre itinéraire est changé, de façon, j'en suis sûr, à te satisfaire. Tu vas te dépêcher de filer de Trèves sur Bade, où nous t'attendons par le télégraphe. Viens sans perdre une minute par la voie la plus directe. On t'attend, non pas à Bade même, mais à Lichtenthal, faubourg de <Bade>, à l'hôtel de l'ours. Tu demanderas Monsieur Hetzel. C'est à dire que une fois à Bade, tu prends un carriage<sup>1</sup> au chemin de fer et, en une demi-heure, tu es à l'ours. Nous reviendrons par Trèves où nous aurons tout le temps de voir ensemble la porte noire (romanische monument)<sup>2</sup> et l'unique veuve-à-soldat<sup>3</sup> qui réside en ce lieu.

Tuus.

Charles

Venez vite on vous désire, on vous aime on vous attend...Et le reste!!! J. Droüet.

1. Une voiture.

2. Charles a voulu préciser: Monument romain, mais a fait une erreur dans la traduction de l'adjectif.

3. Cette expression n'a pu être résolue.

Arrive, vite mon cher toto- Vous ferez  
bien bien plaisir à un trop viel ami

J Hetzel.

[Sur l'enveloppe:] Monsieur François-  
Victor Hugo

Maison Rouge

Trèves

Très pressé

---

Aut.MVH, [α ] 2693

130/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE)

[Fragment]<sup>1</sup>[Entre le 10 et le 15 septembre 1863]<sup>2</sup>

Ma principale raison, cher père, pour ajourner mon départ, c'est que la malle d'Halifax est attendue. J'aurai mardi sans doute la réponse d'Adèle à ma sommation de se marier immédiatement ou de partir immédiatement. Je lui répliquerai, si besoin est, par le courrier qui doit quitter Liverpool le samedi 19, et je ferai l'envoi d'argent par la même malle.- La malle d'Halifax n'arrive et ne part que tous les quinze jours.- Le courrier de mardi passé, il faudra attendre jusqu'à mardi 29 septembre Adèle est prévenue que nous serons tous absents alors et que si elle a à m'écrire, c'est à Londres, poste restante. Donc aucune raison pour toi de raccourcir ton voyage.

---

Aut.MVH, [a327]

1. Le contenu de ce mot ne semble pas se suffire à lui-même. De plus, il ne contient pas de signature.

2. François-Victor devait partir normalement après le 10 septembre. L'arrivée de la malle d'Halifax dont il est question plus loin, est prévue pour le mardi 15. Puisqu'il emploie le terme d'ajournement concernant son départ, cette lettre a donc été écrite après le 10 et avant le 15.

140/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

Mardi 15 7<sup>bre</sup>. Lichtenthal. [1863]

Nous t'avons attendu jusqu'à aujourd'hui, mon Victor, ta lettre nous arrive, nous sommes tristes de ne pas t'avoir, mais heureux qu'une santé qui t'est chère s'améliore<sup>1</sup>. Nous sommes trop pris de court pour te donner un rendez-vous le 21, mais si tu peux être à Dinant (Belgique) le 28, nous y arriverons au plus tard le 29, et nous pourrons faire ensemble quelques bons petits jours de Belgique. Cela me serait d'autant plus précieux que j'ai peur de ne pouvoir en revenant m'arrêter à Londres. Je ferai cependant pour cela tout mon possible, car ces quelques jours pour toi, et pour les personnes que tu aimes<sup>2</sup>, me seraient bien doux. Si tu ne peux venir, écris-nous le à Dinant, poste restante, sous le couvert de M. Charles Hugo. Si tu viens, tu descendras à l'Hôtel des Postes. Fais pour le mieux. Je t'écris ceci in haste. J'embrasse étroitement ma chère petite Julie. J'ai fait toutes vos commissions et vos tendresses sont payées de retour. Fais toutes

1. Victor Hugo fait allusion à la santé de Madame de Putron. Cette référence que le lecteur ne retrouvera pas dans la lettre précédente, tend à prouver que celle-ci était bien incomplète.

2. Madame de Putron et sa fille Emily se trouveront alors à Londres.

les miennes de ton côté, et toutes les nôtres à Guernesey. Nous partons aujourd'hui. J'adresse cette lettre à Guernesey, calculant qu'elle y arrivera le vendredi 18.

Il me semble comprendre que Pagnerre préfère ne publier qu'une feuille, et gratis<sup>3</sup>. Tu sais que cette solution me va. Tout est donc bien.

Charles et moi nous te serrons dans nos bras.

V.

Nous quittons aujourd'hui Bade. Mon incognito, grâce à mes précautions, y a été absolu.

---

Aut.IN.p332

3. Dans les bases du traité possible avec Pagnerre concernant William Shakespeare, dont il est question au début du carnet de voyage de 1863, Victor Hugo émettait les désirs suivants: "...la feuille belge in octavo des Misérables. Le dernier fragment de feuille payé comme feuille entière... Ici, nous pensons qu'il s'agit davantage d'une feuille publicitaire annonçant la publication de l'ouvrage comme prochaine. Auguste Vacquerie écrira par exemple au poète le 27 mars 1864: "Si vous n'avez pas mis sur la couverture le détail du Shakespeare de Victor, il y aurait, je crois, une chose à faire pour lui, ce serait de faire insérer son prospectus en feuilles volantes dans vos exemplaires..." Ce prospectus a bien été joint à l'édition originale.

145/ADELE HUGO A SA MERE

17 septembre [1863]

(1<sup>re</sup> lettre.)<sup>1</sup>

Ma chérie,

je suis mariée, je suis encore sous l'impression de l'événement et je t'écris bien vite, pour ne pas manquer la poste; au milieu de notre bonheur, il y a un ennui: mon mari sera forcé de s'absenter dans cinq jours et d'aller trois semaines dans le Canada, pour une nécessité de ses travaux militaires. Comme il faudrait passer quatre fois la mer dans l'Equinoxe, si je voulais le suivre, il est prudent que je l'attende à Halifax, jusqu'à son prochain retour près de moi. J'ai reçu les 200 francs, tout en reconnaissant la parfaite valeur de ta lettre de crédit<sup>2</sup>, aucun banquier d'ici ne livre d'argent pour une si petite somme, il faut qu'elle soit complétée jusqu'à 600 francs (20 livres) et il faut donc y

1. Adèle a -semble-t-il-, employé cette expression pour montrer que ce mot est le premier depuis son mariage. N'oublions pas pourtant que celui-ci n'a pas eu lieu: preuve supplémentaire de sa détresse mentale.

2. La lettre de crédit autorise le porteur à toucher de l'argent au nom de la personne qui l'a écrite, chez la personne à laquelle elle est adressée, jusqu'à concurrence d'une somme déterminée.



ajouter 400 francs. Comme je dois encore 340 francs, cela ferait à peu près mon compte et tout à fait celui des banques. Je dois 390 francs pour mon premier mois de Victoria Hotel et 150 francs pour mon second mois, dans ce Boarding House<sup>3</sup> qui est heureusement bon marché. 390 et 150 francs font 540 francs. Tu m'as envoyé 200 francs, donc, je reste devoir: 340 francs; le tout pourra être acquitté par une seconde lettre de crédit adressée à moi, par la prochaine poste et je pourrai faire toucher cet argent là et le premier argent à la banque de British North America d'Halifax. Tu peux me faire envoyer cette somme de Paris même, tu peux me faire adresser une lettre de crédit par la banque de Marcuard, André et compagnie<sup>4</sup>. Ces banquiers là sont connus par tous les banquiers de Paris qui te donneront leur adresse, et ils sont en rapport direct avec les banquiers du British North America d'Halifax, dont ils sont les agents en France et à Paris. Quand je t'ai écrit, il y a quinze jours, sur l'orthographe du nom de Macuard, je me suis trompée c'est Macuard et non <Maluard><sup>5</sup>

3. Pension de famille. M<sup>lle</sup> Guille dans son introduction au Journal d'Adèle Hugo, ne mentionne pas cette étape entre l'Hôtel d'Halifax et l'eménagement chez les premiers logeurs: les Saunders. Elle précise même que c'est grâce au cuisinier de l'hôtel qu'elle a pu s'établir chez ces derniers.

4. L'annuaire parisien des commerçants de 1863 donne les renseignements suivants: 'Marcuard Adolphe (non André) et Cie; successeurs d'André et Cottier; adresse: Bergère, 18.

5. L'orthographe exacte est en fait: Marcuard.

ce Macuard est l'associé d'André, ce sont deux banquiers. Tâche de les trouver, c'est plus sûr. Si tu ne pouvais pas avoir tout de suite leur adresse, la Banque de France serait un bon pis-aller et tu pourrais me faire envoyer la lettre de Crédit par elle, et j'irais faire valoir le tout à la banque du British North America. Si tu ne peux pas avoir tout de suite, quatre cents francs en lettre, envoie-moi toujours ou fais-moi envoyer une partie de la somme par une lettre de Crédit. Je tâcherai de me faire rembourser dans de simples boutiques qui sont moins difficiles que les banques et me paieront sur légère somme. Ce sera toujours cela. Envoie-moi pour dans 1 mois une lettre de Crédit, dans ta réponse, soit pour des marchands ici, soit pour la banque de Macuard André et compagnie, soit pour la Banque de France, fais-moi envoyer cela, courrier par courrier et l'argent que tu pourras réunir de suite sera toujours le bienvenu. Que j'aie cela dans un mois. Je suis très tracassée par mes dettes, car je ne veux rien demander en fait d'argent, à mon mari, (qui ignore naturellement mes embarras) ni à personne d'ici et il faut payer dans un mois. Il est inutile de dire que mon mariage s'est fait en Amérique

et loin de Guernsey. Mon père, Victor et toi, vous êtes maintenant absents de Hauteville House il est donc très simple de dire que mon mariage s'est fait en Angleterre. Puisque vous êtes tous loin de la maison, la chose sera plausible. Tu diras que je suis partie avec mon mari pour l'Amérique où ses affaires l'appellent et de cette manière, tout sera extérieurement expliqué. Tu m'adresseras les lettres à:

Madame Penson, (mon nom s'écrit également par un i ou par un e. J'écris mon nom par un e, préférant l'e à l'i)<sup>6</sup>

18, Granville street

Halifax

Nova Scotia

America

L Tu mettras Madame en toute lettre, pour que ta réponse ne s'égare pas et que mot de Madame soit lisiblement écrit sur ton enveloppe<sup>7</sup>. Je n'habite ni n'habiterai les casernes ni les camps où ces messieurs sont, cela ne se fait pas, j'ai et j'aurai mon logement en ville comme toute ces dames, et nos maris viennent et viendront nous voir. P.S. Il s'est élevé une petite querelle sans

6. Les documents concernant le lieutenant Pinson dévoilent une seule orthographe possible: P-i-n-s-o-n.

7. Adèle semble redouter que son courrier ne parvienne entre les mains du lieutenant Pinson.

conséquence entre mon mari et moi ce qui a causé une absurde lettre dont il se repend<sup>8</sup>. Il ne sera peut-être pas possible de la retirer de la poste, si on l'en retire, ce que j'espère, elle serait non avenue et dans ce cas, je te recommande absolument de ne pas parler de cela. Si, au contraire, elle arrivait à destination, tu expliqueras que la chose est sans conséquence et sans importance. Je te prie d'affranchir la réponse, pour qu'elle arrive sûrement. Tu sais ce que c'est qu'une lettre de Crédit: c'est un papier imprimé que la Banque de France ou mieux la banque d'André et Macuard te donneront pour que tu me l'envoies et que je puisse aller toucher mon argent, soit chez les marchands d'ici, soit à la banque of British North America d'Halifax Hollis Street (c'est le nom de la rue). Je t'embrasse, ma chérie et je finis ma lettre pour ne pas manquer la poste. Tu tâcheras d'atténuer la tristesse qu'éprouveras peut-être M<sup>r</sup> à la nouvelle de mon mariage.

8. Pinson a écrit à Guernesey pour révéler la situation exacte à la famille d'Adèle. Cette lettre n'est jamais arrivée à destination, mais elle est attestée par le mot de François-Victor à son frère, Charles (n°340 du corpus)✓

9. Auguste Vacquerie.

(ref. 2511)

Demande à la poste française quelle  
espèce<s> de timbre il faut que tu mettes sur  
la réponse et sur l'envoi de la lettre de  
Crédit pour aller de Paris à la Nova Scotia,  
Amérique du Nord.

---

Aut.MVH, [a788]

148/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SON PERE)

[Septembre 1863]

rendez-vous

lundi soir 5 8bre

---

 chez Kayser<sup>1</sup>

au Royal Hotel à Londres

Cher père, tu me retrouveras à Londres, au même logis où je perchais l'année dernière, 16 Southampton Terrace, Waterloo Bridge Road. Sois assez bon pour m'indiquer vers quelle époque tu comptes revenir. Je serai bien heureux de te revoir, après notre longue séparation. Aucune nouvelle importante. Hauteville house était dans le meilleur état quand Julie et moi nous l'avons quitté.

A bientôt, cher père, et à toujours.

Ton enfant bien respectueux

Fr. V

P.S. A propos, ce que tu avais prédit est arrivé. J'ai grand besoin d'or, vu mon déplacement et mes notes de fin d'année maintenant imminentes. C'est pourquoi je te

1. Directeur du Royal Hôtel à Londres. Après consultation du guide londonien Baedeker (1875), deux solutions semblent possibles: De Keyser's Royal Hôtel, New Bridge-street, Blackfriars, maison recommandable et bien située, service français, Journéux français; ou bien l'Hôtel Royal, 64, Rupert-street, Coventry, situé dans le quartier de West-End au Leicester square, place spécialement fréquentée par les français.

cède la propriété pleine et entière de l'armoire Renaissance qui orne ma chambre. Fixe toi-même le prix de l'achat, mais tâche que ce prix ne soit pas par trop au-dessous de la somme de 90 francs que l'armoire susdite m'a forcé de déboursier.

Charles va me trouver bien crétin de vendre ainsi mon mobilier. Mais que veux-tu, Charles? Quand on est dans la panne, il faut renoncer aux panneaux.

---

Aut.MVH, [α318]

149/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

1863  
[Début septembre]

Attestée par la lettre n°150.



150/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Dimanche.

27 septembre [1863]

Paris

Je suis, cher ami, ici depuis mercredi<sup>1</sup>. Auguste est revenu aussi, rappelé par Thierry pour sa pièce<sup>2</sup>, j'ai trouvé à mon arrivée une lettre d'Adèle où elle me disait qu'elle allait se marier<sup>3</sup>. J'en recois une seconde, à la minute, que je te renvoie et où elle me dit qu'elle est mariée<sup>4</sup>. Elle ne donne aucun détail sur son mariage, j'ai pris les devants et lui demande dans une lettre, que j'ai jetée à la poste vendredi, comment, devant qui et sous quelle forme elle compte se marier et quand elle doit revenir<sup>5</sup>. En attendant ces renseignements je crois sage de ne parler à personne du mariage que je crois fait pourtant, mais il faut nous entendre pour couvrir et expliquer l'aventure, sans trop blesser les

---

1. Elle se trouvait auparavant à Villequier.

2. L'administrateur du Théâtre-Français Edouard Thierry montait Jean Baudry, drame en quatre actes et en prose. La première aura lieu le 19 octobre. Cette pièce sera la première victoire d'Auguste Vacquerie au théâtre.

3. Lettre non retrouvée à ce jour.

4. Lettre n°145 du corpus

5. Lettre également disparue.

(ref. 2285)

convenances. La pauvre enfant s'est mariée dans des conditions pénibles, c'est sa faute je le sais, mais nous devons lui tendre la main et accomplir jusqu'au bout nos devoirs paternels. Il faut qu'elle soit là-bas si non richement du moins dignement et puisque son mariage est maintenant officiel, c'est M<sup>lle</sup> Hugo qui est la femme de M<sup>r</sup> Pinson. En attendant que nous assurions l'existence d'Adèle par la dot qui lui est réservée, nous ne pouvons la laisser dans le besoin, cette idée que loin de nous, elle manquait peut-être du nécessaire ne m'a pas laissé un moment de repos. Victor qui avait tiré sur moi les 200 francs qu'il devait faire parvenir à sa soeur, ne m'a pas donné signe de vie j'ai du lui écrire plusieurs fois avant d'avoir sa réponse. Je suis restée trois semaines dans l'incertitude. Je t'avais écrit en Belgique à l'adresse que tu m'avais indiquée afin que tu envoyasses de ton côté à Adèle le complément de l'argent qu'elle attendait<sup>6</sup>. Tu ne m'as pas répondu non plus mon inquiétude s'est doublée. Mes vacances n'ont pas été joyeuses je t'assure. Pourquoi ce silence quand il s'agit de notre enfant? Charles a écrit à Emile<sup>7</sup> de lui écrire poste restante à Dinan<.)

6. Lettre non retrouvée à ce jour: n°149 du corpus.

7. Le docteur Emile Allix.

(réf. 12792)

Comme je <te> suppose avec Charles je t'adresse cette lettre avec celle d'Adèle à Dinan<:> Tu trouveras dans sa lettre les indications nécessaires pour lui envoyer les deux autres cent francs dont elle a besoin total 600 francs. Il s'agit d'une nécessité il ne faut pas reculer d'un jour cet envoie. Victor est en Angleterre peut-être le rencontreras-tu à ton passage à Londres. Demande lui s'il a fait ta commission pour Adèle, il m'a écrit, dans l'unique mot que j'ai reçu de lui, que tu l'en avais chargé<sup>8</sup>. Je confie à ta vigilance paternelle notre pauvre et chère enfant. Ecris moi immédiatement il y va de mon repos. Charles qui [va] revenir me racontera vos plaisirs dont je jouirai autant que vous par le récit. Mais songez un peu aux absentes et tout sera bien. Je t'embrasse cher ami de tout mon coeur, tendre et dévoué pour tous. Si Adèle m'écrit plutôt qu'à toi c'est qu'elle te sait en voyage.

---

Aut. MVH, [α 128]

---

8. Lettre disparue.

170/(VICTOR HUGO A SON FILS FRANCOIS-VICTOR)

Villers-la-ville, 3 octobre [1863].

Mon Victor, je t'achète ton armoire. Tu m'en demandes 90 francs, je ne puis t'en donner que cent, et encore j'y mets la condition qu'elle restera dans ta chambre et qu'elle servira, comme par le passé, à ton usage exclusif. De cette façon, il n'y aura rien de changé, que cent francs de plus dans ta poche<sup>1</sup>. - Je te remettrai lesdits cinq napoléons<sup>2</sup> en arrivant à Londres.

Charles m'a quitté hier soir et est reparti pour Paris, où il va retrouver ta mère. Il est arrivé en ce moment. En même temps je reçois une dépêche électrique de Hetzel m'informant que M. Houssiaux (un de mes éditeurs in-8°), sera à Guernesey mercredi 7 octobre pour me faire offre d'achat de 40.000 volumes (deux mille nouveaux exemplaires de son édition en vingt volumes laquelle s'est déjà vendue à 12.000 exemplaires). Il faut donc que de mon côté je sois à Guernesey mercredi. Mon voyage va avoir la rigidité d'un projectile. Ce

1. Voilà de quoi démolir la réputation d'avare faite parfois à l'illustre poète.

2. Le napoléon valait donc à peu près 20 francs.

bête de dimanche anglais<sup>3</sup> me fait perdre un jour, un jour que j'aurais pu te donner, mon Victor! Voici l'extrémité où me réduisent, d'une part l'arrivée de Houssiaux à Guernesey mercredi, et d'autre part, ce manque de steamer-post<sup>4</sup> le dimanche. Je reste ici inutilement aujourd'hui. Je partirai demain dimanche pour Ostende, lundi matin pour Douvres, et le soir entre six et neuf heures (vu les chances de mer) je serai à Londres. Je descendrai chez Kayser, au Royal Hôtel. Je t'écris ce mot bien vite. Dès que tu l'auras reçu va au Royal Hôtel, retiens-y deux chambres à un lit, non contiguës, pour lundi 5<sup>5</sup>. En outre, prie mesdames de Putron de me faire l'honneur de souper avec moi ce même soir, et commande un souper pour six personnes<sup>6</sup>, composé surtout de choses froides, vu l'incertitude de l'heure et les retards possibles de la mer. Les plats chauds courraient risque de se refroidir, ou de se dessécher. Fais pour le mieux. Je serai bien heureux d'offrir ce petit moment d'hospitalité d'auberge au charmant et

3. La journée du dimanche toute entière appartient à Dieu. Les activités cessent: théâtres, journaux, transports, commerces, restaurants, courrier...Les réfractaires à la loi sont passibles d'amendes. Auguste Vacquerie dans son livre *les Miettes de l'Histoire* ajoute: "En France, le dimanche est le délassement du travail, en Angleterre, c'en est le remord."

4. Service des bateaux à vapeur.

5. Victor Hugo et Juliette Drouët ont toujours respecté, autant que possible, les convenances.

6. Victor Hugo, son fils François-Victor, sa belle-soeur Julie Chenay, Juliette Drouët, Madame de Putron et sa fille Emily.

excellent groupe d'amis qui t'entoure. Le lendemain mardi, tu m'emballeras pour Weymouth, et mercredi à une heure, si Dieu y consent, je serai à Hauteville-House, où je soupirerai après ton prompt retour<sup>7</sup>.- Je t'embrasse, mon enfant bien-aimé.

## V.

Notre gracieuse compagne de voyage t'envoie ses plus maternelles tendresses.

Hier j'ai traité<sup>8</sup> dans mon auberge, outre Charles et Lecanu, MM. Frédérix, Lacroix et Verboeckhoven<sup>9</sup>. Le dîner a été charmant, pourtant avec la tristesse de l'adieu.- Nous avons bu à ta santé.- Je te conterai le tas d'ovations, bien cordiales du reste, dont je m'esquive. Sérénade à Vianden, fête et concert à Rochefort, etc.

Donc, mon fils bien-aimé, à lundi soir, au Royal Hôtel, vous tous.

---

Aut.IN, II, 449-450.

7. Son fils reviendra de voyage le 21 octobre, repartira le 23 pour passer quelques jours à Jersey, et ne rentrera définitivement à Guernesey que le 12 novembre.

8. Expression signifiant: inviter pour un repas.

9. Lacroix et Verboeckhoven étaient les éditeurs de Victor Hugo à Bruxelles.

180/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[3 et 4 octobre 1863]

Paris 3 octobre. [1863]

Rien de toi toujours, cher ami, pourtant je t'ai écrit, il y a huit jours, sous le couvert de Charles, poste restante, à Dinan<sup>1</sup>. J'ai mis dans ma lettre une lettre d'Adèle nous annonçant son mariage. Je te disais que je croyais sage de nous entendre avant d'en parler. Un incident survient qui ne nous permet pas d'attendre. Joséphine<sup>2</sup>, en ce moment à Paris, m'a dit que [sa] <soeur> avait reçu d'Amérique une lettre d'Adèle où elle disait qu'elle venait de se marier avec M<sup>r</sup> Penson et qu'elle croyait devoir faire part de cet évènement à ses amis. Julie étant à Jersey<sup>3</sup> Duverdier lui a communiqué la lettre. Il n'est pas douteux que Julie en aura écrit à son mari<sup>4</sup> et à Clémentine<sup>5</sup>.

*Bambin* <M>arbieux<sup>6</sup> qui habite Paris, a dit à Auguste: M<sup>lle</sup> Hugo est donc mariée? M<sup>me</sup>

1. Lettre n°150 du corpus/

2. Appelée aussi Miss Joss, Joséphine était la soeur de Madame Duverdier et une amie de la famille Hugo.

3. Julie, quittant Londres, s'était arrêtée quelques jours à Jersey avant de revenir à Hauteville-House, le 15 octobre.

4. Le mariage n'étant pas annoncé officiellement, Paul Chenay aurait ainsi matière pour faire du tort à Victor Hugo qu'il hait depuis leur mésentente au sujet d'un album de gravures.

5. Clémentine Clément de Ris, amie d'enfance de Julie.

6. Nous n'avons aucun indice sur ce personnage.

/ (ref. 1525)

Meurice m'a dit hier que son mari avait lu dans un journal l'annonce du mariage d'Adèle. D'autres journaux répèteront le fait, avec commentaires. Dès que le mariage d'Adèle est ébruité nous ne pouvons en faire mystère. Le facheux c'est que dans une circonstance de cette importance, je suis forcée d'agir sans conseil(s). Dans une famille et en présence d'événements faciles à prévoir il faudrait pouvoir se joindre. Nous ne pouvons jouer avec notre nom et il faut avouer le mariage d'Adèle. Je dirai qu'elle était aimé et aimait depuis l'exil un jeune anglais entré il y a quelques années dans l'armée anglaise. Qu'il est venu il y a deux ans, à Guernesey, nous demander la main d'Adèle<sup>7</sup>, que le mariage n'étant pas dans nos idées nous l'avons ajourné. Mais que le régiment de M<sup>r</sup> Pinson quittant l'Angleterre pour l'Amérique et l'amoureux, ne voulant mettre cette distance entre lui et Adèle, est accouru à Guernesey pour hâter le mariage. Qu'ayant appris en route que nous étions tous en voyage et rappelé pour son service, Adèle cédant à ses sollicitations le mariage s'est conclu à Londres et que nous n'avons eu que le temps d'envoyer nos consentements. Que

---

7. Rappelons que le 25 décembre 1861, le lieutenant Pinson avait été reçu à Hauteville-House. Il en était reparti le lendemain.



naturellement Adèle a suivi son mari en Amérique. Les détails ne sont, bien entendu, que pour notre entourage. Je te dis ma version, où tu trouveras peut-être à reprendre, pour qu'il n'y ait pas de contradiction de ton côté, ce qui serait pis que tout. Il y a dans cette nouvelle surprise un bon côté, c'est que nous ne pouvons douter du mariage d'Adèle. Je lui dit de nous écrire, comment et dans quelle forme il s'était fait. J'attends sa réponse que je ne pourrai guère avoir avant quinze jours. Victor malgré ses promesses ne m'a pas écrit. Il est à Londres mais j'ignore son adresse. Mon isolement, dans une circonstance d'une telle gravité, m'attriste jusqu'à l'amertume. J'attends Charles, cet autre muet. Hetzel qui doit t'envoyer de l'argent et sans nouvelles de toi s'impatiente. Je te recommande de faire parvenir le plus vite possible à Adèle les 200 francs, (complément des 600 francs) dont la pauvre enfant a besoin.

à toi cher ami, du coeur que tu sais.

Je quitte Meurice. Je lui ai raconté le mariage d'Adèle et que j'attendais notre réunion pour envoyer des lettres de faire-part. Mais qu'Adèle ayant écrit son mariage à une amie il s'est ébruité et que je ne savais ~~que~~

trop faire. Il m'a conseillé de prendre les devants et de dire à Paul d'annoncer en deux lignes, dans l'Indépendance, le mariage d'Adèle<sup>8</sup>. J'écris à Paul de venir me parler. J'ai songé que pour enlever le plus possible au mariage son caractère clandestin nous pourrions dire que Victor prévenu à temps, nous représentant a assisté à Londres au mariage de sa soeur. Comme il est à Londres le fait sera facilement accepté. Je sais qu'à cause des guernesiaises qui voyagent avec Victor l'histoire n'est pas possible à Guernesey mais elle a son importance pour Paris.

#### Dimanche

Je cherchais le moyen de te faire parvenir cette lettre lorsque Charles est arrivé. Il m'a dit que tu serais au commencement de cette semaine à Guernesey et c'est là que je t'adresse la lettre. Je lui ai dit le nouvel incident et mon embarras. Il a compris, comme moi, que nous ne pouvions taire un mariage connu de tout le monde et des journaux. Paul est venu ce matin <il> dira dans sa correspondance que M<sup>lle</sup> Hugo vient d'épouser un officier de l'armée anglaise. Il est bon que la confirmation de la nouvelle vienne de Paul.

---

8. Paul Foucher, le frère de Madame Victor Hugo, était le correspondant parisien de l'Indépendance Belge depuis 1848.

Cette publicité forcée serait désastreuse si Adèle n'était pas réellement mariée, mais je suis convaincue, après y avoir réfléchi qu'elle est mariée<, > si le fait n'était pas accompli sa lettre à M<sup>me</sup> Duverdier serait inexplicable. La liaison d'Adèle avec M<sup>r</sup> P... ayant été connue à Jersey elle s'est pressée d'annoncer son mariage j'ai un argument plus fort qui me le démontre. Dans l'avant dernière lettre qu'elle m'a écrite et dont je t'ai parlé elle insiste longuement pour [que] je cache à M<sup>r</sup> V.....<sup>9</sup> son mariage qu'il devait l'ignorer la veille même de son accomplissement. Cette idée que son mariage ne fut connu de M<sup>r</sup> V.... que terminé était chez elle une toquade. Or dans la lettre où [elle] me dit qu'elle est mariée elle me prie de lui en faire part, avec tous les ménagements possible; ce qui est pour la démonstration la plus évidente du mariage. J'ai oublié de te dire qu'Adèle m'avait écrit qu'elle avait reçu les consentements, mais plus tard que nous n'avions cru. Quant à la lettre de M<sup>r</sup> P..... qu'elle tenait à supprimer je n'y vois rien d'inquiétant: M<sup>r</sup> P.... nous aura probablement annoncé son mariage blâmant peut-être Adèle de son coup de tête. Mais sur ce

---

9. Auguste Vacquerie, son ancien soupirant.

point et jusqu'à explications nous sommes réduits aux conjectures. Certes Adèle a eu de grands torts, dont les événements et la solitude où elle a vécu sont en partie responsables. Depuis l'exil elle n'a eu qu'une pensée: son amour, qu'un but son mariage. Elle a pris pour y arriver des moyens peu réfléchis et regrettables, mais qui raisonne avec la passion? C'est parceque ce mariage est fâcheux que nous devons entourer notre enfant de tendresse et de sollicitude. D'après ce que me dit Charles tu n'aurais pas reçu la lettre que je t'ai écrite d'ici, la veille de mon départ de Villequier. Je répondais à ta lettre de Florenville. J'aurai mal mis l'adresse probablement va, je t'en prie aussitôt ton arrivée à Guernesey à la banque pour les 200 francs que réclame Adèle. Si je rabâche c'est que je suis sans cesse préoccupée de l'idée qu'Adèle peut manquer du nécessaire. Je t'embrasse cher ami encore une fois. J'envoie à Victor un mot d'Adèle que j'ai trouvé à mon arrivée à Paris dans l'avant dernière lettre qu'elle m'adressait. Ecris-moi tout de suite.

Je joins à cette lettre celle où Adèle me  
recommande de cacher son mariage à Auguste.

---

Aut. MVH, [α 129]

185/FRANCOIS-VICTOR A SON FRERE, CHARLES<sup>1</sup>

[Le 09 octobre 1863]<sup>2</sup>

[Fragment]

Le mariage me semble un fait accompli. Il serait injurieux maintenant de paraître en douter. Je l'ai fait comprendre à mon père. Nous ne sommes nullement obligés de colporter la nouvelle, mais quand on nous en parlera, nous n'aurons qu'à la confirmer, en exprimant le regret d'un choix qui implique une longue et profonde séparation.

---

L'Engloutie, Henri Guillemin, pp. 101-102.

1. Nous n'avons pas retrouvé le texte manuscrit correspondant à ce document, publié par Henri Guillemin dans l'Engloutie.

2. Rien ne nous permet d'affirmer que la date, donnée par Henri Guillemin, soit juste. Cependant, le début de la lettre suivante (n°187) lui confère une certaine logique.

(187, 1421)

187/MADAME VICTOR HUGO A SON FILS FRANCOIS-VICTOR

Paris

10 octobre 1863

Je sais enfin cher enfant, par ta lettre à Charles, où t'écrire. J'aurais eu grand besoin de conseils dans ces complications où nous jete le mariage d'Adèle. M'ayant écrit, ainsi qu'à toi, qu'elle allait se marier et m'a écrit huit jours après qu'elle était mariée, sans me donner aucun détails. Je ne doutais pas du mariage mais je ne savais pas trop comment le raconter et je ne comptais en parler qu'après m'être entendu avec vous. Joséphine qui vient de passer quelques jours ici, m'a dit à son arrivée qu'Adèle avait écrit d'Amérique, à M<sup>me</sup> Duverdier pour lui annoncer son mariage. Le mariage étant ébruité j'ai dû l'avouer et pour lui ôter le plus possible son caractère clandestin, j'ai prié Paul de l'annoncer dans sa correspondance. J'ai imaginé, me tenant le plus près possible de la vérité, une histoire pour expliquer l'évènement. J'ai été au devant des questions que j'attendais de mon entourage. J'ai écrit ma fable à ton père, pour éviter le désaccord. J'ai ajouté à mon récit, que ton

père te communiquera, (pour Paris bien entendu seulement) que te trouvant à Londres où Adèle s'est mariée, tu as représenté la famille. Tous les journaux d'ici ont reproduit la nouvelle donnée par l'Indépendance et jusqu'à ce moment les apparences sont sauvées. On me parle et je parle du mariage comme d'un fait simple surtout dans les usages anglais. Je dis toutefois que tout (en) consentant au mariage il n'est ni dans nos idées ni dans nos vues, Adèle devenant anglaise et forcément séparée de nous. En résumé nous nous sommes bien tirés de cette fausse position. Charles est arrivée fort montée contre Adèle, il s'était mis en tête qu'elle n'était pas réellement mariée que son père, ajoutait-il, partageait ce doute: Adèle devait être avertie qu'elle n'aurait pas un sou de la famille tant qu'elle n'aurait pas envoyée un double de son acte de mariage, légalisé par le consul français<sup>1</sup>. La demande est à coup sûr très sage et cette exigence est dans notre devoir mais la sommation sous cette forme me paraît dure. J'ai écrit et tu as écrit à Adèle, à plusieurs reprises: marie-toi ou reviens. Elle nous écrit qu'elle est mariée, à la

---

1. Dans l'annuaire des commerçants Didot-Bottin de 1863 est répertoriée la liste des consuls généraux, consuls et vice-consuls de France dans les villes et ports des nations étrangères. Halifax n'a visiblement pas de représentant français.



1/3  
nouvelle nous lui disons que nous lui coupons les vivres tant que nous n'aurons pas, en main, la preuve irrécusable de son mariage. J'ai lui ai écrit hier et sous la dictée de Charles lui ai transmis d'abord l'ultimatum de son père. Je n'ai pu me décider à envoyer une lettre aussi rigoureuse et j'en ai retranché cette espèce de menace, devant laquelle mon mari, dans sa bonté, eut reculé. Je suis très soigneuse de notre honneur mais place aussi haut l'équité. Adèle a eu de grands torts et des manques de procédés mais elle est là-bas, sans guide, livrée à elle-même, dépaysée, ayant à faire à une situation difficile ne voyant que son mariage auquel elle a tout sacrifié et qui depuis son coup de tête lui a été imposé. Nous disant qu'elle est mariée elle nous croit satisfait car mettre en doute ce mariage serait une offense pour elle. Tu feras bien en effet d'écrire à Mr Pinson, de ton côté, en termes froids polis et succints qu'il nous envoie copie de l'acte qu'il est indispensable que nous ayons. Ces sortes d'affaire doivent se traiter d'homme à homme. Il part tous les vendredis un bateau d'Angleterre pour Halifax. Je t'engage fort à faire partir par le prochain bateau ta lettre à Mr Pinson. Ton père ne

devant régulariser la situation matérielle d'Adèle qu'après avoir reçu copie de l'acte de mariage on ne saurait trop se hâter. Peut-être la pauvre enfant manque-t-elle du nécessaire, elle a emporté quelques misérables nippes tout juste ce qu'il faut pour se vêtir. Je suis sur ces points en véritable souci. Charles m'a dit, la dot que ton père destinait à Adèle (50,000 francs), je ne discute pas ce chiffre qui pourrait être plus fort pourtant si ton père lui fait la rente de la somme (2,500) Adèle sera dans une quazi misère. Il lui faudrait pour vivre non pas richement, mais convenablement au moins 4,000 francs par an. Je serais d'avis qu'on lui servît cette pension plutôt que de remettre à M<sup>r</sup> Pinson le montant de la dot stipulé par ton père. Réservant toutefois le cas où les 50,000 francs seraient utiles à l'avancement de M<sup>r</sup> Pinson, toutefois il serait prudent de ne donner cet argent qu'après connaissance de cause. Il est dans tout mariage, d'usage d'ajouter pour le trousseau une certaine somme à la dot. Adèle ne possède que ses vêtements de jeune fille et c'est tout juste si elle a des chemises de rechange. Tu soumettras mes réclamations à ton père aussi fondées qu'équitables. Je ne doute

pas qu'il n'en tienne compte. Le mariage fort  
aventuré et regrettable que fait Adèle est dû en  
parti, à l'exil. Il était inconstablement de  
notre devoir de l'accepter mais nous devons une  
sorte de compensation à Adèle, qui l'a  
noblement partagé. Ce que je prie ton père de  
faire pour elle, à peine une exigence dans une  
situation normale devient un devoir d'un autre  
+ sorte dans l'exception où s'est trouvée la  
pauvre enfant. Je suis un très mauvais avocat  
et ne sais dire qu'avec mon coeur. J'espère en  
celui de ton père jamais en arrière du mien. Je  
vous demande à tous deux d'agir promptement. Je  
suis, en ce qui touche Adèle, d'une vive  
anxiété pour en sortir je ne balancerais pas à  
aller la trouver, c'est une extrémité où vous  
[ne] voudrez pas me contraindre. Je te prie de  
plus de m'écrire, j'attends aussi une lettre de  
ton père, le silence que vous gardez devient  
presque coupable dans une telle situation.

Je t'embrasse, cher enfant, de mon  
douloureux coeur.

188/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

[Entre le 10 et le 12 octobre 1863]<sup>1</sup>.

Ma bien chère mère, la note de l'Indépendance<sup>2</sup> répétée par le Star de Guernsey avec quelques mots ajoutés par mon père: "Nous apprenons qu'une fois le mariage célébré les deux époux partiront immédiatement pour la Nouvelle-Ecosse," a été reproduite par tous les journaux anglais<sup>3</sup>. Mon père m'a dit de la faire répéter, et j'ai obéi aveuglément à son ordre. J'approuve la note, mais je me demande pourquoi le futur a été employé au lieu du passé. Le passé engageait beaucoup plus M.P. et l'obligeait (au cas inadmissible selon moi, d'une fausse nouvelle) à un démenti ou à une réalisation immédiatement du fait annoncé comme accompli. J'ignore quelle légende tu as trouvée pour nos amis de Paris; mon père me la dira sans doute et m'éclaircira les points restés obscurs de votre plan.

Je déclare, quant à moi, que je n'ai aucun doute. Je crois Adèle sur parole; et, si elle

1. Mademoiselle Guille et Jean Massin donnent comme indication de date, vers le 08/10. Or, cette lettre se situe obligatoirement après l'annonce du mariage d'Adèle dans le Star de Guernesey, donc après le 09/10, et avant le lundi 12, jour où François-Victor pense éventuellement rentrer à Hauteville-House. Néanmoins, des recherches sont en cours pour vérifier que la parution de l'article date bien du 09.

2. L'Indépendance Belge, Journal dirigé par Bérardi.

3. Rappelons que François-Victor se trouvait alors à Londres.

n'a pas donné de détail sur une cérémonie religieuse et anglicane, c'est probablement par scrupule d'esprit fort s'adressant à des esprits forts. En tout cas, le fait va être bientôt mis en lumière; et j'ai mis M.P. en demeure de m'envoyer l'acte de mariage<sup>4</sup>. Ma lettre froide et polie réclame une réponse immédiate.- Je ne vois pas pourquoi tu t'agites si fort. Adèle a pris sa destinée dans ses mains; et nous devons accepter une résolution qu'elle nous impose à tous avec une telle souveraineté. Son manque de tendresse et d'égard pour nous tous me détache et m'empêche de m'apitoyer sur le bonheur qu'elle a été chercher à travers tant d'abîmes.

Que Charles a été bon et charmant! Lui, se déranger ainsi et mettre tant d'empressement pour une corvée assomante<sup>5</sup>! N'est-ce pas que c'est merveilleux? Je suis étonné et touché au coeur. Dis-le lui bien en l'embrassant bien fort. J'espère que mon père se rendra à l'argumentation de Pagnerre et que le splendide livre sera dès cet hiver dans les mains de tous<sup>6</sup>.

---

4. Lettre non retrouvée.

5. Nous n'avons pu retrouver la trace du service demandé à Charles.

6. Il s'agit probablement de William Shakespeare. Lacroix et Pagnerre se disputaient alors le droit à la publication; François-Victor semble donner la préférence à son éditeur. Après différents échanges de contrats, de projets d'association, c'est finalement Albert Lacroix qui restera seul en ligne.

Je serai à Guernesey Lundi ou Mercredi au plus tard. C'est là maintenant qu'il faudra m'écrire.

Ton fils respectueux.

V.

---

Aut.MVH, [a ] x 329

189/VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR

Pau  
[Avant le 10 octobre 1863]

Attestée par la lettre n°200/

L (ref. 8135)

190/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)

H.H. samedi 10 octobre [1863]

Adèle est inexplicable, elle semble prendre plaisir à nous faire de gaité de coeur une situation fausse et pénible. Nous l'avons comblée et c'est ainsi qu'elle nous remercie, sa mère et moi. Nous faisons tout pour elle, elle tout contre nous. Elle semble être notre ennemie, et son ennemie. Toute sa conduite est une énigme. Nous consentons à son mariage, elle s'évade de la maison. Il ne tient qu'à elle de se marier avec dignité chez elle devant son père, sa mère, ses frères, ses parents, ses amis. Elle fait de son mariage une escapade. Tout à coup elle écrit qu'elle est mariée. Cela tient trois lignes dans sa lettre; les six pages de surplus sont pour demander de l'argent. Mon nom n'est pas prononcé, je ne suis là que comme sous-entendu et comme caissier<sup>1</sup>. Maintenant, où, comment, devant qui, sous quelle loi, s'est-elle mariée? Silence absolu. Cela te fait douter du mariage, chère amie, toi-même si tendre et si bonne, et avec

1. Victor Hugo fait, bien sûr, allusion à la lettre n°165, du 17 septembre 1863.



grande raison, tu me recommandes, la certitude nous manquant, de n'en parler à personne. Là-dessus, coup de tonnerre. On m'aborde dans la rue et l'on me dit: votre fille est mariée. Pendant que nous nous taisons, Adèle parle. Elle crie ce mariage dont nous n'avons pas la preuve. Elle l'annonce bruyamment à des étrangers, à M. Duverdier, à M<sup>me</sup> Engelson<sup>2</sup>. Il est vrai qu'elle ne l'a pas annoncé à son père. Cela me donne l'air d'un père qui a refusé son consentement, et je suis obligé de raconter qu'il n'en est rien et d'expliquer aux passants mes affaires de famille. Les journaux savent la chose avant moi. Je fais pourtant bonne contenance, et je couvre la situation le plus et le mieux que je peux. Voilà ce que fait Adèle, maintenant, voyons le mari. Adèle parle trop, lui pas du tout. Il se tait, il fait le mort, nul signe de vie. Il ne daigne pas écrire un mot au père et à la mère. Il advient à un mauvais petit soudard anglais ce prodigieux honneur d'entrer dans la famille de Victor Hugo, ce soudard quelconque n'a pas l'air de s'en douter. Il arrive chez nous par la porte basse, et la tête haute. Il est dans notre maison, il nous ignore. Il ne salue personne en

2. Madame Engelson, depuis son installation à Guernesey, fréquentait Victor Hugo et sa famille ainsi que Juliette Drouët chez qui elle se rendait souvent.

entrant. Le premier souci de ce gendre semble être de se rendre impossible. Soit.

Est-il en effet mon gendre? Je suis réduit à me faire cette question. Son silence dit non.

Cela étant, il me faut la preuve absolue, complète, légale du mariage. Je veux la copie authentique des pièces, l'extrait du registre de la paroisse avec les signatures légalisées par le consul de France à Halifax. Je n'enverrai plus d'argent, moi le caissier, qu'à cette condition. Tu peux l'écrire à Adèle, et lui envoyer ma lettre, si tu veux. Je ne me laisserai pas déshonorer sans me défendre.

Pourtant, chère amie, à cause de toi qui me le demandes, j'enverrai encore les 200 fr. qui compléteront les 600 fr. mais ce sera mon dernier envoi (Adèle est partie d'ici laissant des dettes partout tous ses mois lui étant payés régulièrement j'en ai payé comme tu sais, il y a trois mois, pour 500 francs. Hier encore on m'a présenté une note de papèterie de <M<sup>lle</sup>> Barbet<sup>s</sup> pour elle, 44 fr. que j'ai acquittée.) Je ferme la parenthèse.

3. Cette demoiselle tenait une librairie-papèterie à Guernesey.

D'ailleurs, toutes mes promesses tiennent. Je ferai scupuleusement ce à quoi je me suis engagé. Quand j'aurai la preuve authentique du mariage (Victor a écrit directement à M. Pinson pour l'avoir), je servirai régulièrement à Adèle les 2500 francs de rente, formant le revenu à cinq pour cent de sa dot de cinquante mille francs. Quand je connaîtrai quel homme est le mari, je lui remettrai le capital, si Adèle le désire.

Que signifie ce nom qui s'écrit indifféremment Pinson et Ponson<sup>4</sup>? Cela est tout bonnement impossible. Aucun nom propre ne peut avoir légalement deux orthographes. Encore là une énigme.

Les 200 fr. arriveront à Halifax par la prochaine malle. Ci-jointe la traite.

---

4. Victor Hugo se trompe; la seconde orthographe de Pinson choisie par Adèle n'est pas Ponson, mais Penson.

Chère amie, mon Charles, je vous embrasse.  
Me voilà retombée dans ma tristesse. Tu  
comprends, mon Charles, que si Adèle me  
continue cette vie de <surprises> et de  
secousses, il m'est impossible de songer même à  
écrire la première ligne de 93. Pour un travail  
de cette immensité, ce qu'il me faut avant tout  
c'est un profond repos d'esprit.- Je vous  
embrasse tendrement.

Au dos:

pour ma femme et pour Charles.

— *2112 n° 133*  
Aut.MVH, Vol II [a132]

200/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

10 octobre [1863]. H.H.

Tu sais quelle montagne de lettres m'attendait à mon retour. Je me décide à y faire brèche aujourd'hui, et j'y trouve une lettre de Louis Blanc que, naturellement j'ouvre avant toutes<sup>1</sup>. La voici, lis-la, et va bien vite voir Louis Blanc. Raconte-lui la chose. 1° En juin, première invitation indirecte adressée à M. Marquand<sup>2</sup>. Toi oublié. Réponse stupéfaite de M. Marquand, qui prend sur lui de rappeler que tu existes, et d'ajouter, quant à moi, qu'il lui semble qu'une lettre personnelle et directe de M. de Manchester, président du comité, à M. Victor Hugo, ne serait pas de trop. 2° Sur ce, un mois après, envoi à moi d'une circulaire imprimée. Rien à toi. Cependant les journaux publient les réponses de MM. Guizot<sup>3</sup> et de Montalembert<sup>4</sup> avec les invitations qui leur ont été faites, probablement d'une autre manière.- Je me

1. Lettre à consulter en appendice (6)✓

2. Il s'agit d'une invitation concernant le trois centième anniversaire de naissance de W. Shakespeare.

3. Historien et homme d'état français, il était sorti de la vie politique depuis 1848, et se contentait de publier ses Mémoires.

4. Rédacteur au Correspondant, chef des catholiques dits libéraux.

(ref. 423)

considère comme n'ayant rien reçu, je ne suis point offensé, ni offensable, mais je n'ai pas été invité, je ne le suis pas. Je ne hais pas cette situation, et je reste en dehors du comité<sup>5</sup>. Cela me va, pour Shakespeare comme pour moi. Louis Blanc sait combien je l'honore et je l'aime, il comprendra et m'approuvera, et refusera d'intervenir entre le comité provisoire et moi. Il y a un président à ce comité. Le silence de ce président me convient, et je l'accepte.

Voici un mot pour mon noble et cher ami Louis Blanc<sup>6</sup>. Il va sans dire que tu peux lui lire cette lettre-ci. Tu ajouteras verbalement tous les détails que tu sais. Nous sommes très bien dehors, toi et moi.

Sème en mon nom toutes sortes de paroles charmantes autour de toi. Tu dois avoir reçu hier un billet de moi, et trois numéros du Star. Fais répéter.

Je t'embrasse, mon enfant chéri.

A bientôt.

V.

---

Aut. IN II, p: 450-451

5. Comité chargé de l'organisation des manifestations.

6. Lettre à consulter en appendice (7).

210/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)<sup>1</sup>

Dimanche 11 oct. H.H. [1863]

J'ouvre aujourd'hui, parmi une pyramide de lettres à décacheter, une lettre de Louis Blanc. Je te l'envoie. Lis-la, et ma réponse aussi, que tu fermeras et mettras à la poste. Tu verras mon refus, et mon motif, qui est toi.

La lettre de Louis Blanc est charmante d'ailleurs. Tu remarqueras la délicatesse du mot: cet autre grand poète.

Sème toutes sortes de paroles gracieuses en mon nom autour de toi.

A bientôt, mon enfant chéri.

V.

Tu as reçu avant-hier un mot de moi t'envoyant trois numéros du Star. Fais répéter. J'ai reçu le Morning etc.

---

Aut.IN IV, p: 332-333

1. Le contenu de cette lettre semble être un résumé de la précédente. Il est probable que l'une d'entre elles n'ait pas été envoyée.

220/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)

[Lundi 12 octobre 1863]<sup>1</sup>

Mon Charles, cette lettre est pour ta mère comme pour toi. Lisez-la tous les deux.

Chère amie, je sors de la banque. Voici pour M. Marcuard, banquier, 18, r. Bergère, une traite de 200 fr. Porte-la toi-même. En échange de cette traite, M. Marcuard te donnera une lettre de crédit de même somme 200 fr- sur ses correspondants de Halifax et payable entre les mains d'Adèle dont tu donneras le nom et l'adresse. Tu enverras immédiatement cette lettre de crédit à Adèle, en lui faisant part de ce que je t'écris à ce sujet. Je n'enverrai plus d'argent qu'après avoir reçu les pièces constatant le mariage, l'extrait du registre de la [        ], les noms des témoins, la date, etc. Avec les signatures [        ] par le consul de France à Halifax. Une fois ces pièces reçues, je servirai régulièrement à M<sup>me</sup> Penson tous les trois mois, à l'ordre de son mari, la somme de 625 francs, faisant par an 2500 francs.

1. Selon toutes probabilités, Victor Hugo n'a pas pu se rendre à la banque le samedi 10, il rajoute donc cette seconde lettre à la première (n°190) et envoie le tout, le lundi 12.



Envoie tout de suite. La malle pour Halifax part samedi d'Angleterre.

On lit ceci dans les journaux anglais:

We extract the following from a Paris paper.

"The Viscount and Viscountess VICTOR HUGO have just affianced their daughter to Mr . ALBERT PENSON, an English officer . who distinguished himself in the Crimean war." We understand that immediately after the marriage the bride and bridegroom will take their departure for Canada, where Mr PENSON'S regiment is stationed<sup>2</sup>.

<u>Adresse:</u>	<u>Timbres postaux:</u>
<u>Via London</u>	GUERNSEY OC 12 63
Monsieur Charles Hugo	LONDON OC 13
4, rue Neuve de l'université	
Au coin de la rue Grenelle S <sup>t</sup> Germain	
<u>Paris</u>	

Aut.MVH, [vol III, n°213]

2. Ce dernier paragraphe est une coupure de journal anglais, collée sur le feuillet de l'autographe. La traduction est la suivante: nous tirons la nouvelle suivante d'un journal parisien. 'Le vicomte et la vicomtesse Victor Hugo viennent de fiancer leur fille à M<sup>r</sup>. Albert Penson, un officier anglais qui s'est distingué dans la guerre de Crimée. Nous apprenons qu'immédiatement après le mariage, les époux partiront pour le Canada, où le régiment de M<sup>r</sup> Penson stationne.'

225/(FRANCOIS VICTOR HUGO A SON PERE)

[Londres, entre le 12 et le 20 octobre 1863]

Cher père,

J'ai fait ta commission, et la note du Star a été envoyée aux journaux anglais, légèrement modifiée. J'ai substitué Nova Scotia au mot Canada, la nouvelle Ecosse étant une province parfaitement distincte et autonome. Voilà l'homme mis au pied du mur par une publicité européenne, au cas (inadmissible selon moi) où la chose ne serait pas encore faite.

Je te remercie de ton magnifique refus si glorieux pour moi. Je ne puis que plaindre ces pauvres Anglais qui auront fêté Shakespeare sans le Shakespeare moderne<sup>1</sup>.

Je t'envoie la lettre de Pagnerre que Charles m'a transmise en l'approuvant. Puisse-t-elle mériter ton approbation! J'en serais heureux pour Pagnerre, pour ma traduction et pour le public<sup>2</sup>.

J'ai reçu une lettre de maman qui s'afflige de ton silence. Je te lirai moi-même

1. Victor Hugo, bien sûr.

2. Dans l'historique de William Shakespeare, publié dans l'édition de l'Imprimerie Nationale, il est fait allusion à une proposition de contrat, envoyée par Pagnerre, le 10 octobre. Il s'agit probablement de ce document.

sa lettre qui mérite ta sérieuse considération<sup>3</sup>. Je serai près de toi Lundi ou au plus tard Mercredi prochain; je compte quitter Londres Samedi, et étudier la mer de la plage de Weymouth. S'il fait beau Lundi, - nous nous embarquons. Tu peux donc m'écrire ici jusqu'à Vendredi exclusivement.

Les dames se recommandent à ton illustre mémoire.

Ton fils respectueux.

V

P.S. J'embrasse Julie. Mes tendres respects à Madame Drouet.

---

Aut.MVH, [α328]

230/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Mercredi

14 Octobre [1863]

Je recois ta lettre, cher ami<sup>1</sup>. Elle me semble bien sévère pour Adèle, dans sa conduite tu ne tiens pas suffisamment compte de (la sa) situation difficile où la pauvre enfant s'est trouvée. Son escapable lui ayant, lui ayant imposé le mariage en nous l'annonçant elle nous a cru satisfaits Comment aurait-elle pu t'en faire part, ne sachant pas où tu étais, car je lui avais dit que tu voyageais. Tu m'as écrit au début de ton voyage et rien depuis je ne pouvais donner ton adresse à Adèle l'ignorant moi-même. Tu as été un peu négligeant, car rien n'était plus simple pour toi que de m'écrire, soit ici soit à Villequier, tes lettres me seraient <minutieusement> parvenues. Je ne te reproche cet oubli que pour justifier Adèle. Quoiqu'à distance nous eussions dû pouvoir nous joindre. Ce que tu me dis d'elle, en dehors ce grief, est parfaitement juste sauf toutefois ce qui touche aux questions d'argent ! tu es son

---

1. Lettre n°190 du corpus/

((ref. 7159))

banquier, dis-tu<sup>2</sup>. A quel autre que toi, veux-tu qu'Adèle s'adresse, c'est du reste à moi qu'elle en écrit et celà encore parcequ'elle ne savait où te trouver. Ses demandes d'argent sont de plus très modestes, se compte fait elle aura couté à la famille, depuis son départ environ 900 francs. Les dettes qu'elle a laissées, y compris les 40 que tu viens de donner, ne dépassent pas 300 francs. J'ai les recus de celles que j'ai acquittées à Guernesey et pourai te les présenter, il y avait en déduction de cette somme trois mois d'entretien qu'on devait à Adèle. En ajoutant les 300 francs au 600 francs que nous lui avons envoyés le total du déboursé est bien de 900 francs. Voilà quatre mois que la pauvre enfant nous a quitté et qu'elle subvient à tous ses besoins elle pèse, dans ce sens, aussi peu que possible sur nous. Je n'agite cette question fort secondaire en ce moment que pour redresser tes idées qui ne me semblent pas en ce point aussi équitables que je voudrais. Tu traites un peu trop la malheureuse enfant de Turc à Maure<sup>3</sup> te réfugiant dans ton strict devoir. Les plaintes que tu lui adresses me sont communes, je l'ammnistie en partie, je m'étonne de ne pas

2. Victor Hugo avait employé le terme de 'caissier'.

3. Le Grand Larousse de la langue française donne comme définition: traiter sans ménagement.

trouver cette indulgence chez un penseur tel que toi. Lequel de nous en s'examinant pourrait affirmer qu'il n'a pas sacrifié les convenances et risqué son honneur devant la passion? Adèle fort coupable dans la forme et dans les procédés, n'a blessé aucune loi humaine, et sociale,....et libre elle aime depuis dix ans un homme et se marie avec lui quoi de plus légitime? elle s'est mariée sans nous et en dehors de sa famille ce qui est à coup sûr blâmable, mais ce sont des <tors> intimes et dont elle ne doit de compte qu'à nous si nous l'entendions il y a probablement dans sa faute beaucoup de <circonstances> atténuantes.

---

Aut. MVH, [α 130]

250/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI  
ET CHARLES HUGO A SON PERE



Paris

16 octobre [1863]

Je te renvoie cher ami la traite que tu m'as adressée elle n'a pu me servir, la banque Marcuard n'étant pas en rapport avec la banque de Guernesey et n'ayant reçu aucune avertissement. Je suis revenue à la maison, Charles m'a avancé les 200 francs et ce n'est pas sans peine que j'ai pu obtenir <du> Marcuard chez lequel je suis retournée qu'il se chargeât du transfert de l'argent, à cause de la modicité de la somme. Il paraît qu'il n'est pas dans ses habitudes de se déranger pour si peu. Enfin j'ai la traite et vais l'envoyer aujourd'hui à ma pauvre fille. En y réfléchissant j'ai trouvé bon de lui envoyer une copie de ta lettre<sup>1</sup>. J'ai retranché de ce double la partie où il était question d'argent je t'explique mes raisons dans la lettre que tu recevras avant celle-ci<sup>2</sup>. Je n'y reviens pas de

1. Lettre n°190 du corpus  
2. Lettre n°230 du corpus

(ref. 7153)  
(ref. 1420)

crainte de t'ennuyer. Charles te prie de lui rembourser l'argent qu'il a avancé par une traite sur les banquiers Mallet<sup>3</sup> Meurice a peu d'argent et Charles a peur de gêner en s'adressant à lui pour le remboursement de la somme.

Je t'embrasse de tout mon coeur cher ami

Adèle

---

Aut. MVH, [α 131]

---

3. La Maison Mallet Frères et Cie était établie à l'époque au 37, rue d'Anjou à Paris.



CHARLES HUGO A SON PERE

B- 

---

Faire envoyer une traite de deux cents francs à mon ordre payable chez Mallet et sans frais.

---

Je t'embrasse, mon bon petit père, du fond de mon coeur. J'ai bon espoir dans une conclusion heureuse <de> l'affaire qui nous préoccupe<sup>4</sup>. Sois donc tranquille. Tu pourras te mettre <bientôt> à ton 93.

Je t'aime et je te respecte, mon bon père.

Charles.

Mes meilleurs et mes plus respectueux souvenirs à Madame Drouet.

---

Aut. MVH, [α 131]

---

4. Le mariage d'Adèle.

260/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. 20 oct. mardi. [1863]

Voici, mon Charles, la traite de 200 fr. sur Mallet frères sans frais et à vue. Vas-y toi-même. Le petit mot ci-inclus est pour Bastide<sup>1</sup>. Mets-le sous enveloppe, je ne sais pas son adresse, envoie-le lui par Pagnerre.

Victor n'est pas encore revenu. Puisqu'il s'amuse, il fait bien. Je pense pourtant qu'il reviendra demain. Julie est ici. M. A. Pelleport<sup>2</sup> a publié dans la Chronique de Jersey de beaux vers sur le mariage d'Adèle<sup>3</sup>.

Travaille, mon Charles bien-aimé. Quant à moi, je ne le puis encore, et si cela continue, je devrai renoncer à ce grand livre<sup>4</sup>.

C'est en approuvant fermement ma lettre, que ta mère aurait dû l'envoyer. Ta mère, si excellente d'ailleurs, se trompe en m'isolant devant Adèle. Ta mère, je le crains, le regrettera profondément plus tard. Si l'action commune de toute la famille a jamais été

1. Jules Bastide, homme politique français, républicain modéré, se tenait à l'écart, depuis l'avènement de l'Empire.

2. Adolphe Pelleport, proscrit, est un grand admirateur de Victor Hugo.

3. Nous n'avons pas encore retrouvé cet article.

4. Quatrevingt-treize.

nécessaire, c'est à coup sûr, en une telle occasion.

Explique ceci à ta bonne mère. Je vous embrasse tristement, mais bien tendrement.

V

---

Aut.MVH, vol III [α217]

270/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[20 octobre 1863]

Mardi

21 octobre [1863]<sup>1</sup>

Je t'écris un mot à la hâte, cher ami, Auguste a eu hier un succès très grand et incontesté<sup>2</sup>, c'est lui qui est venu me dire la nouvelle au sortir du théâtre, où je n'étais pas par la plus imprévue des histoires. Auguste avait été prévenu ces jours-ci<, > que B... devait assister à sa représentation. J'ai dit à Auguste que ne pouvant me rencontrer avec le personnage je n'irais pas à sa pièce. On a su deux heures avant la représentation que le B.... venant d'enterrer je ne sais quel général, <qui> lui était allié, avait donné contre-ordre au théâtre<sup>3</sup>. J'ai réclamé ma loge à Auguste qui m'a dit que ne pouvant courir la chance d'avoir des vides dans la salle, il avait disposé de la loge. Je suis donc restée

1. Le contenu de la lettre prouve que Madame Victor Hugo commet une erreur de date:- le 21 octobre était un mercredi et non un mardi, la pièce d'Auguste dont il est question ici a été représentée le 19. Cette lettre a donc été écrite le 20.

2. Sa comédie en quatre actes, Jean Baudry, représentée au Théâtre-Français, obtint en effet un franc succès. Dans le Moniteur du 19 octobre, à la rubrique Théâtre Français, nous pouvons lire: "les comédiens ordinaires de l'Empereur donneront, aujourd'hui lundi, la première représentation de Jean Baudry."

3. Son excellence le Maréchal d'Ornano, gouverneur des Invalides, parent de l'Empereur, s'était éteint le 13. Les obsèques furent célébrées le mardi 20 au matin dans l'église de l'hôtel Impérial des Invalides. Le contre-ordre donné au théâtre n'est donc pas postérieur à l'enterrement, mais antérieur à celui-ci.

chez moi et B.. aux Tuileries. Le résultat de l'incident c'est que je suis légèrement en froid avec Auguste peu content je crois de Charles qui m'a tenu compagnie. Tu ferais donc bien d'écrire à Auguste pour le féliciter de son succès. Je ne voudrais pas, ma dignité <réserve>, affliger ce vieil ami. Un mot de toi arrangera tout.

J'ai su que Chenay était à la représentation bien portant et gai. Dis cela à Julie pour la rassurer. Dis aussi à Kesler qu'il m'excuse si je n'ai pas répondu à son aimable lettre. J'ai le coeur si triste depuis qu'il m'a écrit que je ne suis bonne à rien.

Mes bons de layettes sont depuis longtemps épuisés<sup>4</sup>. J'ai distribué cette année sept layettes. Elles sont de six schellings chacune. Le déboursé est donc de 50 francs 40 centimes. Le revenu de l'argent placé est d'environ 100 francs. Meurice, notre agent ici, a-t-il touché cette rente<sup>5</sup>? mais puisque tu es en compte avec lui tu pourrais faire une seconde avance. Virginie<sup>6</sup> irait, à la direction<sup>7</sup> chercher les layettes en cas de besoin et demanderait des

4. Madame Victor Hugo avait fondé à Guernesey l'oeuvre des layettes pour les femmes en couches, la société l'amie des pauvres, dont elle alimentait parfois la caisse à l'aide de ventes de charité.

5. Nous ne pouvons définir le rôle exact de Meurice ici.

6. Virginie Henry, servante à Hauteville-House.

7. D'après les agendas du poète, cette oeuvre de bienfaisance semblait être dirigée par M. Etienne Martin, prévôt de Guernesey.

reçus. Il est nécessaire que je puisse justifier de l'emploi de l'argent qui m'est confié et rendre des comptes exacts.

J'écrirai bientôt à Victor, maintenant à Guernesey ainsi que Julie<sup>8</sup>. Je les embrasse tous deux tendrement et t'envoie le plus gros baiser.

A.

J'attends tous les jours une lettre d'Adèle. Si elle vous a écrit dites-le moi.

---

Aut. MVH, [α127] ou ~~α133~~

<sup>8</sup>. Comme nous l'avons précisé auparavant, François-Victor rentre bien le 21 octobre, mais il repart le 23 pour un court séjour à Jersey.

280/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

29. octobre [1863]

Je ne me sépare jamais de toi, cher ami, en toute occasion sérieuse et moins encore dans la triste aventure d'Adèle. Ce que tu m'écris sur elle et son mariage est mieux dit [que] ce que je lui en écris. Dans les lettres que je lui adresse je suis entièrement avec toi et dans celles que je t'envoie <, > par certains côtés, avec elle. Je suis sincère dans les deux cas. Si j'ai supprimé quelques passages de ta lettre dans la copie que je lui ai envoyée c'est que les reproches que tu lui adressais pour ses dettes, peu fondés et sans importances étaient de la force à tes justes griefs. Je comprenais qu'avant le mariage d'Adèle tu voulusses pour la faire revenir lui couper les vivres maintenant qu'elle est mariée. (il faut qu'elle le soit) la menace n'a plus sa raison d'être. Victor m'écrit qu'il s'étonne de mon inquiétude pour Adèle, si peu inquiète de nous. Victor ignore donc encore mon coeur, si je le mesurais aux torts de mes enfants je cesserais d'être mère. Je songeais douloureusement ces

*italien*

jours de froid à ma fille qui n'a emporté que sa toilette d'été <;> Il paraît que le froid est si rude à Halifax, qu'il y a sur le pavé, l'hiver un mètre de glace. Aussi quand je mets un vêtement chaud et me chauffe, j'en ai des remords. Je ne veux de bien-être que partagé avec ma fille et n'aurait de repos que lorsque je la saurai hors de besoin.

J'attends pour retourner que tu m'appelles. J'ai si peu d'énergie en ce moment qu'il faut que tu en ayes pour deux. Ma place, je le sens, est près de toi et puis j'ai cette autre raison d'aller à Guernesey que je n'ai plus d'argent. J'avais quand je t'ai quitté 600 francs. 400 francs en espèces et un bon, sur Meurice, de 200 francs. J'avais mis 100 francs dans mon porte-monnaie pour mon voyage de Bruxelles à Paris<sup>1</sup>. Quand j'ai voulu [ ] mon billet de chemin de fer je n'ai plus trouvé mon porte-monnaie dans ma poche. Le train pour Paris, ne partait pas à midi et demie, ainsi que tu me l'avais dit, mais à deux heures et demie. C'est pendant (ces les) deux heures qu'il m'a fallu tuer que mon porte-monnaie a disparu. Auguste qui a touché pour moi un semestre de ma rente<sup>2</sup>,

1. Rappelons que Madame Victor Hugo avait rejoint son mari à Bruxelles. Une fois le poète parti pour son périple, elle avait regagné Paris.

2. Il s'agit probablement d'argent gagné grâce à la publication de son livre Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, qu'Auguste aurait placé.



~~qui a touché pour moi un semestre de ma rente~~<sup>2</sup>,  
 m'a remit <135> francs et mon déficit a été  
 ainsi comblé. J'ai donc vécu 2 mois et demi  
 avec 635 francs, il est vrai que j'ai passé  
 près d'un mois à Villequier. Tenant ménage ici  
 et nourrissant Charles ma réserve est à fin. Si  
 j'héberge ainsi Charles c'est qu'il a des  
 paiements à faire ces mois-ci et je l'aide de  
 mon mieux<sup>3</sup>. Or, cher ami c'est à toi à décider  
 si je dois rester ou partir. Si tu préfères que  
 je parte, rappelle-moi et prends l'initiative de  
 mon retour afin que je puisse plus facilement  
 me dégager de Charles qui tient à me garder.

|| répit  
 u' n  
 p' m' n' n' n'

---

Aut. MVH, [α 133]

2. Il s'agit probablement d'argent gagné grâce à la publication de son livre Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie, qu'Auguste aurait placé.

3. Charles, travaillant peu et dépensant beaucoup, accumulait les dettes, au grand désespoir de son père.

300/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

12 novembre [1863]

Je t'envoie, cher ami, une lettre d'Adèle<sup>1</sup> que j'ai reçu hier en même temps que la tienne. Je lui avais demandé de nous envoyer les pièces constatant son mariage elle attend pour cela, dit-elle, l'arrivée de son mari, il nous faut donc prendre patience. D'après mes calculs il n'y a pas encore un mois que Victor a écrit à M<sup>r</sup> Pinson, or la lettre que je recois d'Adèle, suivant le timbre de la poste, a été vingt jours en route, <en> admettant la coïncidence des bateaux nous ne pouvons avoir de réponse avant quinze jours. Adèle pense revenir à Guernesey en décembre ce qui ne doit pas nous surprendre nous ayant annoncé son retour dans ses premières lettres. Je crois que nous ferons bien d'en parler d'avance, pour éviter la surprise et les commentaires. Nous pourrions dire que M<sup>r</sup> Pinson craignant l'hiver pour sa femme compte demander un congé et nous l'amener. Il est très vrai en effet que les froids sont très rudes à Halifax et

---

1. Lettre non retrouvée à ce jour.

presqu'impossible à supporter pour les Européens. Je ne voudrais pas que ma pauvre fille restât à Halifax pendant les gelées. Je crois du reste qu'Adèle est allée chercher dans ce mariage une réparation autant qu'une satisfaction pour son coeur. Elle nous parle dans sa lettre, comme dans les autres, de ce qui la préoccupe et pas assez de ce qui nous préoccupe, c'est qu'étant mariée elle est tranquille et nous croit tranquille. Je ne sais pourquoi elle a cette terreur de M<sup>r</sup> XXX<sup>2</sup> je vais lui écrire que sa peur est absurde. Elle demande trois cents francs pour ses nécessités journalières et 600 francs pour son voyage. Je ne laisserai pas Adèle dans le besoin, d'autant qu'elle a réduit ses dépenses autant que possible. Je vais lui envoyer les 300 francs qui lui [sont] nécessaire pour vivre. J'aurais désiré que la traite partît, après demain, par le bateau qui fait les samedis le service d'Angleterre à Halifax, mais je suis prise de court car il me faut ou emprunter l'argent ou extraire la somme de celle qu'Auguste a placé pour moi. Je suis donc forcée d'ajourner l'envoi à huitaine. Je ne doute pas que, dans ta justice, tu ne me rembourses cet argent dès

---

2. Nous n'avons pu identifier ce personnage.

que tu auras reçu les pièces, si attendues d'Halifax. Quant à l'argent du voyage que j'aurais pu déplacer aussi de ma petite fortune, j'attends pour le faire de m'être entendu avec toi. Il en coûte pourtant à mon coeur de remettre la chose car j'ai grand besoin de retrouver ma fille et de [la] faire rentrer dans le bien-être où elle a toujours vécu.

---

Aut. MVH, [α134]

303/CHARLES HUGO A SON PERE

Paris, 13 nov.63.

Mon père bien aimé, je t'envoie par cette poste le livre de Lecanu Chez Victor Hugo<sup>1</sup>. On croit à un succès.

Le texte est bien. Il y a çà et là des choses de moi, cinq ou six pages en tout peut-être.

L'important, ce sont les eaux-fortes<sup>2</sup>, douze chefs-d'oeuvres. Exactitude prodigieuse, merveilleux clair-obscur, grand talent. Elles ont été faites sur les photographies de Bingham, d'Auzou et de Bacot. C'est la photographie même, avec la vie de la main de l'artiste en plus. Je crois que les douze eaux-fortes resteront, moins peut-être la dernière où l'extrême petitesse des proportions du portrait mêlé au jardin a nuit à la

1. Il est difficile d'établir la véritable paternité de cet ouvrage. D'après l'édition des oeuvres complètes de Victor Hugo établie par l'Imprimerie Nationale, le texte serait en effet de Lecanu. Or, il semble que la contribution de Charles ait été plus importante qu'il ne l'admet ici. Les gravures sont, sans conteste, celles de Maxime Lalanne.

L'ouvrage fut enregistré dans la bibliographie de la France du 28 novembre 1863.

2. L'eau-forte fait partie des techniques d'impression. Ce procédé est né en Allemagne au XVI<sup>e</sup> siècle. La plaque servant aux impressions successives n'est plus creusée par le burin (comme dans la gravure), mais par de l'acide nitrique (appelé eau-forte). L'artiste peut ainsi se passer du graveur et préparer seul ses plaques. Il recouvre la surface d'une couche de pâte protectrice (inattaquable à l'acide). Puis il trace à la pointe le dessin de façon à découvrir le métal aux endroits du tracé. Il immerge la plaque dans l'acide qui n'attaquera pas les parties recouvertes, mais creusera le métal le long des lignes non protégées. Ce procédé, permettant un dessin direct, offre la possibilité de traits plus vifs, plus spontanés, plus souples que la gravure.

ressemblance<sup>3</sup>. Il fallait, pour réussir, un tour de force de microscope. L'ensemble est, selon moi, très complet.

Tu feras bien, si tu es content, de m'envoyer un mot pour M. Lalanne, mot qu'on puisse publier. M. Lalanne mérite un succès et tu peux beaucoup pour son avenir, rien qu'avec une ligne de toi.

Quant à Lecanu, tu le remercieras à la prochaine occasion.

Je considère ces sortes de publications, où l'on remet ton nom sans cesse sous les yeux et dans la pensée du public, comme très-utiles. On le tient ainsi en haleine, on l'empêche de détourner trop longtemps les yeux de l'homme qui regarde Bonaparte en face.

Tu vas donc publier enfin le Shakespeare et les Chansons des rues et des bois<sup>4</sup>? C'est annoncé partout. Lacroix qui sort d'ici n'attend que ton ordre pour partir. Mais la mer par ce temps terrible l'effraie un peu<sup>5</sup>.

Oui, mon père chéri, je travaille. Tu en as tant envie que cela seul suffirait à me donner ce qui me manque: l'ambition du succès.

3. Elle représente le poète, assis dans son jardin, regardant rêveusement l'eau d'un bassin.

4. William Shakespeare ne sera publié chez Lacroix que le 16 avril 1864 et le recueil de poésies des Chansons des rues et des bois attendra 1865 pour être connu du public.

5. Le poète lui avait écrit le 18 novembre: 'J'aurais voulu vous voir, outre le cordial plaisir de passer quelques jours avec vous...Causer vaudrait mieux que toute cette correspondance'. Il arrivera à Hauteville-House le 19 décembre pour conclure le traité concernant William Shakespeare.

Je t'embrasse.

Ton fils respectueux

Charles.

J'envoie mes respects et mon dévouement à  
Madame Drouët

---

Aut.MVH, [α634]

304/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)

[Dimanche 15 novembre 1863]<sup>1</sup>

Brûle soigneusement ceci après l'avoir lu

Ma chère petite mère, Adèle nous a trompés comme elle a trompé tout le monde. Le mariage n'est pas fait. Elle l'avoue dans une lettre confidentielle, spécialement adressée à moi<sup>2</sup>, où elle déclare, en outre, que le mariage, publiquement annoncé, est devenu absolument nécessaire et où elle me prie de me joindre à elle pour toucher le coeur de M.P. et pour tâcher d'obtenir de lui qu'il consente. Je vais à écrire à M.P. non une supplique, comme le souhaite Adèle, mais une sommation. S'il ne me répond pas, je proposerai à Charles de lui envoyer une demande de réparation collective<sup>3</sup>. Nous verrons alors.

Adèle parle de revenir en Décembre à Guernesey. Est-elle sincère? Ne voudrait-elle pas avoir de l'argent pour rejoindre M.P. parti peut-être pour le Canada? Je ne sais. Toujours

1. François-Victor précisant en fin de lettre qu'il est revenu de Jersey deux jours auparavant, le vendredi, nous datons donc la lettre du dimanche.

2. Cette lettre n'a malheureusement pas été retrouvée.

3. Celle-ci émane de plusieurs personnes, elle se rapporte à l'effet produit par un affront et implique la reconnaissance du mal causé et son complet désaveu. Elle a pour objectif le dédommagement du préjudice par la personne qui en est responsable, soit par le rétablissement de la situation antérieure, soit par le versement d'une somme d'argent à titre de dommages-intérêts.



est-il que son séjour en Angleterre est provisoirement impossible. M. Lecrosnier, neveu par alliance de P<sup>4</sup>, m'a montré une lettre d'une cousine du dit P. adressée à Madame Lecrosnier et affirmant que la nouvelle du mariage est un canard, a Hoax<sup>5</sup>. Le démenti est donc évident du côté de la famille P. Comment Adèle pourrait-elle porter ici le nom de cette famille qui la désavoue? Si elle revient en Europe, il faudra qu'elle se résigne à vivre au moins un an soit à Paris, soit à Bruxelles. Il sera facile pour elle de vivre dans une de ces deux villes sans être exposée à un affront. Tu irais la rejoindre en Belgique, si elle ne voulait pas te rejoindre à Paris. Mon père vous allouerait 500 f. par mois pour votre entretien. C'est là son dernier mot. Il est décidé et selon moi avec raison, à ne pas recevoir avant un an une personne portant faussement le nom d'une famille étrangère.

Voilà à quoi Adèle nous réduirait par son extravagance, au cas où elle reviendrait en Europe. Mais j'incline à croire qu'elle n'a pas réellement l'intention de revenir, avant d'avoir tenté un effort définitif sur le drôle qu'elle aime si follement. Le sage est qu'elle

4. Nous n'avons trouvé aucun renseignement sur la famille du lieutenant Pinson.

5. Supercherie, canular.

reste là-bas provisoirement; et si le mariage ne s'effectue pas, il sera facile, vu l'éloignement du lieu, de dire qu'Adèle a divorcé. Le divorce en Amérique est chose aisée et fréquente. On se marie et on se démarie presque à volonté<sup>6</sup>. Dans un an, Adèle pourrait revenir ici, ayant censément divorcé, et tout serait dit.

Je t'embrasse, bien chère mère. Ne t'affecte pas trop de l'évènement qui nous frappe. Adèle s'est attirée par son obstination inexcusable cette leçon terrible. Sachons faire fermement notre devoir.

Ton fils bien respectueux

V

J'embrasse mon Charles.

---

Je suis de retour depuis avant-hier  
Vendredi

---

6. En 1863, les lois régissant le divorce varient notablement suivant les pays. Interdit en France, il est toléré en Angleterre pour cause d'adultère depuis les deux bills de 1857 et 1858. Aux Etats-Unis, la législation est différente suivant les Etats, mais les causes acceptées sont multiples. Ce régime permissif favorise l'accroissement du nombre de divorces.

La Nouvelle-Ecosse, colonie anglaise, suit le régime britannique. Mais il y a confusion chez les européens qui regroupent géographiquement ces contrées dans "le Nouveau-Monde", et par conséquent, en associent les coutumes.

Je vais écrire à Auguste pour le féliciter  
de sa nouvelle oeuvre<sup>7</sup>.

---

Aut.MVH, [α330]

---

7. Jean Baudry.

A SON MARI  
306/MADAME VICTOR-HUGO ~~OU CHARLES HUGO A HAUTEVILLE HOUSE~~

[Entre le 15 et le 19 novembre]

Attestée par la lettre n°307.

307/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)

Jeudi [19 novembre 1863]

Chère mère, mon père, absorbé par la correction de ses épreuves<sup>1</sup>, ne peut pas te répondre; il me charge de le faire et de te transmettre notre opinion longuement raisonnée. Si Miss Lewly<sup>2</sup> ne veut pas renoncer à ce mariage, et si elle s'obstine à rester là-bas, c'est en effet un excellent argument pour la faire revenir que de lui démontrer que sa présence en Angleterre est nécessaire pour faire agir les influences qui sont à notre disposition<sup>3</sup>. Mais nous ne comprenons pas la nécessité de ton départ immédiat pour Nice<sup>4</sup>. Si la pauvre enfant peut croire que les démarches désirées par elle peuvent être faites sans elle, elle cessera de croire urgent son retour en Europe; et c'est cette urgence que nous devons nous efforcer de lui démontrer. Je lui ai moi-même écrit dans ce sens; je lui ai donné à entendre qu'elle aurait plus d'action en

1. Il s'agit des épreuves du William Shakespeare.

2. A Halifax, Adèle Hugo, pour préserver son anonymat, se faisait appeler Miss Lewly.

3. François-victor pense plus particulièrement à Madame Milner-Gibson, en villégiature à Nice à ce moment-là.

4. Cette phrase sous-entend la présence d'une lettre disparue de M<sup>me</sup> Victor Hugo ~~ou de Charles~~ à Hauteville-House: n°306.

*son mari*

Angleterre même que près de cet homme. Et je ne désespère pas de la convaincre. Voilà notre sentiment. Nous pensons que tu le partageras. Je t'embrasse, et j'embrasse mon Charles.

Ton fils respectueux

V

---

Aut.MVH, [α331]

## 308/CHARLES HUGO A SON PERE ET A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR

(par Madame Boisnet<sup>1</sup> avec prière de la  
mettre à la poste pour vous)

Paris, 19 nov. 1863

Mon père bien aimé, je viens de vous  
envoyer par Jersey une dépêche, intelligible  
pour vous seuls et très laconique, par laquelle  
je vous prie de suspendre toute sommation  
jusqu'à nouvel ordre. J'espère que cette  
dépêche sera arrivée à temps pour empêcher  
Victor d'envoyer sa lettre par le paquebot  
transatlantique de samedi.

Nous avons pensé, en effet, qu'il fallait  
avant tout user de tous les moyens pour arriver  
au mariage. Il en reste encore un, qui sera  
peut-être décisif et dont on a pas encore usé:  
c'est d'agir sur M.P. par le ministère de la  
guerre anglais. Si, comme je l'espère, Adèle a  
en son pouvoir des lettres où M.P. s'engage, il  
y aura peut-être là matière à une mise en  
demeure légale, non de notre part, mais de la  
part de l'administration militaire d'où  
l'avenir de M.P. dépend. Ce serait, alors, une  
question de moralité, à laquelle il ne pourrait

---

1. Nous n'avons pas pu identifier ce personnage.

se dérober qu'en sacrifiant sa carrière<sup>2</sup>. Adèle n'eut-elle pas de lettres suffisantes que la démarche de M.P. à Guernesey lorsqu'il est venu la demander l'engagerait complètement. (Et ma mère affirme qu'il lui a positivement demandé la main d'Adèle)<sup>3</sup>.

Ceci admis, le plus pressé c'est de voir M<sup>me</sup> Milner-Gibson qui est à Nice. En conséquence, j'ai, de concert avec elle, décidé le départ immédiat de ma mère pour Nice. Elle y sera lundi ou mardi. Elle partira dimanche soir. Elle sera revenue dans cinq ou six jours.

M<sup>me</sup> Milner-Gibson est une femme d'un grand coeur à qui l'on peut se fier. Elle vient d'ailleurs de perdre son fils<sup>4</sup> et comprendra ces deuils de famille. M<sup>me</sup> M. Gibson dira à ma mère ce qu'il faut attendre d'efficace d'une pression administrative sur ce monsieur. Elle éclairera, en tous cas, la situation d'Adèle au point de vue de ses droits légaux et de ce qu'elle peut revendiquer de la loi anglaise. La condition première des démarches de Madame

2. Colfavru, dans son livre intitulé: Du Mariage et du Contrat de mariage en Angleterre et aux Etats-Unis (1868), précise que: "toute promesse de mariage en Angleterre, est un contrat sérieux; celle des parties qui viole la foi donnée devient passible d'une action en dommages-intérêts au profit de la victime de sa trahison.

3. Il ne peut s'agir que de la visite que le lieutenant Pinson a effectuée à Hauteville-House le 25 décembre 1861. Il en est reparti le lendemain et rien ne semble prouver qu'il ait demandé Adèle en mariage. Madame Victor Hugo donnerait-elle cet argument pour convaincre les habitants d'Hauteville du bien-fondé d'une mise en demeure légale?

4. Mère de nombreux enfants, deux seulement survécurent, Jasper Milner-Gibson de Theberton-House et Géry Milner-Gibson Cullum de Hardwick House, né dans le Suffolk.



Gibson serait le plus grand secret. Elle obtiendrait de son mari une entremise auprès du ministre de la guerre qui, confidentiellement, ferait part à M.P. de la position grave où il s'est mis et l'inviterait à régulariser par un mariage une situation des plus délicates, celle d'un officier anglais qui compromet et perd une jeune fille après avoir abusé de sa confiance.

Tu peux t'en rapporter à ma mère pour concilier toute discrétion avec toute action. Elle ne mettra rien en péril et la marche de l'affaire devra porter coup sans bruit.

J'ai donc pensé qu'une lettre de sommation adressée dès à présent à M.P. pourrait nuire aux démarches officielles et le faire se buter, par point d'honneur, à refuser, sous l'intimidation exercée par nous, ce qu'il accepterait de l'autorité qui lui est hiérarchiquement et disciplinairement supérieure. Ce monsieur, pour peu qu'il soit bravache, ne se ferait pas faute de prendre les choses de haut.

- (J'interromps ici ma lettre dont une grande partie devient brusquement inutile. On m'envoie dire du télégraphe que ma dépêche ne peut être transmise à Jersey!).

Enfin! Que Victor aie écrit ou non, ma mère va néanmoins tenter de tout sauver par l'entremise de Madame M.Gibson.

Si tout échoue, nous verrons alors à aviser à des moyens coercitifs de la nature de ceux dont me parle Victor.

Ma mère pense que ni Bruxelles, ni Paris ne conviendrait comme séjour. Elle va voir ce que c'est que Nice, comme moyen d'existence et s'y fixerait avec Adèle plutôt que dans les deux autres villes.

Pourquoi trouvez-vous bon qu'Adèle reste provisoirement en Amérique. Il me semble que le mieux serait- si c'était possible- d'aviser à la faire revenir, dès que l'impossibilité légale du mariage nous aura été démontrée. Tant qu'elle sera là-bas, on doit tout craindre de son extravagance. Elle ne relève là que d'elle même. Une fois au pouvoir de sa famille, on la dirigerait et on la gouvernerait.

Il est néanmoins indispensable qu'elle reste là encore un mois ou deux, jusqu'à terminaison de l'affaire par la voie Gibson; et, en attendant, il faut qu'elle vive. Pour cela, mon bon père, il est nécessaire de régulariser sa position financière. Si coupable qu'elle soit, on ne peut la laisser mourir de

faim et de froid.- Dis donc à ma mère qu'elle somme tu comptes envoyer provisoirement à Adèle, et sous toute réserve d'approbation de sa conduite.

Ma mère me charge également de te prier d'envoyer immédiatement ici la traite qu'elle te demande depuis trois semaines. Elle ne sait plus que devenir. Elle est forcée de faire des emprunts, et pour son départ en particulier, il a fallu mettre ce pauvre Meurice, qui n'a pas trop d'argent, à contribution. Si tu avais envoyé à ma mère ses mois arriérés, cela ne serait pas arrivé.

Ainsi, mon bon père, fais immédiatement expédier ici le montant de ce que te demande ma mère. Voici deux mois qu'elle n'a rien reçu de toi<sup>5</sup>.

Elle trouvera à son retour l'argent que tu lui auras envoyé.

Du courage et, en somme, de l'espoir! Nous ne pouvons rien à tout ce qui se passe; mais ce qui doit nous consoler c'est qu'en somme il sera possible, vû les distances qui nous sépare de l'Amérique, de garder la chose secrète. Il n'y aura de sacrifié que l'avenir d'Adèle, mais elle l'aura voulu.

---

5. Victor Hugo dans la réponse qu'il adresse à sa femme et à son fils le 21 novembre, régularise immédiatement la situation financière de sa femme.

Je t'embrasse et j'embrasse mon bon  
Victor.

Ton fils respectueux

Charles Hugo

Nous avons trouvé ici comme prétexte  
plausible au voyage de ma mère à Nice qu'elle  
allait demander à M<sup>me</sup> Gibson d'intervenir  
auprès du ministère de la guerre pour obtenir  
de lui que M.P. fut envoyé en garnison cet  
hiver en Angleterre, afin qu'Adèle pût éviter  
la fatigue terrible du Canada et se rapproche  
de sa famille. La chose a très bien passé.

---

Aut.MVH, [α631]

310/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[20 et 21 novembre 1863]

H.H., vendredi 20 [novembre 1863].

J'ai reçu hier, mon Charles, cette charmante petite chose Chez Victor Hugo. Je vais écrire à M. Lecanu, dis-le-lui, à M. Maxime Lalanne<sup>1</sup>, et à MM. Cadart et Luquet qui m'ont écrit une lettre vraiment très noble et honorable au dernier point pour eux. Les douze eaux-fortes de M. Lalanne ont ici le plus grand succès. Le libraire Barbet, de High-street, les a vues, et a dit à Victor qu'il allait faire venir l'ouvrage de Paris. Quant au texte, il est excellent et charmant. Je t'y ai reconnu souvent. Tu y es dans maint endroit. Il y a ça et là des mots qui sont plus qu'écrits, ils semblent dits. M<sup>me</sup> Drouet me disait: On croit entendre parler M. Charles.

Je suis accablé de travail pour finir vite ce Shakespeare<sup>2</sup>. Les jours sont très courts et je ne puis écrire à la lumière. De là d'innombrables lettres en retard. Explique cela en particulier à M. Busquet quand tu le verras. Il m'a écrit une bonne et bien gracieuse

1. Dans la lettre de remerciement qu'il lui enverra, en effet, le 26 novembre, il lui fera ce compliment: 'Vos douze admirables eaux-fortes sont tout un petit poème où ma maison n'apparaît comme transfigurée.'

2. Treize jours plus tard, le poète notera dans ses agendas: '-aujourd'hui 2 X<sup>bre</sup> j'ai fini Shakespeare.'

lettre. Je vais lui répondre. Je vois avec plaisir votre petit nuage dissipé<sup>3</sup>.

(Samedi 21. Ta lettre m'arrive. J'avais commencé ceci que je t'envoie tout de même. Quant à ta lettre, je vais causer avec Victor et tu trouveras ma réponse sous cette même enveloppe.).

---

Aut. IN II, p:457.

3. Nous n'avons pas encore découvert cette lettre de Busquet qui semble pourtant se trouver à la Maison Victor Hugo.

320/(VICTOR HUGO A SA FEMME ET A SON FILS, CHARLES)

H.H. 21 9<sup>br</sup>• samedi. [1863]

N° 13
 L'avis que Victor vous a écrit de ma part, chère amie, et toi, mon Charles, est plus que jamais le seul juste à mes yeux<sup>1</sup>. On ne force pas un homme à se marier. Tout procès de ce genre se résout par des dommages intérêts. Or la seule idée d'un raccomodage de l'honneur avec de l'argent fait horreur. Quant à la menace d'un duel, elle ne fait que le contraindre au refus du mariage par la nécessité de prouver sa bravoure. Donc la coercition étant impossible, la sommation est inutile. Il n'y a qu'un parti à prendre. Laisser là cet homme, reprendre Adèle- réparer autant que possible par le silence son acte injustifiable. J'aurais absolument déconseillé le voyage de Nice. Nul avantage et mille <inconvénients>. Le ministère anglais n'a aucune pression à exercer sur un officier qui refuse de se marier. Il nous dira: adressez-vous aux tribunaux. Or un procès serait scandale et honte pour Adèle. Il n'y a donc rien à faire de ce côté là. Seulement voici le

---

1. Lettre n°307 du corpus.

danger: nous avons le secret dans nos mains, nous ne l'avons plus. M<sup>me</sup> Milner-Gibson sera discrète, mais son mari le sera-t-il? Le ministre de la guerre le sera-t-il? Non, évidemment; ne fût-ce que pour plaire à Bonaparte, les ministres anglais ne sont pas mes amis<sup>2</sup>, et ils riront tout haut de la communication. De là ébruïement et la chose arrivera peut-être aux journaux, mariage publié puis démenti et le reste. Ridicule pour nous deshonneur pour Adèle, <reprendre Adèle>, lui faire passer un an avec sa mère à Bruxelles à Paris ou à Nice, puis annoncer à nos amis que le mariage étant peu régulier et pas fait devant le <consul> était nul de droit, et que nous l'avons fait rompre; et ma fille rentrée à Hauteville-House s'appellerait Madame Adèle. Plus tard, un vrai mariage possible. Voilà la seule solution dans la situation odieuse où nous sommes.

Mon Charles, envoie cette lettre à ta mère. Il serait bien heureux qu'elle n'eût pas été à Nice. Qu'elle s'arrête, s'il en est temps encore. Je t'envoie une traite pour elle à vue<sup>3</sup> sur Mallet frères de 1,135 f qu'elle me demande

2. Il y avait eu, depuis quelque temps déjà, des rapprochements politiques, économiques et diplomatiques entre la France et l'Angleterre.

3. La lettre de change (ou traite), payable à vue, est payable à présentation; c'est à dire qu'elle ne nécessite pas d'échéance.



et qui se décomposera comme je l'indique ci-à côté.

1° Ma femme- du 15 août au 15 décembre	
Quatre mois à 300 par mois	1200 fr
2° Exédent de dépense pour	
le ménage en commun avec Charles-	235
3° Envoi actuel à Adèle-	300

Adèle a pris plaisir à se brûler de ses propres mains. Par cet acte inconcevable d'écrire à tout le monde, aux plus étrangers (M. Bretonnière à Laval!<sup>4</sup>), ce mariage qui n'existait pas, elle a tout perdu. Ici nous gardions le silence. Il y avait secret absolu. Elle revenait M<sup>lle</sup> Hugo ayant passé six mois chez des amis en Angleterre. Toute cette aventure était cachée et couverte, c'est elle qui, sans que je puisse deviner son motif, a tout publié, tout dévasté, tout rendu irréparable.

Songez à ce que je vous écris. Il n'y a plus que cela à faire. Je vous embrasse tendrement tous les deux.

Aut.

MV4 n° 134 - d<sup>h</sup> 113

4. Nous n'avons pas retrouvé d'indices sur ce personnage, présent pourtant dans les agendas du poète.

330/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

CHARLES HUGO A SON PERE

+

A-

Paris

Mercredi 25 novembre [1863]

Je ne suis pas partie, cher ami, j'ai eu la fièvre dimanche <.> D'ailleurs je trouvais convenable de ne rien faire avant d'avoir ta réponse à la lettre de Charles. Tu déconseilles mon voyage tu as bien entendu la responsabilité de ton nom et de ta situation et je resterai. Mais la situation d'Adèle ne peut nous être indifférente. Elle est malheureuse aime et n'est pas aimée<,> à l'heure qu'il est elle n'a plus de nom et sent sa vie perdue. Elle demande du secours et l'on se croise les bras. Je suis également mère pour tous mes enfants et ne voudrais pour rien que mes fils se risquassent dans une aventure périlleuse et incertaine mais entre la sommation ou la supplique adressées à Mr P.... il y a milieu. Je pense que Victor aurait pu écrire à Mr P... afin de provoquer une explication (la forme eut été à trouver) Adèle est si cadencée que nous ignorons en

somme les motifs du refus de M<sup>r</sup> P... l'échappée d'Adèle lui fait, croire avec raison, que ce n'est que contraints et forcés que nous avons envoyé nos consentements. N'aimant pas ou plus la pauvre enfant il se soucie d'autant moins de l'épouser qu'il ferait ce mariage malgré la famille. Il déserte une femme désertée des siens. Nous sommes en résumé dans une nuit dont il faudrait avant tout sortir. Je voulais, allant à Nice, non que M<sup>me</sup> Gibson, dont je suis sûre, fit agir officiellement mais agit seule officieusement et directement sur M<sup>r</sup> P.... Elle lui eût écrit dans la <mesure> de femme du monde. Il eut répondu et nous eussions été fixés. Encore une fois Adèle nous demande un appui moral et de lui tendre le coeur comme la main<sup>1</sup>. Nous ne savons dans son désespoir où elle peut en arriver si nous ne la connaissons que pour lui donner du pain.

Mon ami on ne compte pas avec ses enfants surtout dans l'extrémité où est Adèle. Un mot de toi serait une force dont elle a besoin.

---

1. Adèle avait demandé à sa famille de convaincre le lieutenant Pinson de la nécessité d'un mariage.

B-

CHARLES HUGO A SON PERE

Mon père chéri,

Tu as dû recevoir un numéro du Fidèle et un de la Vie Parisienne où il est question de Chez Victor Hugo<sup>2</sup>. L'Indépendance en a parlé deux fois. Le Charivari, le Peuple, des journaux de théâtre, la Gazette des Etrangers de de Pène en ont également parlé. Il y a encore aujourd'hui dans le Fidèle un article de Jourdan<sup>3</sup> que [je] t'envoie.- Il est bien entendu que je ne suis pour rien dans cette publication. C'est même pour celà que je n'ai pas mis les pieds aux journaux à cette occasion et que tout ce qui se fait de réclames et d'articles se fait par la force des choses et de ton nom.- Je remercie néanmoins Madame Drouet de son gentil petit mot et je lui envoie en même temps mes souvenirs les plus affectueux-

Tu seras bienheureux de voir que ma mère n'est pas partie et que ton mot est arrivé à

2. L'article de la Vie Parisienne peut être consulté en Appendice (8). Par contre, nous n'avons trouvé aucune trace d'un journal ou d'une revue intitulé Le Fidèle pour les années considérées.

3. Louis Jourdan, démocrate actif, collaborait à de nombreux journaux: le Siècle, l'Illustration...

temps. J'avais pensé qu'il valait mieux attendre ton avis, mais, je l'avoue, c'était une approbation que j'attendais. Enfin, il en sera fait comme tu le juges convenable.

L'argent emprunté à Meurice va lui être rendu; je te prie seulement pour l'avenir de bien payer, à époque fixe, (le les) mois de ma mère qui est distraite, oublieuse et se laisse acculer à être sans le sou.

Je pense qu'en attendant le retour d'Adèle, elle ne peut être mieux qu'auprès de moi, surtout s'il faut qu'elle conduise Adèle soit à Bruxelles, soit à Nice.

Je t'embrasse.            Ton fils respectueux.

C.

340/(FRANCOIS-VICTOR A SON FRERE, CHARLES

[Entre le 25 et le 29 novembre 1863]<sup>1</sup>

Mon cher Charles,

J'ai reçu aujourd'hui d'Halifax deux lettres, l'une d'Adèle l'autre de P. La lettre de celui-ci, polie, froide, annonce une ferme détermination de ne pas épouser. Il a été étrangement surpris de la nouvelle publiée par les journaux d'après laquelle le vicomte Victor Hugo lui faisait l'honneur non sollicité de lui donner sa fille.

Adèle est arrivée en Amérique, dit-il, de son autorité privée, lui annonçant qu'elle faisait le voyage en compagnie d'une amie. Une maladie qui le tenait alité l'a empêché longtemps d'aller la voir. Quand il l'a visitée, elle lui a fait part de sa détermination de partir bientôt, projet dont, malgré sa vive insistance à lui, elle a continuellement retardé l'exécution; en vain il l'a pressée de partir, elle a constamment allégué quelque prétexte pour rester. Il m'a

1. Ce document est extrait du livre d'Henri Guillemin: l'Engloutie. L'auteur le place à la fin de l'année 1863. L'étude du contenu nous incite à préciser qu'il s'agit probablement de la lettre à laquelle Madame Victor Hugo fait allusion, le 29 novembre (n°350).

alors (il y a environ deux mois et demi) écrit une lettre où il me faisait part de la démarche grave d'Adèle et disait ne pas pouvoir donner suite au projet de mariage dont elle lui parlait. Comme cette lettre n'a pas été suivie d'une réponse de ma part, il en conclut qu'Adèle, qui s'était chargée de l'envoyer, l'a interceptée<sup>2</sup>. Il conclut en me suppliant de la rappeler au plus vite. Elle vit à Halifax dans un appartement peu convenable pour elle; elle sort seule en ville, exposée à rencontrer les officiers de la garnison. Voilà à peu près le résumé de sa lettre.

Adèle m'écrit d'autre part qu'elle est décidée à revenir prochainement en Europe, que M.P. doit partir pour l'Angleterre lui-même, s'il n'est déjà parti. Elle me conjure, en post-scriptum (si, comme on le lui annonce, il s'est déjà embarqué), de m'informer de son adresse au ministère de la Guerre et de l'y retenir jusqu'à son retour à elle. Car "si nous le perdons de vue, dit-elle, nous perdons toute influence sur lui". Elle fait le rêve de l'enlever en Ecosse et de l'épouser en quelque sorte malgré lui en présence de deux témoins

---

2. Selon toute vraisemblance, il s'agit de la lettre dont il est question le 17 septembre.

français, assistés par moi<sup>3</sup>. La pauvre enfant est égarée par cette passion dans l'irréalisable. Voilà la situation dans toute sa tristesse.

L'important, désormais, est de rappeler Adèle au plus vite, quitte à exercer plus tard une pression sur l'homme. Mon père prie maman de la recevoir et de la surveiller pendant six mois dans le lieu que maman choisira. Ce n'est nullement un bannissement. Comment notre bien-aimée mère a-t-elle pu prêter une pareille idée à mon père? Ma mère doit comprendre qu'il est impossible qu'Adèle séjourne immédiatement en Angleterre. Il faut laisser s'écouler un temps suffisant pour expliquer la cassation du mariage. Ce temps, maman le passera avec Adèle soit à Bruxelles, soit à Paris, soit à Nice, où elle voudra. Je suis doublement désolé de cette fatale nécessité; notre maison est une tombe, sans maman; nous vivons dans un sépulcre mais il faut avant tout accomplir notre devoir.

Courage et confiance. Reprenons notre Adèle et cette fois ne la laissons plus s'envoler. Hélas, c'est une gracieuse

---

3. L'Ecosse avait la réputation de faciliter les formalités de mariage, par rapport à tout autre pays d'Europe. De nombreux couples illicites partaient là-bas pour faire légaliser leur union.



générosité de maman qui lui a permis de s'embarquer sur cet abîme<sup>4</sup>. Je t'embrasse.

Ton Victor

P.S. La pension d'Adèle est accordée. Mon père envoie l'argent. Qu'a donc dit M<sup>me</sup> Gibson?

---

L'engloutie, Henri Guillemin, p.114-115.

---

4. Nous ne sommes pas parvenus à interpréter cette allusion.

*en fait,  
pas la même chose -*

350/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Dimanche

29 novembre [1863]

Ce qu'écrit Victor, tout [en] m'y attendant, m'a bouleversée<sup>1</sup>. L'avenir de ma fille est perdue. Je ne vois rien à faire pour elle que de lui consacrer le peu d'années qu'il me reste à vivre. Mon courage m'aidera à les prolonger j'ai besoin de rester le plus possible dans l'intérêt de la pauvre enfant il faut qu'elle revienne tout de suite afin que je la dirige. On ne peut l'abandonner à elle-même elle ne voit plus clair, en ce moment, dans sa situation. J'espère que mes conseils et son orgueil si profondément blessé la guériront de sa folle passion. Si elle ne peut revenir sur le passé et refaire sa vie elle cessera au moins de souffrir. Mon intention est d'aller passer avec elle l'hiver à Nice, ville où [on] ne (sont sent) qu'à moitié l'étranger<sup>2</sup>. Je ne pourrais vivre dans un lieu où l'on ne parle pas ma langue et où l'esprit et le coeur sont

---

1. Lettre n°340 du corpus/

2. Le comté de Nice avait été cédé par le Piémont à la France en 1860. L'intégration se faisant progressivement, il n'est pas étrange que Madame Victor Hugo le considère encore comme un territoire à part.

(réf. 2511)

dépaysés. Charles a été à l'office des paquebots américains<sup>3</sup> [.]. Le passage d'Angleterre à Halifax coûte 550 francs. Il a demandé si en déposant la somme à l'office on pourrait délivrer, sur cette garantie une passe<sup>4</sup> pour le parcours du voyage. Au lieu d'envoyer l'argent à Adèle nous lui eussions envoyé cette passe de façon que l'argent destiné à son voyage n'ait pu être employé autrement. L'employé auquel Charles s'est adressé a répliqué qu'il allait en écrire à l'administration et que nous aurions la réponse demain ou après-demain. Il a été convenu que si on n'usait pas de la passe et que la rendant on rembourserait l'argent.

Le billet menant seulement en Angleterre il serait nécessaire qu'Adèle eut à sa disposition une soixantaine de francs pour venir d'Angleterre en France. Si tu ne lui a pas encore fait partir les deux cents francs que tu comptes lui envoyer tous les mois, pour sa pension, ajoute soixante francs à la somme. Jète la traite à la poste au plus tard jeudi prochain pour qu'elle soit à Londres samedi matin. Il y a un paquebot, il y a un paquebot

3. Nous n'avons rien trouvé à ce nom exact. Par contre, le guide Joanne sur les îles anglaises mentionne l'existence de la Compagnie Générale Transatlantique, Paquebots-Poste français dont le siège social se situe: 6, rue Auber, Paris. Les départs sont effectués du Havre et de New-York tous les samedis.

4. Un billet permettant le passage d'Halifax en Angleterre.

qui part tous les samedis d'Angleterre pour l'Amérique. Si tu retardes l'envoi sera retardé d'au moins huit jours Adèle ne puit revenir trop vite. Envoie-moi immédiatement, si tu peux, une traite de 550 francs pour que j'aïlle faire le dépôt à l'office de Paris. Si j'avais ce qui est possible la traite jeudi soir le dépôt pourrait être fait vendredi et je pourais de mon côté envoyer la passe à Adèle par le prochain départ.

Je t'en prie, mon ami, ne recule pas. d'une minute l'affaire.

---

Aut. MVH, [α 137]

353/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H. 1<sup>er</sup> X<sup>br</sup>\* [1863]

Relevez-vous tous et toutes. Cet homme est un misérable- et le plus vil des drôles. Il couronne un mensonge de dix ans<sup>1</sup> par un congé hautain et glacé. C'est une âme noire et bête. Eh bien, félicitons Adèle. C'est un grand bonheur qu'elle n'ait point épousé cela. Pas d'abattement. Tout peut se réparer, si Adèle veut. Qu'elle s'arrache à ce songe, à cet affreux rêve, à ce cauchemard qui est la folie<sup>2</sup> et non l'amour. Agis sur elle, toi, chère amie, toi, si grand coeur et si noble esprit. Qu'Adèle revienne vite. Nous dirons que le mariage, n'étant pas fait devant le consul de France, était nul en France<sup>3</sup>, et que l'homme ne nous convenant pas, nous l'avons fait rompre. Victor et moi avons déjà un peu ébauché cela ici. Dans six mois, Adèle reviendra à Hauteville. Elle s'appelera Madame Adèle. Voilà tout. Elle est d'âge à être damée, et nous n'avons pas de compte à rendre. Qu'elle

1. Les premiers contacts d'Adèle avec le lieutenant Pinson datent d'environ 1853, époque où la famille Hugo habitait encore Jersey.

2. Ce mot, si chargé de douloureuses réminiscences pour le poète, est prononcé ici pour la première fois.

3. La législation anglaise prévoit l'annulation du mariage lorsque celui-ci a été intentionnellement célébré sans obtention préalable d'une licence émanant de l'autorité compétente.

traverse ce moment-ci, qu'elle s'arrache à ce mauvais gueur, qu'elle revienne, je me charge du reste. Elle oubliera. Elle guérira. La pauvre enfant n'a pas encore été heureuse. Il est temps qu'elle le soit. Je donnerai pour elle des fêtes à Hauteville House, j'y apporterai toutes les intelligences, je dédierai à Adèle des livres<sup>4</sup>, je ferai d'elle ma couronne de vie: aussi je célébrerai son exil, je réparerai tout<sup>5</sup>.

Si un imbécile a eu le pouvoir de déshonorer, Victor Hugo aura bien la puissance de glorifier. Je veux que cette enfant soit heureuse. Plus tard, guérie et souriante, nous la marierons fièrement à un honnête homme. Que ce vil soudard disparaisse de notre pensée. Efface-le, toi, de l'esprit et du coeur d'Adèle. Il est impossible, inadmissible même, que tu n'aies pas ce pouvoir. Maintenant calme-toi, rassérène-toi, c'est un instant à passer, appuie-toi sur moi pour le bonheur de notre pauvre enfant. Je veux pour elle le possible et l'impossible. C'est un malheur qu'elle ne soit pas mariée, mais c'est un bonheur aussi d'avoir échappé à ce mari, c'est une protection de

4. Un des projets de dédicace pour le William Shakespeare fut en effet: 'Je dédie à ma fille Adèle ce livre fait pour son frère François-Victor. Qu'ils l'aient à eux deux comme ils ont mon coeur.' L'ouvrage finalement sera simplement dédié: 'À l'Angleterre.'

5. Victor Hugo reconnaîtrait-il qu'il n'est pas tout à fait innocent dans la triste aventure de sa fille?

Dieu. Maintenant guérissons-la à force d'amour. Sois tranquille. Aie la même volonté que moi. Tout peut se réparer. Tout ira bien. Faisons vite revenir Adèle. Je t'embrasse, et j'embrasse mon Charles bien-aimé. Tout ce que j'écris est pour vous deux.

Voici une lettre pour Adèle<sup>6</sup>. Elle est écrite depuis douze jours. Victor pense que tu ferais bien de l'envoyer isolément et que l'effet pourrait être décisif sur son esprit. Je t'envoie les 550 fr pour sa passe et les 250 fr que tu me demandes pour elle, et une traite de 500 fr sous ce pli. Prends garde qu'elle emploie l'argent à suivre cet homme. Charles m'écrit que tu as remboursé immédiatement les 960 fr à Paul Meurice. C'était urgent. Cet emprunt pouvait le gêner.

Adresse:

Madame Victor Hugo  
 Chez M. Ch. Hugo  
 4, rue neuve de l'Université  
 au coin de la rue Grenelle S.9.  
 Paris.  
 France.  
Viâ London

Timbres postaux:

Guernsey Dec 2 63  
 Angl Amb Calais  
 4 Dec 63

Aut.MVH vol II, [α135 b]

6. Cette lettre a malheureusement disparu.

no 135 A. 1/2 N H  
 " B α 114

(ref.  
 12798)

355.0/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)

[ 13 et 15 décembre 1863 ]

[Dimanche 13 décembre 1863]

Tu sais déjà, chère mère, que nous avons reçu une nouvelle lettre d'Halifax<sup>1</sup>. Adèle poursuit la réalisation de son rêve à travers des chimères de plus en plus absurdes. La voilà qui songe à endormir ce monsieur par le magnétisme, et à l'épouser endormi. L'opération coûterait 5000 francs qu'elle prie mon père de lui avancer sur sa dot. Le magnétiseur ne serait payé que s'il réussissait. Outre le magnétiseur, il faudrait avoir sous la main, tout prêts pour la cérémonie deux témoins et un ministre! Tu vois que la pauvre enfant perd la tête à la recherche de son triste idéal. Nous craignons qu'il n'y ait à côté d'elle quelque charlatan qui cherche à exploiter sa passion et qui lui ait indiqué ce moyen de la satisfaire. Quoi qu'il en soit, il est urgent de la tirer de là-bas? Mais comment? Voilà la question. Cèdera-t-elle à nos conseils, à nos supplications?

1. Lettre non retrouvée à ce jour, mais attestée par l'agenda du poète à la date du 8 décembre: 'Lettre inquiétante \_\_\_\_\_ A.' (



L'expédient d'une passe n'assure rien. Mon père fait remarquer qu'elle peut la vendre. La question, ce serait que quelqu'un la ramenât. Mais qui? Attendons sa lettre de Mardi prochain. Nous verrons alors qu'elle sera sa disposition d'esprit. Peut-être nos avis auront-ils eu quelque influence. Espérons. Le prochain départ du paquebot pour Halifax est fixé au Samedi 26. Voici l'adresse: Madame Pinson, 33 North Street. Halifax. Nova Scotia. Amérique. Via Liverpool<sup>2</sup>.

J'ai fait la commission relativement à Julie<sup>3</sup>.

C'est demain ta fête, chère mère<sup>4</sup>. Hélas! que ne sommes-nous réunis autour de toi pour la célébrer. Ce serait si doux. Je ne puis que t'envoyer isolément ma plus tendre vénération.

V.

J'embrasse mon Charles.

Mardi matin.

P.S. J'oubliais de te dire qu'Adèle déclare avoir maintes lettres où ce drôle lui promet de l'épouser. Elle a fait faire un

2. Adèle a quitté l'hôtel Victoria pour emménager, semble-t-il, chez les Saunders.

3. Madame Victor Hugo désirait offrir un cadeau à sa soeur pour ses étrennes. Elle avait chargé François-Victor de s'en occuper.

4. François-Victor semble avoir continué sa lettre le lundi. En effet, elle est datée du 13 décembre, et la Sainte Adèle est fêtée le 15.

coffret où ces lettres sont soigneusement  
enfermées<sup>5</sup>.

---

Aut.MVH, [a334]

---

5. Précisons qu'aucune de ces lettres n'a été retrouvée.

355.1/VICTOR HUGO A SA FEMME

[Entre le 13 et le 16 décembre]

Attestée par la lettre n°355.2.

NON ! MME V.H. RÉPOND  
À LA LETTRE DU  
1/12/63

355.2/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

ConfidentielleJeudi 16 <sup>17</sup> [décembre 1863]<sup>1</sup>

Je recois ton mot cher ami. Je te remercie et vous remercie tous d'avoir pensé à ma fête et à celle de notre Adèle, dans ce douloureux moment de dispersion. J'ai envoyé à Adèle les huit cents que tu lui destinais, non par traite, mais avec un titre équivalent et qui nous assure la rentrée de la somme dans le cas où Adèle serait déjà en route. J'ai agi sur le conseil de M<sup>r</sup> Marcuard qui me paraît fort honnête homme. J'aurais pu payer d'avance ici le passage d'Adèle mais M<sup>r</sup> Marcuard m'a dit que les administrateurs des bateaux anglais étaient d'une probité suspecte et tenaient plus à l'argent qu'aux conventions faites que j'avais peu de chance dans le cas prévu où la passe ne serait pas utilisée d'être remboursé. Que de plus mon procédé étant inusité le voyageur pourrait être tracassé. J'ai donc fait pour le mieux. J'ai écrit à Adèle et la presse de revenir, mais quelque diligence qu'elle fasse elle ne peut nous arriver avant le 20 janvier.

---

1. Madame Victor Hugo a fait erreur sur le jour, le 16 décembre de l'année 1863 étant un mercredi.

Il y a bien un départ d'Halifax le 24 de ce mois mais je doute qu'Adèle ait ma lettre et le titre inclus assez à temps pour profiter de ce passage elle est <rejeté> forcément au suivant ce qui l'ajourne à quinzaine. J'ai envoyé à la pauvre enfant ta douce lettre elle a grand besoin de se sentir aimée et soutenue des siens dans sa douloureuse épreuve. C'est Charles qui a rendu à Meurice l'argent emprunté <;> Charles m'avait bien dit qu'il avait cent francs sur la somme pour un paiement qu'il avait à faire mais non cent soixante. Je vais m'expliquer avec lui. je vais bouloter<sup>2</sup> comme je pourrai avec les trois cents francs que je recois je ne crois pas possible d'aller au mois avec la somme, mais pour ne pas multiplier les envois j'emprunterai les 100 francs que tu m'as retenus à Auguste et tu m'enverras 500 francs le 25 janvier prochain au lieu des 400 francs convenus. J'aurais un bulletin politique excellent à vous faire mais je ne puis avoir d'autre pensée que celle de ma fille<sup>3</sup>.

Je t'embrasse d'un coeur brisé et tout à toi.

A.

2. Ce terme existe déjà au 19 siècle, mais s'écrit généralement 'boulotter'. On trouve pourtant parfois la forme avec un seul 't'. Il signifie 'manger', dans le langage argotique. Un autre sens, beaucoup plus ancien, existe, mais il n'est presque plus usité au 19<sup>ème</sup>: se laisser vivre, vivoter.

3. L'étude des journaux n'a pas paru montrer de nouvelles politiques exceptionnelles.

Pour mon mari-  
Confidentielle

---

Aut. MVH, [α 136]

356/(FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE)

Entre le 8 et le 13 )  
 [Fin décembre 1863]<sup>1</sup>

Chère mère, rien de nouveau de là-bas. Notre correspondante n'avait pas reçu nos lettres collectives au départ du dernier paquebot. Nous ne pouvons donc pas savoir encore quelle impression a été produite sur elle. Acceptera-t-elle notre avis? Ou s'entêtera-t-elle à la poursuite de l'impossible? La lettre que nous avons reçue Mardi nous prouve qu'il y aura un conflit moral bien grave avant que notre conseil soit suivi.- Elle était, à la dernière date, plus obstinée que jamais à épouser l'homme malgré lui. Elle avait même, dit-elle, trouvé un magnétiseur qui ferait l'opération. Il ne lui manque plus que l'argent, et elle prie mon père de le lui envoyer. Nos craignons qu'elle ne soit entourée là-bas de charlatans qui veuillent l'exploiter; et nous regrettons que, dans les circonstances actuelles, tu aies pris sur toi d'envoyer le prix du passage. Elle pourrait bien se servir de la somme pour un but tout autre que celui

1. Le contenu de cette lettre tend à prouver qu'elle se situe entre le 8 décembre (date de la réception de la lettre d'Adèle) et le 13 (jour où François-Victor écrit à nouveau à sa mère).

que nous lui assignons<sup>2</sup>. Espérons toutefois que nos craintes ne sont pas fondées.- Elle nous apprend que le drôle avait refusé de l'épouser à Londres, il y a deux ans<sup>3</sup>, et qu'il compte épouser une autre femme au printemps prochain<sup>4</sup>. Et pourtant elle persiste dans son projet, malgré cet humiliant aveu. Quelle folle passion! Ne blâmons plus la pauvre enfant. C'est une malade qu'il faut sauver.

Je n'ai pas encore pu toucher l'argent destiné aux étrennes de Julie. Une rotonde Ecossaise avec chenille<sup>5</sup> est introuvable ici. D'ailleurs Julie s'est acheté récemment un manteau neuf. Ne trouveras-tu pas sage de lui donner autre chose? J'attendrais ta prochaine lettre pour faire l'achat.

J'embrasse mon Charles, et je t'embrasse, chère mère vénérée.

Victor

2. La crainte exprimée par François-Victor s'avèrera juste. Chaque fois que la somme du voyage de retour sera envoyée à Adèle, celle-ci l'utilisera à d'autres fins: pour payer les dettes du lieutenant Pinson par exemple.

3. Adèle a donc revu le lieutenant Pinson après son séjour à l'île de Wight en mars 1861. Mais alors, comme le fait judicieusement remarquer Henri Guillemin, dans *l'Engloutie*: "Pourquoi se décida-t-il malgré tout, à venir passer le jour de Noël à Hauteville-House cette année-là?"

4. Mademoiselle Agnès Johnstone, fille d'un ancien premier ministre en Nouvelle-Ecosse. Précisons toutefois que ce mariage n'aura pas lieu.

5. Il s'agit d'un ample manteau rond, avec pélerine descendant jusqu'aux coudes, en tissus écossais, orné d'une passementerie veloutée, de soie ou de laine, en forme de chenille.



Le prochain courrier pour là-bas<sup>6</sup> partira  
le Samedi 9 Janvier.

---

Aut.MVH, [α332]

---

6. Pour Halifax.

357/CHARLES HUGO A SON PERE

Mercredi 30 Dec. 1863

Mon père bien-aimé, j'ai à coeur de t'expliquer comment et pourquoi j'ai involontairement hypothéqué de 2000 f., il y a dix-huit mois, tes droits d'auteurs chez Guyot<sup>1</sup>. Il s'agissait de me meubler et ce n'est pas avec mes 125 fr. par mois que je pouvais y arriver. Comptant à ce moment, douce illusion, que Les Misérables<sup>2</sup> seraient joués à Paris, j'avais emprunté sur mes droits futurs à Guyot 2000 f. qu'il m'avait avancés de très-bonne grâce. Je comptais les lui restituer à la fin de l'année, puisque Les Misérables devaient se jouer dans le mois d'octobre suivant. L'interdiction des Misérables a tout changé et je me suis trouvé débiteur de Guyot qui s'est payé sur tes propres droits.

Ce que je tiens à établir, c'est que ces 2000 f. n'ont pas été consacrés à de folles dépenses; ils sont aujourd'hui représenté par mon mobilier qui vaut plus du double. Dans ce mobilier, il entre, outre les meubles, tous les

1. Guyot est le gérant de la Société des Auteurs dramatiques.

2. Paul Meurice et Charles Hugo avaient écrit pour la scène, une adaptation du roman les Misérables. Celle-ci fut représentée avec succès, à Bruxelles, au théâtre des Galeries-Saint-Hubert, à partir du 3 Janvier 1863. Mais elle ne put être montée à Paris, sur ordre du gouvernement.

H agent

ustensiles de ménage, de table, de linge, qui m'ont permis de donner à ma mère l'hospitalité qu'elle reçoit de moi aujourd'hui. En bonne logique ce n'est donc pas de l'argent dépensé, c'est de l'argent placé et à un taux considérable.

Tu as écrit à Meurice: j'ai dit à Charles de ne pas faire de dettes à Paris, parce que je les paierais.- Il ne s'agit pas ici de dettes, comme tu le vois, et, depuis que je suis ici, j'ai plus payé de dettes anciennes que je n'en ai fait de nouvelles.

Je viens encore, et ma mère te dira qu'elle a vu les <      >, d'achever le paiement d'une vieille dette de 1500 francs qui est venue me sauter au cou à mon arrivée à Paris. Cela, sur le maigre produit de la représentation des Misérables à l'étranger, aujourd'hui épuisé.

J'aurais mieux aimé que tu n'envoie pas le mot, cité ci-dessus, à Meurice. Il est tendre, je le sais, mais il me pose vis à vis de Meurice dans une attitude d'enfant qui ne convient pas à mon caractère et à mon âge. J'aime mieux, quand tu auras à me gronder, que ce soit de toi à moi.

Je suis au travail. Mais je ne veux rien en dire encore. J'aime mieux te faire la surprise- d'un chose finie- et te dire: voilà! Juges-moi<sup>3</sup>.

Puisque j'en suis sur Meurice, je crois que tu ferais infiniment mieux de lui envoyer d'avance et, par somme trimestrielle, pour m'être remise ma petite pension. Je suis forcé d'aller toucher tous les mois, ce qui me dérange car souvent Meurice n'a pas d'argent.- Il est resté cette année en retard de trois mois pour le paiement. Il fait dire que c'était pendant mon voyage. Une fois cette somme envoyée tu m'en aviserais par un mot et j'irais la toucher.

Ma mère te dira ce que c'est que nos dépenses. Si faibles qu'elles soient, elle a vu de près à quelle point elle dépasse le peu que tu me donnes. Tu auras à considérer, dans ta sagesse et dans ta tendresse, si tu ne doit pas me continuer après son départ de Paris le subside de 100 fr par mois que tu m'accordes en ce moment<sup>4</sup>. Je ne veux pas te dire mes charges, mais ma mère les sait.

3. A quelle oeuvre travaille donc Charles Hugo à cet époque-là? Nous n'avons pas trouvé de trace d'un projet précis.

4. Madame Victor Hugo résidant avec son fils, le poète avait augmenté la pension de celui-ci de 100 frs.

1864

1864

358/CHARLES HUGO A SON PERE

[1<sup>er</sup> janvier 1864]

Je vous souhaite à tous la bonne année, à toi, mon bon petit père, je n'ai rien à souhaiter que tu n'aies déjà, si ce n'est peut-être le retour de cette pauvre Adèle dans la raison et dans le droit chemin. Espérons!

---

Aut.MVH, [α635]

359/(VICTOR HUGO A SA FFMME)

[Fragments]

[Le 08 janvier 1864]<sup>1</sup>

amie,

joie. Ta

tes douces l

charmantes

sont notre

ices nous senton

coeur si grand et

nouvelles d'outre-me

tristes. Victor t'écrira dem[ain] les détails. Au reste, tu les sais, ou tu les pressens. Il y a là un pauvre être bien accablé, bien nâvrant et bien navré, et qu'il faut sauver de lui-même. Je t'envoie les 500 francs que tu attends le 14, payables sur ta signature chez Mallet. Tu trouveras la traite sous ce pli. J'y joins une lettre arrivée ici en retard pour toi. Le moment est venu, je crois, de commencer à dire qu'il y a eu fiançailles, selon la mode anglaise<sup>2</sup>, et non mariage, et que nous ne

1. Cette lettre, que beaucoup de chercheurs ont daté de novembre 1863, se situe, à notre avis, le 08 janvier 1864, et ce, pour les raisons suivantes: dans la lettre n°370 du corpus, il est question d'un mot du père à la mère; la n°380 répond au problème des fiançailles évoqué dans celle-ci; enfin, nous retrouvons trace, dans les agendas, des 500 frs envoyés avec ce pli, à la date du 08 janvier.

2. En Angleterre, l'intervalle entre les fiançailles et le mariage est en général beaucoup plus long qu'en France, ce qui laisse le temps convenable à la réflexion et donc parfois à l'annulation.

(ref. 2489)  
(ref. 1645)

voulons pas de l'homme, ce qui entrave la solution. Plus tard, nous dirons: il n'y a rien eu. Nous avons refusé.- Fais pour le mieux. Je t'embrasse et je t'embrasse.

---

Aut.MVH, vol III [α218]



## 360/VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

H.H. dim-<sup>10</sup> janvier [1864]<sup>1</sup> P10

Mon Charles, c'est à toi que j'avais écrit ce mot il y a deux ans, Meurice le connaissait par toi, et je n'ai fait que le lui rappeler<sup>2</sup>. Je vois avec bonheur que tu travailles. Pour toi pouvoir est synonyme de vouloir. Tu as le grand esprit, et dans le grand esprit est incluse la grande oeuvre. Fais la sortir. Mon intention a toujours été, mon <sup>fr</sup> Charles, d'élever ta pension à 200 francs par mois quand ta mère te quittera. Je le ferai d'autant plus joyeusement si je te vois travailler. L'important pour moi, c'est que personne, par ta faute, ne prenne ta place. Tu n'as qu'à dire: me voici. Et le me voici d'un homme tel que toi, c'est un grand ouvrage. J'arrangerai le paiement de tes  d'une <sup>→ dettes</sup> façon sûre et commode.- Mon Charles bien-aimé, sois heureux. Je te serre dans mes bras.

1. Dans les agendas du poète, nous trouvons trace de cette lettre à la date du 08 janvier. Or c'est un vendredi et non un dimanche. Notre hypothèse est la suivante: il a fait un brouillon le 08 et une lettre définitive le 10.

2. Ces deux documents, de Victor Hugo à son fils, (1861-1862) et à Paul Meurice (fin 1863) sont encore introuvables.

M<sup>me</sup> Drouet me prie de te dire que ton  
souvenir lui va au coeur. Elle t'embrasse.

---

Aut.MVH, vol III, [α219]

370/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

[Mardi 12 janvier 1864]<sup>1</sup>

Chère mère, mon père a dû te dire que j'avais reçu une lettre des propriétaires de la maison où est logée Miss Lewly<sup>2</sup>. Ces braves gens, ayant vu mon nom sur une lettre écrite par elle, ont eu l'idée de s'adresser à moi, sans savoir quel lien me rattache à leur locataire. Ils me disent que la pauvre enfant néglige entièrement les soins nécessaires à sa santé; à peine se nourrit-elle, quand elle sort, par le froid glacé de ce pays-là, elle est à peine vêtue. Ses vêtements d'une belle qualité, me disent-ils, sont beaucoup trop légers pour ce rude climat. En vain ont-ils insisté jusqu'ici pour qu'elle retournât en Europe. Elle s'obstine à rester là-bas dans les plus tristes conditions d'abandon et de délaissement. L'officier qui devait l'épouser est venu la voir deux ou trois fois seulement depuis qu'elle loge chez eux. Il y a plusieurs semaines qu'il n'est revenu, et il semble qu'il l'ait tout à fait abandonnée. Depuis lors, Miss

1. Nous datons cette lettre sur les indications suivantes: le contenu lui-même, l'indication 'Mardi soir', placée à la fin.

2. '6 janvier, sombres nouvelles d'Halifax', note le poète dans son agenda. Il s'agit probablement de cette lettre envoyée par les logeurs d'Adèle.

Lewly paraît beaucoup plus triste; et, si ses amis d'Europe savaient son déplorable état, ils se hâteraient de la faire revenir au milieu d'eux.- Voilà en substance la lettre de ces braves gens qui paraissent vivement s'intéresser à la pauvre enfant. D'après le conseil de mon père, je leur ai répondu immédiatement<sup>3</sup> qu'ils eussent à acheter à Miss Lewly les vêtements chauds nécessaires dans ce climat, et que chaque jour ils lui fournissent une nourriture substantielle. Je leur expédierais par retour du courrier une lettre de change pour solder les avances faites par eux. Je leur ai demandé en outre s'ils croyaient possible de faire revenir Miss Lewly par la persuasion, en lui faisant croire, à un jour de courrier convenu, que le lieutenant P. serait à bord du packet partant pour l'Europe. Miss Lewly, croyant s'embarquer avec lui, se déciderait immédiatement à partir, et arriverait ainsi à Liverpool où quelqu'un de ses parents l'attendrait pour la conduire à sa famille. Voilà le plan qu'a suggéré mon père et j'attends la réponse de là-bas pour savoir s'il est praticable.

---

3. François-Victor possédant parfaitement la langue anglaise, est le seul à pouvoir correspondre avec les logeurs d'Halifax.

Nous aurons une lettre de Miss Lewly Mardi prochain; j'espère qu'elle nous annoncera quelque amélioration dans la disposition d'esprit de l'absente. Tous nos efforts doivent tendre maintenant à la faire revenir. Je ne crois pas, pour ma part, à la vérité de la nouvelle que nous révèle si crûment Miss Lewly<sup>4</sup>. Je n'y vois qu'un prétexte pour nous amener à l'aider dans le projet insensé qu'elle s'est mis en tête.

Tout cela est triste. Mais il y a une bonne chose dans cet ensemble, c'est que les propriétaires de Miss Lewly semblent être d'honnêtes gens tous disposés à nous assister. Nous n'avions pas de point d'appui là-bas, maintenant en voilà un.

Je t'embrasse bien tendrement, chère mère.

Ton fils respectueux.

Mardi soir.

---

Aut.MVH, [α333]

---

4. Nous en sommes ici, réduits aux conjectures. Adèle aurait-elle annoncé qu'elle était enceinte?

380/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Dimanche 17 [janvier 1864]

Il y a un départ tous les samedis de Londres pour New-York et un départ à terme fixe et tous les huit jours également de New-York à Halifax.

=====

Ce que Victor m'écrit d'Adèle m'a navré. Je redoute autant que je le désire les lettres de Guernesey et d'Halifax. Les souffrances de la pauvre enfant font de moi une autre malheureuse. C'est pourtant quelque chose que l'intérêt qu'elle inspire à ces bonnes gens qui veillent sur ses besoins matériels. J'ai reçu il y a une dizaine de jours une lettre d'Adèle<sup>1</sup> qui me dit d'aller l'attendre à Liverpool dans le cas possible de son arrivée elle ajoute qu'elle ne viendra toutefois en Angleterre que si M<sup>r</sup> P... y vient. Elle compte toujours sur le magnétisme pour arriver à ses fins. Je lui ai répondu et développé sans ménagement le danger d'une telle folie et que si j'eusse cru son rêve réalisable mon anxiété eut été si grande que j'aurais été l'arracher à ses funestes

---

1. Lettre non retrouvée à ce jour.

conseillers. M<sup>r</sup> P... à mon avis peut seul nous la rendre. Quel inconviéent y aurait-il d'écrire à M<sup>r</sup> P.... de feindre un départ et de persuader Adèle qu'il quitte Halifax pour l'Angleterre. C'est fort délicat je le sens de demander pareil service à pareil drôle mais nous en sommes aux extrémités. Etant femme et mère je pourais écrire à M<sup>r</sup> P... ce qui aurait moins d'inconviéent que si l'un de vous se chargeait de la chose. Je mettrai dans cette lettre le mot en question vous l'enverrez ou le brûlerez suivant que vous le trouverez sage. Nous croyons Charles et moi qu'il est mauvais de dire qu'Adèle est fiancée et non mariée. Les fiançailles qui sont une espèce de mariage moral en Angleterre ne sont pas ici dans nos moeurs. La fille ici quitte sans transition sa famille pour le mari légal et on est aussi intolérant pour les femmes avant le mariage que tolérant après le mariage.

Les aventures permises aux femmes déclassent les filles. Une femme séparée ou divorcée a place encore dans la société une fille coupable d'escapade n'y est plus admise. Or si nous disions qu'Adèle est fiancée et non mariée la nouvelle deviendrait immédiatement le bruit de Paris et ferait scandale. C'est à

Paris qu'il faut songer bien plutôt qu'à Guernesey qui n'existe pas<sup>2</sup>. Le sage est [de] dire, ce que je répands d'ailleurs qu'Adèle souffre du climat d'Halifax que nous lui avons écrit de venir passer la fin de l'hiver en France que si sa santé nous semble trop altérée je la conduirai dans le midi à Nice peut-être. On pensera qu'Adèle quittant son mari si près du mariage elle n'a pas trouvé là-bas le bonheur qu'elle est aller chercher et on concluera qu'elle s'est mal mariée, chose fâcheuse, qui fera bien un peu jaser, mais où il n'y a pas matière à éclat. Adèle restant avec nous au lieu de retourner à son mari l'idée de séparation viendra d'elle-même. Nous verrons alors, pour ne pas fermer tout avenir à la pauvre enfant s'il est bon dire qu'elle a divorcé. Le mieux donc est de laisser faire le temps et de ne prendre de notre côté aucune initiative. Ce dont nous devons nous occuper activement c'est de faire revenir Adèle. Je vais lui écrire par le prochain courrier que si elle ne revient pas immédiatement j'irai la chercher. <Qu'il> faut qu'elle me réponde par le retour du bateau si je puis entreprendre ce voyage avec certitude de la trouver à Halifax.

---

2. A travers ces simples mots, le lecteur ressent toute l'animosité de Madame Victor Hugo envers la terre d'exil.



Quoiqu'il [en] soit ne voulant pas qu'elle reste plus longtemps nous ne lui laisserons pas de repos qu'elle ne soit rentrée dans la raison. Ce que je lui dirai j'en ai peur n'aura pas de force que si elle est convaincue que M<sup>r</sup> P... a quitté ou va quitter Halifax c'est pour cela qu'il est important que le drôle agisse sur elle de son côté. Je tiendrai ce que je vais écrire à Adèle et si elle ne se décide pas à retourner j'irai la chercher. Ce sera un rude et douloureux voyage< > Ce ne sera pour moi dans l'état de mon âme qu'un changement de souffrance qui au moins aura son utilité.

[mis en travers ----->

lère page :] on peut donc écrire tous les jeudis de Guernesey certain que la lettre sera dix jours après à Halifax.

[4ème page :] je t'embrasse cher grand ami et mon Victor aussi.

390/MADAME VICTOR HUGO A M<sup>R</sup> PINSON

Guernesey.

Hauteville House<sup>1</sup>.

[Dimanche 17] janvier 1864.

Ma fille, monsieur, nous a quitté, à notre <inseu> il y a six mois. Elle s'est rendue à Halifax, où vous êtes, croyant que vous tiendriez les engagements de mariage, qu'à notre <inseu> aussi, vous aviez pris vis à vis d'elle<sup>2</sup>. Ces faits que j'abandonne à votre conscience ne sont pas le sujet de cette lettre. Le motif est celui-ci: nous voulons que notre fille revienne le plus tôt possible reprendre sa place dans sa famille. Je crains que malgré nos instances elle ne reste à Halifax tant qu'elle vous suposera à Halifax. Pour qu'elle revienne il faudrait qu'elle fût convaincue par des moyens dont vous apprécierez l'efficacité que vous partez pour l'Angleterre. Cette chose faite, et que j'attends de vous, nous ne nous connaissons plus monsieur.'

1. Madame Victor Hugo désire simuler sa présence à Guernesey.

2. Contredisant toutes ses assertions antérieures, Madame Victor Hugo reconnaît qu'aucune demande en mariage, clairement exprimée, n'a jamais émané du lieutenant Pinson.

Adèle Victor Hugo,

P S. Cette lettre doit être, bien entendu  
ignorée de ma fille<sup>3</sup>.

---

Aut. MVH, [α 139]

---

3. Cette lettre, jugée peut-être déplacée par les habitants d'Hauteville-House, n'a visiblement pas été envoyée.

395/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 17 janvier et le 04 février 1864]

Attestée par la lettre n°400/.

L (réf. 7161)

400/(VICTOR HUGO A SA FEMME) ET À SON FILS, CHARLES

H.H. jeudi 4 [février 1864]

Tu es un être charmant et une mère excellente, ma tendresse pour toi comme pour Adèle redouble dans cette angoisse, mais, chère amie, dans un excès de douleur, tu es au moment de dérailler toi-même. Adèle n'a plus que cette ressource, notre raison; Adèle est irrémédiablement perdue si, nous aussi, nous chassons sur nos ancres<sup>1</sup>. Ecoute-moi, et, toi comme ta mère, mon Charles, écoute.

Aller à Nice offre tous les inconvénients, et pas un avantage. Je vous ai écrit longuement, il y a deux mois, les raisons contre. Elles n'ont fait que s'accroître.

Quel serait l'avantage? Une lettre de M<sup>me</sup> M.G.<sup>2</sup> à qui? à ce monsieur? L'étrange chose de croire qu'on se marie sur recommandation et par apostille! Une lettre du ministre de la guerre? La supposition seule est absurde. Il rirait et dirait: adressez-vous aux tribunaux.

Donc nul avantage. Quant aux inconvénients les voici: le secret n'est plus dans nos mains.

1. Chasser sur ses ancres, en vocabulaire maritime, signifie: se déplacer en entraînant ses ancres par suite d'une trop faible tenue du fond. Par extension figurée, l'expression prend le sens d'être emporté au hasard, n'avoir plus de frein ou de moyen de salut.

2. Madame Milner-Gibson.

La chose encore lointaine et ignorée, devient par l'inévitable filière des confidences, très vite européenne et politique. Le ministre anglais, ami de Bon.<sup>3</sup> lui fait sa cour en la divulguant. Il y a de l'incalculable dans les conséquences.

Puis ceci qui est redoutable: Ad., en supprimant la lettre où cet homme nous disait les motifs du refus, a créé une situation terrible. Un mensonge ne coûterait rien à un tel misérable. Cet homme, mis au pied du mur et forcé de s'expliquer (si l'on faisait une telle faute), peut fermer la bouche à la famille, à M<sup>me</sup> M.G., aux amis, à tous, par un seul mot, qui serait le déshonneur public d'Ad. - immense danger.

Pour prévenir une catastrophe ne la faisons pas. Ne nous jetons pas dans la mer de peur d'être mouillés.

Pas de voyage à Nice.

Raisons subsidiaires: Nice est plein de français, Karr<sup>4</sup> &c- M<sup>me</sup> Engelson. Toutes les curiosités en éveil. Victor entre et me dit d'ajouter que dans un mois (il vient de le lire dans les journaux anglais) M<sup>me</sup> M.G. sera de

3. Bonaparte.

4. Ancien journaliste, Alphonse Karr s'était retiré de la vie politique après le coup d'état. En 1855, il avait créé sur la Riviera, le commerce des fleurs coupées.

retour à Londres où elle reprendra ses réceptions. Londres, dans tous les cas, serait moins dangereux que Nice. On s'y perd dans la foule.

Enfin, pour Ad. elle-même, la promesse de faire agir M<sup>me</sup> M.G. est un moyen de la faire revenir. Tu lui écrirais:- reviens, et nous irons ensemble trouver M<sup>me</sup> M.G.. Elle agira &c., mais j'ai besoin de ta présence pour cela, et des explications personnelles qu'elle peut te demander. Reviens. - ceci la déterminerait peut-être à revenir. Mais si on use M<sup>me</sup> M.G. en son absence, et pendant qu'Adèle est à Halifax, cette ressource pour la ramener est perdue.

Quant à moi, je ne varie pas. On n'épouse pas un homme malgré lui. Ad. a beau vouloir, lui ne veut pas. Que faire alors? Une seule chose. Renoncer à ce drôle. La tenacité lamentable d'Ad. ne peut pas ne point s'user devant <l'escarpement> de cet homme et devant notre unanimité. De guerre lasse, elle aussi renoncera elle est dans l'impossible. N'y entrons pas avec elle. Nous l'y enracinerions. Qu'elle nous sente et qu'elle nous sache <hors> de son rêve. Plus tard, guérie, on la mariera, et elle pourra être heureuse.

Ne prends pas de résolutions irréfléchies. Victor et moi avons retourné cette question de tous les côtés. Je t'indique la seule issue, l'homme rejeté. Ad. ramenée. Cela ne peut pas faire autrement. Quant à Nice, n'y songe pas. Relis et pèse ma lettre. Va, pauvre chère amie, je vous aime trop toutes les deux pour ne pas avoir raison. J'ai raison.

Victor dit que tu pourrais (l'hiver passé) aller toi-même chercher Ad. et la ramener en lui disant: reviens, nous irons ensemble trouver M<sup>me</sup> M.G. et nous la ferons agir.- Il va sans dire que ce ne serait qu'un moyen de la ramener, et qu'une fois revenue en Europe, on n'irait nullement divulguer la chose chez M<sup>me</sup> M.G. ni ailleurs, et que tous unanimes, ses frères, toi, moi, nous lui dirions: renonce à ce misérable. L'important serait qu'elle fût rentrée. Rentrée dans la famille, elle rentrerait dans la raison.

Chère amie, mon Charles, je vous embrasse tristement et tendrement.



405/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le ~~9~~<sup>5</sup> et le 10 février 1864]

Attestée par la lettre n°410/

/(réf. 7162)

410/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H. jeudi 11 [février 1864]

Pauvre chère amie. Si, nous avons compris. Mais le danger persiste, on ne peut sans une excessive imprudence, livrer l'honneur et la destinée d'Ad. au hasard des confidences toujours possibles, probables même, d'une femme à son mari, lequel est membre du ministère anglais, ami de B. et par conséquent notre ennemi. Nous insistons donc sur le danger de Nice, et je serais surpris que Charles ne fût pas de notre avis. Quant à Ad., nous lui avons parlé jusqu'ici, à cette pauvre malheureuse enfant, avec tendresse, mais le moment approche où, pour la sauver, il faudra lui parler avec fermeté, avec sévérité peut-être. On ne sauve de certains malades que par la sévérité. C'est de toi que cette sévérité, appuyée par nous tous, devra lui venir, avec d'autant plus d'effet qu'elle use et abuse de ton indulgence. Le côté sévère du devoir doit être fait comme l'autre. Faire revenir l'homme en Angleterre n'avancerait à rien, et nuirait, si Ad. doit recommencer en Angleterre cette poursuite

lamentable et sans but<sup>1</sup>. La situation serait pire. Au moins à cette heure, le mal qu'elle se fait se perd dans l'éloignement. Lui donner l'espoir en M<sup>me</sup> M.G. et l'aller chercher avec cet espoir. Voilà la seule chose sage et possible. Je te réponds en hâte, et je t'embrasse avec une tendresse profonde.

---

Aut.MVH, vol II, [α138] 20138 2 dh 116

---

1. Dans la lettre que Madame Victor Hugo désirait envoyer au lieutenant Pinson, il n'était question que de faire croire à son retour. Il y a donc eu d'autres propositions adressées à Guernesey entre le 17 janvier et le 11 février. L'expression: "je te réponds en hâte", située en fin de lettre, n'en est qu'une preuve supplémentaire. Peut-être la mère d'Adèle désirait-elle que le ministère de la Guerre anglais rapatrié son officier.

420/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H.- 16 février- [1864]

Je t'envoie sous ce pli pour le mois du 15 février au 15 mars, les 400 francs en une traite à vue sur Mallet frères payable à ton ordre. J'avais attendu jusqu'à aujourd'hui afin de te dire en même temps ce qui aurait pu venir d'Halifax, mais le packet d'outre-mer, retardé par le gros temps, n'est pas arrivé<sup>1</sup>. On l'attend. Je me décide à t'envoyer l'argent.

J'ai remboursé pour les layettes à M.E. Martin<sup>2</sup> 73f. 40c que tu auras à me rembourser sur la rente de tes petits pauvres au prochain semestre. Tiens en note. M. Martin m'a envoyé sept bons de layette. Probablement j'ai payé le passé, et on lui redoit ces sept nouveaux bons.- M<sup>lle</sup> Loisel<sup>3</sup> m'a écrit. Elle vend des biscuits, m'a prié [de] lui en acheter<sup>4</sup>. J'ai p[ ] à quelque obligation con[ ] par Ad.<sup>5</sup>, et je lui en ai pris pour 50 fr- J'ai reçu la caisse aujourd'hui. Ce sera long à

1. Victor Hugo écrit en effet un mardi, jour où habituellement il reçoit des nouvelles de sa fille.

2. Etienne Martin, prévôt de Guernesey.

3. Grâce aux agendas, nous savons que cette personne, comptée pendant quelque temps parmi les relations des Hugo à Guernesey, était blanchisseuse de son état.

4. Victor Hugo note, à la date du 03 février: "M<sup>lle</sup> Loisel est gênée. Elle vend des biscuits à Plymouth, et m'écrit. Je lui en commande pour 50 fr."

5. Notre hypothèse de lecture est la suivante: "J'ai pensé à quelque obligation contractée par Ad..."

manger<sup>6</sup>. Je suis accablé de travail. Je ferme vite cette lettre. Je vous embrasse tous les deux, mes aimés.

V.

Adresse:

Madame Victor Hugo  
4, r.Nve de l'université  
au coin de la rue Grenelle S.9.  
Paris.

Timbres postaux:

Guernsey, FE 17 64  
London FE 18 64

---

Aut.MVH, vol II, [~~139~~] n°139 d. dk 118

6. Cinquante francs représentaient une somme conséquente, et les gâteaux ont dû arriver par kilos à Guernesey!

424/CHARLES HUGO A SON PERE

[Avant le 21 février 1864]

Attestée par la lettre n°440/

/(réf. 7988)

425/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 18 et le 20 février]

Attestée par la lettre n°430/

/(ref. 7164)

430/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H. dim. 21 février [1864].

Je t'écris bien vite- J'espère que tu n'es pas partie. La lettre que tu m'envoies prouve plus que tout à quel point j'ai raison<sup>1</sup>. Il y a là désordre d'esprit absolu, la pauvre chère enfant est en plein déraillement. Est-ce à nous de dérailler aussi? Ce mariage est impossible (de plus il est hideux c'est le mariage avec un gueux). Elle s'y acharne. Cela prouve, hélas! sa maladie. Mais nous, sommes-nous malades aussi? L'homme ne veut pas. Mais pèse donc mes lettres et relis-les! Si M<sup>me</sup> M.G. lui écrit, il répondra en déshonorant Ad. Pas de réplique à cela. Ce sera un mensonge très facile à un tel homme, et il y aura des malignités toutes prêtes à l'accueillir, et Ad. qu'on peut sauver encore par la prudence, sera perdue irrévocablement. Il n'y a qu'une chose à faire, et la voici: sauver Ad. d'elle-même et accepter comme un immense bonheur pour elle, le refus de ce misérable. Ad. est malade. Elle guérira. Ces tourments-là passent; leur violence même les use. Or, en ce moment, il faut sauver l'avenir

1. Selon toute probabilité, la lettre n°425 contenait également un mot d'Adèle.



d'Ad. de son présent, ne confier cet avenir à qui que ce soit, se garder de Nice et de M<sup>me</sup> M.G., ne pas l'exposer surtout à l'inévitable réponse de cet homme, réponse qui mettra jusqu'aux rieurs (chose horrible) de son côté. Songe à cela. Ta démarche à Nice aurait ce résultat. L'acharnement d'Ad. à ce mariage, dégradant d'abord, deviendrait ridicule. Pas de publicité. Discrétion, prudence, et, Ad. guérie et non diffamée, pourra se marier plus tard, et être heureuse. La faire rentrer dans la raison, voilà quel doit être notre unique effort.

Je t'embrasse, chère, chère bien-aimée.

Je t'ai envoyé avant-hier les 400 francs.  
Tu dois les avoir en ce moment.

---

Aut.MVH, vol II, [α140]

no 140 α dk 113

440/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[21 février 1864]

21 février- Tout ce que tu m'écris, mon Charles bien-aimé, est juste et vrai<sup>1</sup>, et je verrais avec bien de la peine que ta mère n'écoutât ni tes conseils, ni ceux de Victor, ni les miens. Elle est admirablement bonne, et c'est l'excès de sa bonté même qui est un danger. Elle perd ce qu'elle veut sauver. J'espère pourtant qu'elle n'est pas partie, et que l'imprudenc e n'est pas consommée. Remets-lui cette lettre. Remets aussi les lettres à Meurice et à Alfred<sup>2</sup>.- Je t'envoie ceci que je reçois pour toi.

Lis ce que j'écris à ta mère. Si par malheur, elle est partie, envoie-lui ma lettre.

As-tu reçu un dessin que je t'ai envoyé par M. Silas?<sup>3</sup>

Dorey et Birmingham<sup>4</sup> réclament de toi une petite dette de 33f.80 (janvier 1861). Reconnais-tu cette dette? Si oui, je la paierai. T'ai-je dit que tu étais quitte avec

1. Lettre n°424 du corpus.

2. Paul Meurice et Alfred Asseline.

3. Le poète note dans son agenda, au 14 janvier: 'j'envoie à Paris six dessins -(à ma femme- à Charles- à P.Meurice- à A.Vacquerie. à P. de S'Victor- à Ph. Burty) par M. Silas (malade, il ne part pas demain).'

Nous n'avons pas identifié ce commissionnaire.

4. Commerçants de Guernesey spécialisés dans la vente de tissus.

(Crif. 12806)

Torode<sup>5</sup>? Je lui ai payé les 500 fr. que tu lui devais. Mon Charles, sois heureux et travaille. Je pense à toi avec douceur et tendresse dans la profonde tristesse qui me serre le coeur. Je t'embrasse.

[Cette lettre du 21 février est copiée dans les marges d'une lettre qui est une copie sur laquelle il y a écrit:] Charles Hugo à E Boutin.

"Guernesey. Hauteville-house"

"10 janvier 1860."

"...Comment reconnaitrais-je, Monsieur, tant d'obligeance? Je ne sais en vérité, à moins toutefois que vous ne consentiez à accepter, en remerciement, le premier exemplaire de mon livre lorsqu'il sera publié. J'aurai bien du plaisir à l'offrir à mon aimable correspondant que je regrette [de] ne pas connaître davantage."

Du même au même.

"19 février 1860"

"Il va sans dire, Monsieur, que je suis heureux de vous compter d'avance au nombre des lecteurs de mon livre et que vous serez un des

---

5. Tailleur de Guernesey.

premiers à qui je l'enverrai; ce sera un bien faible retour pour le gracieux accueil que vous avez fait à mes importunités."

Adresse:

Via London  
France  
Monsieur Charles Hugo  
4, r. Nve de l'université  
Au coin de la rue Grenelle S.G.  
-Paris-

Timbres postaux:

GUERNSEY FE 22 64  
LONDON FE 23  
PARIS

---

Aut.MVH, vol II, [a 220]

445/CHARLES HUGO A SON PERE

Paris. dimanche 28 fèv. 1864.

Mon père bien aimé, ma mère très souffrante me prie de t'écrire pour te rappeler qu'Ad. n'a pas reçu son mois depuis quelque temps déjà. Elle insiste pour que tu penses qu'Ad. peut manquer de tout là-bas, malgré la précaution qu'on a prise de charger ses logeurs de son entretien. Ma mère est inquiète de ne pas connaître sur ce point la réponse des dits logeurs et les 150 f. que doit Ad. lui font craindre que rien ne soit réglé convenablement.

Il me semble que, pour éviter ces retards et ces oublis, rien ne te serait plus facile que de faire ouvrir à Ad., chez le banquier d'Halifax qui correspond avec Marcuard de Paris<sup>1</sup>, un crédit de 200 f. par mois, chaque somme devant être délivrée mensuellement, sur la signature d'Ad. Cette garantie qu'Ad. devrait toucher elle-même l'argent et signer le reçu suffirait à éloigner la crainte qu'il n'y eût de l'argent perdu, le crédit cessant de lui-même au départ d'Ad. Je t'explique ça de travers mais tu me comprendras.- Il va sans

---

1. The bank of British North America.

dire que dans son inquiétude, ma mère calcule qu'Adèle ne touchait pas et n'a pas touché au 550 fr., prix de son départ possible pour elle à tous moments.- Règle, je t'en prie, une fois pour toute et par voie sûre, cette affaire de la petite pension d'Ad. qui, il faut le dire, est , en ce qui touche sa dépense personnelle (la grosse folie à part<sup>2</sup>), très-réservée et même presque négligente de ses besoins et de sa dignité de femme, comme toilette et comme entretien.-

Pour en finir tout de suite avec l'argent, je n'ai aucun souvenir des 33 fr. dont tu me parles, mais mon oubli est tout simple, on ne se rappelle pas pendant des années une dette si minime, et je dois devoir les dits 33 fr.

---

Aut.MVH, [a634]

---

2. Charles fait peut-être allusion à la forte somme qu'Adèle avait demandée pour s'attacher les services d'un magnétiseur.

450/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. 1<sup>er</sup> mars- en hâte. [1864]

Mon Charles, vite un mot, je ne comprends rien à la réclamation de ta mère, je lui ai envoyé le 16 février une traite de 400 fr (son mois du 15 février au 15 mars) à vue sur Mallet frères dans une lettre (dont elle m'a parlé comme l'ayant reçue)<sup>1</sup>. Je lui ai depuis parlé dans toutes mes lettres de cette traite de 400 fr. envoyée par moi. Il me semble impossible que ta mère ne l'ait pas reçue, et je ne m'explique point sa réclamation. Réponds-moi courrier par courrier. Si ta mère n'a pas reçu la traite, elle a été volée à la poste, mais n'a pu être touchée qu'avec une fausse signature de ta mère, ce qui me paraît impossible. En ce cas, il y a de promptes mesures à prendre, tu comprends l'importance absolue d'une réponse immédiate.

Il nous paraît résulter de ta lettre que ta mère n'a pas quitté Paris, et n'est point allée à Nice. Je suis heureux qu'elle n'ait point fait cette grave imprudence

1. Se reporter à la lettre n°429.

Il faut, non obéir à Ad. mais faire obéir Ad. On obéit pas aux malades, leur salut est dans l'autorité qu'on a ou qu'on prend sur eux.

Grâce aux mesures prises, les gens d'Halifax ont écrit à Victor (en anglais) qu'Ad. ne manque de rien. Cela vaut mieux qu'un envoi périodique d'argent dont elle use pour se perdre. Au reste, si elle ne revient pas (elle est toujours prête à partir) nous aviserons pour ses dépenses. Je paierai tes 33 fr à Birmingham. Mon Charles bien-aimé, je t'embrasse tendrement. Réponds-moi tout de suite.

V.

5 h. du soir. Je relis ta lettre avant de remettre la mienne à la poste, et je m'aperçois que j'ai fait erreur. C'est du mois d'Adèle que tu me parles, et non de celui de ta mère. Je ne t'en envoie pas moins cette lettre-ci qui répond à la question relative à Ad.- J'y ajoute ceci: les gens d'Halifax ont écrit à Victor (8 pages en anglais) en somme, moins affligeante que la première. Ad. est moins triste. Elle se nourrissait mal, ils la nourrissent bien. Ils ont réclamé une petite somme (environ 3 livres) qui leur a été envoyée immédiatement. Ad. vit absolument seule, et n'a d'autre occupation que



de guetter le départ de cet homme. Ce n'est pas l'argent qui lui manque, écrivent-ils. Elle a des vêtements chauds, et ils lui font du feu. Victor leur a écrit de ne la laisser manquer de rien. Combien ta mère lui a-t-elle envoyé depuis les <800> fr. de décembre? Je ferai le total de mon côté, et nous aviserons pour le mieux. Merci, mon Charles bien-aimé, de tout ce que tu me dis de charmant et doux. Ta mère est près de toi, n'est-ce-pas? Elle n'a point quitté Paris? Embrasse-la tendrement pour moi.

---

Aut. MVH, vol III, N° 221

460/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 28 février et le <sup>12</sup>~~13~~ mars 1864]

Attestée par la lettre n°470/

(ref. 7165)

470/ (VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H. 13 mars. [1864]

Je partage toutes tes tendres sollicitudes. Je vais envoyer à Ad. 200 francs. D'un autre côté, son logeur est, et continuera d'être, subventionné. Mais tu te tromperais si tu ne voyais pas Ad. dans un cas particulier. Il y a dans sa situation quelque chose d'involontaire, et aussi quelque chose de volontaire. C'est ce volontaire qui est redoutable, redoutable pour elle. C'est par sa volonté qu'elle se perd. Aussi a-t-elle besoin de notre fermeté en même temps que de toute notre tendresse. Tout ce qui lui manquerait de notre côté en fermeté, elle le retrouverait en dureté du côté du sort. Par pitié pour la pauvre enfant, ne lui cédon pas. Faisons-lui lâcher prise. Ramenons-la.

Victor a pris sur lui d'écrire à cet homme<sup>1</sup>. Je ne l'eusse pas conseillé, mais il a cru bien faire, Ad. le lui demandant. Il n'a pu écrire que de haut.

Chère mère bien-aimée, tu es un grand coeur et un esprit délicat et vrai. Sois ferme

1. Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

maintenant avec ta fille, et, tous d'accord, nous parviendrons à sauver de ce pauvre avenir tout ce qui peut encore en être sauvé. Détachons-la de cette chimère, et tout pourra se réparer. Tu as admirablement bien fait de ne pas aller à Nice. Je vous serre dans mes bras, toi et mon Charles.

V.

Voici ton mois du 15 mars au 15 Avril, et une traite de 400 fr. sur Mallet Frères.

Ci-joint un mot pour le fils de M<sup>me</sup> Sabligny<sup>2</sup>. Prie Auguste de ma part d'aller à l'imprimerie Claye<sup>3</sup>. J'ai donné le bon à tirer<sup>4</sup> de la feuille 12. Pourtant il y aura un remaniement sur lequel je le prie d'avoir la bonté de veiller. C'est page 187, ligne dernière. Au lieu de:

a fait l'inquisition

il faut: personnifie l'inquisition.

(De là remaniement à surveiller)

---

Aut.MVH, vol II, n° 141

*dh 120*

2. Nous n'avons trouvé aucune trace de cette famille.

3. Cette société était chargée par l'éditeur Lacroix, d'imprimer William Shakespeare.

4. La dernière épreuve d'un ouvrage porte la mention 'bon à tirer', qui indique à l'imprimeur que le tirage peut commencer.

480/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Jeudi 31 [mars 1864]

J'aurais dû depuis longtemps vous répondre mais je suis dans une sorte de léthargie et n'ai d'entrain pour rien. J'ai grande envie de retourner à Guernesey j'ai besoin pour cela d'un ordre de rappel et préparerai alors avec coeur mon départ. C'est à vous de me sortir de mon incurie. Mon pauvre oncle<sup>1</sup> vient d'être opéré de la pierre<sup>2</sup> par Nelaton<sup>3</sup>. L'opération a été faite par la lithotricie et mon oncle que j'ai été voir hier ne vas pas trop mal. Le grand succès théâtral du moment est celui de M<sup>me</sup> Sand<sup>4</sup>. Pour avoir une place ou une loge à l'Odéon il faut s'y prendre huit jours à l'avance<sup>5</sup>. M<sup>me</sup> Sand heureuse comme auteur a des troubles domestiques. Elle n'avait jamais quitté son fils qu'elle a marié récemment et.

---

1. Jean-Baptiste Asseline était alors âgé de 69 ans.

2. Maladie, au cours de laquelle il se forme dans la vessie, la vésicule biliaire, les reins, des cristaux insolubles appelés calculs.

3. Le célèbre chirurgien avait inventé un nouveau système d'extraction immédiate de la pierre, n'utilisant pas les procédés habituels de lithotricie. Ici, il a visiblement préféré la méthode traditionnelle.

4. Le Marquis de Villemer, dont la première eut lieu à l'Odéon, le 29 février 1864.

L'auteur note, ce soir là, dans son agenda: "...Succès inouï, insensé; cris, chants, vivats, rappels d'acteurs."

5. André Maurois, dans sa biographie sur Georges Sand, précise: "Les recettes montèrent en flèche: 4300 francs, 4500, 5000, 5310, alors que l'Odéon avait coutume de faire au plus quinze cents francs."

qui lui a donné un petit enfant<sup>6</sup>. M<sup>me</sup> Sand a dans son intérieur et pour ami depuis <15> ans un graveur, nommé Manceau dont le fils a pris ombrage<sup>7</sup>. Il a demandé à sa mère de choisir entre lui et l'étranger M<sup>me</sup> Sand a dit qu'elle se séparerait pas de Manceau, qu'il était son homme de ménage et d'affaires, que son temps suffisant à peine à sa littérature elle ne pouvait entrer dans les questions matérielles. Elle abandonnerait, dit-on Nohant à son fils et chercherait une retraite ailleurs<sup>8</sup>. Gautier a été, l'été dernier à Nohant, piloté par le petit Dumas<sup>9</sup>. M<sup>me</sup> Sand était à leur arrivée, dans son salon, faisant une patience<sup>10</sup>. Elle a à peine levé la tête et a continué sa patience. Gautier a pris à part le petit Dumas et lui a dit: M<sup>me</sup> Sand étant impertinente ou stupide je vais remonter dans la voiture qui nous a amené et retourner à Paris. Le petit Dumas dit à M<sup>me</sup>

6. En 1862, Maurice Sand, alors âgé de 39 ans, avait épousé Lina, une italienne de 20 ans, fille d'un vieil ami, le graveur Luigi Calamatta.

Le 14 juillet 1863, naissait Marc-Antoine Dudevand-Sand, dit 'Cocoton'.

7. C'est Maurice qui avait amené son camarade Manceau à Nohant, avec d'autres garçons de son âge, relations d'ateliers ou amis politiques. L'influence de Manceau, dévoué corps et âme à Georges Sand, grandit au fil des ans. Il devint son secrétaire et l'administrateur de Nohant.

Maurice, jaloux de ce favori qu'il appelait 'Mancel le vieil', signifia à sa mère l'ultimatum suivant: 'Lui ou moi...L'un de nous deux doit quitter Nohant.'

8. Le 24 novembre 1863, Georges avait en effet choisi Manceau et le départ. Le 12 juin 1864, elle s'installa au 97, rue des Feuillantines (actuellement, rue Claude-Bernard).

9. Contrairement à ce qu'écrit Madame Victor Hugo, les deux écrivains ne sont pas venus le même jour à Nohant. Dumas fils est arrivé le 03 septembre 1863 et Théophile Gautier le 07. Ils en sont par contre repartis ensemble, le 12.

10. Georges Sand avait, en effet, l'habitude de faire, après dîner, des patiences, sans dire mot, jusqu'à minuit.

Sand: voulez [vous] savoir quelle est l'opinion de Gautier sur vous? -laquelle- il vient de me dire que vous étiez impertinente ou stupide - Monsieur Gautier ne se trompe qu'à moitié. Je ne suis pas impertinente mais je suis stupide<sup>11</sup>. La <cloche fondue><sup>12</sup> se trouva fort bien chez M<sup>me</sup> Sand, où l'hospitalité est large et la liberté absolue. Le silence est la règle de la maison. Il y a une telle économie de parole que pour éviter les pourparlers avec les domestiques les invités leur demandent par écrit les objets dont ils ont besoin. Le papier est jeté dans une boîte qui est dans le vestibule du manoir. Gautier a demandé un peigne<sup>13</sup>. Michelet a envoyé à Quinet la lettre suivie de nombreuses signatures, dont je vous ai parlé<sup>14</sup>. Quinet a répondu qu'il ne rentrerait pas<sup>15</sup> et a blâmé Michelet de ses

11. Dans la lettre que Théophile Gautier envoie à Ernesto Grisi, racontant sa visite à Nohant, il semble avoir oublié cet incident: "Ma chère Nini, je suis arrivé à Nohant en bon état, et j'y ai reçu l'accueil le plus amical."

Avec les frères Goncourt, le ton est un peu différent: "Je suis arrivé le soir...On m'a mis ma malle dans un buisson. Je suis entré par la ferme, avec des chiens qui me faisaient peur. On m'a fait dîner."

12. "Fondre la cloche" est une expression signifiant: prendre une résolution définitive". Elle a, semble-t-il, peu de sens ici.

13. Les Goncourt, dans leur journal, nous ont laissé le détail de cette anecdote: "Par exemple, c'est un service silencieux. Il y a une boîte qui a deux compartiments, dans le corridor: l'un est pour les lettres par la poste, l'autre pour la maison. Dans celui-ci, on écrit tout ce dont on a besoin, en indiquant son nom et sa chambre. J'ai eu besoin d'un peigne, j'ai écrit: M. Théophile Gautier, telle chambre, ma demande, et le lendemain, j'avais trente peignes à choisir."

14. Edgar Quinet, comme beaucoup de ses compatriotes, hommes de lettres républicains, était exilé. Son ami Michelet avait décidé de lui envoyer une adresse, signée par bon nombre de démocrates et de libéraux: Carnot, Henri Martin, Garnier-Pagès, Eugène Pelletan, Jules Simon...pour l'adjurer de rentrer et de se présenter aux prochaines élections. "La France a besoin des lumières de ses plus illustres enfants"; et Michelet ajoutait: "Si vous vous décidez pour Paris, ce sera notre plus beau jour."

15. La réponse de Quinet peut être consultée en Appendice (10).

démarches. Le Siècle et d'autres journaux ont porté Bancel<sup>16</sup> aux dernières élections<sup>17</sup> et les principaux rédacteurs lui ont écrit pour qu'il acceptât la candidature. Bancel a d'abord refusé, ce dont je l'ai félicité. Il s'est ensuite ravisé et a envoyé son serment, en termes irréguliers à ce qu'il paraît. Le temps lui manquant pour le prêter en formes exigées il a été évincé. Il m'a écrit de Bruxelles, où il est retourné. Je vous transcrit ce passage de sa lettre. En y réfléchissant je préfère vous l'envoyer ce qui ménagera mes pauvres yeux il est d'ailleurs assez difficile d'en rien détacher<sup>18</sup>. Lefort<sup>19</sup> va aller à Guernesey, il m'a dit que Victor l'avait chargé de lui apporter mon portrait. Le désir de Victor me rend fière. J'irai un de ces jours chez Carjat qui n'enlaidit pas trop les femmes et mon vieux visage s'inquiète fort de l'implacable photographie. Mon mari se plaint, dit Auguste de la lenteur de sa publication on prétend ici que le retard vient de mon mari<sup>20</sup>. Le livre est

16. Cet ancien représentant était, depuis l'exil, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

17. Les élections législatives complémentaires avaient eu lieu le 20 mars.

18. Nous n'avons pas retrouvé ce document.

19. Ancien proscrit, rencontré à Guernesey.

20. Une altercation entre Victor Hugo et Albert Lacroix au sujet d'un livre de Lamartine sur Shakespeare devant paraître en même temps a visiblement provoqué des retards dans l'envoi des épreuves. Pour plus de détails, le lecteur pourra se reporter utilement à l'historique de William Shakespeare, dans l'édition des Œuvres Complètes de l'Imprimerie Nationale.



très attendu et je brûle de le lire<sup>21</sup>. Mes souvenirs à l'aimable famille de Georges <Baod><sup>22</sup>. Un serrement de main à M<sup>me</sup> Drouet<sup>23</sup>. Rien pour Kesler et à tous mon coeur.

Je vais écrire à ma petite Julie.

---

Aut. MVH, [α145]

21. William Shakespeare sera publié le 14 avril.

22. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce personnage.

23. C'est la première fois que Madame Victor Hugo associe la fidèle compagne de son mari au groupe amical qui entoure celui-ci. Cette reconnaissance laisse déjà présager la détente certaine des relations que le lecteur notera à la fin de l'année.

490/(VICTOR HUGO A SA FEMME), AVEC POST-SCRIPTUM À SON  
FILS CHARLES

H.H. 12 avril [1864].

A nous autres pauvres solitaires, le jour de la réunion est notre idéal, et nous aspirons à ta rentrée, chère amie, mais que faire? L'obstination d'A, si fatale à A, crée le provisoire, et il faut bien ajourner encore ton retour. Reviendra-t-elle en mai? C'est ce que résoudras peut-être la prochaine lettre d'Halifax que nous attendons. On est heureux, dans cette détresse où la pauvre enfant égarée se met et nous met, d'avoir ces bons logeurs anglais qui semblent s'intéresser vraiment à elle. Ce misérable ne lui épargne aucune humiliation. Il affecte de passer en voiture sous sa fenêtre avec une femme. Sa fierté se révoltera-t-elle enfin? Elle est si haute (à tort) avec les siens, comment est-elle si humble, là? Quel abominable gueux!- Chose triste de penser quelle ennemie elle a en elle-même!

- En attendant, je me résigne à t'envoyer encore son mois (du 15 avril au 15 mai). Tu trouveras ci-inclus une traite de 400 francs sur Mallet Frères payable à toi et à vue.-

Pendant toutes ces douleurs-là, il faut que mon esprit travaille. J'ai à faire face à une publication, le livre va paraître. Plains-moi, et aime-moi.

V.

Mon Charles bien-aimé, tu m'a promis de travailler et tu travailles. J'en suis fier. Je t'embrasse, mon Charles.

Adresse:

Madame Victor Hugo  
chez M. Ch . Hugo  
4 r.Nve de l'université  
au coin de la rue Grenelle st G.  
Paris.

Timbres postaux:

Guernsey AP 13 64  
Paris 14 avril  
London AP 13 64

via London

France.

---

Aut.MVH, vol II, n° 142 246 121

500/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

CHARLES HUGO A SON PERE

[jeudi] 21 avril [1864]

Auguste, cher ami, a reçu la lettre que tu adresses au comité<sup>1</sup> il nous en a donné lecture elle est fort belle et fort habile<sup>2</sup>. Le banquet étant interdit<sup>3</sup> elle va paraître dans les journaux et lui donner le plus de publicité possible Auguste est en cours pour celà et je t'écris à sa place. C'est samedi dernier qu'a été discuté, au conseil des ministres la question du banquet. B.... n'a pu supporter l'idée du fauteuil vide<sup>4</sup> et il a été décidé que le banquet ainsi que la représentation<sup>5</sup> n'auraient pas lieu. Le ministre de l'intérieur<sup>6</sup> a dit à <Vaillant><sup>7</sup> qui l'a dit à

---

1. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et d'autres amis de Victor Hugo avaient décidé de fonder un comité Shakespeare à Paris.

Le 11 avril, ils avaient écrit au poète pour lui offrir la présidence du banquet prévu le 23, jour anniversaire de la naissance du célèbre dramaturge anglais.

2. Cette réponse de Victor Hugo se trouve en appendice (11).

3. Il fut en effet interdit le 16 avril sur ordre du gouvernement impérial.

4. Victor Hugo, ne pouvant rentrer en France, il avait été décidé que sa place de président serait représentée par un fauteuil laissé vide.

5. L'Hamlet de Meurice et quelques fragments d'autres pièces de Shakespeare devaient être représentés au théâtre de la Porte Saint-Martin.

6. D'après l'Almanach Impérial, il s'agissait, à ce moment là, de Monsieur Boudet.

7. Le Maréchal Vaillant était sénateur, Grand Maréchal du Palais, Ministre de la Maison de l'Empereur et des Beaux-arts.

Camille Doucet<sup>8</sup> lequel l'a redit à Fournier qu'ordre était donné de suspendre les répétitions. Le lendemain un agent du ministre de l'intérieur a été au grand hôtel<sup>9</sup> et a dit au directeur qu'il eut à fermer ses salons aux souscripteurs du banquet. La nouvelle reproduite par les journaux fait grand effet. Meurice a été hier chez son tipographe qui lui a dit que les ouvriers étaient fort montés, qu'il<s> les écoutait parler que l'un d'eux disait à ses camarades: Est-ce que nous ne ferons rien et laisserons toujours le gouvernement maître de tout. Le correspondant de *l'Illustrateur*, accompagné d'un dessinateur, est allé chez Meurice pour lui demander deux cartes d'admission: le vrai banquet, étant celui de Paris il n'irait pas à Londres et le journal aurait pour image le festin du grand hôtel. Le fauteuil vide dont on ménagerait l'effet donnerait à la gravure un caractère visionnaire. Pierre Petit<sup>10</sup> avait eu de son côté l'idée de photographier le médaillon de Shakespeare qu'il aurait entouré

8. Camille Doucet, auteur dramatique, avait été nommé, en 1853, chef de la direction des théâtres au Ministère d'Etat, et, depuis le 01 juillet 1863, était chargé de l'administration des théâtres au ministère de la Maison de l'Empereur.

9. Lorsque nous consultons le Guide complet de l'Etranger dans Paris publié en 1865 par Montémont, ainsi que le Didot-Bottin, nous trouvons deux hôtels portant ce nom: le Grand-hôtel, boulevard des Capucines, en face de la rue de la Paix, dirigé par Emile Pasquier; celui du Louvre, 166 et 168 rue de Rivoli, le plus grand de tout Paris, dirigé par Montégut.

10. Photographe réputé, spécialisé dans les portraits.

des médaillons d'Eschyle, d'Homère, de Dante et du tien. Il comptait en tirer autant d'épreuves qu'il y aurait eu de convives qui devaient d'après les probabilités être environ de six cents. On comprend que <ce> banquet splendide et presque sans précédent ait inquiété le gouvernement. Il est vrai que ce n'est guère meilleur pour lui de l'avoir interdit que d'avoir laisser faire. Les commissaires sont maintenant occupés à dégorger leur gousset, ce qui n'est pas petite chose car il leur faut courrir après les souscripteurs pour leur rendre leur or. Auguste qui déménage sera installé après demain rue de Verneuil 23<sup>11</sup>. Ne lui écris donc plus cher ami qu'à cette adresse. Victor est un vilain je lui ai donné des détails intéressant sur la manifestation il ne m'a pas répondu. Guernesey est bien silencieux et il n'y a de bavard que mon coeur.

---

11. Vers le 11 avril, il avait écrit au poète: "...je suis en plein déménagement, ce qui, ajouté au banquet...met tout sens dessus dessous dans ma cervelle et dans ma chambre, idées et meubles."

CHARLES HUGO A SON PERE

[21 avril 1864]

Je ne veux, moi, mon bon père, [que] te parler de ton livre. Je l'ai lu, c'est-à-dire que je l'ai dévoré. Je l'ai relu ensuite ou plutôt à mesure qu'une page était achevée, je la recommençais. C'est une des plus profondes et des plus pures joies qu'on puisse avoir. Au premier abord, dès qu'on a ouvert le livre, on est étonné du milieu énorme où il vous jette. L'air ambiant de Paris, infecté des miasmes du Figaro<sup>12</sup> et des publi<c>ations courantes, ajoute à la stupéfaction douce de l'âme ainsi tout-à-coup transportée dans la lumière. Quel agrandissement de l'horizon! Tout est là. L'histoire vraie de l'homme que tu peins, l'histoire vraie de l'humanité que tu vois. Et puis quel charme puissant et titanique à la fois dans le détail, quelle habileté dans la concentration claire de l'érudition, comme on a l'esprit à la fois plein de faits et transparent de pensée; il y a là des pages qui épuisent en quarante lignes toute la somme de noms, de dates, de choses, de faits, de souvenirs fournie par l'histoire et qui, ainsi remplies, restent souples et gracieuses et

12. Selon Pierre Larousse, en 1864, il est essentiellement un journal à réclames, à scandales, laissant la politique de côté. Il fait donc partie de la presse tolérée.

trouvent moyens de donner à la science profonde toute la saveur de l'art et de la vie. Les points de vue sont vertigineux. Quel chapitre que les génies<sup>13</sup>, passage en revue des capitaines de l'esprit humains par une sorte de général en chef idéal entrevu dans une vision! Ces âmes<sup>14</sup>, pas tremblant fait dans l'inconnu! Toute la partie philosophique est extraordinaire. Jamais la pensée humaine n'a été, non pas si loin, mais si haut. Celà n'avance pas seulement, celà monte. Le ciel est dans toutes les éclaircies de l'idée. Dieu partout, l'inconnu partout, l'énigme partout, l'abîme dessous et dessus. Ce livre atteint la dernière limite de l'air respirable de l'esprit humain; il est l'aérostat prodigieux de la philosophie; lui aussi, il pourrait s'appeler le Géant<sup>15</sup>. Seulement, arrivé à la hauteur atmosphérique où cette terre a disparu dans un gouffre de nuées et où le vide va commencer, là où, < sans > l'aérostat, l'homme crache le sang,

13. Livre deuxième de la première partie, le poète y présente 'la région des égaux', le grand Art, le lieu où "la pensée humaine atteint...sa complète intensité."

L'Art est une manifestation de Dieu dont l'outil est l'être humain. Celui-ci garde, malgré tout, toute l'originalité de sa création: Dieu a créé le cerveau, le cerveau crée l'Oeuvre.

Dans ce chapitre, Victor Hugo dresse une liste de ces génies privilégiés qui évoluent au sommet.

14. Livre cinquième de la première partie, moment de questionnement intense et vertigineux: d'où vient le génie? l'Âme existe-t-elle? Qui est à l'origine? Le mystère de la naissance se mêle à l'inconnu de la mort.

Le poète met en évidence le système d'échos reliant les génies à travers le temps, inexplicable répercussion et communion. Les êtres surhumains semblent prédestinés, et avoir l'intuition d'une mission: faire avancer l'Humanité. Le chapitre se termine sur un message d'espoir: la création est immortelle, les génies -enfants du Dieu vivant et éternel-, continueront à se succéder à l'infini.

15. Le Géant était le nom du ballon équipé et monté par Nadar.



lui, magnifique et souverain encore, ce qu'il crache, c'est de la lumière. - Je n'ai qu'une critique à faire, c'est qu'après ce voyage de ton esprit, tu ne peux plus en faire d'autre dans ces lointains inaccessibles. Nous serons forcés de te redemander à terre. Il nous faudra te revoir dans les questions de chaque jour - et de chaque heure. Nous voudrions ta pensée à pied. Tu nous donneras les rues et les bois. - Une jouissance dans ton livre c'est le style. Moi qui en ce moment relis toute ton oeuvre, je suis frappé de l'augmentation des proportions de ta façon d'écrire<sup>16</sup>. Ce qui n'était que grand est devenu colossal. Le développement est resté aussi vaste et s'est incorporé la concision en même temps. Il n'y a plus de dépense de jointures dans les phrases: elle sont immenses et amples et en même temps d'une musculature Michel-Angésque. Il y a une verve étonnante, une éloquence en ébullition permanente, je ne sais quoi de violent et de despotique dans l'expression des vérités, l'ordre d'obéir à la loi du beau, du juste et bon, l'intimidation latente et intrinsèque d'être de ton avis. Je ne sais si je dis une bêtise, mais il me semble voir de la colère

16. Le lecteur pourra se reporter utilement à un article publié par Monsieur Jean Gaudon: Vers une rhétorique de la démesure, W. Shakespeare, in Romantisme, Paris, 1972.

dans ce laconisme intermittent et fulgurant qui jette çà et là ses étincelles dans la [ ] inépuisable, sereine, incommensurable et douce de ce grand livre.

Je t'embrasse comme je te vénère, mon bon père.

Charles

[en rajout vertical de la main de Charles Hugo]

1) J'envoie toutes mes affections là-bas. Mes respects les plus tendres à Madame Drouet

2) Ma mère ne t'écrit pas encore sur ton livre parcequ'elle ne l'a pas fini.

---

Aut. MVH, [α 142]

505/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

Confidentielle

26 avril [1865]

Adèle m'écrit, cher ami, qu'elle compte revenir après l'équinoxe elle devrait donc être en route mais il ne faut pas compter sur un prompt retour elle espère toujours dans ce drôle et ne quittera je crois Halifax qu'à la dernière extrémité. Le provisoire dont tu parles peut se prolonger et le provisoire où je suis ne peut durer indéfiniment. Les années précédentes j'étais à Guernesey neuf mois sur douze maintenant je suis à Paris 10 mois sur douze. On pourrait supposer que je n'étais à Guernesey que pour Adèle et on pourrait en tirer cette conséquence que nous sommes jusqu'à un certain point séparés, ce qui ne peut te convenir plus qu'à moi. de plus <campée> plus que logée je ne puis pas travailler ici. De plus mon ménage devient lourd par les allant(s) et venant qui considèrent un peu ma table comme la leur et je commence à [ ] Je serais d'ailleurs aussi utile à ma pauvre fille à Guernesey qu'ici. Si tu crains que mon arrivée ne dérange tes habitudes j'organiserai ma vie

là-bas de façon à n'y rien changer. Je sais m'accomoder de toutes les existences. Charles ne serait pas très éloigné de venir à Guernesey(,) non que je le sollicite, mais comme il ne travaille pas la vie lui est à Paris matériellement difficile. Et s'y ajoute que son petit logis lui deviendra bien désert sans moi. Seulement Guernesey lui semble lourd et il ne trouve pas de petit coin où être vraiment chez lui dans la maison. Il me disait dernièrement si mon père avait compris Guernesey eut pu être agréable. Du reste ce pauvre enfant t'adore. Ne fais aucune allusion(s) dans tes lettres à ce que je t'écris de lui.

---

Aut. MVH, [α 151]

510/MADAME VICTOR HUGO A SA FAMILLE ; SON MARI, SON  
FILS FRANÇOIS-VICTOR ET SA SOEUR JULIE

[Mardi] 26 avril [1864]

Vous êtes en vérité de singuliers gens  
Julie est la seule qui me réponde et encore ses  
lettres attendent-elles les miennes. J'écris à  
Victor des choses qui doivent l'intéresser, pas  
un mot en retour. A-t-il été à Londres pour le  
jubilé? On me fait cette question de toute part  
à celà je ne sais que dire, car j'ignore tout  
aussi bien sa vie que ses projets<sup>1</sup>. Il aurait  
bien du écrire quelques lignes soit à Meurice  
soit à Auguste qu'on aurait pu lire dans les  
réunions qui ont eu lieu. Son silence fait  
supposer qu'il ignore sa nomination de membre  
du comité. L'effet de l'interdiction du banquet  
est énorme. Le gouvernement, pour se justifier,  
a donné son explication dans le  
Constitutionnel<sup>2</sup>. Le Globe(s) la reproduit et  
je fais envoyer par Emile ce journal à

1. François-Victor ne s'est pas rendu à Londres.

2. Paul Meurice, à ce sujet, avait écrit au poète: "interdiction du banquet, interdiction de la représentation, coup sur coup, double fureur, vacarme dans les journaux de l'opposition, avertissement au Temps, note dans Le Constitutionnel, colère officieuse des feuilles bonapartistes, grosse rumeur indignée dans le public et dans le Peuple, tout ce bruit est très heureux, très excellent et très grand...Le banquet interdit a réussi cent fois mieux que n'eût pu faire le banquet célébré."

La note du Constitutionnel peut être consultée en appendice (12).

Guernesey. Le feuilleton d'Ulbach<sup>3</sup> que vous recevrez aussi écarte trop, à mon avis, certains points qui eussent donnés au banquet son véritable caractère. Ce qu'il a cherché et voulu c'est mettre, pour les bonapartistes même, le gouvernement dans son tort. Le banquet des anglais quoique que prétende le Constitutionnel n'a pas eu lieu, celà parceque le directeur du Grand hôtel a du répondre qu'il n'y aurait aucun français à la fête<sup>4</sup>. Or le gargotier ne pouvant demander aux conviés leur passeport, lesquels d'ailleurs d'ailleurs sont supprimés, a éconduit les anglais. C'est Meurice qui le premier a eu l'idée du banquet et du fauteuil vide. Auguste a trouvé la pensée excellente et a mis à son exécution la plus grande ardeur<sup>5</sup>. L'appui ne lui a pas manqué un noyau d'adhérents s'est vite formé. Les plus chauds et les plus actifs ont été Laurent Pichat, Ubach, Pagnerre, Parfait, Mario Proth, Rochefort<sup>6</sup>. Les <comédiens> (j'en passe et des meilleurs). Champfleury excellent, et que j'oubliais, a été dans sa recrue au café de

3. Louis Ulbach était, à cette époque-là, le feuilletoniste dramatique du Temps. Le document dont il est question se trouve en Appendice (13).

4. A la suite de l'interdiction, quelques Anglais résidant à Paris, avaient décidé d'organiser également un banquet.

5. Il avait d'ailleurs écrit à Guernesey: 'Il y a quelque chose d'assez bien à ce que, dans ce bon Paris impérial, votre fauteuil vide préside un banquet solennel.'

6. Littérateurs, libraires, journalistes.

Bades<sup>7</sup> où beaucoup de peintres et sculpteurs vont finir leur journée, il les a trouvés chétifs. Il est vrai qu'on est à la veille de l'exposition<sup>8</sup>. Préault<sup>9</sup> qui passe pour timoré a été étonné. On ne lui avait pas, et pour cause, envoyé de circulaire il a été voir Auguste et lui a demandé la raison de cet oubli: qu'il était avant tout dévoué au grand art et à Victor Hugo et qu'il venait s'inscrire pour le banquet. Paul Huet<sup>10</sup> s'est aussi montré fort empressé. Chenay, qui a dans ces occasions beaucoup de ressort, a souscrit aussi: Ducoux<sup>11</sup>, qui sort d'ici, un des premiers du banquet avait racolé cinq ou six amis. Il a fallu beaucoup d'intelligence, de <suite> et de zèle pour mener à bien l'affaire que je considère, dans son résultat, comme ayant pleinement réussi. Le lieu des réunions en particulier n'a pas été chose commode. Auguste et Maurice s'effaçant et par trop des nôtres, on ne pouvait se réunir chez eux et les réunions étant une mauvaise note pour la police il fallait attendre une ouverture. Charles de

7. Nous n'avons trouvé aucune trace de ce café.

8. Nous ne pouvons certifier la date exacte de l'ouverture du Salon de 1864, mais le premier article de Théophile Gautier sur cette manifestation, dans le Moniteur Universel, est du 18 mai.

9. Ce sculpteur avait vu sa renommée grandir sous l'Empire.

10. Peintre spécialisé dans les paysages.

11. Ardent républicain, entré dans la vie privée depuis le coup d'état et directeur de la Compagnie Générale des voitures de place.

<Vauréal><sup>12</sup> d'abord a offert sa maison et on s'est retrouvé ensuite chez Parfait et chez Pagnerre. Mon petit Emile<sup>13</sup> a été merveilleux; aide de camp d'Auguste et s'est dépensé sans mesure et a fait tout ce qu'Auguste n'était pas tenu de faire personnellement. Je donne ces détails pour que nous nous souvenions au besoin. S'il est bon d'oublier le mal il est plus doux encore de garder mémoire du bien. Lamartine a dit à Lacroix qu'il trouvait le livre de mon mari superbe et incritiquable qu'il en dirait la pensée dans l'un de ses entretiens littéraires<sup>14</sup>. Emile Deschamps qui avait fait imprimer son toast pour le banquet; s'est présenté Samedi au Grand hôtel, où il s'est cassé le nez. Il est accouru chez moi tout penaud et m'a remis son imprimé avec prière de l'envoyer à Guernesey. Il m'écrit pour me rapeler la commission. Il m'ajoute "je viens de lire la noble et magnifique lettre de Victor Hugo à l'occasion du jubilé de Shakespeare et j'en suis ravi comme tout le monde" mon mari fera bien d'écrire un mot à Emile Deschamps. Auguste a été avant-hier au

12. Les indices concernant ce personnage sont maigres. Le dictionnaire de la Noblesse par De la Chenaye-Desbois et Badier, fait état d'une seigneurie de Vauréal, érigée en Baronnie en 1656, au profit d'un sieur Guérapin, appelé par la suite Guérapin de Vauréal. Charles est-il descendant de cette famille?

13. Emile Allix.

14. Lamartine n'a pas donné suite à cette idée.



banquet des \*conférents de la rue de la paix<sup>15</sup>.  
 Le banquet était présidé par Garnier Pagès qui  
 a porté un taost à mon mari. <Mahias><sup>16</sup> a porté  
 le suivant à Victor et pour clore le festins il  
 à récité Les Abeilles<sup>17</sup>. Emile me lit le livre  
 de mon mari. Je suis éblouie et débordée par  
 cette grandeur et cette ascension de la pensée.  
 C'est le voyage dans le plus splendide des  
 idéals et il faudrait être surhumain pour être  
 à la hauteur <.> de cette oeuvre surhumaine. Si  
 mon esprit est en fête, mon coeur est trite car  
 le silence que vous gardez ajoute à notre  
 douloureuse séparation. Je vis avec des absents  
 oublieux et c'est une faiblesse dont je vais  
 essayer de me guérir.-

\* que de vilains patés!

[ajout de la main de M<sup>me</sup> Victor Hugo au dessus  
 de ce passage.]

---

Aut. MVH, [α 143]

15. Nous n'avons aucun indice sur cette manifestation qui était peut-être une réunion politique secrète.

16. Ce personnage n'a pu être identifié.

17. Cet extrait des Châtiments ne s'intitule pas Les Abeilles, mais Le Manteau Impérial. Il peut être consulté en appendice (14).

520/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES ET A SA FEMME)

H.H. 27 avril [1864]

Tu es un maître, mon Charles. Ta lettre est admirable. Tu parles du grand style en grand style. Tu sais mon opinion sur toi, le jour où tu voudras, tu seras ce que tu voudras tu as en toi le grandiose parceque tu es fort, et le pathétique parceque tu es bon. I nunc!<sup>1</sup> Cette année, malgré les éclairs qui la traversent, [ ] nous bien sombre. [ ] n'admet pas l'accablant [ ] été voilée pourtant, mais ta pensée, mon Charles, me vient dans ces moments-là, et me rend la sérénité. J'ai foi en ton avenir, prolongement du mien qui s'abroge. Penses-tu à notre voyage de cet été? Ces quelques semaines ensemble te sourient-elles toujours? Pour moi, elles sont de la lumière pure. Si cette promenade hors des soucis te plaît encore, plonges-y [ ]. J'aurai quelque [ ] d'ici là, ma recon[ ] de te revoir. Je [ ] Charles, et je [ ].

Chère amie, je continue la tendresse en t'écrivant. Merci de ta charmante lettre. Tu as le secret de sourire admirablement, même

1. 'Va, à présent!'

triste. Je comprends ton sourire et ton courage. Victor a reçu une lettre d'A.<sup>2</sup> Cette lettre-ci est un peu meilleure, elle annonce son retour après l'équinoxe. Elle renonce à ce qu'elle appelle les moyens matériels<sup>3</sup>, et semble plus calme. Si la guérison pouvait enfin venir! Une fois ramenée, et surtout emmenée, on la sauvera. Il est impossible que cet avenir soit perdu. J'espère. L'interdiction du banquet a fait admirablement en Angleterre. Tous les journaux ont donné ma lettre, excepté le Times dont le correspondant est, dit-on, payé par la police française. Le Times gagne son argent en ne prononçant jamais mon nom. Au grand banquet shakespearien de Londres le président, Wertland Marson, a porté mon toast, et a craché sur le Times. Une occasion (acclamations enthousiastes) [ ] à Auguste. Au reste Victor enverra le toast aux journaux. Oseront-ils le mettre? J'en doute. Je t'embrasse et je t'embrasse.

2. Lettre non retrouvée à ce jour.

3. Qu'appelle-t-elle "moyens matériels"? Avait-elle essayé de convaincre Pinson par de l'argent? Fait-elle allusion au magnétiseur?

[les passages entre crochets sont des déchirures].

---

Aut.MVH, vol III, n°222

525/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

Dimanche. [~~31 avril~~ 1864]<sup>1</sup>H 1<sup>er</sup> mai

Peux-tu douter, chère mère, de ma tendresse? Peux-tu croire qu'il ne me tarde pas de te revoir et de t'embrasser? Tu es, plus que jamais, pour moi l'âme de Hauteville-House. Tu es le centre naturel et le coeur de la maison. Sans toi notre intérieur est une tombe. Deux motifs impérieux m'ont seuls empêché d'insister vivement pour ton retour: la question, non résolue encore, du retour d'Adèle<.> et le projet que j'ai de m'absenter quelques semaines cet été pour me reposer de ce laborieux hiver. Cette absence n'est pas un caprice, crois-le bien, c'est une nécessité. Je vais avoir fini mon Shakespeare d'ici à six semaines; mais la rapidité même que j'ai mise à achever ma tâche <n'> a été obtenu que par un surcroît de travail écrasant qui m'a rendu les vacances nécessaires. Tous ces <          > lément> dont tu te plains proviennent d'un <défaut> d'entente entre nous. Puisque nous sommes d'accord sur ce point que le

1. Le contenu de cette lettre la définit comme réponse à celle du mardi 26 avril (n°510). En admettant que François-Victor écrive le dimanche suivant, (le début de sa lettre le laisse présager), nous pouvons alors la dater du 31.

voyage annuel est nécessaire pourquoi ne pas nous arranger pour faire coïncider tous nos départs? Nous partirions tous à la fois, et nous reviendrions à peu près à la même époque. Malheureusement nous n'avons pu jusqu'ici nous accorder. Tu t'absentes tout l'hiver, et, le printemps venu, quand nous sentons le besoin de prendre notre volée, tu éprouves, toi le besoin de revenir au nid. Tu ne peux réellement te plaindre de nous qui subissons les conséquences même de ton propre choix. Nous sommes les premiers à souffrir de l'arrangement qui te convient. Mais je ne te fais pas de reproches, chère mère; l'exil compliqué de Guernesey est une épreuve si formidable que je trouve tout naturel que tu t'y dérobes, ton sacrifice n'étant pas d'une absolue nécessité.

Adèle m'a écrit dans le même sens qu'à toi. Je vois, comme toi, un mieux sensible dans sa séparation morale; mais je regrette qu'elle ait quitté les braves gens qui la logeaient<sup>2</sup>. Ce déménagement indique clairement qu'elle ne compte pas revenir encore, et a l'inconvénient de ruiner complètement le système de surveillance tutélaire que j'avais avec tant de peine établie là-bas. J'aurai probablement une

2. Adèle avait, semble-t-il, quitté les Saunders pour aller habiter chez les époux Motton.

explication des logeurs par la prochaine malle au sujet de ce nouveau caprice, et je te la transmettrai.

Je n'ai pas écrit au comité Shakespearien de Paris pour ne pas diminuer le manifeste paternel en soutirant à mon profit une partie du bruit utile qu'a fait ce manifeste. D'ailleurs ni Meurice ni Auguste ne m'ont donné à entendre qu'une lettre de moi serait convenable en cette circonstance.

Je ne suis pas allé à Stratford sur Avon toujours par un motif d'effacement filial. Je me tenais comme très largement invité par mon <élection> de vice-président, mais je n'ai pas trouvé que l'invitation à mon père fut à la hauteur de sa gloire, et en conséquence je me suis sacrifié. J'ai eu plus de mérite qu'on ne croirait dans cette abstention. Plusieurs anglais m'avaient offert leur maison à cette occasion, et il m'a fallu repousser des avances très courtoises et très pressantes. Louis <Slane> m'a offert une chambre dans son cottage et j'ai dû encore refuser.

Nous lisons avec bonheur tes charmantes et longues lettres; nous les voudrions plus régulières; [ ] est le seul défaut que nous trouvions.

J'embrasse mon Charles, et je t'embrasse, mère  
bien aimée.

Ton fils respectueux.

Vr

P.S. Je vais écrire à Lecanu pour l'affaire de  
chantage Weill<sup>3</sup>. Remercie bien Auguste du beau  
volume qu'il m'a envoyé<sup>4</sup>; je lui dois à ce sujet  
une lettre dont je te supplie de me pardonner  
l'ajournement. S'il savait comme je travaille!

---

Aut. MVH, [α 337]

---

3. Aucune trace de ce chantage n'apparaît dans la correspondance.

4. Ce livre n'est pas encore identifié, et Auguste Vacquerie ne semble pas avoir publié à cette époque-là.



527/CHARLES HUGO A SON PERE

[Avant le 27 mai 1864]

Attestée par la lettre n°530/

(ref. 8062)

530/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. [Après le 27 mai 1864]<sup>1</sup>

Douze pages de toi, mon Charles, quelle bonne et douce fortune!<sup>2</sup> Ta lettre est un chef-d'oeuvre de coeur. M<sup>me</sup> Drouet a pleuré en la lisant. Ta lettre est prodigieuse d'esprit, de grâce, de gaîté, d'éclat, et tout cela, c'est de la tendresse. Merci, mon Charles bien-aimé. J'incline plus que jamais au silence, et voici pourquoi. Ce n'est rien d'être attaqué<sup>3</sup>, mais c'est quelque chose de ne pas être soutenu<sup>4</sup>. J'ai retrouvé mes ennemis non mes amis. (j'excepte bien entendu, les grands coeurs et les grands esprits, mes amis étroits). Lacroix m'écrit (en fort bons termes d'ailleurs) qu'il lui faut vendre 15000 pour faire les frais, et il me demande avec instance les Chansons des Rues et des Bois. Je lui réponds que lorsqu'il m'annoncera qu'il a vendu ses 15000, je

1. En fin de lettre, Victor Hugo fait allusion au nouveau logement de sa femme et de son fils. Or, il note dans son agenda le 27 mai: 'ma femme a loué près, d'Auteuil, un appartement meublé pour elle et Charles... Leur adresse là est: Auteuil, 23, r. de l'embarcadère.'

2. Cette longue lettre (n°527) n'a pas été retrouvée.

3. On reprochait au poète d'avoir écrit un panégyrique délirant de lui-même: Amédée Rolland, par exemple, notait dans la Nouvelle Revue de Paris, le 1<sup>er</sup> mai: 'Ce livre pourrait s'intituler Moi.'

4. Après l'interdiction du banquet, il était dangereux de louer Victor Hugo. Les défections, à la sortie du livre, furent nombreuses: Louis Ulbach qui promettait un compte-rendu du livre ne tint pas sa promesse, Jules Janin (candidat à l'Académie), garda le silence. Précisons même que le poète recut des éloges imprévus, émanant d'ennemis politiques. Déconcerté, il écrivit à Vacquerie: 'Les journaux républicains classiques a'attaquent et les journaux bonapartistes non classiques me soutiennent.'

(ref. 12811)

publierai les Chansons des Rues et des Bois<sup>5</sup>.--  
 Mon Charles bien-aimé, ce n'est pas de la mer  
 que me vient ma tristesse. Au contraire,  
 l'immensité me calme. Tu sais pourquoi je suis  
 triste<sup>6</sup>.-- Mais avant peu, je serai heureux, car  
 je te verrai, et nous passerons quelques  
 semaines d'or ensemble. Et puis, je reverrai  
 cet automne ta mère si aimée et d'une grâce si  
 souveraine et si douce. Dis-le-lui. En  
 attendant, j'espère que vous êtes bien à  
 Auteuil. Ici, nous regorgeons de fleurs. Je  
 vous embrasse tendrement tous les deux, ta mère  
 et toi. Je vous aime profondément<sup>7</sup>.

---

Aut.MVH, vol III, n°228

---

5. Une lettre de Victor Hugo à Albert Lacroix du 12 juin, éclairant ces problèmes d'édition et d'attaques, peut être consultée en appendice (16).

6. Victor Hugo fait allusion à sa fille Adèle qui sombre peu peu dans la folie. Les agendas montrent qu'à cette époque, il fait régulièrement de sombres rêves à son sujet.

7. La lettre ne comporte pas de signature. Nous possédons, en outre, un autre fragment (n°540) qui pourrait en être le post-scriptum.

540/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Fragment]

[Après le 27 mai 1864]<sup>1</sup>

Sois assez bon pour communiquer à Auguste l'extrait ci-dessous des journaux anglais. Je suis complètement de son avis, ne pas user mon nom. Cependant M. Lacroix ayant fait la maladresse de ne pas diviser en trois éditions son tirage de dix mille, (malgré le conseil d'Auguste)<sup>2</sup> il peut être utile, ne pouvant annoncer les éditions incluses dans cet énorme tirage, de publier des faits comme celui-ci. Auguste en jugera, et, comme toujours ce qu'il fera sera bien fait. Remets-lui le plus tôt possible. Dépêche électrique de la presse espagnole. (13 journalistes, tous rédacteurs en chef de grands journaux.) Décidément le nombre 13 se réhabilite.

1. La datation est faite selon l'hypothèse que ce fragment est le post-scriptum de la lettre précédente.

2. La lettre d'Auguste Vacquerie sur ces problèmes de tirage, se trouve en Appendice (17).

[coupure de presse collée au bas de ce mot:]

SPAIN TO VICTOR HUGO

M. Victor Hugo has this day received the following telegraphic message, via Jersey:-

"Madrid, Mai 8, 1864"

"Les journalistes espagnols vous rendant grâce pour le souvenir que vous donnez à Cervantes, à propos de Shakespeare."

"Lopez, Caballero, Rinelde, Palomino, Lustano, Loprice, Fabra, Carrea, Sabadier, Angelo, Serrano, Chaparro, Coduras."<sup>3</sup>

---

B.N. n.a.f. 24778. F° 295

3. Le texte espagnol de la dépêche télégraphique, avec des fautes provenant de la télégraphie de Jersey, était le suivant: 'Varios periodistas es dun gracias por el recuerdo a Cervantes. Shakespeare.' Suivait ensuite la liste des treize signataires.

545/CHARLES HUGO A SON PERE

MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Avant le 12 juin 1864]

Attestée par l'agenda du poète où celui-ci  
note au 12 juin: "Ma femme m'écrit que pour  
chemises, vêtements..." Il est fort possible que  
Charles ait ajouté un mot à cette lettre, ce qui  
expliquerait certaines parties du contenu de la  
lettre suivante.

(réf. 8070)

(éd. Massin,  
t. VIII, p. 1459)

550/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES ET A SA FEMME)

[Fragment]

[12 juin 1864]

Chère amie, voici encore une lettre d'Adèle<sup>1</sup>. Le fâcheux de celle-ci c'est qu'elle semble se cramponner encore à ce drôle. Hélas: la guérison tarde bien!

Mon Charles bien-aimé, ce n'est pas de la mer que me vient ma tristesse, mais d'outre-mer. Tant qu'Adèle sera dans cet affreux péril, dans ce quasi-nauffrage, dans cette submersion de son sens moral et de sa raison, j'aurai des heures d'amertume profonde. Car que faire? Elle seule peut se sauver et elle ne veut pas.

Chère femme bien-aimée, j'ai tort de te parler de mon chagrin, au lieu de soulever le poids du tien. Pardonne-moi. La joie, j'espère, ou du moins la paix, rentrera dans la maison avec Adèle. Tournons-nous vers cette espérance-là.

Tout est bien ici. Je vous embrasse tous les deux bien tendrement.

Collection particulière. N. Costant 1893. Cot. 806  
~~[Aut. MVH, [a]]~~ ~~donné par A Costant sept 1893~~  
 pub "L'Explicite" H. Guillemin p. 128-129  
 n° 43638. sept. 1893

1. Lettre non retrouvée à ce jour.

## 555/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR

[D'après "l'Engloutie" de Guillemin, cette lettre, reçue début juin, a été incluse dans la lettre du 12 juin de Victor Hugo à son fils Charles et à sa femme, n°550 du corpus. Or, (réf. 8070) l'examen des agendas montre qu'elle est arrivée à Guernesey entre le 19 et le 28 mai. Adèle y donnant sa nouvelle adresse, il est peu probable que son père ait tardé à l'envoyer à sa femme. En conséquence, nous donnerions plutôt, comme date limite d'envoi à Paris, le début du mois de juin.]

[Début mai ? 1864]

42, Sackville Street, Halifax

Je te remercie, cher ami, de l'envoi de ces journaux. J'ai lu avec une douce émotion la lettre de Garibaldi et la belle réponse de mon père<sup>1</sup>. Je te félicite de tes succès plus que mérités par ta pieuse et géniale traduction de Shakespeare.

Il m'a été impossible de rester un jour de plus à North Street, car les personnes chez qui je logeais ont quitté la maison et ont pris

1. Ces documents se trouvent placés en Appendice (18). (Réf. 1830 et 7474 : échange des 22 et 24 avril 1864.)



leurs meubles avec elles pour aller demeurer 42, Sackville Street où elles m'ont offert de les suivre. Comme ce sont des personnes très honnêtes et très dévouées, j'ai préféré loger avec elles que d'aller ailleurs, et il était plus que difficile de rester une semaine de plus à North Street qui était clos et sans fournitures<sup>2</sup>.

J'ai reçu ta double traite et ai pu toucher l'argent. Mais je dois toujours 180 fr. pour les deux derniers mois. Dès que je les aurai (tu peux me les envoyer par la prochaine poste), je réglerai mes comptes et je partirai.

Ce que j'ai dit à M. commence à l'ébranler et sa résistance diminue sensiblement. Néanmoins tu feras bien de ne pas faire marcher ton action avant que je te le dise et de ne pas lui écrire jusqu'à nouvel ordre<sup>3</sup>.

Je t'embrasse tendrement.

Aut. "L'ÉPIGRAMME" Coll. particulière. (Commencé par Michel Castaigne, Sept. 1993. n° 43838 du Catalogue n° 806.)

2. Adèle emploie un dérivé de l'anglais 'furniture' et veut probablement dire que la maison qu'elle habitait était vide et sans meuble.

3. Rappelons que François-Victor, sur les prières de sa soeur, avait écrit au lieutenant Pinson.

560/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

12 juillet [1864] H.H.

Voici, chère amie, la dernière lettre de cette pauvre enfant sans date, selon son habitude<sup>1</sup>. Elle a toujours ses illusions, c'est à dire sa maladie. En même temps elle parle toujours de son retour. Tâche de l'y décider. Si une mère aussi admirable que toi ne peut rien sur son enfant, c'est que tout est impossible. Insiste, il me semble qu'elle revient à des sentiments plus tendres pour nous.- Tu trouveras sous ce pli les 400 francs de ton mois du 15 juillet au 15 août, comme d'ordinaire en une traite à vue à ton ordre sur Mallet frères. Victor a eu d'affreuses angoisses qui ont retardé le voyage<sup>2</sup>. Tout va mieux, on ré-espère. Je vous embrasse étroitement, mes deux êtres bien-aimés Charles et toi.

V.

Aut.MVH, vol II, n°143 *cf. dk 122, au dos de la lettre à Adèle à François-Victor, 42 Sackville Street / "Je t'ai déjà prévenu"*

1. Lettre n°561 du corpus

2. François-Victor craignait pour la vie de sa fiancée, Emily de Putron, atteinte de phthisie. Leurs vacances avaient peut-être été programmées en juillet; cependant, nous n'avons trouvé aucune trace de projet avorté à cette époque-là.

(ref. 1283)

561/ADELE HUGO A SON FRERE, FRANCOIS-VICTOR

<sup>Au dos de</sup>  
~~[Dans le manuscrit,~~ cette lettre, se trouve  
~~au dos de~~ la lettre de Victor Hugo à sa femme  
 du 12 juillet 1864- n°560 du corpus]

(ref. 7166)

[Fin juin ou début juillet 1864]

42, Sackville Street,

Je t'ai déjà prévenu, cher ami, que je n'accepterais pas la situation inférieure et fautive de femme séparée et je serais obligée de donner à cela un démenti formel. Il serait d'autant plus absurde de me jeter dans cette fautive situation et je serais d'autant plus forcée de la repousser que j'ai la possibilité d'avoir une situation nette et d'épouser A< >. Je partirai dès que j'aurai réglé mes comptes. Je te remercie de l'envoi de l'argent et de l'envoi des journaux. Ils m'ont vivement intéressée et contribuent à arranger mes affaires de plus<sup>1</sup>. Tout ce qui vous touche me touche. J'ai acheté la photographie de mon père, je pense souvent à vous et je te serre affectueusement la main. Tout va mieux. A bientôt. Je ferme ma lettre dans la crainte de ne pas être à temps et de manquer la poste.

Aut.MVH, vol 2<sup>dh</sup> 122

1. Il nous a été impossible de déterminer cette allusion.

570/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Peu après le 15 juillet 1864]

Je ne comprends rien à cette réclamation, ne t'en préoccupe pas, mon Charles, borne-toi à m'écrire si tu dois cela. Je paierai si tu me le dis.

[Ce billet de Victor Hugo est écrit en marge de la lettre suivante.]

Grande rue, 48.

Guernesey

Ce 15 juillet 1864

Monsieur Charles Hugo.

Monsieur.

Veillez, je vous prie me liquider la somme de deux livres, étant moitié d'une somme dont vous et Monsieur Duverdier m'était responsable sur compte d'un individu à qui vous vouliez rendre un service.-

Monsieur Duverdier m'ayant payé la moitié je vous prierais de vouloir bien me dédommager pour ce qui reste. La somme était quatre livres- dont deux payées.

J'ai l'honneur de vous saluer-

<F. Corley ><sup>1</sup> [     ].

---

Aut.MVH, vol III, n° 223.

1. Ce personnage n'a pu être identifié.

580/(CHARLES HUGO A SON PERE), À SON FRÈRE ET À JULIETTE DROUET  
(LE D<sup>r</sup> MILON A VICTOR HUGO)

Pour toi, Victor  
et M<sup>me</sup> Drouet. Pas  
pour d'autres.

r

[22 et 27 juillet 1864]

A-

Auteuil, Vendredi. 22 juillet [1864].

Mon père bien-aimé, je ne t'écris pas tant pour te remercier de ce que tu m'envoies car je savais que tu me l'enverrais<sup>1</sup>, que pour chercher près de toi une sympathie que je ne trouve plus ici. On me déclare fou parce que je suis profondément désolé. Je ne vous ai pas parlé depuis quatre mois de mon souci, mais il était bien cruel et bien dur. Hélas! ma pauvre petite Lux est presque aveugle. Ses yeux ont été mieux tant qu'elle a porté ses petits, mais maintenant, surtout depuis quatre jours, il n'y a plus d'autre espoir que de lui conserver un reste de vue et il faudra pour cela des soins qui dureront des mois. Emile<sup>2</sup> étant au bout de

1. Le 15 juillet, Victor Hugo avait envoyé à son fils endetté, la somme de 600 frs par un bon sur Paul Meurice.

2. Le docteur Emile Allix soignait déjà la maladie des yeux de Madame Victor Hugo.

sa science, j'ai prié Pagnerre, qui me l'avait gracieusement offert, de me mettre en rapport avec un oculiste distingué qu'il connaît beaucoup et qui nous est sympathique à tous. Il a répondu qu'il ne soignait pas les chiens mais que du moment qu'il s'agissait d'un chien de la famille Hugo il se dérangerait comme pour un malade. Il est donc venu avant-hier avec Pagnerre à Auteuil. Il s'appelle le Dr Milon, et est le meilleur élève de Desmarées<sup>3</sup> dont il a suivi la clinique pendant dix ans. Je lui ai fait le récit de la marche de la maladie et il a approuvé le traitement d'Emile sans réserve, jusqu'au moment où je lui ai dit que, trois jours avant samedi dernier, Emile avait plombé l'un des deux yeux. Il a, alors, eu un mouvement. Il paraît en effet que le sous-acétate de plomb est, depuis quatre ans, complètement abandonné par la médecine oculaire, comme déposant toujours sur la cornée malade un résidu qui s'y incruste à jamais puisqu'il est insoluble. Et, comme en ayant le pressentiment, j'avais fait observer à Emile que peut-être il se formerait des dépôts indélébiles de ce sel. Emile, qui sait très bien la médecine classique de l'oeil, en ignore

---

3. Desaarres est un médecin oculiste célèbre.

les progrès récents et les spécialistes seuls en suivent la marche. Aussi n'ai-je pas été étonné de voir, dix minutes après le plombage, l'oeil gauche de Lux devenir complètement blanc et perdre toute transparence; l'oeil droit, qui heureusement n'avait pas reçu la même application, s'en est cependant ressenti sympathiquement et s'est voilé. Le Dr Milon, en voyant ma douleur, m'a dit qu'il soignerait ma chienne comme son enfant. Il doit venir dîner avec nous une fois par semaine et m'a promis qu'il rendrait à Lux non pas sa vue d'autrefois, mais une vue relative. Il restera toujours des opacités chimiques et lymphatiques<sup>4</sup> sur les deux yeux, mais la pupille retrouvera sa perception quand la cornée redeviendra plus transparente. Les astringents<sup>5</sup>, m'a-t-il dit, sont d'un usage excessivement délicat et il n'y a que les spécialistes les plus consommés qui puissent s'en servir utilement; le moindre sel minéral peut produire, appliqué à tort, des ravages que rien ne fera disparaître. Tous ces détails t'ennuient peut-être, mon bon père, mais si tu savais comme c'est douloureux pour moi de voir les beaux yeux de cette petite bête adorée sans

4. Il faut lire: 'lymphatique'.

5. Produits ayant la propriété de provoquer un resserrement des tissus du corps.

regard, là, devant moi, les deux seuls yeux que j'aie au monde qui soient toujours tournés vers moi! Ils me regardent sans me voir et se demandent où je suis. On entrevoit, comme à des profondeurs insondables, dans ce grand oeil ouvert en blanc une ombre qui est la pupille saine, mais enfouie, une vague noirceur qui est le regard et qui ne vient plus jusqu'à moi. Pauvre bête! Si je l'aime ainsi, c'est qu'elle a neuf ans de ma vie qui me suivent avec ses petites pattes. Elle m'a suivie partout depuis neuf ans, elle ne m'a jamais quitté. Quand je la vois, je revois Jersey, je revois toutes les phases de l'exil, je revois le bateau qui nous a emportés dans la tempête de Jersey pour Guernesey, je revois toutes les rues de S<sup>t</sup> Pierre Port<sup>6</sup>, je revois Bruxelles, je revois nos voyages. Pauvre petite bête! Elle n'aime que moi au monde, je suis sa famille, je suis sa vie et sa joie. Elle a sur son dos toutes les caresses de tous ceux qui m'aiment et elle me les apporte toujours. Eh bien! maintenant, elle m'entend, elle me suit, mais elle ne me voit plus qu'à travers un voile qui obscurcit tout autour d'elle. Tu ne la verras plus courir près de la voiture, c'est fini. Elle se jetterait

---

6. Ville principale de Guernesey.



sous les roues par erreur. Et comme elle a confiance en moi! comme elle se laisse faire, comme elle se laisse soigner, comme elle sait que je ne peux jamais lui faire de mal volontairement du moins, comme elle me donne sa petite âme sans peur! Oh! je suis bien triste, mon bon père. Aimer, c'est donc toujours souffrir. Pauvre Lux! Elle n'a plus que son nom qui soit lumière<sup>7</sup>. Et moi, qu'elle entrevoit encore vaguement dans un rêve, je suis désespéré et je pleure quand je regarde disparaître de jour en jour dans ses beaux yeux le dernier adieu de son regard. Mon bon père, je ne t'en écris pas plus long car je ne vois plus ce que je t'écris qu'à travers un rideau de larmes; mais je suis bien malheureux.

Ton fils qui t'aime et te respecte  
de toute son âme.

Ch.

Mercredi. J'ai voulu attendre, avant de t'envoyer les tristes choses qui précèdent, la nouvelle visite qu'a faite hier le Dr Milon. Ligth<sup>8</sup> est mieux.- J'avais aussi un scrupule de conscience, c'est qu'il me semblait que je critiquais peut-être trop le traitement d'Emile

7. Lux signifie en effet lumière, en latin.

8. Lumière en anglais.

dont l'effet est encore inconnu. Il se peut que le bien relatif que l'on a constaté soit dû, en somme, pour une part à l'action énergique du médicament d'Emile. Le certain, c'est qu'Emile a été depuis quatre mois plein de zèle et de dévouement pour Ligth.- Tu serais bien bon d'écrire un mot au Dr Milon qui t'écrit à la 4<sup>ème</sup> page de cette lettre. Tu dirais, dans ce mot, quelque chose de gentil pour Emile.- Je reçois la lettre de Victor ce matin. Je la communiquerai ce soir à Emile. Courage, mon bon Victor, nous sommes tous éprouvés<sup>9</sup>.- Le Dr Milon recommande le changement d'air pour Lyth. Je serai donc des vôtres dans votre voyage, mais dans des conditions et à une époque que je vous indiquerai dans ma prochaine lettre. Je t'embrasse, cher père. Tu es mon seul ami en ce monde.

C.

---

9. Selon toute probabilité, François-Victor, par l'intermédiaire de Charles, demandait des conseils concernant les soins à donner à sa fiancée.

[Dr Urbain-Eugène Milon à Victor Hugo]

319

B-

Paris ce 26 Juillet 1864.

r

Monsieur,

Monsieur votre fils me prie de vous écrire quelques lignes. Lorsque j'étais au collège et que <je> lisais vos oeuvres immortelles avec amour sans en savourer encore tous les délices j'étais bien loin de m'imaginer qu'un jour la science me ménagerait l'honneur d'être utile à l'un des vôtres. Ce n'est pas pour moi seulement un honneur, c'est aussi un devoir et je ne négligerai rien pour les yeux de Light pour qui j'ai conçu une de ces affections comme pour l'une de mes premières malades. J'ai vu quelle place elle occupe dans le coeur de votre excellent fils et ce sera pour moi une victoire remportée sur la maladie lorsque j'arriverai à une amélioration notable. Je le veux et il le faut. Excusez, je vous prie, un griffonnage écrit à la hâte et si peu digne de vous. Mais avec ce coup d'oeil du génie qui vous est propre, vous verrez qu'il est dicté par le coeur et le coeur ne faillera pas comme dévouement et appellera à lui toutes les lumières de l'intelligence.



585/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 12 et le 31 juillet 1864]

Attestée par la lettre n°590/

/(réf.  
7190)

590/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

Lundi 1<sup>er</sup> août [1864]

Chère amie, nous sommes durement éprouvés, mais la grandeur du courage répond à la grandeur du coeur, et par conséquent, tu es courageuse. Il faut tendre la main à la pauvre enfant, mais la maintenir au dessus du naufrage par le perpétuel rappel au vrai. J'insiste pour qu'elle revienne et pour que tu n'y ailles point<sup>1</sup>. Tu connais sa ténacité; une fois qu'elle t'aurait, elle ne te lâcherait plus, et ce serait elle qui t'entraînerait. Il y aurait là un grand, très grand danger. Alors donne-lui ta douce et adorable sollicitude. Protégeons-la d'autant plus qu'elle se protège moins. Je ne puis croire que son intelligence, fière et noble après tout, ne finisse pas par se réveiller. Le jour où elle sortira de cette crise malsaine, elle s'indignera d'avoir fait tout cela pour ce néant. Adèle est une généreuse nature. La hideuse bêtise de ce drôle la guérira en la révoltant. J'y compte, je l'espère du moins, Dieu aidant, et toi aussi,

1. Selon toute probabilité, Madame Victor Hugo avait émis le projet, dans sa dernière lettre, d'aller chercher sa fille à Halifax.

incomparable mère. Je t'embrasse, et  
j'embrasse mon Charles bien tendrement.

Uy

---

Aut.MVH, vol II, n°144 ↙ dh 123

595/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

1<sup>er</sup> août. Lundi. H.H. 1864

Mon Charles bien-aimé, tu as raison de compter sur moi. Comptes-y pour toute chose. J'aime cette pauvre petite Lux. Ce que tu m'écris est charmant et touchant. Ces neuf années de sa vie courant derrière toi sur ses petites pattes sont aussi neuf années de la mienne. Tu peux parfaitement l'emmener. Mon mode de ne voyager que dans une voiture à nous est particulièrement commode pour Lux. Elle ne trottera pas, tu la garderas près de toi. Tout le monde l'aime dans ce qui sera la voiturée, et la pauvre chère petite bête n'aura que de la tendresse autour d'elle. Victor vient il désire faire notre voyage de la Moselle. Tu choisiras toi-même l'endroit où tu viendras nous rejoindre. Tu connais l'itinéraire. Chemin de fer jusqu'à Dinant. A Dinant, voiture, puis, en voiture et à petites journées, Bouillon, Luxembourg (nom qui portera bonheur à Lux) Trêves, Berncastel, Cochem, le château d'Elz (que je reverrai utilement<sup>1</sup>) Coblents, S<sup>t</sup> Goar,

1. Pourquoi le poète reverrait-il ce château utilement? Est-ce pour en refaire un dessin? Est-ce parce qu'il avait gardé de sa visite de l'année précédente, une impression d'insatisfaction: 'On ne voit pas la vingtième partie du château.' (Carnet de voyage- 28 août 1863).



Bacharach, Mayence. Nous reviendrons par la vallée d'Alweiler, à moins qu'il ne vous plaise d'aller à Constance et à Schaffhean par la Forêt-Noire. Vous régnerez, j'obéirai. Mon Charles, ne t'attriste pas, tout ira bien pour tous et pour toutes, pour les grands esprits comme toi, et pour les charmantes bêtes comme Lux.

Voici la lettre au docteur <M ><sup>2</sup>. Mets-la sous enveloppe.

Nous partirons le 10 août.

---

Aut.MVH, vol III, n°224 *α*

2. Il s'agit, sans aucun doute, de la réponse à la lettre du docteur Milon/

598/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 1<sup>er</sup> et le 10<sup>e</sup> août 1864]

Attestée par la lettre n°610/

/(ref. 7173)

600/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE

[août 1864-1<sup>ère</sup> quinzaine]

Ma chère petite mère,

Emile ayant oublié de m'indiquer son adresse à Paris, je mets à ton nom le mot qui lui est destiné. Je vais quitter Guernesey pour quelques semaines, en compagnie de mon père, par le commandement exprès du docteur Corbin<sup>1</sup> qui croit le changement d'air absolument nécessaire pour moi. J'obéis, bien heureux, dans ma tristesse, de n'avoir plus d'inquiétude. Nous espérons bien te ravoit ici cet automne et cet hiver. Je commence à avoir la nostalgie de ma petit maman. Nous travaillerons ensemble, côte à côte, comme autrefois, et nous ferons de bonnes causettes. Il serait absurde à toi de partir pour la Nouvelle <Terre>. Ce serait un énorme sacrifice parfaitement inutile. Tu ne ramenerais pas ta fille et elle ne te retiendrait prisonnière.

Je prie mon Charles de se joindre le plus tôt possible à la caravane. Cela me semblera si doux de passer avec lui quelques semaines! Lux aura ainsi deux garde-malade au lieu d'un, lui

---

1. Le médecin de famille à Guernesey.

et moi. La lettre du docteur Milon nous a fait grand plaisir, en nous faisant entrevoir la fin prochaine de la maladie de Lux et du tourment de Charles.

Je t'embrasse, chère mère vénérée.

Ton V,

P.S. Julie reste ici et elle prend, selon moi, le parti le plus digne et le plus sage<sup>2</sup>. Mesdames de Putron se chargeront de la distraire.

---

Aut. MVH, [α 339]

Papier aux initiales CH

---

2. Julie, abandonnée par son mari Paul Chenay, avait voulu tenter une réconciliation. Elle reste, cette année-là, pour la première fois, gardienne de Hauteville-House.

610/ (VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H. 10 août [1864]

Tout le devoir veut être fait, ce n'est donc pas moi qui te découragerais de ce que tu crois ton devoir. Chère bien-aimé, si tu es absolument sûre de ramener Ad., ce résultat serait si désirable, que je dirais: fais ce que tu crois utile pour y arriver<sup>1</sup>. Mais en es-tu sûre? Tu connais sa tenacité qui fait partie de sa maladie. Décide toi-même. Je te laisse juge. Charge-toi toi-même de faire parvenir à Ad. son argent, je t'envoie, en un bon sur Meurice ci-inclus deux mois de sa pension (300f) elle nous met dans un cruel embarras, elle use pour sa <fuite/perte> de l'argent, bien nécessaire pourtant, qu'on lui envoie. Je t'envoie en outre ton mois (15 août au 15 7<sup>bre</sup>) en un bon de 400 fr comme d'ordinaire sur Mallet frères, payable à vue. Nous partons demain 11. Nous comptons être vers le 20 à Mayence. Tu peux nous écrire là en adressant ainsi ta lettre:

M. François Hugo, Mayence, poste restante.

A moins d'urgence absolue, ne donner mon adresse à personne. Je suis accablé de fatigue

1. Le 1<sup>er</sup> août, le poète avait fortement déconseillé ce voyage à sa femme. Pourtant, celle-ci semblait tenir à ce projet et lui avait écrit, à nouveau, en ce sens.

et d'inquiétudes, et je voudrais tâcher de respirer un peu, sans aucun souci et en plein repos. Chère amie, je t'embrasse et je t'espère bientôt, cet automne, si tu ne vas pas à Halifax. Nous traversons une année bien douloureuse. Pourtant il me semble que plus de bonheur te serait bien dû, à toi du moins, âme charmante.

620/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

10 août. [1864]

Je n'ai pas encore de lettre de toi, mon Charles bien-aimé. Je t'envoie mon itinéraire. Nous partons (avec Victor) demain jeudi 11. Nous serons, à moins d'incident, le 12 à Bruxelles et le 13 à Dinant. Nous passerons à Dinant la journée du 14 (je mènerai Victor voir Montaigle<sup>1</sup>). Le 15 nous partirons pour Trêves, nous serons vers le 20 ou le 21 à Mayence. Viens nous rejoindre le 13 ou le 14 à Dinant. Le chemin de fer t'y conduira. Puis Lux voyagera dans ta voiture.

Te voir, mon Charles, c'est la récompense de mon année de travail et ~~la~~ <sup>la</sup> consolation de mon année de tristesse. J'espère que nous aurons ensemble une éclaircie. Nous t'attendons le 13, et je t'embrasse en père et en frère.

11. du soir. Retard. Mauvais temps. Impossible de partir demain 11. Le vendredi et le 13 et le dimanche considérés<sup>2</sup>, nous partons

1. Les ruines du château de Montaigle, à cinq kilomètres d'Yvoir, dans la vallée de la Floye, avaient la réputation d'être les plus imposantes de la Belgique.

2. Victor Hugo, superstitieux, préférait éviter de partir un vendredi ou bien le 13 du mois. Le dimanche, comme nous l'avons précisé auparavant, aucun moyen de transport ne fonctionnait.

lundi 15. Donc sois à Dinant le 17. NOus ne  
serons à Mayence que le 25.

Je t'embrasse, mon Charles.

---

Aut.MVH, vol III, n°225



630/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

H.H., 12 août. [1864]

Chère amie, le vent d'ouest nous a retardés. Victor a profité du retard pour avoir un mal de gorge sans gravité qui pourtant l'a retenu au lit, avec un peu de fièvre. Ce matin la fièvre est tombée, la période de salivation est arrivée, et Corbin lui permet de manger. De tout cela, il résulte que nous partirons, non le 15, mais le mardi 16. Tout va bien, et tout est bien. Veux-tu te charger de faire arriver ces deux lettres. Je t'embrasse et je te veux aussi heureuse que tu es aimée.

---

Aut.BN, Corr IN IV, p 344

640/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Le 12 août 1864 ou peu après]

Mon Charles, c'est le 18 que nous serons à Dinant. Nous y resterons le 19 pour voir Montaigle. Arrive donc à ton choix, le 18 ou le 19. Pour moi, le plus tôt sera le mieux. Tu verras quelle charmante promenade nous ferons. Nous reverrons Elz, et nous le monterons à voiture, et Lux sera tout heureuse. Donc au plus tard, au 19- Je t'embrasse.

Qu'est-ce qu'un M. Sepot<sup>1</sup> qui te réclame 1406 francs?

---

Aut.MVH, vol III, n°214

---

1. Nous n'avons pu identifier ce personnage.

642/CHARLES HUGO A SON PERE

[Avant le 15 août] <sup>1864</sup>

Attestée par la lettre n°645.

645/CHARLES HUGO A SON PERE, A SON FRERE VICTOR ET A  
JULIETTE DROUET

[Entre le 15 et le 22 août 1864]<sup>1</sup> /9

Mon père bien-aimé. Mon Victor, chère Madame Droüet, ce n'est pas encore moi, mais je serai du voyage. Voici la situation: impossible de mettre Lux dans la cage aux chiens, aujourd'hui plus que jamais, vous le comprenez. Démarches auprès de l'administration <de/à> l'Est<sup>2</sup>. Réponse encore attendue. Si on refuse, je tâcherai de l'escamoter comme j'ai déjà fait en allant en Belgique. Mais plus le voyage en chemin de fer sera court, plus j'aurai chance de n'être pas surpris. Or, pour aller à Mayence il faut de 21 à 24h de chemin de fer. On s'arrête 3h. à Stasbourg. Je serai infailliblement pincé! Voici donc ce qu'il faut: indiquez-moi une étape très rapprochée de Strasbourg, comme Bade par exemple ou Kelh. Je suppose que c'est votre chemin puisque vous remontez à Shaffouse. De la sorte, j'arrive

1. Cette lettre est, de toute évidence, envoyée, non à Guernesey, mais à l'une des premières étapes du voyage. En effet, Charles s'adresse aux trois voyageurs (Juliette Drouët comprise), et d'autre part, il parle d'un rendez-vous à Mayence, alors qu'il devait rejoindre le groupe à Dinant. Il y a donc eu un changement d'itinéraire entre temps.

2. Les chemins de fer de l'Est desservaient entre autres, les lignes: Paris/Strasbourg, Strasbourg/Kehl, Strasbourg/Bâle.

L'administration était centralisée gare de l'Est, rue et place de Strasbourg.

d'une traite, en une nuit et (chose importante) sans changer de convoi.- Bochet<sup>3</sup> qui devait m'accompagner ne le peut plus. Il est parti pour Londres il y a huit jours. Nadar, que j'invitais, ne peut pas. Il s'excuse très-gentiment dans une lettre qu'il m'écrit et me charge de te faire parvenir la lettre ci-jointe.- A propos de lettre, j'ai oublié de te dire que M. Milon avait été profondément fier et touché du mot charmant que tu lui as écrit. Il le conserveras comme un titre de gloire.- Lux va un peu mieux, mais dès qu'elle est à la lumière du jour, l'oeil gauche s'enflamme horriblement. Je la tiens donc le plus possible dans l'ombre.- Si, par impossible, je ne pouvais réussir à vous rejoindre avec Lux, si je reconnaissais l'impossibilité de la cacher et que je ne voulusse pas en conséquence m'exposer à la rendre dix fois plus malade en la mettant dans la cage aux chiens où elle serait livrée à toute la poussière de la route et à une indicible terreur, je me résoudrais à vous aller voir à Guernesey en ramenant ma mère et à passer un mois avec vous. Au chemin de

---

3. Nous n'avons pu identifier ce M<sup>r</sup> Bochet, appelé Brochet dans la lettre suivante.

l'Ouest, M. <Cordand><sup>4</sup> se met tout à ma disposition.

L'heure me presse et je n'ai que le temps de vous dire que je vous aime profondément et que mon coeur est avec vous.

J'aurais écrit plus tôt, si je n'avais compté jusqu'à ce moment partir jeudi comme vous le désirez, mais j'attends toujours la réponse du chemin de fer de l'Est et elle n'est pas encore venue!

Vous m'indiquerez une station tout près de Strasbourg et alors j'espère pouvoir partir. Je t'embrasse mon père bien-aimé comme je te vénère.

Charles

[sont joints à cette lettre des extraits de presse qui seront copiés ultérieurement]

---

Aut.MVH, [α637]

4. Les Chemins de fer de l'Ouest regroupaient les compagnies de S<sup>t</sup> Germain, Rouen, le Havre, Dieppe, Fécamp, Caen, Cherbourg et les réseaux de l'Ouest. Le siège se tenait 124, rue S<sup>t</sup> Lazare. Le seul nom ressemblant à la graphie douteuse du manuscrit est M. C.Coindard, secrétaire de la Compagnie.

650/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

Florenville. 22 août 1864

Mon Charles, nous sommes en route. Voici  
notre itinéraire jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre.

-23 août. Arlon.

24- la Rochette.

25- Luxembourg.

26. Trêves.

27. Berncastel.

28. Cochem.

29. château d'Elz.

30. Kapellen (au delà de Coblenz)

31. S<sup>t</sup> Goar (hôtel du Lys)

1<sup>er</sup> septembre- Bacharach. (Hôtel de la  
Poste)

Je voudrais que tu puisses venir nous  
trouver à Bacharach, dont tu connais l'hôtel.

Cependant si tu ne pouvais nous rejoindre  
que le 2, tu nous trouverais à Castel, (vis à  
vis Mayence) dans l'un des trois hôtels que  
voici: Hôtel Barth, Hôtel du Taunus, ou Hôtel  
de l'Ancre<sup>1</sup>, tu demanderais M. François Hugo.

1. L'hôtel Barth et l'hôtel du Taunus sont situés à côté de la gare du Taunus à Castel. Le guide Baedeker de l'Allemagne de 1863 précise: "Bonne bière, bon restaurant, prix modéré. L'hôtel de l'Ancre est à 250 pas au nord de l'hôtel Barth, à côté de la voie ferrée.

Sois exact le 2 au plus tard. Nous partirons de Mayence le 3. Castel fait vis à vis à Mayence comme Deutz à Cologne. C'est pour cela que nous le choisissons.

Mon Charles bien-aimé, Victor est plein de joie de te revoir. Il sera charmé de cette gracieuse rencontre avec M. Brochet, dont le souvenir m'est très agréable. Notre excellente et chère compagne de voyage t'embrasse tout bonnement, et moi, tout tendrement. Lux ira bien, je t'en répons.

Donc au 1<sup>er</sup> à Bacharach, (c'est le mieux) et au plus tard le 2 7<sup>re</sup> à Castel. Tu as le choix du chemin par Metz ou par Strasbourg. Je crois le dernier meilleur. Prie Meurice de t'avancer l'argent dont tu as besoin pour me rejoindre.

Et je t'embrasse encore, et j'embrasse ta mère, et tout mon coeur est à vous.

V.

[Cette lettre est suivie d'un court post-scriptum de Fr.-Victor qui ne semble pas avoir été retrouvé.]



Adresse:

France

Monsieur Charles Hugo  
23, r. de l'Embarcadère  
Auteuil- Paris

Timbres postaux:

FLORENVILLE 23 AOUT 64

---

Aut.MVH, vol III, n°226

660/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

Arlon. 23 août [1864]

Mon Charles, j'ai oublié dans ma lettre d'hier un détail essentiel. Tu peux, en-cas, nous écrire à Mayence, poste restante à l'adresse M. François Hugo. En cas également, et pour que nous soyons toujours sûrs de nous retrouver, tu trouverais à Mayence poste restante, à ton adresse une lettre de nous.

Mais le mieux serait que tu nous rejoignisses le 1<sup>er</sup> septembre à Bacharach, Hôtel de la Poste, le même que celui de l'an dernier.

Mon Charles, prends avec confiance cette joie de nous revoir, et faisons-la durer le plus possible.

Donne pour moi un tendre baiser à ta mère. Arrive-nous! Arrive-nous, mon Charles bien-aimé!

V.

670/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

Dim. 11 7<sup>bre</sup> [1864]. Lichtenthal.

Chère amie, je pense à toi. Je suis avec tes fils<sup>1</sup>. Tu es dans toutes nos paroles. Ni à Mayence, ni dans les mains de Charles, je n'ai trouvé de lettre de toi. J'en espérais une, je prends ma revanche de ton silence en parlant de toi sans cesse. J'espère qu'avant peu nous allons nous revoir dans ce doux Guernesey, si triste d'être délaissé. Que décides-tu pour A.? Quand cette plaie (plus encore la sienne, hélas! que la nôtre) sera guérie, nous pourrons peut-être avoir quelques derniers jours heureux. Je trouve Charles très bien. Il a une idée à laquelle je bats des mains. Trouver une femme qui lui aille, se marier, et venir se fixer à Guernesey. Il nous dit avoir horreur du Paris bâté où il a le regret d'être rentré. Victor et lui sont aux anges d'être ensemble, c'est la plus charmante fraternité qui soit, et je me sens doucement consolé en les regardant, si bons frères et si bons amis, unis par le sang et par la pensée, c'est bien doux. Que

---

1. Charles avait rejoint la caravane le 08 septembre à Lichtenthal.

n'es-tu là? Que n'est-elle là, elle aussi!  
C'est incomplet et douloureux.

Je t'envoie ton mois du 15 7<sup>bre</sup> au 15  
octobre. Vers la mi-octobre nous serons de  
retour à Guernesey, et tu pourras nous  
rejoindre tout de suite. Chère bien-aimée, ne  
sois pas triste. Tu as tant de coeurs qui  
t'aiment. Tu es grande par le coeur et par  
l'esprit. Je pense à toi avec une inexprimable  
douceur. Je t'envoie les tendresses, les  
baisers et les respects de tous.

V.

Ecris-moi poste restante à Cologne à  
l'adresse François Hugo.

Paul Meurice te remettra les 400 francs.  
Voici un mot que tu lui porteras ou lui  
enverras.

---

Aut.BN. Corr IN, II, p447.

Lettre à Meurice = réf. 9476.

675/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI OU A FRANCOIS-VICTOR

[Entre le 08 et le 13 septembre 1864]

Attestée par la lettre n°680.

## 680/FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE

Mard. [13 septembre 1864]<sup>1</sup>

Chère mère, j'apprends avec peine que tu as toujours l'intention d'aller rejoindre Adèle à Halifax. Ce voyage, qui, dans la saison rigoureuse, pourrait être funeste à ta santé, n'aboutirait, selon moi, à aucun résultat efficace. Tu connais la <pertinacité> d'Adèle. Ce n'est pas toi qui la ramènerais, c'est elle qui te retiendrait. Si toutefois tu persistes dans une résolution que je déplore, il est essentiel que tu ne t'embarques pas sans avoir pris des renseignements sur le mouvement des garnisons anglaises. Il est d'usage, comme tu sais, de changer la résidence des troupes tous les trois ou quatre ans. Si je ne me trompe, voilà quatre ans passés que le 16<sup>e</sup> de ligne est stationné à Halifax<sup>2</sup>. Il est donc plus que probable que d'ici à quelques mois, à quelques semaines peut-être, le 16<sup>e</sup> de ligne où M. P. est officier sera transporté d'Amérique en Europe; soit pour être dirigé sur les

1. Madame Victor Hugo, sachant sa famille à Lichtenthal pour quelques jours, leur a écrit là-bas. La lettre a dû arriver le lundi 12 et François-Victor répond le lendemain.

2. Dans ses agendas, Victor Hugo a noté, le 26 décembre 1861: "M.P. est reparti ce matin. Son régiment va au Canada pour le cas de guerre avec l'Amérique." Il y aurait donc seulement 2 ans et demi que celui-ci serait stationné à Halifax.

Indes, soit pour être caserné en Angleterre même. En ce cas, M.P. reviendrait tout naturellement en Angleterre, et Adèle reviendrait en même temps sans que tu sois obligée de l'aller chercher.

Ce retour de M.P. est, selon moi, la solution de la question qui nous tient tous depuis quinze mois dans une anxiété si douloureuse.

J'apprends que M<sup>me</sup> Gibson est en ce moment à Paris. M<sup>me</sup> Gibson saurait facilement, par le ministère de la guerre anglais, 1<sup>o</sup> si le bataillon du 16<sup>e</sup> de ligne, en ce moment caserné à Halifax, doit être transporté prochainement à une autre station; 2<sup>o</sup> vers quelle époque aurait lieu ce transport; 3<sup>o</sup> sur quel point le bataillon doit être dirigé. Ces renseignements obtenus, elle te les communiquerait, et tu agirais au moins en pleine connaissance de cause.

Mais, je te le répète, aucune puissance humaine ne fera revenir Adèle en Europe, tant que M.P. sera en Amérique. Nous devons tout faire pour t'épargner une démarche inutile. Et quelle démarche! Un voyage dans le nouveau-monde.

C'est à Guernesey que je te veux voir cet hiver, chère mère, et tu doublerais notre anxiété en t'aventurant à la recherche d'Adèle.

Je t'embrasse avec la plus respectueuse tendresse.

Victor

P.S. Le voyage me fait un bien considérable. Quel charmant et vivant compagnon que ce Charles!\_ Nous avons eu hier Méry<sup>3</sup> à déjeuner et à dîner. Tu ne te figures pas son émotion en nous retrouvant<sup>4</sup>. Amitiés à Auguste et à Emile. Je voudrais qu'Emile indiquât par quel moyen on peut réparer la glacière<sup>5</sup> brisée. Ne pourrait-il pas envoyer une petite note à Julie?

---

Aut. MVH, [α 342]

3. Poète et littérateur français.

4. Dans le carnet de voyage du poète, nous lisons: "Metzel l'avait invité à déjeuner [Méry] sans lui rien dire. Je suis entré. Il a pleuré de me voir."

5. Monsieur Carré, chercheur français, avait présenté, en 1860, à l'Exposition de Londres, un appareil nouveau utilisant le gaz ammoniac. C'est probablement sur ce procédé qu'était conçue la glacière des Hugo. Mademoiselle Guille, dans son livre François-Victor Hugo et son oeuvre, signale qu'Emily de Putron avait suivi le traitement de la glace et elle ajoute: "Victor Hugo s'occupait aussi de la machine. Il avait vu l'annonce d'une petite machine à fabriquer de la glace, et essaya d'en acheter une."



685/MADAME VICTOR HUGO A SON MARI

[Entre le 13 septembre et le 18 octobre]

Attestée par la lettre n°690/

/(réf. 7071)

690/(VICTOR HUGO A SA FEMME)

Dinant, mardi 18 octobre [1864]

8h. du soir.

J'arrive à Dinant, chère amie bien-aimée, j'y trouve ta douce lettre. Je t'écris bien vite. Voici un mot pour Meurice qui te remettra les 400 fr. de ton mois (du 15 octobre au 15 novembre). Je ferme bien vite cette lettre pour qu'elle parte tout de suite. Tu l'auras, je pense, demain soir. Tes fils sont en bon état et d'une gaieté parfaite d'avoir passé six semaines ensemble. J'ai fait de vains efforts pour entraîner Charles à Guernesey. Il n'y veut venir que marié. Je lui prêche le mariage. Quant à Ad.- hélas! tu as pleinement raison. Il faut une sourdine à sa musique<sup>1</sup>. Il ne faut pas qu'elle attire l'attention sur elle en ce moment.

Quel bonheur de te revoir et de te ravoir à Guernesey<sup>2</sup>. Reviens le plus tôt que tu pourras. Je t'embrasse bien tendrement.

---

Aut.BN. Corr IN, IV, p 344.

1. Madame Victor Hugo, dans la lettre disparue adressée à son mari, devait transmettre une requête d'Adèle, pour qu'on l'aidât à imprimer ses mélodies. La fille du poète souffrait toujours de sa dépendance financière et aurait voulu, par ce moyen, assurer son existence.

2. Madame Victor Hugo avait fini, selon toute vraisemblance, par abandonner son projet de voyage dans le Nouveau-Monde.

699/JULIE CHENAY A SON BEAU-FRERE, VICTOR HUGO

Plusieurs lettres sont attestées par la n°700.

Déjà une lettre attestée le 18 septembre 1864 ; voir  
lettre de V.H. de ce jour (réf. 7286).  
Elle a dû écrire à Londres, aussi,

700/(VICTOR HUGO A SA BELLE-SOEUR, JULIE CHENAY)

Londres, dimanche 23 octobre [1864]

Ma bonne petite soeur, tes lettres sont gentilles comme toi. Je suis une vieille brute de paresseux, ce qui fait que je ne t'ai pas correctement répondu. Je fais mieux aujourd'hui, j'arrive. Pourtant, un gros vent sud-ouest souffle, et nous ne pouvons aborder Guernesey que le 26 (mercredi).

Tu peux préparer pour ce jour-là les divers arcs de triomphe dont tu disposes, les harangues, les clefs de Hauteville sur un plat d'or massif, les agenouillements de la chatte et de son petit, et les vers latins que je te prie de faire en mon honneur.

J'espère que le vent se calmera. La traversée d'Ostende, excellente pendant quatre heures, a été affreuse à la fin.

Je t'embrasse sur tes deux bonnes joues<sup>1</sup>.

---

Aut. AVH 2576

1. J.L. Mercié précise que toute sa vie, le poète aimera les joues de Julie: 1845, 'j'irai te voir et embrasser tes jolies joues'; 1866, 'je t'embrasse sur tes deux joues'; 1869, 'je t'embrasse sur tes deux bonnes joues'...

710/(VICTOR HUGO A SON FILS, FRANCOIS-VICTOR)

27 octobre.[1864] H.H.

Mon Victor, le gros temps nous a retardés, nous ne sommes arrivés qu'hier<sup>1</sup>. Je trouve cette lettre<sup>2</sup>, je ne puis la lire, je te l'envoie pour que tu avises, si elle est pressée. Tout est bien ici, et ce qui t'intéresse est on ne peut mieux<sup>3</sup>. J'ai rencontré sur le port M. de Putron. J'irai aujourd'hui voir ces dames<sup>4</sup>. Je t'envoie les amitiés de tous ainsi qu'à Charles, et les effusions de M<sup>me</sup> Drouet. Je t'embrasse tendrement, ainsi que mon Charles. Vois nos amis, Bancel, Labrousse, Brives, Laussedat<sup>5</sup>, tous. Amuse-toi, sois heureux, et reviens-nous le coeur content.

V.

5h. du soir.

Je sors de chez ces dames. Le fameux docteur Côtelette de Mouton<sup>6</sup> a fait, et

1. François-Victor passait une quinzaine de jours à Bruxelles avec son frère, Charles.

2. Il s'agit d'une lettre concernant Adèle, écrite en anglais. Nous l'avons retrouvée, à la Bibliothèque Nationale, mais la consultation sur microfilm de très mauvaise qualité, ne nous a pas permis la transcription.

3. Le poète fait allusion à la santé de la fiancée de son fils.

4. Madame de Putron et sa fille.

5. Tous étaient proscrits à Bruxelles.

6. Le médecin qui suivait Emily de Putron, avait conseillé à celle-ci un régime à base de côtelettes de mouton, d'où ce trait d'humour.

continue de faire merveille. J'ai dit que tu arriverais du 1<sup>er</sup> au 5 novembre, et j'ai pris sur moi ton retard. J'ai dit que je te l'avais conseillé, et un peu imposé, trouvant que ces vacances te faisaient grand bien avant les grands travaux de l'hiver. J'ai ajouté en riant: c'est ma faute, mais c'est pour le mieux. Ces dames ont été charmantes. Prends donc en toute tranquillité d'âme ton petit bout de congé. Je te veux heureux. Ecris-moi ce que dit cette lettre sur A.- Encore bien des tendresses.

---

Aut.BN. Corr IN, IV, p 344-345.

713/MADAME VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES

Paris

12 novembre

de chez toi<sup>1</sup>

Je suis arrivée; mon Charles, lundi dernier de Villequier. Marie<sup>2</sup>, pendant mon absence a nétoyé l'appartement. Les tapis ont été battus et reposés. Le tapis de ta chambre était taché à pluieurs endroits par les pipi de Lux. Tu n'as pas gagné grand chose au déplacement que tu as indiqué et qui a été fait. Tes rideaux et ton couvre-pied sont reprisés et réparés autant que possible. Le damas est si vieux qu'il est difficile d'y mettre l'aiguille sans augmenter les avaries. Ton meuble de laque est en place. Les carreaux sont nétoyés les rideaux blancs accrochés et il n'y a de poussière nulle part. J'ai remplacé les carreaux cassés de la cuisine. La natte de la salle à manger est en très mauvais état et n'est pas reposée. Marie dit qu'en la retournant et en remplaçant un des lés la natte pourrait servir encore. Je ne sais quel marchand l'a vendue il faudrait pour ce rassortiment que

---

1. Il y a visiblement eu un déménagement depuis Auteuil, effectué pendant que Charles était en vacances.

2. Marie, servante à Guernesey, avait suivi Madame Victor Hugo à Paris.

je susse son adresse. Cette natte est la seule chose qui soit maintenant en question et tu peux reprendre en sécurité possession de ton logis. Ma logeuse d'Auteuil a été fort exigeante. Je me suis tirée de ses griffes difficilement et à mon détriment et les réparations des deux logis m'ont coûté près de 100 francs. Il ne te restera qu'à payer la réparation de ton meuble. La facture est de 25 francs ce que je trouve exorbitant. Marquis<sup>3</sup> se porte bien, il grandit toujours. Nous avons de la peine à l'élever. Il faut une préoccupation de tous les instants pour l'empêcher de faire ses ordures dans l'appartement. Je lui ai acheté un joli collier et une belle chaîne. Marie lui a fait un paletot de flanelle doublée de soie pour le dehors. <Bochet> est venu le chercher avant hier. Je lui ai dit que nous gardions le chien je le garde pour te faire plaisir, il sera dans mon voyage et véritable embarras et à Guernesey, un embarras plus grand encore<sup>4</sup>. Je ne suis guère à Hauteville qu'une visiteuse, maîtresse de nom de seulement. Je suis subordonnée à deux omnipotents: à mon mari, ce qui est dans

---

3. Chiot dont nous n'avons pas encore trouvé la parenté.

4. Madame Victor Hugo compte retourner prochainement à Guernesey.



l'ordre et à Marie ce qui est moins naturel<sup>5</sup>. Je pars le lundi en huit, 21 du mois. Tâche d'être ici le 19 ou le 20 pour que je puisse t'embrasser. J'occupe ta chambre et Emile la sienne<sup>6</sup>. Je n'ai pas voulu le déplacer pour si peu de temps. Dans notre chassez-croisez un de nous deux ira à l'hôtel. Je quitte mes amis le coeur gros. Il est impossible d'être entouré de plus de sollicitude que je ne le suis ici. L'amitié que tu dédaignes a été la douceur de ma vie<sup>7</sup>. Le devoir pas moins que l'amitié n'est un mot vide de sens et ma place est à Guernesey. Ce n'est pas tant la solitude que je vais chercher qui m'attriste que ce que je laisse. Je vis surtout par l'affection et je me sens moins aimé là-bas qu'ici. Mon parti n'en est pas moins absolument pris et je voudrais t'embrasser avant cet exil du coeur. Si je te vois je te dirai ma pensée sur la prochaine publication de ton père<sup>8</sup>. Je reçois des lettres plus satisfaisantes d'Adèle<sup>9</sup>. Elle me semble absorbée dans sa musique, elle a pris un maître d'harmonie. Cette diversion est excellente. Je commence à espérer. Dis à mon toto que ses

5. Marie Sixty, gouvernante de Hauteville-House, avait gagné toute la confiance de Victor Hugo qui lui donnait les pleins pouvoirs. Elle semblait diriger la maison de manière un peu trop tyrannique.

6. Emile Allix semble loger avec Charles.

7. Nous n'avons pas pu interpréter cette allusion.

8. Les Chansons des Rues et des Bois.

9. Ces lettres n'ont pas été retrouvées.

succès à Bruxelles font bruit à Paris j'ai acheté deux beaux chapeaux pour lui faire honneur à Guernesey. Je les ai payés avec mes petits revenus. Je vous embrasse mes bien-aimés. Ecris-moi tout de suite. N'oublie pas que je pars le 21.

Ton père m'a chargé d'acheter pour Hauteville du velours pour recouvrir les nouveaux fauteuils et du damas pour remplacer les rideaux du salon rouge. Je n'entends rien aux achats et c'est M<sup>me</sup> Meurice qui fait la commission.

Voici une longue lettre. Je doute qu'elle soit sur ses pieds, car j'ai les yeux très troubles en ce moment je suis heureuse de l'amélioration de ceux de Lux.

735/ FRANCOIS VICTOR HUGO A SA MERE

Bruxelles. Hôtel de la Poste.

Rue Fossé aux loups

29 Novembre [1864]

Chère mère, je vois avec bonheur que tu as abandonné provisoirement ton projet d'émigration en Amérique. C'est à ta fille de revenir près de toi, et non à toi d'aller auprès d'elle. Mon père est retourné sans moi à Guernesey; je le rejoindrai seulement dans quelques jours. J'ai voulu rester un peu à Bruxelles pour y respirer l'air français qui me manque depuis tant d'années. Bruxelles est pour moi la vaccine de Paris, quand je retournerai dans notre île; je serai pour un an au moins à l'abri de la nostalgie. Je vais tous les soirs au théâtre, les <Mertences><sup>1</sup> m'ayant gracieusement ouvert toutes les portes. J'ai revu Ravel<sup>2</sup>, et j'ai ri comme il y a quinze ans. Que c'est bon de rire, quand on en a perdu l'habitude!

---

1. Nous n'avons pu identifier ces personnes. Peut-être s'agit-il des Maertens, connaissances bruxelloises.

2. Le célèbre comique s'est, en effet, fait applaudir au théâtre du Parc à Bruxelles en 1864.

Nous allons donc te ravoir cet hiver à Hauteville house! Quel bonheur de t'embrasser!

Ton fils bien tendre et bien respectueux.

Victor

P.S. Charles t'envoie mille tendresses. Il est ici près de moi, et nous sommes tout à fait copins.~ Tu pourras emmener Marquis à Guernesey; je me charge de le caser, au cas où il serait impossible de le garder à Hauteville. Je serai à Guernesey dans le courant de Novembre<sup>s</sup>.

---

Aut. MVH, [α 343]

## AVIS AU LECTEUR

Nous tenons à avertir le lecteur que les lettres n°740, 750, 760, 790, n'ont pu être annotées et ce pour les raisons suivantes:

- Les chercheurs les ont regroupées et placées à la fin de 1864, mais aucune date n'apparaît sur les documents et aucune preuve formelle n'a pu être extraite du contenu, permettant une datation sûre. Cependant, l'hypothèse émise peut se justifier si nous considérons que le poète fait allusion à la santé d'Emily qui se dégrade: "tu sais mes dernières angoisses"; et si nous supposons une détérioration de l'état de Lux. La dépression de Charles serait de plus aggravée par le départ de Madame Victor Hugo qui lui tenait compagnie depuis plusieurs mois. Mais le lecteur se rend bien compte que tout ceci reste du domaine des conjectures.

- Il ressort de la lecture qu'il existe un problème relationnel relativement important entre Victor Hugo et son fils, Charles. Malheureusement, il ne nous reste qu'un seul des deux interlocuteurs, les lettres du fils ayant disparu.

- Aucune source de renseignements annexes: agendas, autre correspondance, études de biographes, ne fait allusion à cette situation.

Il résulte de tout ceci, des textes mystérieux, aux allusions multiples et impossibles à interpréter pour le moment.

L'énigme reste entière, à notre plus grand regret.

737/CHARLES HUGO A SON PERE

Attestée par la lettre n°740.

740/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

Hauteville-house [1864].

Ta lettre ne répond pas à ce mot que je te criais du fond de mes entrailles: Reviens!

Tu nous manques à tous ici, et à moi plus qu'à personne, tu le sais bien. Mais ce mot, reviens! je te le disais dans tous les sens à la fois, je ne te disais pas seulement reviens par le chemin de fer, je te disais reviens par le coeur; ne fais pas cesser seulement la séparation matérielle qui est entre nous depuis si longtemps déjà, fais cesser la séparation des âmes. Tu m'as bien fait souffrir, pauvre cher enfant, mais je te pardonne, car je t'aime, et quand on aime, sais-tu ce qui est impossible? C'est de ne pas pardonner.

Oui, tout mon coeur se tourne vers toi, et appelle le tien. Reviens! reviens! Hélas! pendant que la souffrance t'éprouve là-bas, elle nous éprouve ici, tu sais mes dernières angoisses, cela ne m'empêche pas d'être déchiré par les tiennes. Tu vois, j'avais bien raison, tout ce que j'avais prédit se réalise.



Ah! mon Dieu, toi si loin, toi si triste!  
Que d'accablements à la fois! Reviens! reviens!  
je ne sais plus dire et penser que cela.

---

Aut.BN. Corr IN, II, p 482.

750/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Brouillon- fin 1864?]

-Pr Charles-

Tout dans un mot: reviens.

Quoique, depuis longtemps déjà, il n'y ait plus rien de commun entre nous, quoique tu aies douloureusement élevé une barrière entre toi et moi, ton ami vrai, ton appui nécessaire et naturel, toutes les tendresses de mon être se tournent vers toi. tu <        >, tu <        >, te savoir si loin cela m'est insupportable et les larmes me viennent en songeant que peut-être en ce moment tu pleures. Reviens! reviens vite! Et ne crains donc rien de mon coeur, tu sais bien que tu es mon enfant!

---

Aut.MVH, vol III, n°229

755/CHARLES HUGO A SON PERE

[Fin 1864]

Attestée par la lettre n°760.

760/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[Décembre 1864].

J'ai le coeur si triste et si noir que j'hésite à t'écrire, et cependant tu dois avoir besoin de mes lettres comme j'ai besoin des tiennes. Oh! si tu savais comme tout te réclame et te redemande ici! Hélas! quand reviendras-tu reprendre ta place dans cette famille qui est la tienne, qui te regrette et qui te tend les bras! Ne parle pas de ton isolement. Est-ce que tu ne sens pas là-bas la chaleur de ces deux coeurs tournés vers toi, du mien surtout qui te [ ] et qui t'enveloppe de toutes les tendresses à la fois et de toutes les inquiétudes. Nous parlons sans cesse entre nous de tout ce que tu souffres, nous le souffrons avec toi, je le souffre moi, plus que personne et autant que toi-même, et nous demandons à Dieu, si cela est possible, une fin prompte et heureuse pour cette bien longue et bien douloureuse épreuve. Reviens! reviens! je n'ai plus que ce cri dans l'âme et il me semble qu'à tant de distance tu dois l'entendre et le distinguer. Reviens!

770/(MADAME VICTOR HUGO A JULIETTE DROUET)

Hauteville house

22 décembre 1864

Nous célébrons Noël, aujourd'hui Madame<sup>1</sup>. Noël est la fête des enfants, et par conséquent des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette solennité, la fête aussi de votre coeur.

Agréez Madame l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux.

Adèle Victor Hugo

---

Aut. fac-sim. n°226, cat. vente 15/16 déc.

1986, Expert T. Bodin Drouot.

---

1. Depuis quelques années, Victor Hugo organisait une fête de Noël pour les enfants pauvres de l'île: déjeuner, distribution de vêtements, arbre de Noël, jouets... En 1864, il reçut ainsi chez lui 41 enfants.

780/(JULIETTE DROUET A MADAME VICTOR HUGO)

[22 décembre 1864]

La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie, je m'en pénètre et c'est avec toute mon âme que je sens toute la vôtre. Vous connaissez mes habitudes solitaires vous ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui pour tout bonheur de votre lettre; ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre pour vous bénir tous pendant que vous faites le bien.

Tendre et profond dévouement.

J. Droüet

Hauteville Jeudi 22 X<sup>b</sup>ra

---

Aut. fac-sim, n°226, vente du 15/16 décembre  
1986, Drouot. Exp. T. Bodin.

785/CHARLES HUGO A SON PERE

[Fin 1864]

Attestée par la lettre n°790.

790/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

[ H.H. 30 décembre 1864 ]

Si je ne te savais pas si triste et en proie à tant de choses douloureuses, comme je te gronderais! Quoi! après tout ce que nous avons dit tant de fois, tu en es encore là! tu en es à te tourmenter de ce que dit et de ce que pense cette brave femme, la meilleure du monde, mais la plus redoutable par besoin d'agitation! Que sur ce mot les Hugo < >, tu as besoin, toi qui es Hugo, que je te dise qu'il n'y a pas eu l'ombre de vrai, que je n'ai même pas échangé avec elle l'apparence d'une parole qui eût trait de près ou de loin à ce sujet là. Que du reste, loin d'être de cet avis, je suis sur ce point diamétralement opposé, que la prolongation de la situation actuelle amènera dans un temps donné, un an ou deux par exemple, un certain degré < >, et que si ton intelligence est nécessaire quelque part, c'est à coup sûr là. Voilà ce que je pense, puisqu'il faut te le dire. Il en est de cela comme de ta gaîté et de ma colère, deux choses dont l'une aurait dû suffire pour détruire l'autre dans ton esprit. Quand donc



m'as-tu vu en colère? Et en quoi cela me ressemble-t-il?<sup>1</sup> Oh! enfant que tu es! d'ajouter des chimères aux réalités pour te tourmenter! Hélas! tu as toujours été ainsi. Et si nous sommes séparés aujourd'hui depuis si longtemps, c'est à cause de cela. Va, souviens-toi de ceci: c'est mon sang qui coule dans tes veines, ton âme fait partie de la mienne, tu me tiens aux entrailles, la nature nous joint l'un à l'autre par toutes ses lois les plus pures, et s'il y a pour toi dans ce monde un être tendre, profond, inébranlable, indulgent, c'est moi.

---

Aut. BN. Corr IN, IV, p 349

---

1. Le poète seable être particulièrement attentif à ce dernier défaut. Il a noté dans ses agendas, le 8 juin 1864: "je me suis mis en colère hier soir. Cela m'arrive une ou deux fois par an. C'est trop. Je prends aujourd'hui la résolution de ne plus me mettre en colère."

795/CHARLES HUGO A SON PERE, SA MÈRE ET SON FRÈRE,  
FRANÇOIS-VICTOR

r

Bruxelles.31 Dec.1864.

Hôtel de Suède.

(Chambre de Victor)<sup>1</sup>

Mon cher et bien-aimé père, ma miche chérie, mon Victor, je vous souhaite une bonne et heureuse année. Je fais des vœux ardents pour que le sort nous réunisse tous bientôt et nous donne enfin la revanche que nous attendons depuis treize ans. Je souhaite enfin à notre chère absente le bonheur auquel son coeur lui donne tous les droits dans son égarement même. Je suis ici pour quelques jours encore. Figurez-vous que j'ai découvert, par hasard, un médecin de chien qui passe pour l'esculape de la race canine et qui soigne les meutes princières et royales. Il est venu voir Lux, qui < > continue d'aller mieux et il a entrepris sa guérison. J'espère.

Mon petit père, bien que je sois à Bruxelles, je n'ai pas perdu mes droits, n'est-ce pas? sur mon dessin du jour de l'an et je

1. Selon toute probabilité, il s'agit d'une chambre occupée par son frère, lors de leur dernier séjour à Bruxelles.

serai compris dans la distribution que fait Meurice.

Je te prie de présenter à Madame Drouet mes souhaits les plus sincères et les plus vivement affectueux.

J'embrasse ce bon Kesler et Madame Chenay.

Les Berru<sup>2</sup> ont été si bons et si excellents pour Victor et pour moi que j'ai voulu leur faire un cadeau en ton nom et au nôtre. J'ai donc prié Hetzel de donner à Berru une édition (la belle) de tes oeuvres complètes. Je le désirais ardemment. Je te serai bien obligé de ratifier ma demande.

Sans adieu, vous tous que j'aime et qui êtes tout mon coeur, je serai à Guernesey plutôt que vous ne pensez. Je suis même capable, Lux guéri, d'aller vous rejoindre tout de suite.

Je vous aime

Charles

---

Aut.MVH, [α642]

---

2. Amis de la famille Hugo, habitant Bruxelles.

1865

796/(VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

H.H. 3 janvier [1865]

Mon Charles, ta douce lettre nous arrive. Je t'écris avec l'attendrissement profond de tous. Tu sais que s'il y a sur la terre un coeur où tu es aimé, c'est le mien. Ta présence fait partie de ma joie. Toi absent, c'est moi triste. Reviens-nous, reviens-nous vite, reviens-nous dès que tu pourras. Lux achèverait certainement sa guérison ici. L'île est verte et le soleil est tiède. Ce bon climat n'a aucun excès, c'est ce qu'il lui faut à cette chère petite Lux. Je t'envoie une première page pour l'exemplaire in 8° de C. Berru. Serre-lui la main.

Je t'embrasse et je t'embrasse. A bientôt, mon enfant bien-aimé.

Meurice a ton dessin. Il te l'a sans doute déjà envoyé. Voudras-tu transmettre cette lettre à M. Louis Labarre<sup>1</sup>. Tous vont t'écrire.

---

1. Journaliste belge, républicain.

M<sup>me</sup> Drouet me charge de ses tendresses  
maternelles inexprimables pour toi.

Voici le bon pour l'exemplaire de Berru.

Adresse:

Monsieur Charles Hugo  
Hôtel de Suède  
Bruxelles  
Via London and Ostende.

Timbres postaux:

GUERNSEY JA 4 65.  
Bruxelles 5 Janv 65.  
London JA 5 65.

---

Aut.MVH, vol III, n° 230/231

798/CHARLES HUGO A SA MERE ET A SON PERE

[Samedi 7 ou 14 janvier 1865]

Bruxelles

Samedi.

Ma bonne miche, j'ai été chez deux vétérinaires. Je n'ai pas trouvé le premier. J'ai trouvé le second; c'est le vétérinaire du roi. Ainsi, aie toute confiance<sup>1</sup>.

Voici son ordonnance. Suis-la immédiatement. Je n'ai pas pu lire si c'est 3 ou 8 cuillerées. Je crois que c'est 3. N'en donne que trois pour commencer en tous cas.

Ne tiens pas compte de ma lettre d'hier<sup>2</sup>. L'émétique<sup>3</sup> n'est bon que dès le début de la maladie. A la phase actuelle, il risquerait d'épuiser le malade et d'augmenter son abattement. Comme ma lettre d'hier ne t'arrivera qu'avec celle-ci, il n'y a pas de mal dans mon erreur involontaire.

Pour régime, lait le matin et le soir soupe avec une pomme de terre écrasée.

Jamais de viande.

1. Le chien Marquis, emmené à Guernesey par Madame Victor Hugo, était tombé malade.

2. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

3. Vomitif, nom générique des corps résultant de la combinaison d'un tartrate acide avec un sesquioxyde.

- Mon petit père, tu serais bien gentil de faire envoyer par miche à Emile 110 fr. pour mon loyer de Paris (terme de janvier). Je pourrais dire notre loyer, car c'est aussi bien le pied à terre de miche que le mien.-

Envoyer avant le 15.

J'ai remis ton mot à Berru. Il a été profondément touché et va te remercier avec effusion.

Ta lettre à Labarre est à son adresse. Ce qu'il faut à Lux c'est un air farnc. L'humidité lui est mauvaise. C'est pour cela que je craindrais un peu le climat de Guernesey. Cependant j'espère qu'elle sera assez bien au printemps pour pouvoir aller vous rejoindre avec moi.

Merci de ton dessin.

Je t'aime bien.

Ton fils respectueux

Ch.

Remercie cette bonne Madame Drouet de la gentille parole qu'elle envoie à l'enfant terrible que j'étais.

La Banque Nationale est à 2250!!!<sup>4</sup>

---

Aut.MVH, [α644]

<sup>4</sup>. Nous n'avons pas réussi à déterminer cette allusion.



800/FRANCOIS-VICTOR HUGO A SA MERE

[Avant le 14 janvier 1865]

Chère petite mère,

On est très souffrant(s) toujours, et voilà cinq jours que je veille<sup>1</sup>. Je t'envoie un long baiser et je t'emprunte dix francs. Ce qui porte à <30> la dette contractée. Je te préviens, afin que tu ne me prennes pas pour un voleur, malgré ta sympathie pour les voleurs en général. Je pense pouvoir venir demain.

Ton fils respectueux.

---

Aut. MVH, [α 338]

1. Emily étant mourante, François-Victor restait auprès d'elle jour et nuit, et donnait des nouvelles à Hauteville-House par de simples billets.

820/(MADAME VICTOR HUGO A SON FILS, CHARLES)

Dimanche 15 [janvier 1865]

M<sup>lle</sup> Emilie est morte, mon Charles, hier soir à dix heures et demie dans les bras de Victor qui se faisait encore des illusions sur la pauvre mourante. Elle a été enlevée par une congestion cirreuse<sup>1</sup> déterminée par un commencement de phtisie.

Victor a subi une crise affreuse. Guernesey lui est devenu impossible pour le moment. Il part mercredi pour Bruxelles, où je l'accompagne. Je m'étais <casée> ici et ce voyage m'est pénible. Mais je dois être mère jusqu'au bout et je renonce à avoir le repos qui me serait bien nécessaire maintenant. Mets-toi en campagne et cherche-nous un logement meublé composé de trois chambres à coucher dont une pour toi, d'un salon, d'une salle à manger, d'une cuisine et d'une chambre de domestique (j'emmène une bonne)- le tout meublé convenablement et surtout proprement. N'arrête rien sans nous. Nous descendrons à l'hôtel. Auguste auquel j'envoie un mot de ton père pour

1. Cette sorte de congestion n'est pas répertoriée. Peut être s'agit-il d'une dégénérescence cirreuse du type amylose (fréquente chez les tuberculeux chroniques); ou bien d'une pleurésie séro-fibrineuse.

Meurice touchera les 110 qu'il remettra à Emile qui a dû faire l'avance de la somme.

Marquis est guéri et mieux portant qu'avant sa maladie. Je ne sais encore si je l'emmènerai. Cela dépendra de celle de mes deux petites bonnes que je laisserai ici<sup>2</sup>. Sois tranquille sur lui, je ne le quitterai qu'avec la certitude qu'il sera mieux ici. Ton père nous a promis de nous rejoindre aussitôt qu'il aura terminé son roman<sup>3</sup>.

Je peux te dire sans prétention larmoyante: ta triste mère.

A

S'il y avait contre-ordre je t'écrirais. Le gros temps qu'il fait peut aussi reculer notre départ.

---

Aut. MVH, ~~He partie catalogue de vente, n° 596~~  
 (inséré dans un exemplaire des Sonnets de  
 Shakespeare, traduits par F.-V. Hugo)

2. Nous savons que Madame Victor Hugo a choisi d'emmener Marianne.  
 3. Les Travailleurs de la mer.

EPILOGUE
----------

N'était-il pas émouvant de voir comment, au fil des lettres, chaque membre de la "tribu" a pris peu à peu conscience de l'état mental d'Adèle.

François-Victor, le confident d'Adèle, est resté son défenseur malgré une pointe d'amertume d'avoir été mis comme les autres devant le fait accompli. C'est à lui qu'elle a expliqué son geste en premier, mais derrière les mots adressés à son frère, le lecteur a pu entrevoir l'imposante silhouette du père. La certitude de François-Victor quant au mariage d'Adèle se heurte au doute de Charles. Chez tous, la confiance s'est peu à peu effritée pour faire place à la désillusion, à la stupeur, au chagrin et à l'impuissance. Nous avons vu un père, raidi dans une ligne de conduite sévère, certes, mais lucide et meurtri tout au fond de son cœur. Il ne pouvait s'empêcher parfois de laisser éclater sa douleur: "elle me hait" s'écriait-il à son fils. D'aucuns ont voulu y voir un cri de colère, nous préférons y comprendre l'expression douloureuse d'un constat grave, incompréhensible, prémice du doute, de la réflexion, d'une remise en question de soi-même.

Au cours des années 1863 et 1864, se sont affrontées les positions du père et de la mère: L'un croyait pouvoir ramener sa fille grâce à la fermeté et l'union de tous; l'autre

pensait avant tout à lui alléger ses soucis matériels. Ils comprirent malheureusement que tout était vain.

Les parents se débattaient dans les mailles du filet des conventions sociales: quelle fable inventer pour qu'Adèle puisse encore exister au sein de la gentry anglaise et de la bonne société française? Comment aider la jeune fille tout en préservant du scandale l'image du poète que tant d'ennemis auraient aimé ternir? Voilà une situation qui semblait bien, à cette époque du moins, inextricable. Pour nous garder d'un jugement trop brutal, nous nous devons de considérer cette aventure avec l'oeil du 19<sup>ème</sup> siècle.

Les premiers mois de l'aventure, tout le monde était en état d'attente: Victor Hugo retardait son départ en vacances espérant des nouvelles, sa femme à Paris guettait le courrier tous les jours. La correspondance "échevelée" établie entre les membres du goum se faisait l'écho du bouleversement qu'a représenté cet événement.

Les années suivantes, Adèle continua à vivre dans un imaginaire névrotique et les siens -l'impuissance et le découragement aidant-, semblent alors l'avoir fait glisser dans un monde parallèle, hors réalité.

Malgré ses constantes promesses de retour, elle resta encore longtemps, loin de sa famille. A Halifax, elle changea souvent de logis, et, malgré la surveillance et l'aide discrète mises en place, vécut parfois proche du dénuement.

Le régiment de Pinson ayant quitté la Nouvelle-Ecosse en juin 1866 pour se rendre à la Barbade, elle l'y suivit. Sa mère mourut le 27 août 1868 sans la revoir.

En 1872, désespérant de la voir revenir de sa propre volonté, Victor Hugo la fit ramener en France. Sur le conseil d'éminents spécialistes des maladies mentales, elle fut placée à la maison de santé de St Mandé où elle passa le reste de sa vie. Elle mourut en avril 1945 à l'âge de 85 ans.

APPENDICE

1. MADAME VICTOR HUGO A HAUTEVILLE-HOUSE(Gustave Simon, la Vie d'une Femme)

[Fragment -1862]

Une confession. J'ai dîné hier avec Alfred et sa femme chez le restaurateur. Je conçois qu'il y ait une barrière entre les ménages réguliers et les ménages irréguliers, cela parce qu'en général les femmes non mariées viennent d'un monde peu retenu.

Je n'aime pas le masque, mais je tiens au voile. Le fond, je ne le discute pas et ne m'en mêle pas, mais je veux l'apparence. Or M<sup>me</sup> A...est d'apparence aussi légitime que possible. Son dévouement et son amour des siens l'ont sacrée. Ce qui pour d'autres aggrave sa situation (son double mari) m'intéresse, car la pauvre femme a pour elle la plus absurde loi et est forcément concubine. Ses vertus rencontrent l'impossible.

Cette morale, qui n'est pas celle du monde, est la mienne, je l'ai prise dans ma conscience qui a pour flambeau et conducteur la pensée surhumaine de mon mari. Il me répond: "A côté de ces principes et des lois d'avenir il y a les préjugés du moment qu'il faut respecter à cause d'Adèle." Je ne discute pas ce point, dans mon opinion discutable, M<sup>me</sup> A...étant pour tous mariée, et m'incline. Mais je dispose de ma personne et j'ai voulu donner à M<sup>me</sup> A...un témoignage d'estime.



L'hypocrisie n'est pas de mon goût et il me déplait qu'on pense de moi mieux que je ne vaudrais. Il ne me convient pas davantage qu'on me juge mal, et j'eusse agi contrairement à mon coeur si je n'avais pas serré la main à M<sup>me</sup> A...

## 2. EXTRAIT DES "MIETTES DE L'HISTOIRE

(Auguste Vacquerie)

XI.

Elles sont prudes et faciles.  
Toutes ces îles  
Tremblaient d'amour quand vous passiez  
Forts officiers !

Leur costume étonne les rues  
De couleurs crues  
Dont l'œil entend distinctement  
Le grincement.

L'élégance où leur goût s'égaré  
Est la bagarre  
Des hardes prises à tâtons  
Dans tous les tons.

Leur chapeau dit à leur bottine :  
 Es-tu crétine !  
 Et leur robe à leur mantelet  
 Donne un soufflet.

Leur luxe effréné se régale  
 De chrysocale  
 Et de dentelles en coton.  
 Broche au menton.

Brillants dont leur front se surcharge.  
 Bague si large  
 Que le doigt disparaît dessous.  
 Total : cent sous.

Cette race est volontiers laide ;  
 Son harnais l'aide ;  
 Mais il pourrait être charmant  
 Impunément.

Je prendrais ailleurs ma future.  
 C'est leur nature  
 D'être vieilles comme le temps  
 Avant vingt ans.

Leur long corps se tient — veuve ou vierge --  
 Droit comme un cierge.  
 Et ce sont toutes des garçons  
 Par leurs façons,

POURTRAIT DE FEMMES. . . . . 435

Par toute la roideur saxonne  
 De leur personne .  
 Par leur marche de fantassin ,  
 Et par leur sein.

Leur tête est un peu moins farouche.  
 A part la bouche  
 Que retroussent de longues dents  
 — Et le dedans.

Si tu trouves sur ton passage  
 Un doux visage  
 Qui te fasse hâter le pas ,  
 Ne l'ouvre pas !

Le banc de Cancale est tout proche  
 Et leur reproche  
 D'avoir osé se détacher  
 De son rocher.

Oh ! nos chères Parisiennes  
 Que l'art fait siennes  
 Si vite, et qui donnent le *la*  
 Au falbala !

En qui se touchent les extrêmes.  
 Rubans, poèmes !  
 Faiseuses de la mode, et sœurs  
 Des grands penseurs !

Bonnes aux rêves comme aux fièvres,  
Et dont les lèvres,  
Si bien faites pour le baiser,  
Savent causer !

Coupes où toutes nos ivresses  
Boivent ! Maitresses  
Qui, quand les sens sont endormis,  
Sont des amis !

Gai babil ! raison exemplaire !  
C'est pour leur plaisir  
Que nous cherchons dans nos cerveaux  
Des vers nouveaux.

Mais là-bas, quand le remords presse  
Notre paresse  
Et nous dit : A l'œuvre ! l'ennui  
Répond : Pour qui ?

On n'en voit pas une qui vaille  
Que l'on travaille.  
Que peut inspirer à des gens  
Intelligents

Une île qui, pour auditoire  
Et pour victoire,  
Vous propose un manche à balai  
Mal habillé ?

Merci. — Donc, on bâille; on s'énerve;  
Adieu la verve;  
Le front ne se sent plus saisir  
Du grand désir.

On s'abrutit sur cette rive;  
On en arrive  
A regarder de temps en temps  
Les habitants.

Bientôt, à force d'être ensemble,  
On leur ressemble.  
On se dit que, si ça durait,  
On leur plairait!

Il vous vient des oreilles d'âne.  
Et Dieu me damne  
Si je n'ai pas été trouvé  
Bien élevé!

J'allais, grave, digne, grotesque,  
M'en voulant presque  
D'avoir nommé Racine un pieu.  
O ciel! pour peu

Que l'on m'eût fait ces destinées  
Trois cents années,  
J'aurais fini par supporter  
Un cœur d'*Esther*!

Car qui fait ou défait notre âme.

Sinon la femme ?

Elle est tout dans notre sillon.

Pluie ou rayon.

Tout homme, quand la femme pleure,

Est bon sur l'heure ;

Tout homme, quand la femme rit,

A de l'esprit.

Femme ! aimant ! ce qui nous attire

Jusqu'au martyr,

C'est de voir luire en nos chemins

Tes blanches mains.

Tu fais l'enfant et tu fais l'homme !

Le joli môme

Et le grand homme aux fiers défis

Sont tes deux fils.

C'est par l'astre que les marées

Sont aspirées :

Les cœurs des hommes sous tes yeux

Vont vers les cieux.

SALON DE 1863.

MM. BAUDRY, CABANEL, AMAURY-DUVAL, GIACOMOTTI, MEYNIER, BRIGNOLEU.

On pourrait, si l'on voulait, désigner d'un non particulier le Salon de 1863, l'appeler le Salon des Vénus. Elles y abondent comme si, d'un accord tacite, les peintres s'étaient donné le même thème pour formuler leur idéal. La beauté est, en effet, le meilleur sujet à traiter et le plus inépuisable; les Grecs n'en ont pas cherché d'autre, et il leur a suffi. Depuis quelques années l'école moderne, se préoccupant trop de l'indéfini, avait négligé la forme pure en dehors de toute anecdote, de tout incident et de tout costume. C'est un bon symptôme qu'on y revienne. La Vénus triomphante sort de la mer avec son éternelle jeunesse; et les yeux charmés l'accueillent comme aux premiers jours du monde; elle n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de sa nouveauté.

Bien que M. Paul Baudry intitule son tableau la *Perle et la Vague*, et prétende l'avoir tiré d'une fable persane, pour nous cette perle que la mer jette à sa rivest-Vénus elle-même. Une vague du sein des vertes profondeurs l'apporte dans un pli d'écume comme dans un échin de malachite orné d'argent; la vague s'onfle, bouillonne et crève, déposant la perle divine sur les varechs et les fucus, parmi les coquillages dont les iris lustrent la nasse. Point de ciel, point d'horizon à fuir assurés; l'eau, couleur d'émeraude, avec ses franges bleues, empâté tout le cadre; elle semble, réjaillir contre la bordure, être, saline, transparente, mais derrière sa transparence, laissant deviner l'abîme. La jeune déesse, dont le corps suivait l'ondulation de la volute marine, vient de toucher terre, et comme il faudrait encore un balancement de la houle pour la présenter de face, elle retourne curieusement, la tête vers le monde incertain, qu'elle s'orgueille et qu'elle va si aisément conquérir. Un de ses bras repliés devant elle, autour de son

charmant visage un angle moelleux dont l'interstice est rempli par le vert prasin de la mer. La main de ce bras, retournée à la flottantine, s'appuie sur le sable, et la main de l'autre bras, avec ses doigts coquille-fuient contractés, apparaît un peu plus haut. La tête, vue ou raccourci par le front, répand ses cheveux éparpillés comme une vigne son onde. Pettillants de malice sont les yeux aux glauques prunelles; lascive et perfide comme l'onde est la bouche aux lèvres corallines dont la sourire enfantine prend du renversement des lignes dans l'expression inquiétante; cette tête s'attache au dos par un col flexible, d'une grâce un peu tourmentée, mais d'un charme extrême. Le reste du corps s'enlève d'une délicieuse ligne serpentine qui ondule sans interruption depuis la pointe de la gorge jusqu'à la pointe du pied, se soulevant à la hanche et proflant sur la vague les délicatesses du torse et les élégances de la jambe; Le dos, les reins, les jarrets à demi repliés ont des souplesses de passage, des rocherches et des attendrissements de couleur, une morbidesse d'extinction qu'on ne saurait trop louer. Les parties ombrées baignent dans un clair-obscur corrigé où se mêlent des tons d'ambre et de perle, et les contours se noient sans se perdre avec une incertitude savante. Rien de plus adorablement féminin que cette déesse ou cette perle roulée au caprice de la vague. Elle vient de naître, l'écume seule des flots; la caressée, et déjà, malgré sa tête d'enfant épuré encore la puberté espiègle, on voit sur son corps charmant les balcons de la vie, de comme les stigmates de l'amour. Cette chair ruiselle de la douche ambrée et glacée semble dorée aux feux d'ardeurs précoces, et n'a pas la pure crudité virgine. Mais Vénus a-t-elle été jamais jeune fille? N'est-elle pas née tout de suite femme complète?

Il ne faut pas, vous le voyez, un sujet bien compliqué à un artiste pour montrer qu'il est un maître. Une figure lui suffit. Mais M. Baudry n'a été plus original qu'en traitant ce thème en apparence si rebattu. L'invention de la pose d'un rythme si élégant, la délicatesse harmonieuse du coloris, la science des attaches, la souplesse du pinceau si libre et si magistral,

la distinction profonde du moindre détail, le sentiment moderne, si bien fondu avec le sentiment antique, font de ce tableau la perle du Salon. M. Baudry procure par sa Vénus une des plus vives émotions que l'art puisse donner; l'étrange dans l'exquis; le rare dans le beau.

Avec la *Perle et la Vague*, M. Baudry a exposé deux portraits: le portrait de M. E. Giraud et celui de M<sup>lle</sup> J. E. Cette tête de Giraud est un chef-d'œuvre; elle regarde, elle respire, elle vit, elle va vous parler. La lumière passe dans les cheveux, met une paillette à la prunelle, un luisant sur le nez, un fil d'or ou d'argent à la moustache, et c'est fait. Le fini le plus poussé n'atteint ni pourrait pas au rendu de cette fibre et fibre esquissés fait pour un peintre par un peintre, avec toute la vigueuruse franchise de son art.

Dans le portrait de femme, M. Baudry a cherché les pénombres mystérieuses et les expressions obligatoires de Léonard de Vinci. Mais il n'a pas atteint son but. A la morbidesse féminine se joint une bizarrerie maladroite; la grâce est fatiguée, le sourire a quelque chose de péniblement nerveux. Il y a cependant un charme baroque et pénétrant dans cette figure, qu'il eût été facile de faire plus jolie, tout en restant vrai.

M. Cabanel a fait une *Naissance de Vénus* d'un charme extrême et d'un aspect plus franchement mythologique que celle de M. Baudry. Des larmes de Corus et de l'écume de mer se nêe tout récemment la blanche déesse. Couchée sur la vague comme un enfant sur le sein maternel, Aphrodite s'éveille à la vie et ses yeux s'entr'ouvrent au premier rayon. On dirait une jeune dormeuse dont on vient d'écarter les rideaux; elle se roule avec paresse dans son lit humide, étrange les bras, ramenant une jambe, s'abaissant sur son flot qui la berce et l'aissent aller aux ondulations de l'eau bleue, comme des plantes marines, les longues mèches de ses cheveux blonds. La houle, se lui soulevant un peu les reins, lui cambre le torse et en fait saillir les juvéniles beautés. Son corps divin semble pétrifié avec l'écume neigeuse des vagues. Les pointes des seins, la bouche et les joues sont seuls teintés d'une imperceptible nuance rose; une goutte de la pour-

pre ambrée se répand dans cette substance argente et vaporisée. La fille des flots va devenir une femme, et est impossible de rêver rien de plus frais, de plus jeune, de plus joli que cette tête renversée sur le bras qui s'allonge et abaisse par le bras qui se rebelle. C'est l'idéal de la grâce enfantine et mignonne, et nous n'avons pas le courage d'y recourir, la pure beauté antique. Si bouche s'aplanit comme une fleur plêto de rosée, les yeux allongés sont chargés d'une volupté innocente; encore, et ses joues souriantes préparent dans leurs fossettes des nids aux amours.

Une nuit se cède de quelques légers retonus font mouillonner leurs blancheurs s'étend à perte de vue sous un ciel surdit blouit et litouit, que traverse un vol de petits cupidons aux ailes d'acérés, s'abaissant de la coque marine et abnoçant la naissance de Vénus. Sans doute ces jeunes corps diaphanes sepe dans l'air, comme des fleurs roses sont charmant en eux-mêmes; ils peupleraient gracieusement le plafond d'un ciel bouillonné; mais cela nous contrarie un peu de les voir s'élèver ainsi que des oiseaux de mer au-dessus de la déesse dont notre regard, carrea de les amoureux contours. L'admission jalouse veut être seule; ils distraient par le tremoulement de leurs ailes de cette blanche création sortie du sein des eaux pour embrasser la terre.

L'artiste a maintenu son tableau dans une gamme claire où dominent le blanc, l'azur et le rose; c'est l'aspect tendre et lumineux de la fresque; repêché d'une fleur de pâte. Il y a cependant de la solidité sous cette fraîcheur et cette grâce. Ce corps, modelé par des demi-teintes qui se font des lumières sur des chairs plus rosées, est peint en plâtre pâle et d'une encolme savante, quoique enveloppée de charme. Si M. Cabanel a écrit quelques ombres au succès du monde, il n'oublie pas qu'il a cultivé l'abond les nuances sévères et fait une *Mort de Moïse* dans un goût à la Michel-Ange. Quelques années en passant sur cette toile s'échaufferaient heureusement de leur patine ambrée ces blancheurs un peu fatiguées; et ferait de la *Naissance de Vénus* un des plus charmants tableaux de l'école française.

Une *Florentine* (étude) représente une tête de jeune fille en costume ajusté du seizième siècle. La lumière glisse sur le haut du front et tout le masque plonge dans un clair-obscur argente; d'une transparence et d'une harmonie des plus délicates. Une tendre expression de mélancolie s'accorde avec le mystère de cette pénombre, et fait d'une simple étude un tableau intéressant. Nous ne reprocherons à la Florentine de M. Cabanel que les tons bleutés trop fortement marqués dont les yeux sont ternés.

Le portrait de M<sup>lle</sup> la comtesse de Clermont-Tonnerre est une chose excellente. On ne saurait être plus simple, plus naturel et plus distingué en même temps. Nous avons eu déjà deux Vénus, l'une de dos, l'autre de face, toutes deux diversement belles et d'un accord particulier. L'une et l'autre se présentent transversalement et couchées sur l'élement qui leur donna naissance; La Vénus de M. Amaury-Duval, à l'encontre de ses deux sœurs, se tient debout sur le rivage, que ses pieds d'argent viennent de loucher pour la première fois.

Elle est grande, mince, svelte comme une statue grecque légèrement archaïque. Les bras levés au-dessus de la tête, allèbord ses cheveux d'or pâle d'où tombe une pluie de perles. Un col délicat et fin comme un col de colombe relie au corps cette tête d'une beauté pure, où nulle coquetterie moderne ne trouble la sérénité antique. Les attaches de ce col, l'insertion des bras, les plis de la poitrine, le modelé de la gorge si jeune et si virgine, sont d'une grande perfection et font penser à la *Source* de M. Ingres.

Juste à mi-corps, la Vénus de M. Amaury-Duval est irréprochable; mais le bas de la figure laisse quelque chose à désirer. La ligne du côté qui hanche inquiète l'œil et ne s'explique pas aisément. Elle doit être corrigée et prise sur la nature, car le crayon d'un tel dessinateur ne commet pas de fautes; mais il eût peut-être mieux valu tricher un peu et soutenir le côté rentrant, pour ôter au contour saillant ce qui il semble avoir de brusque et d'exagéré. A ce léger menaçage, le bassin eût gagné une largeur plus gracieuse et plus féminine. Les pieds sont charmants, comme les mains; ils semblent couchés dans le marbre

pointé que par un cisseau athénien du meilleur temps. Le fond se compose d'un ciel et d'une mer où flottent encore sur les vagues ardoises l'embrun malin. Ces gris bleutés, d'une intensité extrême, font valoir le pâleur blouie de la figure modelée en plein lumière et presque sans ombre. Sur la rive, que la vague expirante borde de son ourlet d'écume, sont groupés quelques valves de coquillages.

Si la Vénus de M. Amaury-Duval ne séduit pas autant que celles de MM. Baudry et Cabanel, ce n'est pas qu'elle ait moins de beauté, mais elle est plus froide et plus sèche. Sa gracilité virgine et pudique n'a pas le même charme que les riches formes féminines de ses rivales.

En revanche, le portrait de M<sup>lle</sup> \*\*\* attire les regards et les retient par la profondeur mystérieuse des yeux demi-voilés d'ombre; le sourire de sphinx de la bouche et la blancheur mate du teint qui relèvent encore d'épais cheveux bruns aux bandeaux opâtes. La main repliée contre la joue est d'une beauté parfaite.

M. Meynier, lui aussi, a fait sa Vénus; celle-ci est portée sur une coque où elle se tient debout, exposant aux brises marines des charmes fort bien peints. Il y a de la grâce dans cette petite Vénus, de M. Giacomotti, qui se balance sur la pointe des pieds pour donner à boire à son Amour placé plus haut qu'elle, au penchant d'un tertre; le mouvement est joli, et le dos de la déesse présente d'heureuses lignes.

*Vénus et Adonis*, de M. Brignoleu, traité dans le genre noir de *Pursh* et de Guérbin, ont l'aspect un peu farouche; et l'on pourrait reprocher la déesse penchée sur le corps de son amant pour une Eve renouant le cadavre d'Abel, mais il y a dans le *Adonis*, de la vigueur, une décision d'effet, une adresse de raccourci, de vraies qualités de peintre.

Si les dieux tombés de l'Olympe ont le sentiment de ce qui passe dans le monde moderne, l'antique Vénus, sous les ruines de son temple abandonné des colombes, a dû travailler de jour à se voir. M. Bion peintre cette scène par des attitudes savantes; THÉOPHILE GAFFIER.



## 4. ADELE HUGO A SON PERE

[20 décembre 1861]

Le jeune homme dont je t'ai parlé désire m'épouser depuis longtemps. Il m'a vue pour la première fois sur un banc de la terrasse de Jersey. J'étais assise et je lisais, absorbée dans mon livre je ne la voyais pas-Il me voyait; à partir de ce jour déjà éloigné, il aimait, il était royaliste, anglais, il était le passé- Il aimait qui?- Une femme de l'avenir, une républicaine,- une française. Qu'importe! la République et la France lui sont apparues sous ma forme; alors il a trouvé la République plus belle que la Royauté et la France plus haute que l'Angleterre.

Il a tout refusé pour rester à Jersey, sa famille lui a offert une place dans l'armée, la carrière adoptée pour la gentry anglaise. Il a refusé. Que lui importait l'armée, la carrière- l'ambition! Sa carrière, c'était de m'aimer, son ambition, c'était de me voir. Mais la vie a ses durs côtés pratiques. Près de l'amour, il faut songer au mariage, il lui a fallu un état et pour pouvoir m'épouser, il a enfin accepté une place d'officier dans l'armée. Il est parti

désolé, sanglotant, seul et se soutenant seulement par l'idée de pouvoir devenir mon mari, rude tâche, tâche difficile glorieuse bien haute! puisque devenir mon mari, c'était devenir ton gendre!- Il est parti, il est allé trouver l'armée, là son amour a été soumis à la rude épreuve de l'absence, mais ni la séparation, ni la discipline, ni les camps, ni les dangereux exemples, n'ont pu effacer ma figure de son coeur et le paisible souvenir de la jeune fille lisant, sortait triomphant des bruits et des fanfares de la guerre.

Après des années de labeur, de courage, de travail, de douleur, il ose enfin m'approcher et me demander ma main. Sa timidité fière l'avait empêché de se montrer plus tôt. Il aborde ta fille avec respect, il l'aborde avec vénération, mais la guerre possible, la séparation imminente lui déchirent le coeur et le rendent subitement hardi, hardiesse touchante! hardiesse de la douleur! toi qui as toutes les pitié, plains ce courage,- s'il franchit le seuil de ta porte, il le franchira en pâlissant,- lui qui n'avait pas peur de la mitraille, il a peur de ton regard; la mitraille ne pouvait que lui arracher la vie, toi, tu peux lui arracher le coeur! Non, qu'il

ne pâlisser plus, qu'il ne tremble plus, tu lui tendras la main en lui disant: "Soyez tranquille".- Le Génie doit comprendre l'Amour.

Tu vois cet amour, c'est cet amour qui a fait le mien, c'est le foyer qui fait la flamme. Je n'ai pu rester insensible à tant de constance et je n'en rougis pas, il n'y a rien de plus haut que l'amour quand il est consacré par une double fidélité. Je l'ai aimé, je l'aime. Ni chez lui, ni chez moi, il n'y a caprice, fantaisie, etc. La fantaisie ne pleure pas et le caprice ne dure pas. Non, non, la tête ne donne pas tant d'années un sentiment sans que le coeur ne soit pris plus qu'elle.

Ce jeune homme ne m'épouse pas par intérêt. Il considérerait comme un terrible affront la seule pensée d'épouser une femme pour sa fortune. Ce qui l'a fait reculer, attendre, se taire si longtemps- c'est la crainte de faire un beau mariage. Sa noble nature regarde comme un déshonneur, cette chose que l'on trouve si simple à Paris: faire une bonne affaire.

Voilà pour le Coeur.

---

Maintenant, voici pour sa situation matérielle.

Mardi dernier, tu m'as dit avec raison qu'un mariage prochain ne serait possible que si les renseignements étaient pris. Cela est trop juste. Ma mère s'en est chargée et dès maintenant elle a commencé ce travail nécessaire sur le devis que tu m'as indiqué.

En dehors des raisons de coeurs importantes quand on se marie,- il reste à traiter le côté matériel. Je ne vois pas en quoi ce mariage n'est pas bon. Ce jeune homme a aujourd'hui sa solde qui ne peut que s'accroître; il a l'espérance prochaine d'un héritage suffisamment considérable.. Son oncle qui serait d'âge à être son grand'père, est vieux, malade, impotent et dans peu d'années, il laissera à son neveu environ dix mille francs par an ceci joint seulement à sa solde de lieutenant qui est de quatre mille cinq cents francs, fait environ quatorze mille cinq cents francs par an. Cette situation suffisamment lucrative s'augmentera encore avec le temps et sa solde grossira avec les grades supérieurs; de plus il a un cousin qui a cent cinquante mille francs par an et qui doit lui laisser une partie de sa fortune. Aussi donc

dans un avenir prochain, il aura une pension d'environ quatorze mille cinq cents francs par an (en admettant même qu'il reste lieutenant pendant encore quelques années, ce qui est improbable, puisqu'il est au haut de la liste, parmi les lieutenants en passe d'être capitaines et de plus il est Instructeur de Mousqueterie de son régiment, ce qui est une distinction due au travail et au mérite - De plus, ce jeune homme est d'une bonne famille, il appartient forcément à la gentry, car l'armée est en Angleterre, un certificat infailible de bonne naissance. Tout officier anglais est gentilhomme. Un de ses oncles est Colonel, en passe de devenir général.

Maintenant, voici pour ma situation matérielle.

Je ne te parle pas de ce que tu m'as fait: serais-je dans la misère, au point de vue idéal, personne n'est digne de la fille d'un homme tel que toi. Mais descendons de ces hauteurs et voyons le côté pratique des choses: tu es heureusement jeune, d'une admirable constitution, d'une santé splendide, tu peux vivre trente ans et au-delà, car Dieu n'arrachera que bien tard un génie comme le tien. Tu es nécessaire au monde et au progrès.

Cela te fera centenaire. Tu as donc la double garantie de ta mission et de ta jeunesse. Tu n'as pas soixante ans, tu n'en portes pas cinquante, tu as presque l'air d'un jeune homme que tu es, car le privilège des Génies est d'avoir une jeunesse indéfinie.

Je n'ai heureusement pas d'espérance triste mot qu'on devrait rayer du dictionnaire des affections.

Tant que tu vivras, c'est-à-dire pendant ma jeunesse, ma maturité et ma vieillesse, j'aurai une pension suffisante sans doute, mais modeste. Je ne serai riche que vieille ou que morte car moi, je n'ai pas d'importance pour le Progrès et n'ai pas comme toi la garantie du génie.

Vois la situation matérielle, - sa fortune est prochaine; la mienne est heureusement lointaine.

---

A l'heure actuelle, je considère M<sup>r</sup> [-] comme mon mari pour toutes les raisons possibles, d'abord cette affaire a été ébruitée à Jersey, ensuite j'ai eu une longue correspondance avec lui, toutes choses qui nécessitent un mariage prochain, autrement séparée de lui pendant des années, nous nous

écrivions pendant des années, ce qui aura des conséquences sérieuses pour ma réputation ou peut en avoir. En retardant ou en éloignant ce mariage, avec la complication possible des événements actuels, sais-tu à quoi tu m'exposes? Tu m'exposes, tu nous exposes à des situations plus que pénibles et qui pourraient troubler ta vie, cent fois plus que ne le ferait mon mariage actuel. Me voilà séparée, mariée sans l'être, les années s'écouleront, cette absence peut durer longtemps, on ne peut attendre longtemps au moment de la vie où je suis arrivée, car je refuserais tous les partis pour ce fiancé absent et lointain (pour cause majeure), je n'épouserais jamais d'autre homme, te voilà donc dans l'expectative, avec une fille pas mariée, prenant des années, attendant la fin d'une guerre qui se compliquant peut devenir générale et indéfinie, car nul ne sait l'avenir. Pèse ce que je te dis. Vois à quoi tu t'exposes, à quoi tu nous exposes peut-être tous. Qui sait les conséquences des inquiétudes d'une femme non mariée? Dans quel abîme tout cela peut-il m'entraîner, nous entraîner et t'entraîner? Quand un membre d'une famille souffre, la famille souffre, car n'est-elle pas un corps? Tu dis: "Bah! j'ai mal à ma main,

cela n'est rien". Rien en effet. Que diras-tu donc quand tu auras mal à ta fille?

Il est temps d'éviter tout ce mal. Le mariage est un calmant dans ces tristes crises: l'épouse peut avouer sa douleur, montrer sa tristesse sacrée, sa douleur sainte. L'amante non. Il est temps encore de faire ce mariage, avant que ce jeune homme ne s'engage dans une guerre peut-être indéfinie et redoutable. La campagne ne peut s'ouvrir qu'au printemps prochain. Rien ne le force donc à partir avant trois ou quatre mois. On pourrait le voir, s'entendre avec lui, par des influences obtenir un congé, alors on aurait le temps de faire tous les préparatifs nécessaires au mariage, après le mariage, il aurait encore le temps de rester dans sa nouvelle famille certainement au moins deux ou trois mois, après quoi, il serait libre de faire sa besogne. Tout pourrait donc s'arranger ainsi. Ton influence est souveraine: ce jeune homme viendra peut-être subitement, avant le départ de son régiment, sur un mot de toi, il fera et on fera tout au monde pour qu'on ait le temps de s'arranger.

Tu as résisté à ce mariage, permets-moi de te le dire: peut-être est-ce bon signe? Autrefois tu résistais à un autre mariage et



ton gendre a apporté à ta première fille la dot splendide d'un grand amour, tu avais dit pourtant: "triste mariage, pauvre mariage"; tu as dédaigné ce noble jeune homme, et puis un jour tu as avoué au monde entier que tu en étais fier, car cet obscur jeune homme: c'était le Dévouement.- L'obscur jeune homme que tu dédaignes aujourd'hui, est peut-être le Coeur.

Défie-toi de la défiance: ces gendres mal venus, incomplets indignes, inférieurs, cachent sous leurs obscurités quelque lumière éclatante.

Je te recommande Albert, en souvenir de Didine

---

Aut. MVH, [α 785]

## 5. INAUGURATION DE LA STATUE DU PRINCE ALBERT

(Extrait du Star de Guernesey)

### INAUGURATION OF THE PRINCE CONSORT STATUE.

THE COMMITTEE will be in attendance at Mr. S. Barber's, Bookseller, 25, High-street, on MONDAY NEXT, the 5th of October, to deliver Tickets to such persons as are desirous to secure places on the Gallery to view the ceremony of unveiling the Statue.

Subscribers to the Statue are to apply between the hours of 11 and 2. Non-Subscribers between the hours of 2 and 4.

Ladies' Tickets, 2 francs; Gentlemen's Tickets, 3 francs. Children under 12 years of age, 1½ franc.

October 1, 1863.

### INAUGURATION OF THE PRINCE ALBERT STATUE.

THE COMMITTEE will be in attendance at the Office of the Constables of St. Peter-Port, on TUESDAY NEXT, the 6th October, from 12 to 1 o'clock, to issue tickets (gratis) to Subscribers for space set apart for them at the inauguration.

October 1, 1863.

### INAUGURATION OF THE PRINCE CONSORT STATUE.

THE ANTIENT FRATERNITY OF FREE AND ACCEPTED MASONS are invited to assist at the Inauguration of the Albert Statue, and to assemble at the Assembly Room on Thursday morning next, the 8th instant, in full Masonic costume. Grand Lodge will be close-tyled at half-past nine o'clock precisely.

By command,  
B. COLLENERE, M.D., Grand Secretary.

October 1, 1863.

### INAUGURATION OF THE PRINCE CONSORT STATUE.

THE SCHOOLS taking part in the above Ceremony are to assemble on Thursday next, not later than half-past 10 o'clock, as follows:—

The Town Church, the Roman Catholic, and the Town Hospital Schools, in the upper Upland-road, from Victoria Tower downwards, arriving by Grange-road and through the road dividing the Strangers' Social Ground.

The Country Church and the Country Hospital Schools on the Green opposite the Arsenal, arriving by Doyle, Brock, and Amberat-roads.

The Schools of the Visiting Churches, in the lower Upland-road, arriving by Casdic-road.

Each school must be brought to their appointed ground properly formed, children four abreast, and take up such positions as shall be pointed out to them.

B. COLLENERE, M.D.

### INAUGURATION DAY.

THE PUBLIC are respectfully informed that the Meat Market will be CLOSED on Thursday next, the 8th of October, on account of the inauguration of the Statue of the Prince Consort.



## 6.7. CORRESPONDANCE ENTRE LOUIS BLANC ET VICTOR HUGO

(Troisième centenaire de la naissance de Shakespeare)

A/ Louis Blanc à Victor Hugo:

Londres, le 3<sup>br</sup>e 1863.

Mon cher Victor Hugo,

Voulez-vous être du comité qui s'occupe d'élever un monument à Shakespeare? On m'a nommé. J'ai accepté. On serait heureux d'avoir votre consentement et celui de François-Victor Hugo, qui a, lui, à cet honneur, des titres tout particuliers comme traducteur de cet autre grand poète.

B/ Réponse de Victor Hugo à Louis Blanc:

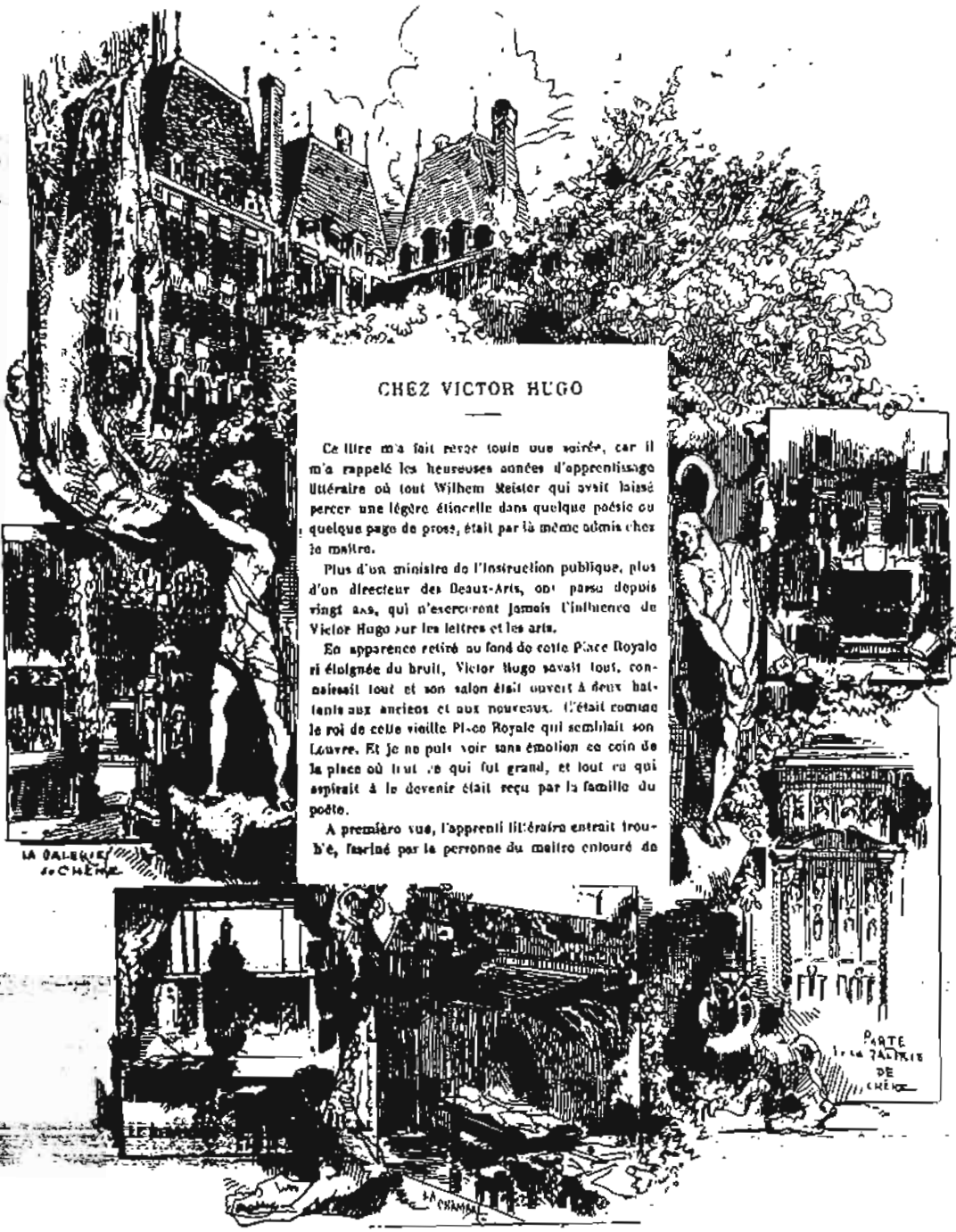
Hauteville house, 11 octobre 1863.

Cher Louis Blanc,

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, les journaux ont publié un certain nombre d'acceptations de personnes distinguées, invitées à faire partie du Comité de Shakespeare. Mon fils, le traducteur de Shakespeare; n'a pas été invité. Il l'est aujourd'hui. Je trouve que c'est trop tard.

Dans cet espace de trois mois, je n'ai pas été invité non plus, mais peu importe. Il s'agit de mon fils, et c'est dans mon fils que je me sens atteint. Quant à moi, je ne suis pas offensé, ni offensable.

Je ne serai point du Comité de Shakespeare, mais puisque dans le Comité il y aura Louis Blanc, la France sera admirablement représentée.



CHEZ VICTOR HUGO

Ce livre m'a fait rêver toute une soirée, car il m'a rappelé les heureuses années d'apprentissage littéraire où tout Wilhem Meister qui avait laissé percer une légère étincelle dans quelque poésie ou quelque page de prose, était par là même admira chez le maître.

Plus d'un ministre de l'Instruction publique, plus d'un directeur des Beaux-Arts, ont passé depuis vingt ans, qui n'exerceront jamais l'influence de Victor Hugo sur les lettres et les arts.

En apparence retiré au fond de cette Place Royale si éloignée du bruit, Victor Hugo savait tout, connaissait tout et son salon était ouvert à deux battants aux anciens et aux nouveaux. C'était comme le roi de cette vieille Place Royale qui semblait son Louvre. Et je ne puis voir sans émotion ce coin de la place où tout ce qui fut grand, et tout ce qui aspirait à le devenir était reçu par la famille du poète.

A première vue, l'apprenti littéraire entrant trou-  
 b'é, fasciné par la personne du maître entouré de

LA GALLERY  
SCHEMÉ

PARTE  
DE LA PLACE  
DE  
CHÉRE

A. CHAMPAGNE

vieux monuments qui sont le cadre obligé de son génie, car l'œuvre de Victor Hugo est peut-être celle qui est le plus heureusement représentée par ces vieux chênes dégrossis avec passion par quelque Puget du moyen-âge ou fouillés avec amour par quelque ouvrier patient. Dans ces meubles sombres où la lumière s'accroche à certains détails de sculpture, je retrouve le premier Hugo, l'Hugo de *Noire-Dame*. Et comme la nature a voulu que l'homme pût se reporter avec bonheur au temps de sa jeunesse, le poète a rétabli à Guernesey le mobilier de la Place Royale en l'enrichissant.

Bonne idée que celle qui a inspiré ce livre. Tous les amis du poète, les innombrables lecteurs anciens et nouveaux, les curieux qui ne peuvent se présenter chez le poète, se laisseront guider par un cicerone discret qui raconte les beautés du vestibule, de la salle à manger, du salon rouge, les merveilles de la galerie de chêne, la simplicité du cabinet et de la chambre à coucher du maître.

J'entends des gens qui disent : Est-il convenable de voir d'un homme de dévoiler sa vie intime, son intérieur, ses habitudes ?

Quelquefois, ceux qui parlent ainsi sont les mêmes qui s'embourbent pour un fragment de tapisserie, représentant les *Amours de Gombaut* qu'on a retrouvés dernièrement et qu'on suppose avoir recouvert le fauteuil de Molière.

Tout souvenir est précieux à ces petits esprits. L'homme est mort : ils s'inclinent devant son génie, qu'ils auraient nié de son vivant.

On vend à l'heure qu'il est « chez tous les libraires » cinquante volumes sur la vie intime de « ces petites dames ». L'auteur de *L'Amant de carton* (l'aimable livre !) a jugé à propos d'ornez son livre de douze photographies dans différentes poses qui forcent les amateurs d'acheter douze exemplaires différents chez Dentu.

Et on ne voudrait pas que l'intérieur de Victor Hugo fût révélé ! Mais ces hommes si grandement doués de notre époque : Byron, Goethe, Balzac, nous n'en savons jamais assez sur eux, et le crayon d'un artiste qui a dessiné exactement l'extérieur de Hauteville-House m'en apprend plus sur le maître que toutes les critiques des cuisines.

Je ne sais pourquoi, cette murale façade anglaise, avec sa tourelle, me fait penser à la maison de M<sup>me</sup> de Sévigné, sur les bords de l'Allier et à la dernière habitation qu'occupait le poète rue de La Tour-d'Auvergne. La façade de derrière élevée sur des hauts creux donnait sur des terrains vagues, et des fenêtres de son cabinet Victor Hugo voyait se dérouler l'ancien Paris, au milieu duquel se défilait les tours de sa Notre-Dame.

Le cicerone discret qui nous introduit chez Victor Hugo a laissé, pour plus de vérité, la majeure partie de la besogne à un artiste plein de finesse, M. Maxime Lalanne, qui a recou ou ne peut plus heureusement toutes les merveilles d'architecture dont le poète a orné son intérieur. Dans ce livre, la place appartient plus à la pointe qu'à la plume, et c'est sans doute pourquoi l'ami fidèle qui a écrit ces quelques pages sur Victor Hugo a voulu garder l'anonyme.

Le livre se vend chez Cadart et Luquet, les gérants de la Société des Aquafortistes. De tels éditeurs doivent être encouragés, surtout dans ces mariages de l'eau-forte et de l'imprimerie. Sans doute l'eau forte vit de sa propre vie ; mais comme elle s'associe bien à une belle typographie, et comme il est bon que dans une époque de livres tirés à la mécanique, écrits à la mécanique, il se trouve des éditeurs pour rendre hommage à un grand poète, et attacher leur nom à des publications telles que celles de *Chez Victor Hugo* !

C-V.

Les croquis de la page précédente reproduisent quelques-uns des dessins de cet ouvrage ; voici maintenant un passage emprunté au texte qui les accompagne. Quelques-uns de nos lecteurs ont révoqué en doute l'existence de mobilier décrit dans l'article : Notre N<sup>o</sup>. Que diront-ils en lisant cette description de salon d'un homme démocrate :

« Une tenture de damas de l'Inde cramoisi couvre les murs du salon rouge, et sert d'encadrement à de grandes tapisseries de Jais de Norwège, qui ont appartenu à la chambre à coucher de la reine Chris-

tine, à Fontainebleau. Ces panneaux, larges de six pieds sur cinq de hauteur environ, par le dessin, par le travail et l'or qui s'y mêle, sont, sans rien exagérer, de véritables trésors, et je ne sache pas que les pareils existent. Les sujets sont fantastiques et fabuleux : des coqs d'or et des aigles d'or scintillent dans les arbres, d'un rouge de porphyre, dont les feuilles onglées se plaquent vigoureusement sur un ciel miroitant et massif. L'or, la soie, le velours, les verroteries, les pailloons d'argent étincellent sur un fond de jais blanc et d'une végétation aussi étonnante que celle de nos forêts, et de nos îles et des chimères. Par dix feuilles, ces deux panneaux ne sont pas une alle qui ne soit exécutée avec un point différent ; c'est de l'orfèvrerie à l'aiguille. Quatre de ces panneaux décorent le salon rouge, deux sur les murs et deux au plafond.

« On se demande comment l'ameublement pourra répondre à une pareille tenture ; — mais ici encore la cheminée a porté tout l'effort du décorateur. — Figures-vous la poupe du *Bucanary*, quand le capitaine épousa la mer. Quatre pilotes japonais, au Japon, se regardent dans un-dessous duquel est la cheminée. Ce sont des nègres au profil camus, à la tête nue, aux formes fines et athlétiques, à peine couverts d'une légère draperie qui s'ouvre sur la poitrine, s'agripent sur l'épaule et laisse les jambes nues. Chacun d'eux garde une attitude différente, et tous pourtant font partie du même groupe, ils s'inclinent à demi et semblent obéir à un ordre : on dirait un quadrille d'empereur d'or. Derrière eux, une glace montant jusqu'au plafond, les reflète splendidement.

« Dans les embrasures laissées de chaque côté par les saillies de la construction générale, deux vieilles chimères du Japon se regardent leurs grimaces, et se regardent dans deux miroirs à cadenas rocaille.

« Le dais est en soie de Chine historiée de figures et d'oiseaux.

« Six pieds-taux à cartouche de brocart d'or supportent les statues et les chimères.

« Une petite horloge toutjaponnaise en vermeil Louis XIII, signée la Samaritaine, est posée sur la tablette de la cheminée.

« Deux tables, l'une en ébène Renaissance, incrustée d'étain, ayant appartenu au duc d'Orléans ; l'autre de marqueterie Louis XV, à plan massif, qui ne déparerait pas un musée ; un merveilleux écran en petit point, qu'on dirait échappé du boudoir de Mme de Pompadour ; une belle vasque de Chios et un brûle-parfum de bronzes du Japon, donné à Victor Hugo par Alexandre Dumas, achèvent de meubler ce salon.

« Une fois justice rendue à l'écrivain et à l'artiste qui nous ont remis ce merveilleux, restait qu'à l'homme de goût et de travail qui les a réunis, sans restriction, à qui les envoie de ce livre ces pages sur la liberté et l'organisation de la conscience ! d'un peu pas réinventer ces grandes idées qui de nos jours à ces détails de marqueterie et de brocart-broc ! Maudit soit de l'or ! En haut, cette première partie de livre, se croit entendre les paroles échangées entre ces : Pour nous, Victor Hugo se posait le problème de son mobilier, le gouvernement n'a qu'à lire ce livre !

## MODES DU JOUR

Oui, messieurs, la grande affaire de ce mois, celle qui met en désarroi ces dames, ce sont les toilettes de cet hiver. La chose est évidente. Pourquoi souriez-vous ? N'est-ce pas pour vous éblouir qu'on se passe ? Les femmes sont futilles, dites-vous ? et qu'êtes-vous donc, messieurs les sportsman et autres ?

Les femmes font une affaire sérieuse de leur élégance ; vous en faites une plus sérieuse encore de votre lognon et de votre cigare ; de vos chevaux et de vos chiens ; de vos ducs et... quelq'chose de corps de ballet.

Toute chose futile est sérieuse. C'est pourquoi j'interromps votre lecture pour entretenir ces dames des chiffons du jour.

Commençons par la robe de chambre :

9. Lettre de Victor Hugo à MM. Cadart et Luquet

(Extrait du Temps - 4 décembre 1863)

MM. Cadart et Luquet, les éditeurs-gérants de la Société des aqua fortistes ont reçu la lettre suivante:

» Hauteville-House, 26 novembre 1863.

» Messieurs,

» À mon retour d'une petite absence, je trouve votre précieux envoi, et votre lettre, si noble et si gracieuse. Je vous remercie. Je ne le fais pourtant point sans quelque embarras, car ma maison, asile obscur d'un absent n'avait aucun titre à tant d'honneur. Les douze eaux-fortes de M. Lalanne sont dans leur ensemble, un vrai chef-d'oeuvre. Elles sont à la fois la réalité saisissante et l'aspect poétique et mystérieux.

» Cette publication, abstraction faite de mon nom honorera votre maison, et aura, je n'en doute pas, un grand et long succès.

» Je fais des vœux, messieurs, pour votre réussite et pour votre avenir. Vos deux jeunes et belles intelligences associées sont une force, votre but est élevé ; vous êtes dignes de l'atteindre, et vous l'atteindrez.

» Recevez, etc., etc.

» VICTOR HUGO.»

10. REPOSE D'EDGAR QUINET A L'ADRESSE TRANSMISE PAR MICHELET

Veytaux, 24 février 1864.

Chers concitoyens,

L'appel qui me vient de vous, et par lequel vous m'invitez à rentrer en France ne pouvait manquer de me toucher profondément, après une proscription de douze ans.

Ces noms, tous aimés, qui représentent les différentes nuances des amis de la liberté, exercent sur moi une autorité contre laquelle je ne cherche point à me défendre. Ils m'inspirent un sentiment de reconnaissance bien doux, au milieu des sentiments amers qui semblent le fruit naturel des mauvais jours que nous traversons.

Appuyé sur ma conscience, fidèle à ma déclaration, je suis loin de prononcer le mot jamais! Il n'est pas dans ma pensée; il n'est pas dans la nécessité; il réjouirait mes ennemis et les vôtres... Si un devoir m'appelait, je n'hésiterais pas, vous le savez. -Ce devoir ne m'apparaît pas; et jusqu'à ce qu'il se montre clairement je crois qu'il est bon que la protestation de l'exil continue. Le proscrit combat à sa manière, et sa lutte sourde n'est peut-être pas inutile. Elle empêche l'oubli et la prescription de s'étendre sur des choses qu'il n'est pas permis à une nation d'oublier et de pardonner.

Recevez, chers concitoyens,...

Edgar Quinet.



11 LE CENTENAIRE DE SHAKESPEARE À PARIS

A/ Invitation du Comité à Victor Hugo

Paris, le 11 avril 1864

LE COMITE DE SHAKESPEARE

A VICTOR HUGO

Cher et illustre maître,

Une réunion d'écrivains, d'auteurs et d'artistes dramatiques et de représentants de toutes les professions libérales, a eu lieu dans le but d'organiser, à Paris, pour le 23 avril, une fête à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare.

Ont été nommés membres du comité shakespearien français:

MM. Auguste Barbier, Barye, Charles Bataille (du Conservatoire), Hector Berlioz, Alexandre Dumas, Jules Favre, George Sand, Jules Janin, Théophile Gautier, François-V. Hugo, Legouvé, Littré, Michelet, Eugène Pelletan, Régnier (de la Comédie française). Secrétaires: MM. Laurent Pichat, Leconte de Lisle, Félicien Mallefille, Paul de Saint-Victor, Thoré.

La présidence vous a été décernée à l'unanimité.

Elle était due au grand poète et au grand citoyen.

Nous attendons avec confiance une adhésion qui donnera à cette fête sa complète signification.

Les délégués du comité:

LAURENT PICHAT.

HENRI ROCHEFORT.

LOUIS ULBACH.

AUGUSTE VACQUERIE.

E. VALNAY.

B/ Au Comité pour Shakespeare

(réponse de Victor Hugo)

Hauteville-House, 18 avril 1864.

Messieurs,

Il me semble que je rentre en France. C'est y être que de se sentir parmi vous. Vous m'appellez, et mon âme accourt.

En glorifiant Shakespeare, vous français, vous donnez un admirable exemple. Vous le mettez de plain-pied avec vos illustrations nationales; vous le faites fraterniser avec Molière que vous lui associez et avec Voltaire que vous lui ramenez. Au moment où l'Angleterre fait Garibaldi bourgeois de la cité de Londres, vous faites shakespeare citoyen de la république des lettres françaises. C'est qu'en effet Shakespeare est vôtre. Vous aimez tout dans cet homme; d'abord ceci, qu'il est un homme; et vous couronnez en lui le comédien qui a souffert, le philosophe qui a lutté, le poète qui a

vaincu. Vos acclamations honorent dans sa vie la volonté, dans son génie la puissance, dans son art la conscience, dans son théâtre l'humanité.

Vous avez raison, et c'est juste. La civilisation bat des mains autour de cette noble fête.

Vous êtes les poètes glorifiant la poésie, vous êtes les penseurs glorifiant la philosophie, vous êtes les artistes glorifiant l'art; vous êtes autre chose encore, vous êtes la France saluant l'Angleterre. C'est la magnanime accolade de la soeur à la soeur, de la nation qui a eu Vincent de Paul à la nation qui a eu Wilberforce, et de Paris où est l'égalité à Londres où est la liberté. De cet embrassement jaillira l'échange. L'une donnera à l'autre ce qu'elle a.

Saluer l'Angleterre dans son grand homme au nom de la France, c'est beau; vous faites plus encore. Vous dépassez les limites géographiques; plus de français, plus d'anglais; vous êtes les frères d'un génie, et vous le fêtez; vous fêtez ce globe lui-même, vous félicitez la terre qui, à pareil jour, il y a trois cents ans, a vu naître Shakespeare. Vous consacrez ce principe sublime de l'ubiquité des esprits, d'où sort l'unité de civilisation; vous ôtez l'égoïsme du coeur des nationalités, Corneille n'est pas à nous, Milton n'est pas à eux, tous sont à tous; toute la terre est patrie à l'intelligence; vous prenez tous les génies pour les donner à tous les peuples; en ôtant la barrière entre les poètes vous l'ôtez entre les hommes, et par l'amalgame des gloires vous commencez l'effacement des frontières. Sainte promiscuité! Ceci est un grand jour.

Homère, Dante, Shakespeare, Molière, Voltaire, indivis; la prise de possession des grands hommes par le genre humain tout entier; la mise en commun des chefs-d'oeuvre; tel est le premier pas. Le reste suivra.

C'est là l'oeuvre que vous inaugurez; oeuvre cosmopolite, humaine, solidaire, fraternelle, désintéressée de toute nationalité, supérieure aux démarcations locales; magnifique adoption de l'Europe par la France, et du monde entier par l'Europe. D'une fête comme celle-ci, il découle de la civilisation.

Pour présider cette réunion mémorable, vous aviez le choix des plus hautes renommées; les noms illustres et populaires abondent parmi vous; votre liste en rayonne; les éclatantes incarnations de l'art, du drame, du roman, de l'histoire, de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence, sont groupées presque toutes dans cette solennité autour du piédestal de Shakespeare, mais vous avez eu sans doute cette pensée qu'afin de donner à la célébration de cet anniversaire un caractère particulièrement externe, afin que cette manifestation fût en dehors et au delà de toute frontière, il vous fallait pour président un homme placé lui-même dans cette exception, un français hors de France, à la fois absent et présent, ayant le pied en Angleterre et le coeur à Paris, espèce de trait d'union possible, situé à la distance voulue et à portée en quelque sorte de mettre l'une dans l'autre les deux mains augustes des deux nations. Il s'est trouvé, par un arrangement de la destinée, que cette position était la mienne, et le choix

glorieux que vous avez fait de moi, je le dois à ce hasard, heureux aujourd'hui.

Je vous rends grâce, et je vous propose ce toast: - "A Shakespeare et à l'Angleterre. A la réussite définitive des grands hommes de l'intelligence, et à la communion des peuples dans le progrès et dans l'idéal!"

VICTOR HUGO.

12. NOTE DU "CONSTITUTIONNEL" SUR L'INTERDICTION DU BANQUET  
(Extrait du 24 avril 1864)

Rien n'est plus facile que de dénaturer les actes d'un gouvernement et de calomnier des mesures d'ordre public en les faisant passer pour des mesures anti-libérales. Tout le monde reconnaît cependant que la liberté n'existe pas sans l'ordre et qu'un gouvernement ne ferait pas son devoir et assumerait la plus grave de toutes les responsabilités, s'il laissait se développer et s'organiser les éléments de troubles et d'inquiétudes, si dangereux et si funestes pour tous les intérêts sérieux et respectables.

Jamais, du reste, aucun pouvoir n'a eu une mission plus nettement définie que le pouvoir sorti de l'acclamation populaire et du suffrage universel, et qui a fait la grandeur et la prospérité de la France depuis douze années. C'est pour arracher notre pays à une anarchie sous laquelle tout périssait et le replacer dans les voies fécondes de l'ordre, que le second Empire a été rétabli par le peuple. C'est donc au rétablissement de l'ordre qu'ont été consacrés ses premiers et puissants efforts ; mais, l'ordre public rétabli, on a vu avec quelle bonne volonté et quelle sollicitude, le gouvernement impérial s'est occupé de l'extension de nos libertés publiques.

Les hommes de bon sens et de modération ont compris et ont été reconnaissants ; d'autres, au contraire, que l'expérience n'a point éclairés et qui ont tout oublié et n'ont rien appris, trouvent que le gouvernement devrait tout permettre et lui reprochent de faire de la compression et de se montrer hostile aux idées libérales.

Pour plaire à ces derniers, il faudrait que des réunions littéraires puissent se transformer en clubs, et qu'un enterrement pût être l'occasion d'une manifestation politique. Il faudrait qu'une fête littéraire en l'honneur d'un grand génie, qui est une des gloires de l'humanité, pût avoir le caractère d'une protestation contre tout ce que le pays a consacré et respecte ; qu'au lieu d'être la célébration paisible et élevée d'un grand anniversaire comme l'ont été les anniversaires de la naissance de Goëthe et de Schiller, elle fût une glorification des haines politiques les plus irréconciliables et une sorte de défi à l'oeuvre de paix, de grandeur et liberté qui s'accomplit sous nos yeux.

Le gouvernement savait à quoi s'en tenir. - Deux banquets devaient avoir lieu, - L'un n'avait pas d'autre but que de rendre hommage au génie de Shakespeare, et il n'a rencontré aucun obstacle de la part de l'autorité ; l'autre n'était qu'un prétexte, et à cet égard le programme arrêté, ainsi que les noms des personnages qui avaient cru devoir s'abstenir et de ceux qu'on avait exclus, parlaient assez haut.

Si, pour plaire à une coterie dont les exigences redoubleraient le lendemain, on eût laissé le banquet et la représentation théâtrale qui devait le suivre, prendre le caractère d'une manifestation hostile, on eût inquiété les intérêts et troublé les esprits, et c'est alors que le gouvernement eût mérité de la part de tous les hommes d'ordre un sérieux reproche.

L. BONIFACE

### 13. REVUE THEATRALE DE LOUIS ULBACH

("Le Temps" - 25 avril 1864)

Hamlet-Falstaff - Paroles d'après Shakespeare, par Paul Meurice.[ ] volume. Paris, Pagnère, libraire-éditeur, 48, rue de Seine.- Seize sujets d'Hamlet dessinés et lithographiés par Eugène Delacroix. Paris, Dus[ ], Michel Lévy et Pagnerre.

Je m'étais promis de raconter aujourd'hui la fête de Shakespeare. Je n'ai aucune raison pour manquer de parole. La fête a eu lieu, sinon avec tout l'éclat extérieur que nous rêvions, du moins avec toute la sympathie que nous avions espérée. On ne s'est pas réuni, il est vrai, au Grand-Hôtel pour un banquet ; il ne nous a pas été possible d'aller applaudir le soir, Hamlet, Falstaff, le ca... Paroles ; mais à part ce petit désagrément, qui ne dépendait pas de nous, le programme a été rempli. Cinq cents personnes au moins de tous les ..., de toutes les professions avaient répondu à notre appel. Les orateurs désignés pour les toasts avaient accepté leur tâche ; les absents, comme Victor Hugo, comme George Sand avaient envoyé, dans des lettres que tout le monde peut lire, leur adhésion calme et respectueuse ; et enfin pour couronner la solennité, avec la publication dans un charmant volume, des traductions en vers de MM. Meurice et Vacquerie, qui devaient être jouées à la Porte-Saint-Martin, on a mis en vente le magnifique album de Delacroix, ces lithographies d'Hamlet, qui sont la représentation la plus émouvante, la plus complète que les admirateurs du grand William puissent souhaiter.

Shakespeare joué par Delacroix, cela est une compensation suffisante au désappointement que nous a causé l'interdiction dont il a été parlé.

Nous avons donc peu de chose à regretter ; et il y aurait mauvais goût à se plaindre encore d'une mesure de rigueur qu'on ne pourrait critiquer sans être exposé, à dénaturer les intentions de ceux qui l'ont prise. Tout est bien qui finit bien, a dit Shakespeare. C'est encore l'honorer que d'adopter sa devise en guise de consolation. Tout est bien ainsi, pour nous et pour tout le monde.

Cependant, sans prétendre élever aucune réclamation, il me sera bien permis de continuer un récit de la fête qui justifiera, aussi directement que possible, les organisateurs.

La présidence avait été offerte à Victor Hugo, comme au premier poète dramatique de la France, comme au commentateur de Shakespeare. Il eût été fort inconvenant de ne pas penser à lui, en France, quand les Anglais, en Angleterre, s'étaient empressés de lui envoyer une invitation. On a vu par la réponse de Victor Hugo, publiée hier, que nos intentions avaient été merveilleusement comprises. Rien d'embarrassant, aucune récrimination ne diminuait la portée de ce salut solennel et mélancolique, envoyé du haut d'un rocher anglais, à Shakespeare naturalisé Français. Les convives de toutes les



opinions eussent applaudi ces nobles et dignes paroles, qui ne menaçaient d'aucune barricade.

Alexandre Dumas, vice-président tout naturel d'une pareille fête, devait, en ouvrant la séance, donner lecture de ce toast, ainsi que de la lettre de M<sup>me</sup> Sand ; et Alexandre Dumas, si révolutionnaire qu'il soit en Italie, n'est pas un agitateur dangereux en France.

Pour éviter précisément le piège des enthousiasmes irréfléchis, l'ordre et le nombre des toasts avaient été fixés. Un comédien devait boire à la santé du comédien Shakespeare ; un auteur dramatique devait porter la santé de l'auteur d'Hamlet et de Macbeth ; puis, M. Jules Favre, l'orateur le plus habile à éloigner toute provocation, devait être prié, comme le représentant le plus heureux des professions libérales, de clore la solennité ; et personne ne doute que l'éloquent député n'eût gardé, dans un sujet absolument et exclusivement littéraire, la mesure qui fait la force et la grâce de son talent.

C'était tout. Quelques heures après, on allait applaudir Rouvière dans Hamlet, et chaque convié rentrait chez lui, avec la conviction d'avoir coopéré à une manifestation grande et généreuse, sans avoir menacé la sécurité de personne, sans avoir fait chanceler l'Etat sur sa base. Il n'eût été question ni du Danemark, à propos d'Hamlet, ni de l'Italie, à propos de Juliette au tombeau ; on ne pouvait guère se dispenser de dire un mot à l'Angleterre, puisqu'on honorait son grand homme ; mais l'Angleterre est une alliée.

Shakespeare n'ayant pas prévu la question du Mexique, aucune citation malséante ne pouvait nuire au succès de l'emprunt. Les intérêts privés, aussi bien que les intérêts publics étaient ménagés ; nous comptions seulement une belle journée de fraternisation littéraire de plus dans notre existence. Cela ne pouvait diminuer ni la fraternité, ni le mouvement littéraire.

Il est donc regrettable qu'une prudence excessive ait retranché quelque chose du programme. Quand à la fête, il n'était au pouvoir de personne de l'empêcher ; elle s'est passée dans la conscience, et ce grand hôtel n'a besoin d'aucune autorisation de la police pour recevoir ses convives. D'ailleurs était-il possible de remettre cette solennité ? Je prends un calendrier, et je vois qu'aujourd'hui, 23 avril, l'Eglise fête saint Georges. N'est-ce pas le patron de l'Angleterre ? N'y avait-il pas là comme une conjoncture fatidique dont Hamlet eût été frappé ? Célébrer Shakespeare le dimanche, ce n'était pas du tout la même chose. Le calendrier indique pour ce jour-là la sainte Beuve. Quelle coïncidence ! et comme l'esprit critique se fût donné le droit, sous l'invocation de cette sainte de tout blâmer, de tout contrarier ! Non, les choses étaient parfaitement réglées, seulement saint Georges est un saint qui va faire douter de lui ; il terrasse les dragons dans la légende, et il n'a pu, dans la réalité, empêcher seulement un petit accident qui ne vaut pas le diable.

J'oubliais, parmi les surprises réservées aux convives, un petit billet, que chacun eût trouvé à sa place, contenant des vers exquis d'Emile Deschamps, plus un beau portrait de Shakespeare, entouré des médaillons d'Eschyle, de Dante, de Molière ; le tout photographié par Pierre Petit.

Voilà ce que nous avons préparé pour un étranger ; que ne tenterions-nous pas pour un Français ? Victor Hugo et M<sup>me</sup> Sand parlent de Voltaire. Le moment semble en effet venu d'honorer l'auteur de *Candide*, l'ancêtre de la Révolution, l'homme qui a le plus agi, en même temps qu'il a le plus écrit, et dont la vie entière a été l'ardente bataille de la raison contre les préjugés, les cruautés, les folies de la superstition et de l'ignorance. Dans l'émotion de son premier mouvement, l'école romantique n'a pas compris ce qu'il y avait de profondément humain dans le beau rire de Voltaire ; elle l'a injurié. Alfred de Musset, avec l'étourderie d'un bel égoïste qui ne doit jamais s'attendrir aux peines ou aux aspirations de son temps, a chanté le *Ca ira* des violateurs de tombeaux du Panthéon. Victor Hugo lui-même, effrayé de ce sarcasme implacable, a hésité. Mais aujourd'hui, la paix est faite ; Musset est mort : l'influence exclusive et, disons-le un peu malsaine de Rousseau, a diminué ; on revient à Voltaire, comme on va, par un mouvement instinctif, à la lumière, au mouvement, à la vie. Ne serait-il pas véritablement beau de sceller cette réconciliation de l'esprit moderne, enfant prodigue, avec l'esprit paternel du dix-huitième siècle, par une solennité éclatante ? N'attendons pas le jubilé ; une date, un incident de l'existence si remplie du défenseur de Calas, de Sirvens, de Labarre suffirait.

M. Paul Meurice, qui préparait avec zèle cette représentation de la Porte-Saint-Martin, annoncée dans le feuilleton du *Moniteur* comme devant être la vie, plus que la vie, M. Paul Meurice a réimprimé son *Hamlet*. Par un scrupule dont il faut le remercier, il a restitué à Shakespeare le dénouement qu'Alexandre Dumas, avec cette familiarité charmante que le génie lui pardonne, avait complètement modifié. La pièce représentée pour la première fois en 1847, au Théâtre-Historique, se terminait par une apparition du fantôme paternel qui distribuait à chacun les châtimens et les récompenses, et qui proclamait devant tous l'innocence d'*Hamlet*.

Cette modification n'était pas empruntée exclusivement à d'autres pièces de Shakespeare. Elle avait le tort grave de rappeler une pantomime en trois actes, jouée en 1816 au théâtre de la Porte-St-Martin, et reprise depuis au théâtre de Madame Saqui. A la dernière scène, je lis sur la brochure, éditée chez Barba, que le fond de la caverne s'engloutit. On aperçoit l'ombre du père d'*Hamlet*. A cette effrayante apparition, Gertrude tombe morte. Le spectre fait connaître ses assassins, déclare son fils innocent, le bénit et lui présente la couronne.

Alexandre Dumas, esprit un peu trop exclusivement français, avait trouvé ce dénouement plus conforme aux saines habitudes de notre théâtre, et l'avait imposé à son

collaborateur. M. Paul Meurice s'est empressé, devant Shakespeare lui-même, évoqué pour une représentation de son chef-d'oeuvre, de rétablir les choses dans leur état régulier, normal, dans la logique. Hamlet ne peut pas vivre. Il y a dans le parricide, même involontaire, une si effroyable responsabilité, qu'un juge mystérieux et inconnu aux hommes peut seul acquitter ou condamner le meurtrier. Il eût été injuste de flétrir Hamlet ; il eût été dangereux de l'absoudre en ce monde.

Pauvre esprit chancelant sous l'ivresse de son devoir, il va en tâtonnant à son but terrible ; tragique ; il l'atteint au moment où il désespère de l'atteindre. Mais dès que qu'il a vu luire la lueur effroyable qu'il a invoquée, le tonnerre de sa conscience le foudroie lui-même : il tombe vaincu dans son triomphe.

- Horacio s'écrie-t-il en expirant, tu vis, toi ! justifie moi, explique ma cause à ceux qui l'ignorent.

Mais ce parricide si faible ne demande pas à vivre, ne se plaint pas de ne point assister à sa justification ; il se repose avec une sorte de plaisir farouche dans le silence éternel. J'avoue même que cette arrivée de Fortinbras, aux sons de la musique, au bruit de la mousqueterie me plaît fort. Des commentateurs indulgents ont cru devoir excuser Shakespeare de ce dénoûment. Pressé, disent-ils par le temps, il l'a improvisé, ne sachant comment finir.

Mais quelle fin pourrait valoir celle-là en ironie ? Le trône est souillé du sang royal ; toute la dynastie est morte : l'héritier triomphant arrive avec des fanfares. Pauvre Hamlet, il n'a rien réservé ; il n'a pas seulement effacé le nom d'un assassin de l'histoire du Danemark : il a rayé toute sa race ; il se soulève, la bouche tordue par l'agonie, pour acclamer celui qui le remplacera : « Je prédis que l'élection s'abattra sur Fortinbras ; il a ma voix mourante, » et Fortinbras, après un mouvement de terreur pour ces marches du pouvoir ensanglantées, relève la tête, accepte l'héritage, et rend fièrement les honneurs à toutes les victimes.

« Que quatre capitaines portent Hamlet, comme un combattant, sur l'estrade ; car probablement, s'il eût été mis à l'épreuve, c'eût été un grand roi ; et que sur son passage, la musique militaire et salves guerrières retentissent hautement en son honneur. Elevez les corps ; un tel spectacle ne sied qu'au champ de bataille ; ici, il fait mal. Allez, dites aux soldats de faire feu ! »

Cette sorte de couronnement d'Hamlet mort, cette installation d'un cadavre pour que la série royale ne soit pas interrompue, et afin que Fortinbras, s'il veut s'appeler Hamlet, soit Hamlet III, et non pas Hamlet II, a sa grandeur, sa vérité ; et je ne crois pas qu'en y réfléchissant longuement Shakespeare eût pu trouver un dénoûment à la fois plus réel et plus heureux.

M. Paul Meurice a donc très bien fait de la rétablir. de cette façon, sa traduction [ ] toute l'exacritude que l'on peut attendre, et j'espère qu'à une occasion prochaine, à la fête du 14 août ou autrement, quand la représentation n'aura

plus l'importance de compromettre l'équilibre européen qu'elle avait aujourd'hui, il nous sera permis d'applaudir, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, ou ailleurs, Hamlet, si loyalement, si intelligemment traduit.

Nous n'avons pas eu Hamlet: Il nous faut aussi regretter Falstaff, et le vaillant capitaine Paroles. Associé, pour ces deux études, à son ami A. Vacquerie, M. Paul Meurice a refait avec lui la pièce jouée en 1842 au théâtre de l'Odéon. Voici en quels termes simples et modestes les consciencieux traducteurs expliquent leur travail:

«C'est à Falstaff que peut s'appliquer surtout le titre Etude, mis en tête de ce volume. Ceci en effet, est une étude plutôt qu'une copie, une étude assez semblable à celles que font les peintres, quand ils détachent de quelque grand cadre, comme les Noces de Cana, de Véronèse, ou le jugement dernier, de Michel-ange, un groupe ou une figure. Nous avons appris ainsi, dans la vaste épopée dramatique de Henri IV, et essayé de fixer à par la large face de Falstaff, et à côté le fin profil du prince Henri.»

Ce prince Henri est en effet une grande et hautaine figure. Son père n'est pas non plus, au point de vue dramatique, un personnage à dédaigner. On sait que Casimir Delavigne, ce poltron qui regardait de loin les lions, sans oser les approcher, a imité, comme il imitait, dans Louis XI, cette scène où le roi, près d'expirer, semble tenir la couronne suspendue sur la tête de son fils, la lui faisant expier d'avance par ses conseils et par ses dures leçons. Mais à peine si ce pâle rayon de Casimir Delavigne peut être comparé au sinistre éclair de Shakespeare.

Voici un passage de l'imitation de MM. Vacquerie et Paul Meurice:

LE ROI

....Oui, je te fais attendre.

Ma lenteur à mourir à la fin t'as lassé.

O malheureux enfant, es-tu donc si pressé

De me prendre un pouvoir qui doit être ta perte?

J'allais avoir fini, ma tombe était ouverte,

Tout glissait de mon front et passait sur le tien ;

Qu'es-tu donc pour voler jusqu'à ton propre bien!

.....  
.....

Arrière conseillers à l'austère figure!

Vous, sujets fainéants, bandits, engeance impure,

accourez de partout, c'est enfin votre tour!

Ecume de la terre entière, sois la cour!

Nations, avez-vous quelque coureur d'orgies,

Quelque ivrogne terrible, aux mains de sang rougies,

Quelque monstre qui soit, dans nos temps stupéfaits,

un visage nouveau de tous les vieux forfaits?

Tout ce que vous avez de canailles sinistres,

Donnez-les à ce prince: il lui faut des ministres!

Otez la muselière au crime, et que ce chien

Puisse mordre la chair de tout homme de bien.  
 O mon pauvre royaume! O ma chère patrie!  
 Que la guerre civile a déjà tant meurtrie,  
 Que vas-tu devenir après tout frein rompu!

Le prince Henri tombe à genoux, se justifie avec une incomparable noblesse, et se montre digne du trône, en ne voulant pas y monter. Son père attendri, rétracte les paroles impitoyables que nous venons de lire, embrasse son fils, et lui donne des conseils d'une utilité pratique, qui ne le cèdent en rien à ceux de Louis XI.

Sois, ô mon cher Henri! l'exemple de ton père  
 Pour arracher leur dard et leurs dents de vipère  
 Aux amis criminels qui m'avaient couronné,  
 Et qui pouvaient m'ôter ce qu'ils m'avaient donné.  
 J'ai détruit ceux d'entre eux dont surtout j'avais  
 crainte,  
 Et je voulais mener le reste en terre sainte  
 Pour occuper leurs bras. Fais la guerre, ô mon fils ;  
 Adresse aux rois voisins de vigoureux défis,  
 Et si tu veux trouver la couronne légère  
 Jette les mécontents sur la terre étrangère!

Toute cette partie empruntée à Shakespeare, a une énergie et une grandeur farouche ; j'ai plaisir à citer, pour montrer en quels excellents vers MM. Vacquerie et Meurice ont traduit des passages. Je veux au moins pour eux des lecteurs les applaudissements qu'on n'a pu leur porter au théâtre.

Je n'ai pas besoin, après avoir parlé des poètes, de revenir sur les lithographies d'Eugène Delacroix. Elles sont, elles aussi, une traduction plus que littérale. L'âme a passé à travers les mots dans l'intelligence de l'artiste. Peut-être bien que si l'on pouvait quelque jour fêter Goëthe en France, un éditeur intelligent publierait, à cette occasion, l'autre album de Delacroix, qui contient Faust. En attendant, il faut remercier M. Paul Meurice d'avoir bien voulu livrer au commerce, dans une proportion respectueuse (le tirage est de 200 exemplaires), une seconde édition de ces dessins, dont il possède la pierre. Trois lithographies, sur les seize, sont inédites. Hamlet disant à Ophélie: Va-t-en dans un couvent ; » la folie d'Ophélie, et la lutte dans la fosse. Mais, inédits ou connus, ces tableaux sont un magnifique souvenir ajouté à tous ceux que nous garderons de cette belle fête de Shakespeare.

Comment nos enfants célébreront-ils ce jubilé dans cent ans?

LOUIS ULBACH.

## 14. EXTRAIT DES "CHATIMENTS" DE Victor Hugo

(Le manteau impérial)

### LE MANTEAU IMPÉRIAL

Oh ! vous dont le travail est joie,  
 Vous qui n'avez pas d'autre proie  
 Que les parfums, souffles du ciel,  
 Vous qui fuyez quand vient décembre,  
 Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre  
 Pour donner aux hommes le miel,

Chastes buveuses de rosée,  
 Qui, pareilles à l'épousée,  
 Visitez le lys du coteau,  
 O sœurs des corolles vermeilles,  
 Filles de la lumière, abeilles,  
 Envoyez-vous de ce manteau !

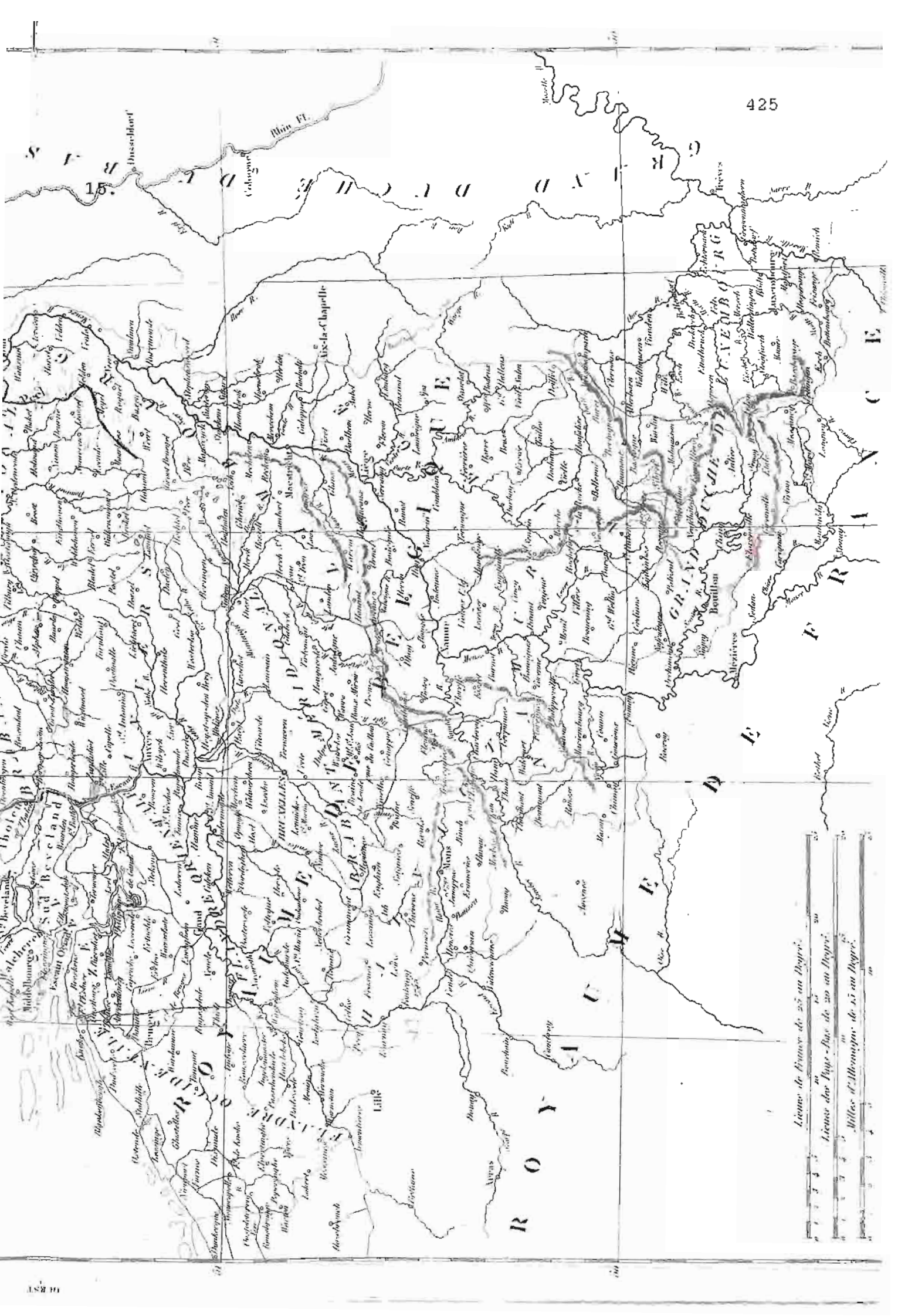
Ruez-vous sur l'homme, guerrières !  
 O généreuses ouvrières,  
 Vous le devoir, vous la vertu,  
 Ailes d'or et flèches de flamme,  
 Tourbillonnez sur cet infâme !  
 Dites-lui : — « pour qui nous prends-tu ?

» Maudit ! nous sommes les abeilles !  
 » Des chalets ombragés de treilles  
 » Notre ruche orne le fronton ;

» Nous volons, dans l'azur écloses,  
 » Sur la bouche ouverte des roses  
 » Et sur les lèvres de Platon.

» Ce qui sort de la fange y rentre,  
 » Va trouver Tibère en son antre,  
 » Et Charles-neuf sur son balcon.  
 » Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette,  
 » Non les abeilles de l'Hymète,  
 » Mais l'essaim noir de Montfaucon ! »

Et percez-le toutes ensemble,  
 Faites honte au peuple qui tremble,  
 Aveuglez l'immonde trompeur,  
 Acharnez-vous sur lui, farouches,  
 Et qu'il soit chassé par les mouches  
 Puisque les hommes en ont peur !



Lieues de France de 25 au Degré.

Lieues des Pays-Bas de 20 au Degré.

Milles d'Allemagne de 55 au Degré.

pour les Duchés de Saxe (ligne croisée) de Saxe-Hesse-Kassel, E. G. d'Anhalt-Cöthen, M. H. de Saxe-Meiningen-Altenbourg, pour les principautés mineures, Sch. Schwarzbourg-Rudolstadt, W. Hesse-Cassel, et Schleiss. Holmold S.A. Schaumbourg-Lippe.



Échelle de 1:100,000  
100 000 mètres  
100 000 feet



16. CORRESPONDANCE ENTRE VICTOR HUGO ET ALBERT LACROIX(Publication de William Shakespeare)

A/ Albert Lacroix à Victor Hugo, 7 juin 1864:

[Fragment]

Nous avons fait une seule édition, et ce à Paris, à 8000 exemplaires. Il y en a près de 5000 vendus...Je devais avoir une vente de 15.000 exemplaires pour couvrir les frais sans bénéfice. J'espère encore que dans mes douze années, j'y arriverai peu à peu.

B/ Réponse de Victor Hugo à Albert Lacroix, 12 juin 1864:

[Fragment]

Mon cher monsieur Lacroix, dans ma situation je suis cible, et rien n'est plus simple que ces coalitions d'envies et de haines;...Dans un temps donné, la réaction se faisant infailliblement pour ce livre si bêtement attaqué (si habilement aussi, par les valets de plume, voyez mon livre p. 337), avant un an d'ici, vous aurez vendu vos 15.000, et vous me l'annoncerez. J'ajourne jusque-là la publication des Chansons des rues et des bois...

17. LETTRE D'AUGUSTE VACQUERIE A VICTOR HUGO(Publication de William Shakespeare)

[Fragment]

Mon cher maître, la vente va admirablement. Il y a cinq mille exemplaires de partis, ce qui est énorme pour un livre de critique. J'avais recommandé dans le temps à Lacroix de faire diviser les 10 mille en plusieurs éditions; on aurait pu mettre coup sur coup dans les journaux: -la 1<sup>re</sup> édition est épuisée, -la 2<sup>e</sup>, etc. Il ne l'a pas fait. Je m'en console; le procédé est un peu usé, et cela donne à la vente un air plus sincère et plus sérieux.

18. CORRESPONDANCE ENTRE GARIBALDI ET VICTOR HUGO.

(Le Temps - 27 décembre 1863)

A Victor Hugo, à Hauteville-House.

- Caprera, 25 novembre 1863.

» Cher Victor Hugo

» J'étais certain de votre concours, vous devez l'être de ma reconnaissance.

» Ce que vous dites est juste, et je voudrais avoir le million d'âmes qui rendrait inutile le million de fusils ; je voudrais avoir l'entente universelle qui rendrait inutile la guerre. J'attends comme vous avec confiance la reconnaissance des peuples. Mais réaliser la vérité sans douleur et parcourir la voie triomphale de la justice sans l'arroser de sang humain, c'est là l'idéal qu'on a en vain cherché jusqu'ici.

» A vous, qui êtes le porte-lumière, d'indiquer un moins cruel chemin ; à nous de vous suivre.

Votre ami pour la vie,

» GARIBALDI.»

Au général Garibaldi à Caprera..

»Hauteville-House, 20 décembre 1863.

» Cher Garibaldi,

» Nous avons foi tous les deux, et notre foi est la même.

» La renaissance des nations est infaillible. Quant à moi, j'ai la conviction profonde que, l'heure venue, peu de sang sera versé. L'Europe des peuples fara da se. Les révolutions, mêmes les plus heureuses et les plus nécessaires ont leur responsabilité, et vous êtes comme moi, de ceux qui redoutent pour elles le poids énorme d'une goutte de sang de trop. Pas de sang du tout, ce serait l'idéal ; et pourquoi pas l'idéal? Quand l'idéal est atteint dans les hommes et, à vous seul, vous suffisez pour le prouver, pourquoi ne l'atteindrait-on pas dans les choses?

» Le niveau des haines baisse à mesure que le niveau des âmes monte. Tâchons donc tous d'élever les âmes. La délivrance par la pensée, la révolution par la civilisation, tel est notre but, le vôtre comme le mien. Et quand il faudra livrer le dernier combat, on peut être tranquille, ce sera beau, généreux et grand ; ce sera doux autant que le combat peut l'être. Le problème est en quelque sorte tout résolu par votre présence.

» Cher ami, je serre votre main illustre.

» VICTOR HUGO.»

(Extrait de l'engloutie de Henri Guillemin)

[17 octobre 1861]

Votre silence extraordinaire va nous jeter de nouveau dans une situation terrible. Nous aurions pu être heureux, notre mariage aurait pu se faire — que vous restiez dans l'armée ou que vous en sortiez en vendant votre commission et en refaisant votre existence d'une autre manière; j'aurais pu être votre femme dans les deux cas et nous aurions pu vivre ensemble. Je vous ai écrit tout ceci en détail dans mes deux précédentes lettres en ajoutant ce qui est vrai: c'est-à-dire que vous feriez mon malheur en ne m'épousant pas. Pourquoi donc, vous qui tenez tant à ne pas faire mon malheur, pourquoi donc le faites-vous? En ne me répondant pas que vous m'épousiez tout de suite.

A l'heure actuelle, ma mère ne comprend rien à ce silence extraordinaire<sup>2</sup>. Pourquoi dites-vous que vous ne voulez pas faire le malheur d'une femme, et pourquoi le faites-vous? Voilà qui est inexplicable.

Je vais continuer de vous montrer que vous faites mon malheur en ne m'épousant pas.

La situation va se tendre. Pensez-y. Ma mère, irritée d'un silence extraordinaire et inexplicable, va peut-être exiger mon mariage avec le Marquis<sup>3</sup> (tout cela, grâce à vous et à votre silence). Le Marquis est un honnête homme, mais il me rendra horriblement malheureuse; ayant un caractère colère et emporté, il n'acceptera jamais ma froideur et mes résistances si je

devenais sa femme. Vous voyez d'ici les souffrances auxquelles vous m'exposez, en ne m'épousant pas et en ne m'arrachant pas à un homme que je déteste. Vous voyez qu'en ne m'épousant pas et en me laissant en épouser un autre, vous allez faire mon malheur. Ah! ne dites donc plus que vous ne voulez pas le faire. Continuons: donc ma mère, outrée par votre silence, et, de plus, attirée par ce qu'a d'agréable pour elle mon autre mariage, me jettera dans la nécessité d'être la femme d'un homme que je hais. Moi, alors, je n'aurai plus d'espérance: la femme de chambre que j'ai ne consentira pas à m'accompagner en Angleterre où nous aurions pu nous retrouver, nous marier et échapper ainsi à mon malheur. La chance et l'occasion que j'ai eue il y a quatre mois, nous ne l'aurons probablement plus. Je vous l'avais dit. Donc forcée de rester dans ce cas à Bruxelles, me voilà forcée d'épouser le Marquis, très probablement.

Voilà donc la ressource du mariage en Angleterre à peu près perdue.

Pour être juste, il nous reste encore une ressource qui pourrait tout sauver: c'est que, réfléchissant à ce qu'il y a d'absurde à ne pas épouser et à faire le malheur d'une femme intelligente et jolie, qui vous a donné mille preuves d'amour et de fidélité et que vous aimez, c'est que, réfléchissant à ce qu'il y a d'absurde là-dedans, d'extraordinaire, d'incompréhensible, d'inexplicable, vous m'écriviez une lettre m'annonçant votre acceptation à notre mariage. Je vous laisse deux jours (du 20 au 21 octobre) pour vos réflexions et votre lettre. Votre lettre, partie le 21, sera à Bruxelles le 24 octobre.

C'est là notre dernière ressource: mais si, par extraordinaire, le silence continue, alors n'ayant plus d'espérance d'aucun côté, je serai dans le désespoir. Ici, faites attention et réfléchissez, car vous pouvez nous jeter dans l'irréparable: que peut faire une jeune fille du monde qui ne comprend rien à l'inexplicable silence de l'homme qu'elle aime et qui se dit: Comment se fait-il qu'il ne réponde pas quand il sait qu'il fait mon malheur en ne m'épousant pas et en ne répondant pas. Est-ce donc là ce qu'il appelle son amour? Et je vais être forcée de faire mon malheur en épousant un homme que je déteste. Et l'homme que j'aime, l'homme qui me voit dans une pareille situation, et qui ne m'y arrache pas en m'écrivant qu'il m'épouse, fait-il donc son devoir? Il y manque, car m'ayant parlé d'amour et m'ayant jeté

dans cette terrible situation, il devait m'en tirer en m'écrivant qu'il m'épouse. Il me laisse dans la douleur sans essayer de m'en faire sortir par sa lettre. Voilà l'homme que j'ai aimé et que j'aime! Il ne se conduit pas même comme un homme en arrachant au malheur et au sépulcre l'infortunée jeune fille. Ah! alors, de nous deux, le plus à plaindre ne sera plus celle qui dormira pour toujours, mais celui qui aurait été la cause du malheur!

Ne vous dites pas : Elle ne le fera pas; *dans tous les cas vous en courez la chance et la possibilité*<sup>1</sup>. Vous m'envoyez sur le champ de bataille du désespoir, m'y battre; il est possible que je revienne vivante; il est possible que je revienne blessée; il est possible que je ne revienne pas! Et c'est ainsi que vous aurez récompensé mon amour et mon dévouement! Ah! réfléchissez et écrivez pendant qu'il en est temps encore.

J'ai une triste histoire qui me revient en tête. Un jeune homme, un de nos parents, a reçu un jour la visite d'une jeune fille; je ne sais pour quel motif cette jeune fille lui a dit un dernier adieu; le jeune homme la voyant s'éloigner assez calme a cru que ce n'était qu'un au-revoir. Huit jours après, en ouvrant un journal, il apprit que le poison avait fait justice de cette jeune fille. Le jeune homme ne s'est jamais consolé et a regretté toute sa vie de n'avoir pas arrêté cette jeune fille pendant qu'il était encore temps.

Il est encore temps. Une lettre de vous annonçant que vous êtes prêt à notre mariage immédiat peut tout sauver. Surtout ne faites pas d'objections; vous avez vu par vous-même que toutes les raisons que vous m'avez données pour que notre mariage ne se fasse pas, vous avez vu par vous-même et par mes lettres précédentes que toutes ces raisons étaient mauvaises et que vous n'avez [un mot effacé ?] seule [un mot effacé] contre notre mariage. D'ailleurs vous conviendrez avec moi que tout disparaît devant la nécessité de m'arracher au malheur et à la tombe; vous conviendrez avec moi qu'il n'y a pas *un seul motif* qui ne s'évanouisse pas devant de *pareilles catastrophes*!

Ainsi, c'est décidé! je suis résolue à en finir soit en vous épousant et ce sera le [bonheur?] soit en me [tuant?] et ce sera [le malheur?]. Si vous ne m'épousez pas et si je ne reçois pas une lettre de vous le 25 octobre, m'annonçant notre mariage, ni si, recevant une lettre de vous, elle ne contient pas ceci, « Je suis prêt à t'épouser », si elle fait encore une seule objection à notre mariage, soit dans le cas du silence, soit dans celui de l'objection, j'en finirai avec une vie impossible, odieuse, horrible, et j'irai trouver dans la tombe l'oubli de mes souffrances et le sommeil de ceux qu'on ne réveille plus.

Je vous le répète, une dernière fois. Si par extraordinaire votre lettre m'arrive [mots effacés] ou si elle subit seulement un [un mot effacé] d'un jour, ou si, arrivant exactement le 25 octobre, elle fait une seule objection à notre mariage immédiat et ne contient pas votre acceptation complète et entière à notre union, je vous assure encore une fois que je ne tiens pas assez à la vie pour accepter une situation pareille, un mariage perdu avec celui que j'aime, et prêt à se faire avec celui que [mots effacés]. Mon dernier espoir éteint, cette lettre ne [mot effacé] rallumant pas, j'en finirai. Et si vous n'écrivez pas le 20 et le 21, la lettre arrivant ici le 25 octobre et m'annonçant votre acceptation de votre mariage, après avoir fait demander votre lettre chez Madame Denis, s'il n'y en a pas, par miracle, et si encore par miracle, cette lettre ne m'annonce pas ce que j'ai dit, sans attendre même le lendemain 26 octobre, le 25 octobre, je dirai adieu à la vie, et huit jours après vous recevrez le billet de mon décès et l'invitation à mon enterrement.

Je laisserai votre adresse *pour qu'on vous envoie cette bonne nouvelle*. Et c'est ce qui s'appelle, ne pas *faire le malheur d'une femme!* J'espère que vous renoncerez à cette phrase.

P.-S. Comme dans une situation aussi sérieuse, il faut tout prévoir, je vous conseille de faire jeter votre lettre à la poste *sous vos yeux*, pour qu'elle arrive sûrement; ensuite souvenez-vous bien de l'adresse de Madame Denis, 56 bis, rue de Louvain, Bruxelles, Belgique. La situation est tellement tendue que la moindre erreur du postman ou de la poste pourrait *amener un retard* et par conséquent une catastrophe. (Vous voyez que je parle avec calme de ma mort possible et qu'ayant épuisé la somme de souffrances qu'une femme peut éprouver, je la regarde comme une délivrance et la fin de mes maux.) Enfin, si vous craignez qu'une tempête [un mot effacé] retarde l'arrivée de votre lettre, envoyez un simple télégramme à l'adresse de Madame Denis, avec ce mot : Oui; cela voudra dire que vous acceptez. Si vous employez le [moyen?] du télégramme, que ce soit exactement le 25 octobre. Adieu ou au revoir, au revoir ou adieu.

A notre mariage ou à ma mort!

NOTICE



## ARNAUD (de l'Ariège)

Arnaud Frédéric, dit Arnaud de l'Ariège.  
S<sup>t</sup> Girons, 08/04/1819-Versailles,  
30/05/1878.

Représentant à la Constituante et à la  
Législative, il apparaît comme le chef du  
catholicisme social.

Réfugié en Belgique après le coup d'état  
de Louis-Napoléon Bonaparte, il rentre en  
France quelques mois plus tard, abandonne  
la vie politique pendant l'Empire et se  
consacre à la littérature à dominante  
religieuse.

Elu maire du VII<sup>e</sup> arrondissement de Paris  
en 1870, il obtient le siège de sénateur  
de l'Ariège en 1876.

## ASSELIN (Jean-Baptiste)

Né en 1795, il est le frère de Anne-  
Victoire Foucher, mère de M<sup>me</sup> Victor Hugo.  
En 1810, il prend la place de Pierre  
Foucher comme greffier au Conseil de  
guerre. Il se marie avec Amélie Fessart  
dont il a deux enfants: Eugène et Alfred.  
Il meurt en 1868.

## BACOT (Edmond)

Photographe réputé, il avait initié  
Charles Hugo, en 1853, à Caen, aux  
derniers procédés en matière de  
photographie. En 1862, il vint à Guernesey  
et réalisa un véritable reportage sur le  
poète: grande première de l'histoire du  
journalisme moderne et du 'vedettariat'.

## BASTIDE (Jules)

Paris, 21/11/1800 -Paris, 2/03/1879

Libéral sous la Restauration, partisan de  
la République sous Louis-Philippe, tout en  
restant attaché aux principes du  
christianisme. Il se place dans  
l'opposition. Il participe à l'émeute des  
funérailles du général Lamarque (1832),  
est condamné à mort, s'évade et se réfugie  
à Londres.

Rentré à Paris, il devient rédacteur du  
National qu'il quitte en 1846, collabore  
ensuite à la Revue nationale.

Après la révolution de février, il obtient  
le ministère des affaires étrangères; élu  
à l'Assemblée Constituante, il fait partie

des républicains modérés. Le général  
Cavaignac lui attribue d'abord le  
portefeuille de la marine puis à nouveau  
les affaires étrangères. Bastide soutient  
sa politique jusqu'au bout, il n'est pas  
réélu à la législative. Il abandonne alors  
la vie politique jusqu'en 1857 où il  
essaye de se faire élire député dans le  
7<sup>e</sup>me arrondissement. Il est battu.

A publié quelques ouvrages à dominante  
historico-politiques.

## BERARDI (Jean-Baptiste Auguste Léon)

Marseille, 22/11/1817 - Bruxelles, 1897.

Avocat à Paris, il abandonne le droit pour  
se consacrer à la littérature: auteur de  
plusieurs pièces dont le Papillon jaune et  
bleu, qui fut représenté au théâtre du  
Vaudeville en 1844, et de nombreuses  
nouvelles.

En 1846, il entre à l'Indépendance Belge  
qui, grâce à lui, acquiert une notoriété  
dans toute l'Europe. Il en devient  
propriétaire et directeur de 1856 à 1884.  
Le Grand Dictionnaire Universel signale  
que "sous l'Empire, on apprend en France  
les nouvelles politiques de France par  
l'Indépendance Belge lorsque la police lui  
permet de franchir la frontière."

## BILLAULT (Auguste Adolphe Marie)

Vannes, 12/11/1805 - Grésillères,  
13/10/1863.

Bâtonnier à 25 ans, membre du conseil  
général en 1834, il commence sa carrière  
politique comme député centre gauche,  
attaquant particulièrement la corruption  
électorale. Mais très vite, il sacrifie  
ses idées premières à une grande ambition.  
Avidé de pouvoir, sa ligne politique  
fluctue souvent avec les changements de  
gouvernement. Sous la constituante, il  
vote certaines lois avec la gauche et  
d'autres avec la droite. Non réélu, il  
exerce sa profession d'avocat tout en  
conservant ses relations politiques:  
Louis-Napoléon Bonaparte fait appel à ses  
conseils dans ses remaniements  
ministériels.

Après le coup d'état, Billault consacre  
donc son activité à consolider le pouvoir  
nouveau. Elu député de St Girons comme

candidat officiel, puis nommé président de l'assemblée législative, il devient ministre de l'Intérieur de juillet 1854 à février 1858. En novembre, au sommet de sa carrière, il défend la politique impériale devant les chambres en qualité de ministre sans portefeuille.

Le 24 juin 1863, il est nommé ministre d'Etat; mais, tombé malade, il meurt en octobre de la même année.

Selon Pierre Larousse, 'Mr Billault n'en reste pas moins l'orateur le plus habile qui ait soutenu, dans les assemblées et devant le pays, la politique du gouvernement impérial.'

#### BLANC (Jean-Joseph-Louis)

Madrid, 1812 - Cannes, 1882.

A la fois publiciste, historien et homme politique.

Après une jeunesse laborieuse, il se rend à Paris et, militant démocrate, collabore à plusieurs journaux politiques, fonde en 1839, La Revue du Progrès.

Il illustre son système économique et socialiste dans des publications à succès: De l'Organisation du travail (1840) l'Histoire de dix ans.

En 1848, participe au gouvernement provisoire, président d'une commission pour les travailleurs chargée d'élaborer les questions sociales. Sa doctrine repose sur la théorie du droit et du devoir et se rapproche des théories communistes du moment.

Ses idées avancées lui créent de plus en plus d'ennemis surtout après la chute de l'Assemblée Constituante où il avait été élu.

Menacé d'arrestation, il se réfugie à Londres. Il y publie un journal mensuel: Le Nouveau-Monde pendant 2 ans (juillet 1849/1851) et des articles politiques. Pendant le long exil suivant le coup d'état, il poursuit la publication d'une longue: Histoire de la Révolution française commencée avant la révolution de Février.

Il rentre en France après la chute de l'Empire. Député d'extrême gauche à l'Assemblée Nationale (1871-1876), il prend position contre la commune de Paris.

#### BONNET-DUVERDIER (Edouard-Guillaume)

Cadouin, 13/09/1824 - Paris, 24/11/1882

Républicain actif en 1848, il est proscrit après le 13/06/1849 suite à l'affaire dite du 'conservatoire des arts et métiers'. Se réfugie à Jersey où il collabore à divers journaux démocratiques.

Il ne réintègre la France qu'après le 4/09/1870. En 1871, nous le trouvons administrateur du journal le Peuple souverain.

1874: membre du conseil municipal de Paris.

1877: Président du conseil municipal.

Après avoir attaqué le maréchal Mac-Mahon, il est emprisonné. Elu député, pendant sa détention, par une circonscription de Lyon, il siège à sa sortie, à l'extrême-gauche. Réélu en 1881, il soutient le programme radical socialiste.

Il meurt l'année suivante.

#### BRIVES (Jacques)

Montpellier, le 9/08/1800 - Montpellier, le 7/01/1889

Né dans une famille républicaine, il est élu par l'Hérault à la Constituante et siège à l'extrême-gauche avec les partisans de la Montagne. Réélu à la Législative; il collabore au journal le Vote universel et combat avec violence la politique de Louis-Napoléon. Proscrit après le coup d'état, il se réfugie à Bruxelles, devient négociant en vins.

Il ne regagne la France qu'après le 4/09/1870. Fonctionnaire de la Commune, il est arrêté, mais il parvient à gagner à nouveau Bruxelles. Après l'amnistie de Juin 1879, il se retire à Montpellier jusqu'à sa mort.

#### BUSQUET (Alfred)

Né en 1820, il achève ses études à Paris, choisit la voie de la littérature, fait ses débuts dans le Corsaire et ensuite collabore à un assez grand nombre de journaux: la semaine, l'Artiste, le Pays, la Revue française, le Pamphlet... Mr Busquet est de 1840 à 1850, rédacteur en chef de la Silhouette. Il fait paraître en 1854 un volume de vers intitulé le poème

des heures .Ami de Charles Hugo, les premiers contacts avec son père ont lieu le 19/03/60 à Guernesey. Il demande la fille de Victor Hugo en mariage le 13 septembre. Elle l'éconduit. Il n'en garde pas moins de bons rapports avec les autres membres de la famille.

Il épouse Marie Pagnerre, et dirige la librairie de son père jusqu'en 1876, et publie la traduction de François-Victor Hugo. Il meurt Paris en 1883

#### CADART (Alphonse)

Editeur parisien, il publie tout d'abord des photographies, puis remet au goût du jour le procédé de l'eau-forte qu'il a aidé à renover.

Il devient gérant de la société des aquafortistes, créée en 1861, 79 rue Richelieu, et se spécialise dans l'édition de gravures. Il meurt en 1875.

#### CHAMPFLEURY (Jules François Félix Husson, dit )

Laon, 10/09/1821 - Sèvres, 06/12/1889.

Comais dans une librairie parisienne, il écrit quelques articles à partir de 1844 mais débute véritablement avec Chien-Caillou, fantaisie d'hiver (1847), livre dédié à Victor Hugo.

Il se démarque pourtant rapidement des romantiques, porte une haine farouche à la versification et désire devenir le chef de file de la nouvelle école réaliste dont il défend ardemment tous les adeptes. Il écrit ses meilleures oeuvres sous l'Emoire, comme le Recueil-Manifeste, monumentale histoire de la caricature, parue à partir de 1865.

En 1872, il est conservateur du Musée de Sèvres.

#### CHENAY (Julie Anne-Amélie Foucher, épouse)

Elle naît le 3 septembre 1822, est élevée en nourrice, puis par sa soeur Adèle, mariée à Victor Hugo depuis octobre 1822. C'est avec ce bébé qui était sa belle-soeur, que le poète fait l'apprentissage de la paternité.

Sa mère meurt, et à 6 ans, elle est envoyée au couvent de Montléan à Montmirail jusqu'en 1833.

Elle entre ensuite comme boursière à Saint-Denis: maison d'éducation de la légion d'honneur où la règle stricte et militaire lui pèse. Peu jolie et sans dot, elle a peu de chances de trouver un mari. Son père, aidé de Victor Hugo, obtient sa réintégration, après ses études, dans cette institution, comme postulante puis institutrice titulaire en 1848.

Il meurt en 1845 et peu à peu, tous les siens, au milieu des troubles politiques, se dispersent. En 1851, Victor Hugo part en exil avec sa famille. Julie passe chaque année les vacances avec eux. Son rêve est de trouver un mari pour enfin quitter Saint-Denis.

Enfin elle rencontre chez les Meurice en septembre 1857, un graveur, Paul Chenay qui la demande en mariage. Elle quitte donc l'institution le 28 août 1858. Son époux s'avère un homme peu scrupuleux, ivrogne et couvert de dettes. La mésentente s'installe, et très vite, en 1859, on la trouve installée pour de longues périodes à Guernesey. Petit à petit, elle tient la maison à la place de sa soeur qui s'absente de plus en plus de l'île.

Après l'escroquerie de Paul Chenay concernant un album de Victor Hugo en 1862, c'est la rupture entre les deux hommes. Julie est alors abandonnée par son mari et reste à Hauteville-House.

#### CORBIN (Docteur)

Médecin établi à Guernesey. Il a, parmi sa clientèle, Victor Hugo et sa famille, ainsi qu'Emily de Putron.

#### DESBAROLLES (Adolphe, Comte de Hautencourt)

Né le 22/08/1801 - Paris, 11/02/1886.

Personnage à multiples facettes, pratiquant aussi bien la peinture, la littérature que la chiromancie.

Après des études à Paris et en Allemagne, il se lance dans la peinture de genre travaillée avec Hersent, Picot et Gudin.

Dans le même temps, il élabore un système de divination par l'inspection des lignes de la main et défend ses théories par tous les moyens médiatiques de l'époque. Il est rendu célèbre par son ouvrage de

chironancie, publié en 1859, Mystères de la main révélés et expliqués; art de connaître la vie, le caractère, les aptitudes et la destinée de chacun d'après la seule inspection des mains. Il continuera à développer dans les années suivantes, cette spécialité qui lui a valu sa notoriété: l'Almanach de la main est fondé en 1856, le Journal de Chironancie, en 1869.

DESCHAMPS (Anne-Louis-Frédéric Deschamps de Saint-Amand, dit Emile)

Bourges, 20/02/1791 - Versailles, 1871.  
Il s'installe à Paris, et très jeune, côtoie les milieux littéraires et artistiques. Entré dans l'administration des domaines, il n'en compose pas moins des poésies et des comédies en vers qui lui assurent le succès. Pervert défenseur des romantiques, il reçoit les nouveaux poètes (dont Victor Hugo) dans son salon. En juillet 1823, il est un des fondateurs, avec Victor Hugo, de la Muse Française mais quitte cette revue l'année suivante. Il publie en 1828 un recueil de poésies, collabore à une foule de revues, journaux, ouvrages d'autres auteurs, livrets d'opéra... Citons comme oeuvres principales la traduction en vers de Roméo et Juliette (1839) et de Macbeth (1844).

Entré au ministère des finances, il quitte la carrière administrative en 1848. Il se retire à Versailles, où il passe le restant de ses jours, entouré d'amis.

DESMARRES (Docteur)

Evreux, 1810-Neuilly s/Seine, 21/08/1882  
Docteur depuis 1839, il se spécialise dans les maladies des yeux où il acquiert une solide réputation. Dans ce domaine, il fait de nombreuses découvertes, invente un ophtalmoscope et publie quelques ouvrages comme: La manière d'employer le nitrate d'argent dans les ophtalmies, et un traité théorique et pratique des maladies des yeux.

DUCOUX (François-Joseph)

Châteauponsac, 14/09/1808 - Paris, 23/03/1873

Médecin, s'engage d'abord dans l'armée, démissionne en 1838.

En 1848, élu à l'assemblée Constituante par le Loir-et-Cher puis nommé préfet de police par Cavaignac. Elu en 1850 à la Législative par la Haute-Vienne, il combat avec la gauche la politique de Louis-Napoléon Bonaparte.

Arrêté après le coup d'état, il rentre dans la vie privée après sa libération et prend la direction de la Compagnie des petites voitures.

Réélu à l'Assemblée Nationale en 1871, par le Loir-et-Cher, il vote toujours avec la gauche et cela, jusqu'à sa mort, deux ans plus tard.

ELZ (Château d')

Château situé à côté du village de Karden, en Allemagne occidentale (ancienne Rhénanie).

FLORENVILLE

Ville du Luxembourg, très proche des frontières françaises.

POREY (Elie-Frédéric)

Paris, 10/01/1804 - Paris, 20/06/1872

Sorti de l'Ecole de Saint-Cyr, il fait une brillante carrière dans l'armée.

En 1848, Cavaignac le proclame général de brigade, mais il soutient ensuite Louis-Napoléon Bonaparte et participe activement au coup d'Etat. Il devient général de division en 1852. Après plusieurs campagnes: orient, Alpes ..., il obtient un siège de sénateur en 1859 et en 1862. Il part au Mexique comme commandant du corps expéditionnaire français et ministre plénipotentiaire. Ses victoires lui font obtenir le bâton de maréchal de France.

Il revient à Paris en Octobre 1863, est nommé commandant du 2ème corps d'armée. Son dernier poste sera le camp de Châlons (1867). Sa santé s'altérant, il cesse ensuite toute activité militaire jusqu'à sa mort.

GOYON (Charles-Marie-Augustin, Comte de)  
Nantes, 13/09/1803 - Paris, 17/05/1870  
Après sa sortie de Saint-Cyr, il entame une belle carrière militaire. Il participe activement à la répression de Juin 1848 et est nommé successivement: Officier de la légion d'honneur (1849), général de brigade (1850), commandant en chef de l'école de cavalerie de Saumur, Fidèle soutien de Louis-Napoléon Bonaparte, celui-ci le nomme aide-de-camp puis général de division (1853). En 1856, il part à Rome à la tête de l'armée d'occupation. Grand officier de la légion d'honneur en 1858, il devient sénateur de l'Empire en 1862 et vote avec les bonapartistes catholiques. Réserve en 1868, il meurt deux ans plus tard.

HETZEL (Pierre Jules)  
Chartres, 15/06/1814 - Monte-Carlo, 17/03/1886.  
Après avoir abandonné le Droit, il se lance dans l'édition, et devient l'associé de J.B. Paulin. Il écrit également, avec succès, sous le pseudonyme de P.J. Stahl. En 1843, il se sépare de Paulin et fonde sa première collection de livres pour enfants. Il édite aussi Balzac, Musset, Stendhal, et plus tard: Hugo, George Sand, Alexandre Dumas... En 1848, Hetzel, républicain, est nommé Chef de cabinet au ministère des affaires étrangères et en 1850, il met ses deux magasins à la disposition de l'Evénement, persécuté par Louis-Napoléon Bonaparte. Exilé à Bruxelles après le coup d'Etat, il continue son travail d'éditeur en Belgique, travaillant essentiellement avec Victor Hugo: Napoléon-le Petit, Châtiments, les Contemplations, La Légende des Siècles... Revenu en France en 1859, il fait prospérer ses affaires à Paris aussi bien qu'à Bruxelles, publie les oeuvres de Baudelaire, Perrault, Jules Verne... Il fonde avec Jean Macé la revue du Magasin illustré d'éducation et de récréation, publie avec Lacroix, en 1865, la première édition illustrée des Misérables, ainsi que de nombreuses collections enfantines. En 1873, vieillissant, il délègue à son fils la direction de la Maison Hetzel et

Cie. Il publie sa dernière oeuvre autobiographique en 1881 et meurt cinq ans après. La maison d'édition sera rachetée par Rachette.

HETZEL (Catherine-Sophie)  
Strasbourg, 1816 - Décédée le 03/07/1891.  
Née Catherine-Sophie Quirin, elle devient, après un mariage malheureux avec M<sup>r</sup> Fischer, la compagne de P.J. Hetzel. En 1840, elle lui donne une fille, Marie qui mourra à l'âge de 13 ans et le 08/11/1847, un fils, Louis-Jules. Elle devient l'épouse de l'éditeur le 13/10/1852.

HUST (Paul)  
Paris, 03/10/1804 - Paris, 09/01/1869.  
Peintre, précurseur de l'école romantique en France, spécialisé dans les paysages. Souvent primé aux salons et aux expositions, on compte parmi ses oeuvres essentielles: l'Inondation de Saint-Cloud (1855), le Bas-Meudon (1863), un torrent dans les Alpes (1864)...

ILLUSTRATION (L')  
Revue hebdomadaire née en 1843, et mêlant le dessin au texte. Elle fut dirigée pendant longtemps par MM. Paulin et Lechevalier. De nombreux écrivains y ont collaboré, en particulier: Champfleury, Félix Morand, Louis Viardot...

JANIN (Jules-Gabriel)  
St Etienne, 04/12/1804 - Paris, 1874.  
Il abandonne le droit pour la carrière de journaliste. Il travaille successivement dans plusieurs journaux où il écrit des articles littéraires et politiques, publie quelques romans, et débute ensuite un feuilleton aux Débats qui durera longtemps et sera diversement apprécié. Il y montre des goûts éclectiques, défendant un jour les poètes modernes, le lendemain, les anciens. Dans les années 40, outre ses collaborations à divers journaux et revues, il compose des romans, ouvrages d'histoire littéraire, récits de voyage,

compilation d'articles...Il soutient le renouveau de la Tragédie et s'oppose alors à Victor Hugo ce qui ne les empêchera pas de lier des liens d'amitié conservés pendant le dur exil du poète. Après plusieurs échecs, il entre enfin à l'Académie française le 19 mai 1870 au fauteuil de Sainte-Beuve.

#### KARR (Alphonse)

Paris, 1808 - St Raphaël, 29/09/1890.  
Après de brillantes études, il tente tout d'abord de publier des vers, fait la connaissance de Victor Hugo vers 1832, place Royale, puis se lance rapidement dans le journalisme. On le retrouve directeur du Figaro en 1839; en 1848, il fonde le Journal et soutient Cavaignac. Pendant l'Empire, il se tient à distance, se rend dans le sud de la France et crée un commerce de fleurs coupées.

#### LABARRE (Louis)

Dixan, 1810 -  
Républicain démocrate belge, il publie brochures et pamphlets. Rédacteur en chef du Charivari Belge en 1839, il vient ensuite à Paris, collabore au National, et publie une revue mensuelle, la Comédie Parisienne.

Retourné en Belgique, il s'oppose violemment à l'auteur du coup d'Etat du 2 décembre, dans le journal républicain la Nation. Accusé et acquitté, il continue à collaborer avec prudence au National (successeur de la Nation).

Outre des ouvrages à dominance politique, on lui connaît également quelques pièces de théâtre.

#### LALANNE (Maxime)

Bordeaux, 27/11/1827 - Nogent sur Marne, 29/07/1886.

Elève de Gigoux (Ecole française), il débute au salon de 1852, et expose régulièrement jusqu'en 1880, surtout des eaux-fortes et des fusains. Après une longue période d'indifférence, ses eaux-fortes sont enfin prisées. Médaillé plusieurs fois en France et à l'étranger, il publie également un Traité de la

gravure à l'eau forte. La maison de Victor Hugo à Guernesey est une suite rare de dessins pris à l'intérieur; les oeuvres de Maxime Lalanne montrent plutôt des vues de villes, des coins de parcs, de monuments...

#### LAURENT-PICHAT (Léon)

Paris, 1823 - Paris, juin 1886.

Dès sa jeunesse, il voyage, se lance dans la poésie et devient un familier de Victor Hugo.

Après 1848, il collabore au Propagateur de l'Aube, journal de L. Ulbach et y défend les idées républicaines. Sous l'Empire, tout d'abord propriétaire de la Revue de Paris, supprimée en 1858, il publie ensuite une importante correspondance, de nouveaux recueils de poésie et ébauche, en 1863, un projet d'Encyclopédie générale.

Après la chute de l'Empire, on le retrouve rédacteur à la Cloche, et membre du comité de conciliation entre la commune de Paris et le gouvernement de Versailles. Député et sénateur, il défend les idées d'extrême-gauche à l'Assemblée Nationale ainsi qu'au sénat. Sa dernière oeuvre poétique, les Reveils est publiée en 1880.

#### LAUSSERDAT (Louis)

Moulins, 30/07/1809 - Moulins, 27/07/1878  
Médecin d'opinions libérales et démocratiques, il est élu par l'Allier en 1848, à l'Assemblée Constituante où il siège à gauche.

Il combat activement la politique de Louis-Napoléon Bonaparte. Il n'est pas réélu à la législative et retourne à la médecine à Moulins.

Proscrit après le coup d'état, il s'enfuit à Bruxelles où il se crée une clientèle médicale. Il intègre l'Académie de médecine et fonde un journal l'Art médical.

Il revient à Paris en 1876 après son élection par la 1<sup>re</sup> circonscription de Moulins. Il participe à l'Union républicaine, est réélu en 1877. Il meurt un an plus tard.

#### MALLET FRÈRES ET CIE

La maison Mallet a fait ses débuts au temps de la Régence: Jacques Mallet (1684/1779) vint à Paris, où il fonda la maison de Banque en 1723.

En 1792, celle-ci s'établit au n°13 de la Chaussée d'Antin (appelée alors rue Mirabeau). Composée de Guillaume Mallet, Isaac-Jean-Jacques Mallet et Jacques Torras, leur cousin, elle prend la désignation de Mallet Frères et Cie.

En 1862, expropriée pour les travaux du nouvel opéra, la Maison vient se fixer 37, rue d'Anjou où elle est encore située en 1863/1864.

Elle figure parmi les fondateurs de la Banque de France, et contribua pendant longtemps au développement économique du pays. Beaucoup de banques et de compagnies la comptent dans leurs fondateurs et lui ont demandé, à plusieurs reprises, leur président.

#### MANCBAU (Alexandre Damien)

Trappes, 03/05/1817 - Palaiseau, 08/1865.  
Graveur et auteur dramatique, il appartient à l'École française. Il expose au Salon de 1841 à 1861. Élève de Six-Deniers et secrétaire de George Sand, il a gravé entre autres cinquante illustrations pour Masques et Bouffons de Maurice Sand.

#### MASSE (Jean-Baptiste Alfred)

Gernigny, 9/03/1817 -  
Notaire jusqu'en 1848, il vend sa charge et se lance ensuite dans la politique. Républicain modéré jusqu'en 1851, il est malgré tout arrêté avant le coup d'Etat, puis exilé. Il reste à Nice quelque temps, puis revient dans la Nièvre où, Maire de Pouques, il soutient le candidat d'opposition en 1869.

Sous-préfet de Cosne en 1870, il démissionne lorsque Thiers parvient au pouvoir.

En 1879, il est élu sénateur, siège dans le groupe de l'Union républicaine, et vote avec l'extrême-gauche. Il se représente en 1888 au renouvellement partiel du sénat, mais échoue.

#### MASSON (Léon)

Argentan, 10/11/1815 - Orléans, 28/02/1871.

Attaché au cabinet de Guizot, ministre de l'instruction publique. Secrétaire particulier de Rénusat, sous-secrétaire d'état à l'intérieur, le 6 sept 1836. Sous-préfet de Sancerre, du 29 mai au 18 juin 1839; de Boulogne-sur-mer, le 10 mars 1841, non-acceptant, démissionnaire. Il collabore au Journal de Paris. Nommé préfet de la Somme, du 31/12/1848 au 03/01/1849, démissionnaire le 03/12/1851, il est remplacé le 06. Préfet du Nord, du 31/01 au 09/02/1870, il démissionne à nouveau et meurt quelques mois plus tard.

#### MEURICE (François-Paul)

Paris, 1820 - Paris, 1905.

Il est à la fois auteur dramatique, romancier et publiciste. Jeune, il abandonne le droit pour les lettres. Grand ami d'Auguste Vacquerie, il fait connaissance avec Victor Hugo dont il devient rapidement un familier et un adepte. Jusqu'en 1848, il s'occupe essentiellement de théâtre, produisant de nombreuses pièces écrites en collaboration avec d'autres auteurs: Vacquerie, Alexandre Dumas, et Théophile Gautier. Nommé rédacteur en chef de L'Événement (journal fondé en 1848), il se lance dans la politique, soutient la candidature de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence puis déçu par la ligne politique de ce dernier après son élection, entre avec son journal dans l'opposition. Condamné le 15 septembre 1851, il est en prison lors du coup d'état. En sortant, il retourne alors à ses travaux littéraires: en 1863, il présente un drame à grand spectacle à l'Ambigu, François, les bas bleus; en 1864, paraît Théâtre, études et copies contenant Hamlet, Falstaff, Paroles, d'après Shakespeare.

Pendant l'exil des Hugo, il reste leur ami fidèle et s'occupe de la publication de leurs livres: traite avec les éditeurs, et envoie les épreuves à Guernesey. Il est surtout l'agent financier de la famille.

Victor Hugo lui fait une confiance absolue qui transparaît dans ces simples mots: "Quand vous êtes là, je ne suis pas absent."

#### MONIER (Joseph-Charles-André-Henri)

Orange, 3/09/1807 - Mort le 6/09/1873

Avocat, républicain à tendance modérée, il tente de se faire élire député du Vaucluse en 1848 et échoue.

Il se tient à l'écart pendant l'Empire. Il est enfin élu représentant du Vaucluse aux élections de 1871. Il siège alors à gauche et apporte son soutien à Thiers.

Il est remplacé après sa mort, par Ledru-Rollin.

#### MONTAIGLE (Château de)

Situé à 5 kilomètres d'Yvoir, dans la vallée de la Floye, les ruines de ce château sont considérées comme les plus imposantes de la Belgique. En 1863, étaient organisées des excursions en voiture partant de Dinant, pour le visiter.

#### MONTALEMBERT (Charles Forbes, comte de)

Londres, 1810 - Paris, 12/03/1870

Il fait de brillantes études et opte pour un système idéologique désirant allier catholicisme et liberté. Membre de la chambre des pairs, il lutte pour imposer ses idées et combat durement l'Université - "ennemie mortelle du christianisme" -

Devient chef du parti catholique, excepté des ultras de l'Univers qu'il attaque violemment.

En Février 1848, il accepte la République mais élu à la Constituante, il siège à l'extrême-droite et devient une des têtes du parti réactionnaire. Il conçoit davantage la liberté au sein de ce qu'il appelle une "monarchie tempérée".

Réélu à la législative, c'est un des attaquants les plus violents de Victor Hugo.

Après le coup d'Etat, où il a faiblement protesté, il devient candidat officiel pour le Doubs et approuve en général les lois dictatoriales.

Entre à l'Académie Française en 1852. Il n'est pas réélu en 1857, il se retire et se consacre à ses travaux de publiciste et d'historien. Ses ouvrages publiés sont à dominante religieuse ou politique; il écrit aussi de nombreux articles dans des recueils périodiques et des journaux: essentiellement dans le Correspondant.

Ennemi héréditaire de M. Veuillot, chef des catholiques ultramontains, il engage avec lui, une lutte qu'il poursuivra jusqu'à sa mort.

#### MONTIJO (Eugénie de)

Grenade, 1826 - Madrid, 1930.

Son père, Duc de Penaranda, Comte de Montijo, était officier espagnol, dévoué à la cause française.

Vers 1850/1851, Eugénie, venue à Paris, se fait remarquer dans les fêtes organisées par le Prince-président, participe à ses loisirs et l'épouse peu après la proclamation de l'Empire, le 29/01/1853. Le 16/03/1856, elle lui donne un fils, Napoléon Louis-Eugène-Jean-Joseph Bonaparte. Impératrice des français jusqu'au 4/09/1870, elle préfère ses domaines d'Andalousie à Paris où elle ne séjourne que rarement. Cela ne l'empêche pas de jouer un rôle politique non négligeable.

Après la chute du régime, elle s'enfuit en Angleterre où son mari la rejoint.

#### NELATON (Auguste)

Paris, 17/06/1807 - Paris, 21/09/1873.

Docteur en 1836, il épouse une riche héritière, continue ses études, obtient une chaire de clinique chirurgicale à la faculté de médecine (1851) et devient membre de l'Académie de médecine (1856).

En 1862, il évite à Garibaldi l'amputation d'un de ses pieds, et ainsi, devient célèbre. Il est nommé chirurgien de Napoléon III en 1866, et sauve son fils un an plus tard. Sa carrière honorifique se poursuit: Grand Officier de la légion d'honneur, membre de l'Académie des



sciences, sénateur...Grand chirurgien et remarquable professeur, il finit sa vie riche et couvert de gloire.

PASQUIER (Etienne)

Paris, 22/04/1767 - Paris, 05/07/1862.  
Emprisonné jusqu'à la chute de Robespierre, il débute une brillante carrière sous Napoléon: procureur général, préfet de police...Il est fait baron. Il se rallie ensuite à Louis XVIII et obtient les charges de Directeur général des Ponts et Chaussées, de Garde des sceaux et plusieurs ministères.  
Après 1830, il soutient Louis-Philippe, grâce auquel il poursuit sa carrière honorifique: Prédident de la Chambre des pairs (1830), Chancelier (1837), membre de l'Académie française (1842), Duc (1844).  
Comme Président de la Chambre des Pairs, il dirige le procès de Louis-Napoléon Bonaparte après la tentative de Boulogne.  
Après la révolution de 1848, il rentre dans la vie privée, et rédige plusieurs mémoires.

PETIT (Pierre)

Département du Var, 1832 -  
Tout jeune, il se lance dans la photographie où il se signale par des innovations réussies comme le système de la chambre noire à bascule.  
Il publie des albums, participe aux expositions et ouvre un atelier, place Cadet, en 1855. Il devient alors spécialiste des portraits de célébrités.  
Nommé successivement photographe de la faculté de médecine en 1862, des lycées et des Ecoles de France en 1864, photographe exclusif de l'Exposition Universelle en 1867, de la Société des Gens de Lettres en 1871, il termine brillamment sa carrière.

PEYRAT (Alphonse)

Toulouse, 21/06/1812 -  
Monté à Paris, il débute une carrière de journaliste à la Tribune. Son premier article de critique littéraire, jugé polémique mais excellent, vaut au journal d'être saisi et à son directeur de recevoir une forte condamnation.

Secrétaire du directeur du National après 1834, il voyage ensuite quelques temps et devient un rédacteur assidu de la Presse où il s'occupe surtout de politique étrangère, d'histoire, et de religion.

Sous l'Empire, il devient le rédacteur en chef de ce journal en novembre 1857, cause sa suspension pour deux mois, est renvoyé mais reprend sa place en 1859 se bornant presque à des articles de critique littéraire. Il quitte la Presse en 1862.

En 1866, il fonde un journal d'opposition à l'Empire: l'Avenir national, vendu en 1872. L'année précédente, il est élu dans la Seine à l'Assemblée Nationale et siège à l'extrême-gauche. Il est élu sénateur (1876), puis vice-président du sénat (1882 et 1885).

Sa carrière de journaliste ne l'empêche pas de publier plusieurs ouvrages défendant la Liberté et la Démocratie.

RAVEL (Pierre-Alfred)

Bordeaux, 1814 - Neuilly, 26/4/1881.  
Après avoir travaillé chez un notaire puis chez un opticien, il se tourne vers le théâtre. Il joue en province et débute ensuite à Paris aux Variétés.

Très bon acteur comique, il crée de nombreux rôles et a deux fois les honneurs de la pièce nominative. Comme le précise Pierre Larousse, il est le "comique dont la vue seule fait rire", et "force le public à rire ou à pleurer avec lui".

En 1841, il entre au Palais-Royal, et en 1868, il est engagé au Gymnase. Pendant ses congés, il fait de nombreuses tournées, soit en France, soit à l'étranger. C'est ainsi qu'en 1864, il se fait applaudir au théâtre du Parc à Bruxelles, avec l'actrice, M<sup>lle</sup> Deschamps.

Il entreprend une affaire de théâtre en Russie, qui échoue et doit, même agé, remonter sur scène pour vivre.

SAND (Georges)

Amandine-Lucie-Aurore Dupin, Baronne Dudevant, dite George.

Paris, 02/07/1804 - Mohant, 1876.

Cette femme de lettres célèbre est élevée par sa grand-mère au château de Mohant, en

Berry. Libre penseuse, elle est néanmoins mariée par force au baron Dudevant dont elle a un fils, Maurice et une fille, Solange.

Elle se sépare rapidement de son époux, part à Paris où elle acquiert son indépendance grâce à sa plume. Elle connaît de nombreuses aventures dans le milieu artistique: Jules Sandeau, Alfred de Musset, Frédéric Chopin...

Ses premiers romans sont pleins de fougue. Influencée ensuite par certains doctrinaires: Lamennais, Michel de Bourges, Pierre Leroux, elle devient la vulgarisatrice de systèmes humanitaires et socialistes (Spiridion, 1838-Consuelo).

Cette veine épuisée, elle cherche un second souffle dans un nouveau genre et crée alors des romans champêtres (La Mare au Diable, François le Champi...1846/1848)

qui connaissent un fort succès. Elle adapte également ce genre au théâtre.

En 1848, elle soutient les républicains avancés, collabore à diverses revues et fonde un journal: la Cause du Peuple.

Après l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte, elle retourne à la littérature. Elle se livre à une abondante correspondance et poursuit ses nombreuses publications dont notamment une longue autobiographie, Histoire de ma vie (1854).

#### SAND (Maurice)

Baron Jean-François Maurice Dudevant, dit Maurice Sand.

Paris, 30/06/1823 - Mort en 1883.

Fils de George Sand, il est à la fois peintre, dessinateur, sculpteur, décorateur et écrivain. Élève de Delacroix, il a illustré plusieurs romans de sa mère et certaines œuvres personnelles comme: Masques et Bouffons, Le Monde des Papillons. On lui reconnaît la décoration du théâtre de Mohant et du théâtre de marionnettes dont il sculpte les petits acteurs de bois.

Participant aux Salons, on cite notamment de lui: Léandre et Isabelle (1857), Muletiers (1861)...On peut apprécier également ses nombreux fusains et caricatures.

#### THIERRY (Edouard)

Paris, 1813 -

Il se lance très jeune dans la critique dramatique en collaborant à de nombreux journaux. Chargé du feuilleton dramatique dans le Moniteur Universel, il obtient en 1856, par Théophile Gautier, la critique des théâtres, au Moniteur.

Nommé directeur du Théâtre-Français en 1859, il lui apporte un second souffle: notons particulièrement la reprise d'Hernani qui connut un formidable succès.

En 1871, il perd son poste de direction mais devient bibliothécaire à l' Arsenal.

Il a essentiellement publié des articles de critique, mais aussi d'autres types d'ouvrages: recueils de poésies, contes, conférences, notices de comédiens...

#### TROPLONG

Né en Haute-Garonne, 08/10/1795 - Paris, 02/03/1869.

Licencié en droit, il entame une brillante carrière dans la magistrature. Parallèlement, il se passionne pour l'étude des langues anciennes, l'Histoire du Droit...et devient un légiste réputé. Il commence, dès 1833, ses recherches sur le Droit civil français qu'il poursuivra sa vie durant.

Louis-Napoléon le nomme président à la cour d'appel de Paris. Après le coup d'Etat qu'il a soutenu activement, il est nommé successivement vice-président, puis président du Sénat.

Il justifie, sur le plan de la loi, le rétablissement de l'Empire ainsi que toutes les mesures dictatoriales de Napoléon III. Dans de nombreuses publications, il fait l'apologie du nouveau régime.

En échange des loyaux services rendus, l'Empereur le nomme membre du conseil privé en 1858 et il reçoit la Grand'-Croix de la Légion d'honneur. Il ne verra pas la chute de l'Empire qu'il aura soutenu sans réserve jusqu'à sa mort.

Outre de nombreux articles, on a de lui une importante série de traités qui lui ont conféré sa grande réputation de juriconsulte.

## VACQUERIE (Auguste)

Villequier, 1819 - Paris, 1895.

Il monte à Paris et devient un fervent admirateur de Victor Hugo. Son frère Charles épouse la fille aînée du poète, Léopoldine. Quelques mois après leur mariage, ceux-ci meurent lors d'un naufrage sur la Seine.

Ce drame resserre encore davantage les liens déjà profonds qui unissaient Auguste à la famille Hugo. De plus, une idylle se crée entre lui et la seconde fille du poète qui n'aboutira jamais.

Il avait publié un recueil de poésies en 1840, de nombreux articles littéraires et critiques et présenté quelques pièces de théâtre. A la fondation de l'Evénement en août 1840, il en devient un des principaux rédacteurs avec Paul Meurice, son ami, et les deux fils de Victor Hugo. Après le coup d'état du 2 décembre par Louis-Napoléon, il décide d'accompagner le poète en exil et il réside de nombreuses années avec lui, ne se rendant en France que pour faire représenter quelques œuvres au théâtre.

Rentré définitivement à Paris, il s'occupe ensuite des publications de Victor Hugo et de ses proches en France: démarches auprès des éditeurs, corrections d'épreuves...

En 1863, il publie un recueil de souvenirs sur Jersey: Les Miettes de l'Histoire et fait jouer avec succès au Théâtre-Français une comédie en quatre actes: Jean Baudry.

## VERSIGNY (Jean-Baptiste Victor)

Gray, 02/10/1819 - Paris, 28/11/1872.

Avocat, il est élu en 1849 à l'Assemblée législative par la Haute-Saône.

Républicain, il lutte activement contre la politique de Louis-Napoléon Bonaparte. Après le coup d'Etat, il fait partie de la liste des proscrits, et, après un passage à Bruxelles, il s'installe en Suisse. Rentré en France, il entre à nouveau au barreau.

A la chute de l'Empire, il est nommé membre de la commission provisoire, mais, républicain prononcé, il est écarté du nouveau Conseil d'Etat. Il meurt peu après.

BIBLIOGRAPHIE

- Oeuvres complètes de Victor Hugo, dites de (l'Imprimerie nationale) P. Ollendorff 1904/1952
- MASSIN Jean Oeuvres Complètes de Victor Hugo Le Club français du Livre 1969/
- Agenda et annuaire de la magistrature, du barreau, du notariat... 1862/
- Dictionnaire de biographie Belge
- Almanach impérial 1864/
- Dictionnaire de biographie anglaise
- Trésor de la Langue française
- ALHOY Maurice Grande Biographie dramatique par l'Ermite du Luxembourg /
- BARGETON Préfets du 11 Ventôse An VIII au 4 Septembre 1870-Répert.nominatif et territ. Archives Nationales 1981.
- BENEZIT E Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinat et grav Gründ 1976/
- COUGNY Gaston BOURLOTON Edgar Dictionnaire des parlementaires français 1789/1890
- DIDOT BOTTIN Annuaire du commerce 1863/
- GUBERNATIS Angelo Dictionnaire international des Ecrivains du jour 1888/
- HATIN Eugène Bibliographie historique et critique de la presse périodique française Firmin-Didot Frères, Fils & C
- HILLAIRET Jacques Dictionnaire des rues de Paris 1985
- LA CHENAYE-DESBOIS BADIER Dictionnaire de la noblesse Schlesinger 1863 1876
- LACHEVRE Frédéric Bibliographie des Keepsakes et autres... (1823-1848) 1929/
- LAROUSSE Pierre Grand Dictionnaire Universel
- MAITRON Jean Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français
- MICHAUD Dictionnaire de Biographie française
- VAPEREAU Biographie Nationale
- BOURNON Fernand Histoire de Paris Grafik Plus 1977/
- DE LA GORCE Histoire du Second Empire
- GAMBOÛ Charles-ferdinand MOLLIER Jean-yves Dans les Bagnes de Napoléon III PUF 1983/
- HUGO Victor Choses vues (1849-1869) Gallimard 1972/

BAEDEKER Karl Belgique et Hollande, Luxembourg, Manuel du voyageur 1888/  
 BAEDEKER Karl Allemagne et quelques parties des pays limitrophes..., manuel des voyageurs 1863/  
 BAEDEKER Karl Londres, ses environs, le sud de l'Angleterre,... manuel du voyageur 1875/  
 JOANNE Adolph Guide parisien, contenant les renseignements nécessaires à l'étranger ... 1863/  
 JOANNE Adolph Iles anglaises: Jersey, Guernesey, Herm, Jethou, ... 1896/  
 RENAUDIN Edmond Guide universel et complet de l'étranger dans Paris 1865/

Victorian news and newspapers

Times 1863/

Vie Parisienne 1863/

Moniteur Universel 1863/1864

Temps 1863/1864

Constitutionnel 1864/

Illustration 1863/

Histoire de l'Édition Française 1982/

Histoire Générale de la Presse Française, 1815-1871 1969/

IZAMBARD Henry Presse Parisienne 1853/

LEDRE Charles Histoire de la Presse 1958/

MADDEN Dixon Nineteenth century periodical Press in Britain Garland

TEXIER Edmond Histoire des journaux. Biographie des journalistes 1850/

Mallet Frères & Cie 1723-1923. Deux siècles de banques

ASSELINE Alfred Victor Hugo intime

AUTEURS DIVERS Hetzel Europe 1980/

DECAUX Alain Victor Hugo Librairie Académique Perrin 1984/

GUILLEMIN Henri Engloutie - Adèle, fille de Victor Hugo 1830-1915 Seuil 1985/

HUGO Adèle Victor Hugo raconté par un Témoin de sa vie

MAUROIS André Lélia ou la vie de George Sand Hachette - Marabout 1952/

MAUROIS André Olympio Marabout nouvelles Editions 1985/

PARMENIE BONNIER DE LA CHAPELLE C. Histoire d'un Editeur et de ses Auteurs: P.J. Hetzel Albin Michel 1953/  
 SIMON Gustave Vie d'une femme 1914/  
 ULBACH Louis Auguste Vacquerie 1883  
 ULBACH Louis Paul Meurice 1883/  
 VACQUERIE Auguste Miettes de l'Histoire Pagnerre 1863/  
 VERNOR-GUILLE Frances François-Victor Hugo et son Oeuvre Nizet

Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice

DIVERS Correspondance relative aux "Misérables"

GAUDON Jean Victor Hugo - Correspondance Familiale et Ecrits intimes 1802-1828 Robert Laffont 1988/

GAUDON Sheila Correspondance Hugo/Hetzel Klindsieck 1979/

HUGO Victor Lettres de Victor Hugo à Paul Meurice

HUGO Victor HEITZEL Pierre-jules Correspondance Victor Hugo/Hetzel et divers

QUINET Edgar Lettres d'exil à MICHELET et à divers amis 1885/1886

History of the Bank of Nova Scotia, 1832-1900

ANCEY César Crédit-Physiologie du crédit-Banquiers d'autrefois et banquiers d'aujourd'hui 1944/

BARCLAY Effets de commerce dans le Droit Anglais 1884/

BIGO R. Banques françaises au cours du 19ème siècle 1947/

BOUCHARY Jean Manieurs d'argent à Paris à la fin du 18ème siècle 1943/

BARCLAY Thomas Femme anglaise, mariage, divorce, nationalité 1896/

BEOUQUET H De la capacité de la femme mariée en droit anglais 1896/

COLFAVRU J Du mariage et du contrat de mariage en angleterre et aux E.U 1868/

LACHENAL Jean-Adrien mariage et le divorce en droit interne et droit international privé anglais 1941/

HUGO Charles Hommes de l'exil 1875/

HUGO Victor Napoléon le Petit 1907

LECANU Alphonse Elections de 1869 1869/

MASSON Léon Lettres à MM. Les membres des conseils généraux E. Debroise - Alençon 1867/

MASSON Léon Lettres sur la session du Parlement Anglais 1849/

PIERRE-HENRY Histoire des Préfets 1950/

HUGO Charles Cochon de saint Antoine 1858/

HUGO Victor Châtiments Garnier-Flammarion 1979/

DE LAMARTINE Alphonse Cours familial de littérature 1856/1869

MEURICE Paul Fanfan la tulipe

SHAKESPEARE William Théâtre Complet Shakespeare - Traduction de François-Victor Hugo Garnier frères 1961/

VACQUERIE Auguste Jean Baudry

WICKS C.B. Parisian Stage 1851-1876 1967/

HUGO Victor Quatrevingt-treize Hetzel-Quantin

BOURG Tony WILHELM Franck Grand-Duché de Luxembourg dans les Carnets de Victor Hugo RTL Edition

CHARREYRON Pierre Famille limousine de Victor Hugo

LEJILLIOT Bernard Victor Hugo publie "Les Misérables Klindsieck 1970/

PLAS William Hugo en pays tullois Les Monédières 1982/

UBERSFELD Annie ROSA Guy Victor Hugo raconté par Adèle Hugo Plon (Les Mémorables) 1985/

BARRIELLE Jean-François Grand Imagier Victor Hugo Flammarion 1985/

LECANU Alphonse Chez Victor hugo, par un passant 1864/



CARLIER Auguste Mariage aux Etats Unis 1860/

ESQUIROS Angleterre et la Vie anglaise

EYMA Xavier Femmes du Nouveau Monde 1860/

MALOT Hector Vie Moderne en Angleterre 1862/

Documents concernant Adèle Hugo (Fille)

Titulaires des quarante fauteuils 1967/

HUGO François-Victor Normandie Inconnue 1857/

HUGO Victor Carnet de voyage 1863

HUGO Victor Carnet de voyage 1863

HUGO Victor Carnet de voyage 1863

SERGEANT Jean Catalogue de la Maison Victor Hugo

VACQUERIE Auguste Profils et Grimaces 1856/

VERNOR-GUILLE Frances Journal d'Adèle Hugo